L'ABBÉ EMMANUEL BARBIER

VIE POPULAIRE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOME II



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



VIE POPULAIRE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOME II

DU MÊME AUTEUR :

Cours populaire de Catéchisme

3 volumes in-12 .... 12 »

Cours populaire d'histoire sainte

Fort volume in-12.................................. 8 »

Histoire populaire de l'Eglise

3 volumes in-12......................... *(en préparation)*

Nihil obstat :

A. Tricot
Censor delegatus.

Pictavii, die 20 Junii 1920

Imprimatur :

F. Andrault
Vic. gén.

Pictavii, die 25 Junii 1920.

LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

(*Suite*)

Troisième année du ministère de Jésus.

I. — De la Troisième Pâque jusqu'à la fête des Tabernacles.

(*Mars — Octobre*)

Les traditions pharisaïques : mains non lavées. — La Chananéenne. — Guérison d'un sourd-muet. — Seconde multiplication des pains. — Demande d'un signe dans le ciel. — Le levain des Pharisiens. — Guérison de l'aveugle de Bethsaïde. — La confession de Pierre. — Première prédiction de la Passion. — La doctrine de la croix et du salut éternel. — La Transfiguration. — Guérison du lunatique. — Seconde prédiction de la Passion. — L'impôt du temple. — Discussion des apôtres sur la préséance. — Le scandale. — La correction fraternelle. — Le pardon des injures. — Parabole du roi et de ses deux débiteurs.

La Galilée elle-même se détachait du Sauveur ; il n'eut bientôt plus d'autres ressources que d'errer à travers les contrées païennes, la région de Tyr, la Décapole et la Pérée. Nous l'y verrons poursuivi de ville en ville, de désert en désert, jusqu'au jour où, sa mission remplie, il se livrera lui-même aux bourreaux.

La Pâque terminée, « des Pharisiens et des Scribes vinrent de Jérusalem à Capharnaüm », où Jésus résidait encore. Il se vit donc de nouveau entouré d'espions. Ses ennemis n'osaient attaquer sa per-

sonne, mais ils trouvèrent dans l'inobservance de leurs traditions un sujet d'incriminer ses disciples devant lui. La loi donnée par Dieu à Moïse prescrivait un grand nombre de pratiques extérieures, appropriées à la condition de son peuple. Les vrais enfants d'Israël les observaient ponctuellement. Jésus lui-même en donna l'exemple. Mais aux ordonnances divines les Pharisiens avaient ajouté un code de traditions purement humaines, auxquelles ils attachaient une autorité égale, pour ne pas dire supérieure à l'autorité de la Loi. De ce nombre était tout un système d'ablutions et de purifications, introduit sous le prétexte de fidélité à la défense de contact avec les personnes et les choses frappées d'impureté légale. L'Evangile en rapporte quelques traits. Si l'on revenait de la place publique, on ne devait pas manger avant d'avoir procédé à des ablutions. Non seulement les Pharisiens et leurs adhérents se purifiaient soigneusement les mains avant les repas, mais les coupes, les vases de terre et d'airain, et même le bois des lits des convives subissaient des lustrations multiples. Les Sadducéens demandaient en plaisantant aux Pharisiens s'ils n'en viendraient pas à asperger d'eau lustrale le globe du soleil. Ceux-ci n'en considéraient pas moins la violation de ces règles comme un vrai forfait. Les disciples de Jésus n'étaient pas sans redouter l'autorité et le ressentiment de ces docteurs de la Loi ; cependant, à l'exemple de leur Maître, ils s'affranchissaient de leur joug. « Les Pharisiens et les Scribes virent quelques-uns de ses disciples qui mangeaient leur pain avec des mains

profanes (c'est-à-dire non lavées). Ils s'approchèrent et lui firent cette question : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la tradition des Anciens, en mangeant leur pain sans se laver les mains ? »

Jésus prit aussitôt la défense des siens contre ces hypocrites, en opposant à leur reproche futile un reproche du même genre, mais autrement grave. « Et vous-mêmes, répliqua-t-il, pourquoi trans-« gressez-vous le commandement de Dieu en faveur « de votre tradition ? Car Dieu a dit : Honorez votre « père et votre mère, et quiconque dira des paroles « outrageuses à son père ou à sa mère sera puni de « mort. Vous, au contraire, vous dites : Pourvu « qu'un homme dise à son père ou à sa mère (ayant « besoin de son aide) : je voue mon bien à Dieu, « mais cela tournera à votre profit, il satisfait au « précepte ; et vous ne lui permettez de rien faire « de plus pour son père ou sa mère. Par là vous « rendez inutile le commandement de Dieu, vous le « détruisez par une tradition dont vous êtes les « auteurs. Hypocrites, c'est proprement de vous « qu'Isaïe a parlé, en disant : Ce peuple m'honore « des lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi. Ils « me rendent un vain culte, en enseignant une doc-« trine et des commandements humains. Car, aban-« donnant les préceptes de Dieu, vous vous attachez « à des traditions humaines, à laver les aiguières et « les coupes, et à faire beaucoup d'autres choses « semblables. »

La réponse était écrasante. Les Pharisiens n'eurent qu'à s'éclipser pour le moment. Jésus rappela la foule qui s'était écartée, et il profita de la cir-

constance pour enseigner en quoi consiste l'impureté ou la souillure dans les préceptes relatifs aux aliments. Les préceptes de l'Ancienne Loi étaient fort sagement établis pour séparer Israël des nations païennes et le préserver de l'idolâtrie. Mais l'impureté n'est pas dans la nature même des choses, elle est dans l'impureté morale attachée à l'usage de ces choses, quand il est prohibé. Ce n'est pas l'aliment qui produit la souillure, c'est la désobéissance qui est dans le cœur de l'homme, quand il le prend malgré la défense. Cette réponse de Notre Seigneur s'applique donc aussi à ceux qui considèrent comme superstitieuses les pratiques d'abstinence prescrites par l'Eglise et refusent d'admettre que leur violation souille l'âme. « Jésus leur dit : « Ecoutez-moi, et comprenez bien ceci : Rien de « ce qui est hors de l'homme ne peut le souiller ; « mais ce qui en sort, c'est ce qui le souille. Ce « n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille « l'homme, mais ce qui sort de ses lèvres, c'est ce « qui le souille. Si quelqu'un a des oreilles pour « entendre, qu'il entende. »

Les paroles du Sauveur concernaient seulement la question de savoir si, même en usant d'aliments permis, la conscience était plus pure ou plus souillée à proportion qu'on mangeait avec plus ou moins de propreté. Elles ne visaient pas l'abolition de la distinction entre animaux purs et animaux immondes, réservée à un autre temps. Néanmoins les Pharisiens, informés de cette réponse, s'en indignèrent. Les disciples, alarmés, et peut-être scandalisés eux aussi, crurent à propos de faire à leur

Maître cette remontrance : « Savez-vous que les Pharisiens se sont scandalisés de ce qu'ils viennent d'entendre ! » Jésus se contenta, en ce moment, de leur répondre : « Toute plantation (toute doctrine) que mon Père céleste n'a point plantée sera déracinée. Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Si un aveugle sert de guide à un aveugle, ils tombent tous deux dans une fosse. » Par là, en termes couverts, le Sauveur prophétisait au peuple et à ses guides le jugement qui les attendait.

Mais quand il fut rentré dans la maison, après s'être tiré de la foule, ses disciples l'interrogèrent de nouveau, et Pierre, qui parlait ordinairement au nom de tous, lui dit : « Expliquez-nous cette para- « bole. — Êtes-vous encore, vous autres, dénués « d'intelligence ? répondit Jésus. Ne comprenez- « vous pas que tout ce qui entre du dehors ne peut « souiller l'âme, parce que cela n'entre pas dans « le cœur, mais dans le ventre, et se décharge aux « lieux secrets, emportant tout ce que les aliments « ont d'impur. Mais ce qui sort de l'homme (de son « cœur), c'est là ce qui le souille, car ce qui sort de « la bouche part du cœur, et c'est ce qui rend « l'homme impur. C'est du dedans et du cœur des « hommes que viennent les méchantes pensées, les « impudicités, les homicides, l'avarice, les méchan- « cetés, la fourberie, l'envie, le blasphème, l'égare- « ment de l'esprit. Tous ces maux viennent du de- « dans ; c'est là ce qui souille l'homme. Mais de man- « ger sans se laver les mains, cela ne le souille point. »

C'était la première fois que Jésus flétrissait ainsi

les Pharisiens, qu'il les traitait d'hypocrites, et s'en prenait au fond même de leur doctrine. Il n'avait pu les confondre sans ulcérer leurs cœurs. Bientôt ils suscitèrent au Maître de si redoutables ennuis, qu'il se vit contraint de quitter la Galilée, pour n'y plus revenir qu'à de rares intervalles. Il chercha alors un asile dans les provinces païennes, et y demeura pendant près de six mois, tout entier aux apôtres qu'il achevait d'instruire, et à son Eglise dont il leur traçait le plan divin.

« Partant de là, il s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon. » Le Maître cherchait la solitude, car il n'était pas envoyé pour éclairer lui-même les Gentils ; aussi, fidèle à sa mission, s'attachait-il à rester inconnu dans ces riches contrées. « Etant entré dans une maison, il voulut que personne ne le sût, mais il ne put rester caché. » Depuis longtemps, en effet, son nom était célèbre au delà d'Israël. « Une femme de cette contrée, ayant « entendu parler de lui, sortit de sa demeure, et « se jeta à ses pieds, sur la route, en criant : Ayez « pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille « est affreusement tourmentée par le démon. C'était « une femme païenne, syro-phénicienne de nation. » Les paroles de cette fille de Cham montrent qu'elle reconnaissait le Sauveur pour le Messie attendu. Mais lui, si compatissant d'ordinaire à toutes les misères et à toutes les douleurs, « il ne répondit pas un mot ». C'était pour le bien de cette femme, et parce que le Sauveur voulait, en cette circonstance, affirmer une fois de plus les droits d'Israël

et sa priorité sur les Gentils, jusqu'à ce qu'Israël le rejetât.

Cette mère affligée renouvelant ses supplications, les disciples dirent à leur Maître : « Renvoyez-la, car elle crie derrière nous. » Et Jésus, comme s'il leur donnait raison, répondit : « Je n'ai été envoyé « que pour les brebis d'Israël. » La Chananéenne, pressée par sa tendresse maternelle, ne cédait pas encore. Elle suivit Jésus dans la maison et continua de l'implorer. Jésus, qui n'avait pas encore eu un regard pour elle, lui dit alors : « Laissez d'abord les enfants se rassasier ; car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Les païens n'ont plus la foi, ils sont souillés par le culte des idoles ; ils sont donc bien inférieurs à Israël, si déchu que soit le peuple choisi. Ce que le chien est par rapport aux enfants de la maison, les païens le sont à l'égard d'Israël. Ils ne doivent pas attendre les mêmes faveurs que lui. En Orient, le chien, errant à l'abandon, sale, décharné, ne vivant que d'ordures, est un objet de dégoût ; on le considère comme un animal immonde. Si humiliante que fut cette réponse de Jésus, la mère ne plia pas et sut même en tirer un avantage ; elle répondit : « C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent sous la table les miettes des enfants. » A ce trait, Jésus se laissa vaincre. Il n'avait résisté que pour porter jusqu'à l'héroïsme une foi qu'il voyait à toute épreuve. La tendresse de son cœur, si longtemps contenue, s'échappa dans ce cri : « O femme, votre foi est grande. Qu'il soit fait comme vous le voulez. Allez, votre fille est

délivrée du démon. Et étant rentrée dans sa maison elle trouva sa fille étendue sur le lit ; le démon était sorti. » L'exemple de la Chananéenne montre de la manière la plus frappante ce que peut une prière animée par la foi, une prière persévérante, et surtout une prière pleine d'humilité. L'Eglise enseigne que ces conditions réunies rendent la prière infailliblement efficace.

L'Evangile ne rapporte pas d'autres miracles accomplis par le Sauveur dans cette région. « Partant des confins de Tyr, il revint par Sidon vers la mer de Galilée » et vint aux sources du Jourdain ; de là il descendit dans la Décapole. La Décapole formait, comme on l'a dit, une confédération de dix villes libres, demi-païennes, que les Juifs n'avaient pu soumettre, au retour de la captivité. Jésus était déjà connu dans cette contrée, surtout par le miracle fait au pays des Géraséniens et par la première multiplication des pains.

Sa présence y fut bientôt divulguée. « On lui amena un sourd-muet, sur lequel on le pria d'imposer les mains. » Notre Seigneur ne refusa pas le bienfait, mais, désireux de trouver dans cette région la même retraite qu'en Phénicie, il évitait d'exercer son ministère publiquement et officiellement. Il prit le sourd-muet à l'écart de la foule, et, comme il ne pouvait recourir avec lui à la parole, il employa le langage des signes pour lui faire entendre la délivrance qui allait lui être accordée. Jésus « mit ses doigts dans ses oreilles, il toucha sa langue avec un peu de salive, puis il

leva les yeux au ciel et gémit », soupirant à la fois sur le triste état où le péché réduit l'homme, et sur tant de cœurs sourds à la vérité : « Eppheta, dit-il, ouvrez-vous. Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla distinctement. » Les miracles de Jésus sont aussi des mystères; et ce que sa puissance opérait visiblement sur les corps, sa grâce l'opère invisiblement dans les âmes. Plusieurs de ces miracles sont évidemment une figure et une prophétie des sacrements qui seront institués dans l'Eglise. Les cérémonies accomplies par Jésus en cette circonstance ont un sens mystique. L'Eglise a emprunté à ces gestes symboliques du Sauveur quelques-uns des rites pratiqués dans l'administration du baptême et, comme lui, elle prononce : Eppheta. Elle veut nous enseigner par là que l'enfant non baptisé est, par rapport aux vérités divines, sourd et muet, que ses oreilles ont besoin d'être ouvertes pour entendre la parole de Dieu, et sa langue déliée, pour professer publiquement la foi chrétienne.

Jésus commanda le secret à ceux qui constatèrent le prodige, mais ceux-ci n'écoutèrent que leur reconnaissance : « plus il leur défendait, plus ils en parlaient hautement, et plus ils étaient dans l'admiration. Il a bien fait toutes choses » ; touchante réflexion de ce peuple, qui résume parfaitement le ministère du Sauveur, « il a fait entendre les sourds et parler les muets ».

Vainement, pour échapper à leurs démonstrations, le Sauveur se retira dans une région plus

déserte, près de la mer de Galilée. « Des foules « nombreuses vinrent à lui ayant avec elles des « muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés et « beaucoup d'autres infirmes ; elles les jetèrent à « ses pieds et il les guérit, de sorte que cette mul- « titude était dans l'admiration, voyant les muets « parler, les boiteux marcher, les aveugles voir », et, dans leur joie, ces païens de la Décapole « glorifiaient le Dieu d'Israël ».

Cependant l'affluence croissait d'heure en heure. Cette foule s'attachait à Jésus, ne songeant qu'à le suivre, et il arriva que, dans ces lieux écartés de tout village, les provisions lui faisant défaut, elle tomba dans la détresse. Notre Seigneur résolut une fois encore de dresser une table dans le désert. On n'était qu'à quelques lieues au sud de Bethsaïde où, plusieurs semaines auparavant, le divin Maître avait multiplié les pains. Mais, au lieu d'Israélites accourus de tous les points de la Judée, c'étaient maintenant les habitants de la Décapole, païens pour la plupart. Le Sauveur voulut les récompenser, et faire entendre du même coup que ce pain de vie, offert d'abord aux Juifs et dédaigné par eux, serait servi plus tard à tous les hommes.

« Il appela ses disciples et leur dit : J'ai pitié de « cette foule, car voilà trois jours qu'ils me suivent, « et ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les ren- « voyer chez eux à jeun, car ils pourraient défaillir en « route, d'autant que plusieurs sont venus de loin. « Ses disciples lui répondirent : Comment se pro- « curer dans le désert assez de pain pour nourrir « cette foule ? Jésus leur demanda donc : Combien

« de pains avez-vous ? — Sept, lui dirent-ils, et « quelques petits poissons. Il commanda à la foule « de s'asseoir par terre, et prenant les sept pains, « il rendit grâce, les rompit et les donna à ses disci- « ples pour les distribuer à la multitude. Tous man- « gèrent et furent rassasiés, et on emporta sept « corbeilles pleines de pains. Or, ceux qui avaient « mangé étaient au nombre d'environ quatre mille, « sans compter les femmes et les enfants. »

Ainsi que la première fois, le Sauveur se déroba à l'enthousiasme populaire, mais, cette fois, la foule, plus docile, ne s'obstina pas. « Il les congédia, monta aussitôt dans une barque avec ses disciples et vint dans les parages de Magdala et de Dalmanutha. En regagnant la rive opposée, Notre Seigneur évitait donc de débarquer à Capharnaüm, il gagnait les montagnes désertes qui séparent Magdala de Tibériade. Il ne lui était pas nécessaire d'être présent dans le pays pour savoir les dispositions prises contre lui par ses ennemis, mais il avait ses raisons pour y apparaître de temps en temps, afin de confondre l'orgueil des docteurs du mensonge, et de montrer que si les hommes s'agitaient, c'était une volonté plus puissante qui les menait. Ce séjour fut d'ailleurs de courte durée.

Quelque soin que prît Jésus de cacher sa présence, elle n'échappa point aux Pharisiens et aux Sadducéens. Longtemps indifférents à l'égard du Sauveur, mais enfin émus et gagnés par les Scribes, les Sadducéens de la cour d'Hérode qui résidaient à Tibériade se joignirent aux Pharisiens pour une

nouvelle attaque. « A Dalmanutha, des Pharisiens et des Sadducéens s'approchèrent pour le tenter. « Ils se mirent à disputer avec lui, et lui demandèrent d'opérer un prodige dans le ciel. » Jusque-là les Pharisiens s'étaient contentés de rabaisser les miracles du Christ en les attribuant à Béelzébud, persuadant au peuple qu'aucun miracle accompli sur la terre ne prouve une mission divine, parce qu'aucun n'est au-dessous du pouvoir du démon. Cette fois, ils le défiaient d'arrêter le soleil comme Josué, ou de lancer, comme Samuel, le tonnerre dans le ciel serein, ou de s'entourer, à l'exemple d'Elie, de feux et d'éclairs.

« Jésus dit pour toute réponse : Le soir, vous « dites le temps sera beau, car le ciel est rouge; et « le matin : aujourd'hui il y aura de l'orage, car le « ciel est rouge et chargé. Ainsi vous savez con- « naître ce que présagent les apparences du ciel, et « vous ne savez reconnaître quelles sont les marques « des temps. Puis il dit encore : Quand vous voyez « une nuée se lever du côté de l'occident, vous dites « aussitôt : il va pleuvoir ; et cela arrive ainsi. Et « quand vous voyez le vent souffler du midi, vous « dites que la chaleur sera forte; et cela arrive. Hy- « pocrites, vous savez juger de ce qui arrivera au « ciel et sur la terre, comment donc ne jugez-vous « pas du temps où vous êtes, et pourquoi ne discer- « nez-vous pas vous-mêmes la juste réalité ? » En effet, tous les signes marqués par les prophètes pour l'avènement du Messie avaient paru ou paraissaient actuellement. Le temps était donc arrivé, et il ne s'agissait plus que de savoir qui on devait reconnaître.

Les miracles de Jésus-Christ le désignaient clairement, non seulement par la preuve générale qui découle toujours des faits miraculeux opérés en témoignage d'une mission divine, mais aussi parce que l'espèce des miracles de Jésus avait été prédite comme un des caractères du Messie, ainsi que lui-même le fit remarquer aux disciples de Jean.

Or, dire après cela : Nous ne vous reconnaîtrons point, à moins que vous nous fassiez voir un prodige dans le ciel, c'était avoir le dessein arrêté de ne pas croire. Tant d'aveuglement excite chez le divin Maître un sentiment de douleur et d'indignation : « Quoi, s'écria-t-il, en soupirant, cette géné-« ration demande un prodige ! Génération perverse « et adultère ! car, continua-t-il, en vérité, je vous le « dis : il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe « du prophète Jonas. » Les Pharisiens et les Sadducéens auront pour signe la résurrection du Sauveur mis à mort, figurée par Jonas, sortant du ventre du monstre marin après trois jours ; il ne tiendra qu'à eux de le comprendre.

« Laissant là les Pharisiens et les Sadducéens, Jésus remonta dans la barque et repassa à l'autre bord. » Il se dirigeait vers le nord du lac ; car le lendemain matin il se trouvait près de Bethsaïde. Or, les disciples avaient oublié de s'approvisionner, ils n'avaient qu'un pain avec eux sur le bateau. Jésus leur fit cette recommandation : « Veillez à vous garder du levain des Pharisiens et des Sadducéens, et du levain d'Hérode. » Les apôtres, comme tous leurs compatriotes, avaient peine à s'élever à la

pensée des choses spirituelles ; les leçons qu'ils avaient reçues auraient dû pourtant leur profiter davantage. « Aussitôt ils se dirent l'un et l'autre : C'est parce que nous n'avons pas pris de pain, et le Maître ne veut pas que nous usions de celui de nos ennemis. » Jésus les reprit avec sévérité : « Hommes de peu de foi, leur dit-il, pourquoi vous « préoccuper de n'avoir pas de pain ? Vous ne sa- « vez ni ne comprenez donc rien ? Avez-vous des « yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne « pas entendre ? Quand j'ai partagé cinq pains entre « cinq mille hommes, combien avez-vous recueilli « de corbeilles de débris ? — Douze, lui dirent-ils. « — Et quand j'ai partagé quatre pains entre sept « mille hommes, combien avez-vous recueilli de « corbeilles de débris ? Ils lui répondirent : Sept. Il « reprit : Comment donc ne comprenez-vous pas que « je n'ai point parlé de pain en vous disant : Gardez- « vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens ? « Ils comprirent alors qu'il n'avait pas parlé d'un « levain de pain, mais de la doctrine des Pharisiens « et des Sadducéens », qui, comme un levain pernicieux, soulève dans les cœurs une fermentation funeste à l'action de la grâce. Cette réprimande fit sentir aux apôtres que leur défiance, après tant de merveilles, avait blessé le cœur de leur bon Maître.

Le lendemain matin, Jésus, arrivé sur les terres de Philippe, remontait le long du Jourdain, jusqu'à Bethsaïde. « Quand ils y arrivèrent, on lui présenta un aveugle, en le priant de le toucher. Il le prit par la main et l'amena hors du bourg .» Le

Sauveur continuait donc d'observer la même prudence, pour éviter la surexcitation de la foule. La cécité de l'infirme qu'on lui avait amené n'était sans doute que l'effet d'un accident, comme sa réponse à Jésus le donne à croire. Mais la confiance et la foi de cet homme n'étaient pas très grandes : Jésus, qui opérait habituellement ses miracles d'une manière soudaine, ne le guérit que graduellement, afin que le premier résultat fortifiât ses dispositions. Usant encore cette fois de gestes symboliques, « il lui mit un peu de salive sur les yeux, il lui « imposa les mains, et il lui demanda s'il voyait « quelque chose. Celui-ci regarda et dit : Je vois « des hommes qui sont comme des arbres. Jésus « lui imposa une seconde fois les mains sur les « yeux. L'aveugle commença à voir, et la vue lui « fut rendue de telle sorte qu'il vit les objets dis- « tinctement. Jésus le renvoya chez lui en disant : « Allez dans votre maison, et si vous rentrez dans « le bourg, n'en parlez à personne. »

Le Seigneur paraît avoir été mieux obéi cette fois que dans la Décapole, car nous voyons qu'« il sortit aussitôt du village entouré de ses seuls disciples, et se rendit aux environs de Césarée de Philippe », l'ancienne Danéas, près des sources du Jourdain. La ville, embellie et développée par le tétrarque, avait reçu de lui le nom de Césarée, en l'honneur de César Tibère, son oncle, et on l'appelait Césarée de Philippe, pour la distinguer de l'autre Césarée, située en Palestine sur les bords de la Méditerranée. Dans ces environs de la ville, district mon-

tagneux, à la fois gracieux et grandiose, au pied du grand Hermon, un fait mémorable entre tous allait se passer.

Jésus y priait dans la solitude, ayant ses disciples avec lui, quand, interrompant son oraison, il leur fit cette question : « Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme ? » Il ne les interrogeait pas sur les vertus et la sainteté que les hommes pouvaient lui attribuer, mais sur ce qu'on pensait de sa mission. La question, grave et solennelle, en préparait une seconde plus directe et destinée à amener d'importantes révélations. Ce n'est que bien tard, plus de deux ans après le commencement de sa vie publique, après que les prophéties se sont réalisées pour la plupart, après que les apôtres sont déjà suffisamment instruits, que le Sauveur les met en face de cette question ; c'est au moment où il approche de sa passion et où il va leur en parler ouvertement, afin de les fortifier et de les préparer à ses souffrances.

Sombre fut la réponse : les apôtres avouèrent que personne en Israël ne reconnaissait proprement Jésus pour le Messie. « Les uns, dirent-ils, croient que vous êtes Jean-Baptiste » ressuscité des morts, ils partagent les terreurs d'Hérode ; « les autres, Elie », de retour sur la terre pour préparer les voies au Messie ; « d'autres, enfin », témoins de l'énergie et de la sainte hardiesse avec laquelle vous ne craignez pas de dévoiler et de confondre l'hypocrisie des Pharisiens, croient reconnaître en vous « Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes », sorti du tombeau.

Le Seigneur n'ignore pas ce qu'on dit de lui, il n'ignore pas davantage ce que pensent les apôtres. Mais le Père céleste avait mis dans le cœur de Pierre une admirable foi. Jésus veut en provoquer l'éclatant témoignage ; il partira de là pour révéler son grand dessein, et expliquer pourquoi il a changé jadis le nom de Simon en celui de Pierre. « Et vous, leur dit-il », vous, mes apôtres, « qui dites-vous que je suis ? » Le premier, avant tous les autres, Pierre rend témoignage à son Maître ; il exprime la pensée de tous, non de leur part, ni simplement en leur nom, mais au sien propre, de lui-même, en tant qu'organe de la révélation divine, comme Jésus l'attestera. Non, pour lui, Jésus n'est ni Jean-Baptiste, ni Elie, ni Jérémie, ni aucun des prophètes. Il répond par cette magnifique et saisissante confession : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivánt. »

Cette ardente profession de foi provoquée par Notre Seigneur eut aussitôt sa récompense. Il y répondit par cette déclaration solennelle : « Vous « êtes bienheureux, Simon, fils de Jona, parce que « ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont révélé « cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, « je vous dis : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre « je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne « prévaudront pas contre elle. Je vous donnerai les « clefs du royaume des cieux : tout ce que vous lie- « rez sur la terre sera aussi lié dans le ciel, et tout « ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié « dans le ciel. » Jésus confirme donc le témoignage de son apôtre, en l'attribuant, non pas à une science

naturelle, mais à une inspiration surnaturelle. Il proclame Pierre bienheureux, à cause de sa foi au Messie, vrai Fils de Dieu, et des résultats magnifiques de sa confession, c'est-à-dire à cause des rapports plus intimes qui, par la primauté, l'uniront au Sauveur et à son royaume, à cause de la sainteté que cette union et les grâces dont elle sera accompagnée lui fera atteindre, du martyre auquel sa mission le conduira, et de la gloire dont il jouira dans le ciel. Jésus découvre alors à Simon la vocation sublime qui explique le changement de son nom en celui de Pierre. Il annonce la fondation de son Eglise, et, dans son Eglise, il confère à Pierre l'entière primauté. L'Eglise sera un édifice spirituel. Tout édifice a son fondement qui le soutient, et de ce fondement dépend sa solidité. Ce fondement est la primauté : sur elle reposera l'Eglise entière : doctrine, sacrements, autorité des pasteurs, tout a en elle son principe ; c'est un fondement vivant.

Notre Seigneur décrit l'exercice et les effets de cette primauté à l'intérieur et à l'extérieur. Quant à la structure de l'édifice, la solidité de la pierre qui en est le fondement sera inébranlable ; la primauté rendra l'Eglise inexpugnable contre toutes attaques du dehors, contre toutes les puissances de Satan désignées sous le nom de « portes de l'enfer ». Les portes des villes et des palais sont d'une grande magnificence en Orient, et servent de lieu de réunion non seulement pour la foule, mais pour les tribunaux et les conseils publics. De là, le nom de « porte » est devenu, dans les langues orientales,

le synonyme de la puissance suprême (la Sublime Porte). L'hérésie, le schisme, les blasphèmes, les persécutions que la rage de l'enfer déchaînera ne pourront renverser le saint édifice qui repose sur ce fondement de la primauté. Evidemment, l'infaillibilité dans les décisions relatives au dogme et à la morale est ici comprise, puisque l'Eglise est avant tout une société unie dans la foi, et que la foi a pour fondement l'infaillibilité de l'Eglise, et aussi celle du chef de qui dépendent et sur qui reposent toutes choses.

A l'extérieur, c'est la puissance des clefs ou le pouvoir de lier et de délier, car fermer ou lier, ouvrir ou délier sont tout un dans la langue des Hébreux. Les clefs sont le symbole de la puissance; la remise des clefs d'une ville entre les mains d'un prince est l'expression symbolique de l'abandon qui lui est fait de la souveraineté sur elle. Pierre reçoit les clefs du royaume des cieux, qui désigne ici l'Eglise dont il est le chef, l'Eglise d'ici-bas et le ciel où l'on n'entre que par elle. Avant l'invention des serrures, et dans l'antiquité, on fermait ou on ouvrait les portes en liant ou en déliant des courroies ; et c'était au chef de la maison d'en décider. Pierre aura le pouvoir illimité des clefs, ou celui de lier et de délier, c'est-à-dire d'appliquer le dogme et la morale, d'établir des préceptes ou de les abroger, d'imposer des peines ecclésiastiques ou de les lever, enfin de remettre les péchés et les peines du péché, d'ouvrir ou de fermer l'entrée du royaume des cieux.

Avec quelle fidélité, avec quelle gloire et quelle

magnificence se sont réalisées, à travers les siècles, ces promesses inouïes faites par le Sauveur à Pierre et à son Eglise, dans le calme et la paix d'une solitude, à une heure où les périls de mort l'environnaient déjà lui-même. Mais, proscrit, persécuté, entouré d'espions, il n'avait pas alors la liberté d'annoncer publiquement cet avenir grandiose. Aussi, à peine en eut-il fait la révélation à ses apôtres qu'il leur défendit fortement de dire à personne qu'il fût le Christ. Il donna pour raison de ce secret que ses ennemis allaient bientôt le faire mourir.

Après avoir confirmé ses apôtres dans la foi en sa mission messianique et en sa divinité, Jésus crut que le moment était venu de leur révéler le mystère de la rédemption du genre humain par sa mort et sa passion douloureuse, afin de les préparer à cette grande épreuve, de les fortifier d'avance contre le trouble, la frayeur et le découragement que devait naturellement leur inspirer le spectacle de ses humiliations et de son supplice. Jusqu'ici, il n'y avait fait que de mystérieuses allusions. « Dès lors, Jésus commença à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des Anciens, des scribes et des princes des prêtres, qu'il y fût mis à mort. » Toutefois il n'alla pas en ce moment jusqu'à dévoiler l'ignominie de la croix, et il différa jusqu'à la veille de sa Passion de dire qu'il serait flagellé, couvert de crachats et livré au supplice le plus infamant. Mais, afin de ranimer la

confiance de ses apôtres, il ajouta qu'il ressusciterait trois jours après.

La lugubre perspective que le Maître venait d'entrouvrir à leurs yeux attrista ses disciples, les surprit et le troubla. Quoi ! ce Messie si désiré, le libérateur d'Israël, repoussé par la Synagogue elle-même et mis à mort comme un criminel? Qui ne repousserait une pareille idée de toutes ses forces ? Et que deviendrait alors ce royaume dont il annonçait le triomphe? Pierre, surtout, qui avait conçu de si hautes idées sur la nature divine de Jésus-Christ, et qui venait d'être désigné publiquement comme le chef de son Eglise, emporté par son ardeur et par son amour pour Jésus, crut devoir le détourner d'un dessein qui lui paraissait inconcevable et indigne de lui. Mais, cette fois, c'était bien la chair et le sang qui l'inspirait ; son affection pour le Sauveur, mal éclairée et imparfaite, et peut-être une certaine recherche de lui-même s'y mêlaient. Il est fort déplaisant d'être le représentant d'un Maître humilié et déconsidéré. Le prenant à part, il commença à le reprendre, disant : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que ce que vous dites vous arrive jamais, vous qui pouvez tout empêcher, vous ne permettrez pas que cela s'accomplisse. » Mais Jésus repoussa sévèrement ce conseiller téméraire. « Se retournant », par un geste de répulsion, et regardant ses disciples, qui pouvaient avoir entendu, il répondit à Pierre : « Arrière Satan, loin de moi celui qui devient « pour moi un tentateur ; vous m'êtes un scandale, « en voulant me détourner du devoir que j'ai à

« remplir ; vous n'avez pas le goût, la sagesse des « choses de Dieu, mais le goût des choses de la « terre. » Malgré cette réprimande et la clarté des paroles de leur Maître, cette prédiction des souffrances de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu ne put entrer dans l'esprit des apôtres, dont elle contrariait les préjugés. Ils ne la comprirent qu'après l'événement.

A cette occasion, Notre Seigneur se mit à enseigner la doctrine de la croix, qui renferme celle du salut pour tous les hommes. Il le fit en quelques maximes d'une concision et d'une force admirables. On ne peut être disciple de Jésus-Christ, avoir part à son royaume, qu'en se renonçant à son exemple.

« Alors, Jésus ayant appelé le peuple avec ses disciples, il leur dit à tous : Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce donc à soi même ; qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. » Là sont les difficultés du salut. Tout d'abord, il faut le vouloir, de cette volonté qui est libre et qui ne peut être forcée. Il faut l'abnégation de soi-même. L'amour désordonné de soi-même, au préjudice de l'amour que l'homme doit à Dieu, est la source de tous les péchés ; et l'abnégation de soi-même, pour ne s'attacher qu'à la volonté de Dieu, en est le remède. Il faut porter sa croix, la porter chaque jour : les croix sont en effet aussi nombreuses qu'inévitables. Il y en a d'extraordinaires, propres aux temps de persécutions. Mais les croix ordinaires sont de tous les temps. Parmi

elles, il y en a de nécessaires et d'involontaires, qui viennent soit du côté de la nature, soit du côté de la fortune, du côté des hommes et aussi de nous-mêmes. Et il y a des croix volontaires : les mortifications et pénitences auxquelles chacun peut s'astreindre. Il faut suivre Jésus-Christ, car ce n'est pas assez de supporter, d'accepter les croix, si on ne le fait à sa suite, au moins avec lui, et par amour pour lui.

Or, ce renoncement est le moyen nécessaire du salut. « Celui qui veut sauver son âme en ce monde la perdra, et celui qui perdra son âme pour moi et pour l'Evangile la sauvera. » Quiconque, dans ce monde, voudra son âme, c'est-à-dire conserver sa vie et les avantages de la vie, aux dépens de sa conscience et de sa foi ; quiconque voudra satisfaire son âme, c'est-à-dire ses goûts, ses penchants ; quiconque voudra jouir des douceurs et des plaisirs aux dépens de la loi de Dieu et de l'Evangile ; quiconque mettra son bonheur dans la jouissance de cette vie, ne craindra, n'espérera que pour cette vie, pour ses biens : celui-là perdra son âme pour l'Eternité. Au contraire, celui qui perdra son âme pour Jésus-Christ et pour l'Evangile, c'est-à-dire qui mourra plutôt que de renoncer sa foi, qui renoncera à tout, qui se privera de tout plutôt que de violer un seul précepte divin, celui-là la sauvera, il sera mis en possession du ciel, pour y jouir de l'éternelle félicité.

Le salut, assuré par le renoncement, est donc d'une importance capitale. En effet, poursuit Jésus, « que servirait à l'homme de gagner l'univers

s'il vient à perdre son âme ? Et par quel échange pourrait-il le racheter » ? L'affaire du salut est l'unique importance, parce que c'est la seule où il s'agit de l'homme même, de son âme, de son être ; s'il la perd, ce ne sont pas ses biens extérieurs, ses emplois, ses honneurs qu'il perd, c'est lui-même. Cette affaire du salut, c'est la seule dont le gain ou la perte dépend de chacun en particulier, et dont le gain ou la perte anéantit la perte de toutes les autres ; la seule dont la perte ne peut être réparée, ni le gain détruit.

Ces paroles du Sauveur laissaient les apôtres froids et abattus. Cependant il confirmait ces graves enseignements en ajoutant : « Car si quelqu'un rougit de moi parmi cette nation adultère et corrompue, le Fils de l'Homme rougira aussi de lui quand il viendra, avec les saints anges, dans la gloire de son Père. » Puis, pour ranimer leur foi, il joignit à cette déclaration qui annonçait aussi le jour des récompenses pour la vertu éprouvée, où l'Eglise triomphante succéderait au royaume d'Israël, l'annonce de l'heure prochaine où trois de ses apôtres allaient être face à face avec la divinité : « Je vous le dis, en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point sans avoir vu le Fils de l'Homme venant en son règne, dans l'éclat de sa gloire. »

Depuis cette prédiction, une semaine à peine s'était écoulée, pendant laquelle le Maître avait descendu la vallée du Jourdain et franchi les collines qui longent au couchant le lac de Génésareth.

« Six jours après, Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mena seuls avec lui sur une haute montagne à l'écart, pour y prier, et il fut transfiguré devant eux. » La tradition désigne le mont Thabor comme le lieu où s'opéra cette merveille. Détaché dans la plaine d'Esdrelon, au milieu de laquelle s'élève sa masse majestueuse, semblable à une vaste pyramide tronquée, couverte d'arbres et de verdure, le mont Thabor ouvre au loin un magnifique horizon sur la Méditerranée, sur le lac de Galilée et sur le théâtre entier de l'apostolat du Sauveur. De tous les points on aurait pu apercevoir Jésus dans sa Transfiguration. Le but qu'il s'y proposait était d'affermir la foi de ses apôtres par rapport aux événements qu'il leur avait récemment annoncés, c'est-à-dire sa Passion qui approchait, sa gloire future et sa divinité. Cette transfiguration glorieuse marque le point culminant de sa vie terrestre et le présente solennellement en qualité de prophète de la nouvelle Loi. Elle a une relation manifeste avec son Baptême. De même que son Baptême inaugurait, sous la bénédiction du Père, la phase active et paisible de son ministère, la Transfiguration inaugure, avec un éclat encore plus grand, celle de la lutte ouverte. Jusque-là, Jésus avait évité les lieux où ses ennemis étaient les maîtres, désormais il va les affronter et marcher résolument dans la voie douloureuse qui doit aboutir au Calvaire.

Le Sauveur ne conduisit pas tous ses apôtres sur le Thabor, il choisit parmi eux Pierre, Jacques et Jean, les mêmes qui devaient être témoins de son

agonie au Jardin des Oliviers. Les autres seraient instruits par eux du spectacle qu'ils avaient contemplé. « Pendant qu'il priait, son visage devint brillant comme le soleil, ses vêtements comme la lumière et d'une blancheur aussi vive que celle de la neige. » Ce n'était pas la transformation pleine et entière du corps de Jésus-Christ en l'état glorieux qui suivra sa Résurrection, mais seulement une apparence transfigurée, une lumière et un éclat extérieurs. A proprement parler, il y avait là moins un miracle que la cessation momentanée d'un miracle, car la vision immédiate de l'essence divine dont jouissait la sainte Humanité de Jésus aurait dû rejaillir sur elle, et il est plus étonnant, pour la foi, de voir le Fils de Dieu dans l'humiliation et l'abaissement où il vécut sur la terre, que glorieux et transfiguré.

« Tout à coup parurent deux hommes qui s'entretenaient avec lui ; c'étaient Moïse et Elie. » Les deux principaux représentants de l'Ancien Testament : Moïse, le promulgateur de la Loi ; Elie, le plus grand des anciens prophètes, viennent pour rendre hommage au Sauveur et pour l'adorer ; pour marquer la consommation de l'ancienne Alliance par la nouvelle, et apprendre de Jésus comment s'accomplira la rédemption d'Israël. « Ils étaient pleins de gloire et de majesté, et ils parlaient de sa sortie du monde, qui devait se faire dans Jérusalem. » Sa Passion, voilà le sujet dont le Sauveur entretenait, à ce moment, Moïse et Elie.

C'est probablement le soir que la Transfiguration eut lieu, car Jésus était venu sur la montagne

pour prier, ce qu'il faisait ordinairement à l'approche de la nuit. Pierre, Jacques et Jean ne virent pas le moment où elle s'opéra ; « ils étaient accablés de sommeil, et, se réveillant, ils le virent dans sa gloire, avec Moïse et Elie ». On juge de l'effet que tant de magnificence dut produire sur eux. Ce qu'ils voient est si beau, les sentiments qu'ils éprouvent, si suaves, la lumière qui resplendit est si douce et si agréable, qu'un ravissement respectueux les empêche de parler. Pierre ouvre enfin la bouche, mais, dit l'Evangile, « il ne savait pas ce qu'il disait, tant ils étaient saisis ». Ses paroles sont d'ailleurs un écho de la joie du ciel. « Maître, dit-il à Jésus, que nous sommes bien ici ! Voulez-vous que nous y fassions trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie ? »

Une nouvelle surprise les attendait. Le Père céleste allait confirmer de la manière la plus expresse et la plus solennelle la divinité de Jésus-Christ et de sa mission. « Pierre parlait encore quand une nuée lumineuse les couvrit. » Dans l'histoire de l'Ancien Testament l'apparition d'une nuée lumineuse est toujours le signe de l'approche et de la présence immédiate de Dieu. C'est ainsi que Moïse et Elie étaient entrés en communication mystérieuse avec lui ; qu'avant eux, Abraham, Isaac, Jacob avaient reçu confirmation de son alliance. « Et de cette nuée sortit une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection. Ecoutez-le. Les disciples ayant entendu cette voix tombèrent le visage contre terre et furent saisis de frayeur. Mais Jésus, s'approchant,

les toucha de la main, et leur dit : Levez-vous, ne craignez point. » Mais quand ils osèrent enfin lever les yeux et chercher du regard l'apparition resplendissante, elle s'était évanouie ; « ils ne virent plus personne que Jésus, seul avec eux. Et quand ils redescendirent de la montagne, il leur commanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme fût ressuscité d'entre les morts. » Il eût été en effet inutile, nuisible même, de le publier avant la Résurrection, cela n'aurait servi qu'à augmenter le scandale des Juifs, à la vue des souffrances et des humiliations de Jésus dans sa Passion. Mais, trente-cinq ans après, saint Pierre, encore tout ému de ce glorieux souvenir, dira, en écrivant aux premiers chrétiens: « Ce n'est pas sur la foi de fables ingénieuses que nous vous avons révélé la puissance et la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est comme spectateurs même de sa majesté. Il a reçu du Père honneur et gloire, quand de la nuée radieuse se fit entendre sur lui cette voix : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le. Et nous, nous avons entendu cette voix apportée du ciel, quand nous étions avec lui sur la montagne sainte. »

« Les disciples ne dirent pour lors à personne ce qu'ils avaient vu, mais ils se demandaient les uns aux autres ce que signifiaient ces paroles du Sauveur : Jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts. » Les mystères de la passion et de la résurrection de leur Maître ne pouvaient entrer dans leur esprit. L'apparition d'Elie

souleva pour eux une autre difficulté, dont ils s'entretenaient. Elle leur rappela la doctrine des Scribes qui enseignaient qu'Elie devait préparer la voie au Messie. C'était par interprétation de ce passage du prophète Malachie : « Voilà que je vous enverrai le prophète Elie avant que vienne le grand, l'épouvantable jour du Seigneur, et il ramènera le cœur des pères à leurs enfants, et le cœur des enfants à leurs pères, de peur que je ne vienne soudain et que je ne frappe la terre d'anathème. » Confondant le second avènement du Christ avec le premier, les Pharisiens en concluaient qu'Elie devait préparer les voies au Messie, et que Jésus n'était donc pas le Messie, puisqu'Elie n'avait pas encore reparu. Maintenant, pour les trois apôtres, Elie était bien venu, mais il paraissait après le Messie, au lieu de le précéder. Cette question les troublait. Ils interrogèrent le Sauveur : « Qu'est-ce donc que « disent les Pharisiens et les Scribes, qu'il faut d'a-« bord qu'Elie vienne? — Elie, en effet, doit venir, « leur dit Jésus, il rétablira toutes choses, et il aura, « comme cela est écrit aussi du Fils de l'Homme, « beaucoup à souffrir, il sera rejeté avec mépris. « Mais, je vous le dis, Elie est déjà venu, et ils « ne l'ont pas connu ; ils lui ont fait tout ce qu'ils « ont voulu ; c'est ainsi qu'ils feront mourir le Fils « de l'Homme. Alors ses disciples comprirent qu'il « leur avait parlé de Jean-Baptiste. »

Le lendemain, en descendant de la montagne, Jésus vint vers les autres apôtres et les vit entourés d'une grande foule et de Scribes qui dispu-

taient avec eux. Ils avaient tenté vainement de guérir un jeune possédé, et les Scribes, triomphants de leur déconvenue, insultaient à leur impuissance, quand, tout à coup, on vit approcher le Sauveur. « Aussitôt tout le peuple, l'ayant aperçu, fut saisi d'étonnement et de frayeur », sa face gardait apparemment quelque reflet de gloire. « De quoi disputez-vous ensemble? leur demanda-t-il. » Les Scribes avaient perdu contenance, les disciples étaient trop confus pour répondre ; alors, un homme du peuple sortit de la foule, s'approcha de lui, et, se jetant à genoux à ses pieds, lui dit : « Seigneur, ayez pitié de mon fils qui est lunatique et qui souffre beaucoup (d'attaques d'épilepsie correspondant aux différentes phases de la lune). En quelque lieu que le démon muet dont il est possédé le saisisse, il écume, grince des dents et se dessèche. Je l'ai présenté à vos disciples, et ils n'ont pas pu le guérir. » Jésus avait donné à ses apôtres le pouvoir de chasser les démons; ils avaient voulu l'exercer sur cet infortuné et ils avaient échoué, parce que leur foi n'était pas assez ferme. Elle avait faibli devant le sombre avenir d'épreuves, de souffrances et de mort que l'annonce de la Passion avait ouvert à leurs yeux, et maintenant le mauvais succès de leur tentative achevait de les décourager. Les ennemis de Jésus triomphaient et, dans la foule, on commençait à douter de son pouvoir souverain. La vue de cette défaillance générale arracha une plainte au Sauveur : « O génération in-
« crédule et perverse, s'exclama-t-il, jusqu'à quand
« serai-je avec vous et vous subirai-je? Combien de

« temps supporterai-je votre incrédulité et votre « endurcissement ; ne finirez-vous pas par lasser « ma patience? Puis, se tournant vers le père du « jeune homme : Amenez-le moi, dit-il. »

« On le lui amena. A peine eut-il vu Jésus, que l'esprit commença à l'agiter de convulsions, il tomba par terre et se roula en écumant. » Satan sentait maintenant qu'il était en présence d'un pouvoir supérieur et déployait sa rage contre cet infortuné. Jésus, tranquille et calme, bien qu'ému d'une tendre pitié, différa quelques instants le miracle, parce qu'il voulait en tirer de grandes leçons. Interrogeant le père, il lui dit avec bonté : « Y a-t-il longtemps que cela lui arrive? — Depuis son enfance, répondit celui-ci. L'esprit l'a souvent jeté, tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau pour le faire périr. Ah! Seigneur, ajouta-t-il, si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous, secourez-nous. » Jésus lui dit ces mots qui inculquaient de nouveau la nécessité de la foi pour obtenir des miracles, et son efficacité : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit. » Ces paroles firent sur le père une impression profonde et fortifièrent sa confiance : « Oui, Seigneur, s'écria-t-il en pleurant, je crois », je crois que vous êtes supérieur à l'humanité et que vous pouvez tout; et si ma foi était encore insuffisante, suppléez vous-même à ce qui lui manque. « Je crois, Seigneur, dit-il, venez en aide à mon incrédulité. » Admirable supplication et cri qui doit partir du cœur de ceux qui éprouvent le même besoin. On doit s'attendre à être excusé, lorsqu'en commençant à faire ce qui

dépend de soi, on demande à Dieu de faire le reste. Cette bonne volonté de croire, c'est déjà la foi. Alors, Jésus se voyant entouré de la foule, parla avec menaces à l'esprit impur et lui dit : « Esprit sourd et muet, sors de cet enfant, je te le commande ! Le démon fit jeter un grand cri à l'enfant, le secoua de convulsions et sortit. L'enfant demeura inerte à terre et plusieurs le crurent mort. Mais Jésus, l'ayant pris par la main, le souleva et le rendit à son père. »

Le Sauveur se déroba aussitôt pour entrer dans une maison. Les apôtres l'y suivirent, honteux de leur impuissance et ne sachant à quoi l'attribuer. Interrogé par eux, il répondit : « C'est à cause de votre incrédulité. Car, je vous le dis, en vérité : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait », hyperbole familière aux Juifs, pour exprimer qu'une grande difficulté a été surmontée ; « et rien ne vous serait impossible ». On peut avoir la foi aux mystères, sans avoir la foi aux miracles. Mais, pour accomplir les miracles ou pour les obtenir, il faut cette confiance ferme et assurée en la toute-puissance et la bonté de Dieu qui, pour peu qu'on l'ait, gagne son cœur. Le Sauveur ajoute une autre instruction importante : « Quant à ce genre de démon », car il en est dont la puissance est supérieure à d'autres, la volonté plus opiniâtre, « il faut, pour le chasser, le jeûne et la prière », la pénitence qui purifie, la prière, d'autant plus nécessaire en cette circonstance qu'il s'agit d'obtenir un effet plus éclatant.

Jésus s'éloigna ensuite du Thabor pour revenir à Capharnaüm, et afin d'échapper à la foule dont la délivranee du lunatique avait excité l'admiration. En chemin, ne voulant pas que ses apôtres perdissent de vue sa Passion, en ce moment où l'enthousiasme se renouvelait autour de lui, d'autant que l'époque en approchait désormais, il leur renouvela la prédiction qu'il avait déjà faite. « Mettez bien ces paroles dans votre cœur, leur dit-il. Le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des hommes; ils le feront mourir et il ressuscitera le troisième jour. » Cette seconde prédiction, sans être aussi détaillée que la première, était grave et formelle, et elle contenait cependant une circonstance nouvelle, la trahison qui livrerait Jésus, mais il n'en désignait pas l'auteur. L'annonce de choses qui nous déplaisent a beau être claire, nous la trouvons toujours obscure. « Les apôtres ne comprenaient rien à ces paroles; elles étaient voilées pour eux, et, dans l'appréhension d'être plus éclairés, ils évitaient de l'interroger à ce sujet. » Néanmoins, l'insistance de Jésus à leur rappeler ces idées lugubres les troublait profondément, « elle les plongeait dans la tristesse ».

L'entrée du Sauveur à Capharnaüm n'excite point cette fois l'empressement de la population devenue indifférente. Seuls, les collecteurs de l'impôt le suivirent. Tout Israélite devait, à partir de sa vingtième année, payer une taxe d'un demi-sicle (deux drachmes, environ deux francs) pour subvenir aux frais du culte dans le temple. « Ils

s'approchèrent de Pierre et lui dirent : Votre Maître ne paie-t-il pas le didrachme? » Pierre, connaissant le respect du Sauveur pour les prescriptions légales, ne le consulta point et répondit oui sans hésitation. Jésus voulut lui faire sentir qu'en donnant cette assurance précipitée il avait trop oublié la dignité de son Maître ; et sans attendre que l'apôtre lui rendît compte, « quand ils furent entrés dans la maison, il lui dit : Que vous en semble, Simon? De qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut : de leurs enfants ou des étrangers? » c'est à-dire du peuple, étranger à la famille royale. « Des étrangers, répondit Pierre. — Donc, dit Jésus, les fils en sont exempts. » Le Fils de Dieu n'était pas soumis à une taxe payée par les hommes en l'honneur de son Père. Ce qu'il venait de dire en affirmant une fois de plus sa divinité, il le prouve par un miracle. Toutefois, ajouta-t-il, pour ne pas les scandaliser par un refus dont ils ne connaîtraient pas le motif véritable, « allez sur le bord de la mer, jetez l'hameçon, et le premier poisson qui viendra, prenez-le, ouvrez sa bouche, vous y trouverez un statère (le statère valait quatre drachmes); donnez-le pour moi et pour vous ». Jésus ne paie pas lui-même le tribut, c'est la nature qui la paie pour lui. C'est ainsi qu'il sait concilier ce qu'exige le soin de sa dignité et le bon exemple. Le Sauveur marquait en cette circonstance son amour et son estime pour saint Pierre, en acquittant l'impôt pour tous deux et en l'associant au miracle.

Il devait aux Douze une autre leçon. La distinction plusieurs fois accordée par le Sauveur à trois

d'entre eux, surtout à Pierre, et renouvelée au Thabor, excitait chez les autres un sentiment de rivalité. Jésus annonçait sa résurrection et l'ouverture de son règne : cette prévision réveillait en eux des pensées d'ambition, car, naturellement, ils devaient être appelés par leur Maître aux premières dignités dans ce nouveau royaume. Lesquels d'entre eux seraient les plus favorisés ? Jésus voulut dissiper ces illusions, étouffer ces pensées, et leur faire comprendre combien elles étaient éloignées du véritable esprit qui devait être celui de ses disciples. Leur Maître sachant, sans les avoir entendus, de quoi ils s'étaient entretenus dans le trajet du Thabor à Capharnaüm, « leur demanda: De quoi parliez-vous en chemin ? Mais ils se taisaient », l'embarras leur fermait la bouche, « parce qu'en chemin ils avaient discuté ensemble sur ce point : Qui d'entre eux était le plus grand ». Enfin, s'enhardissant, ils lui dirent, mais en changeant un peu la question : Maître, qui doit être le plus grand dans le royaume des cieux ? »

« Jésus s'assit, les réunit tous autour de lui et leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. » Dans le royaume que Jésus vient établir, la condition indispensable pour occuper le premier rang, c'est l'humilité, le mépris des honneurs, le désintéressement qui fait s'oublier soi-même pour se dévouer à tous. Afin de rendre la leçon plus sensible, « il appela un petit enfant » appartenant sans doute à la famille où il recevait l'hospitalité, « et l'ayant embrassé, il le mit près de lui, au milieu

d'eux et leur fit entendre ces paroles : « En vérité, « je vous le dis, si vous ne changez et ne devenez « de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le « royaume des cieux. Le plus grand dans ce royaume « c'est celui qui se fera humble comme cet enfant. » Ce n'était pas la candeur et l'innocence du jeune âge, par où il lui était si cher, que le Sauveur demandait à ses apôtres, mais son indifférence pour les grandeurs du monde et la simplicité avec laquelle il accepte d'être au dernier rang, ne résistant à rien, dépendant de tous, même des serviteurs. Cependant le Sauveur console ses disciples de cet état humilié en les assurant de l'honneur où seront tenus, par son Père et par lui, les parfaits imitateurs de l'enfance. « Celui qui reçoit en mon nom un enfant tel que celui-ci », tel que vous serez, qui le reçoit chez lui, pourvoit à ses besoins et se dévoue à lui, « c'est moi-même qu'il reçoit, et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais mon Père qui m'a envoyé. »

Jean questionna à son tour le Maître. Soit qu'il crût sincèrement défendre les prérogatives du collège apostolique, soit qu'il se mêlât à son zèle quelque susceptibilité et un peu de jalousie : « Maître, dit-il, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché. » Le don des miracles que Jésus avait accordé à ses disciples était un don surérogatoire ; il n'est pas l'essentiel de l'apostolat, ni son privilège exclusif. Dieu l'accorde à d'autres. Le Sauveur répondit : «Ne vous y opposez pas, puisqu'il n'y a personne

qui puisse faire des miracles en mon nom, et, aussitôt, parler mal de moi. » On n'opère pas de miracles au nom de Jésus sans croire en lui et sans être de ses disciples, lors même qu'on n'en ferait pas officiellement partie; et l'on ne peut donc être en même temps son ennemi, ni l'adversaire de ses apôtres et de leur mission. « Qui n'est pas contre vous, ajouta Jésus, est pour vous. » Il avait dit, en une autre occasion: « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » Mais il n'y a pas contradiction entre ces deux maximes ; elles sont également justes selon les circonstances et les personnes auxquelles elles s'appliquent. Les Pharisiens, en refusant de se déclarer pour Jésus-Christ et de reconnaître sa mission, malgré les signes divins qu'il en donnait, se déclaraient contre lui. La seule abstention de leur part marquait l'hostilité. Mais le disciple qui, sans être appelé à l'apostolat, faisait l'œuvre du Christ, secondait ses envoyés, loin de nuire à leur ministère.

L'entretien se prolongea encore, et Jésus revint à son premier objet, à cet enfant qu'il avait pressé avec tendresse, à ces petits dont il exaltait la simplicité. Si son Père et lui regardaient comme fait à eux-mêmes le bien qu'on leur ferait, de quel œil verraient-ils ceux qui les entraîneraient au mal ? Le Sauveur dénonce devant ses apôtres l'énormité du scandale. Elle lui arrache une double exclamation de pitié pour ceux qui sont exposés au scandale, à cause des maux dont il est la cause et des grands sacrifices auxquels ils doivent être résolus pour s'y

soustraire, et de menace pour ceux qui en sont les auteurs. « Malheur au monde à cause du scandale, « car il est inévitable qu'il y ait du scandale ! Quant « à celui qui scandalise un de ces petits, mieux vau- « drait pour lui qu'on suspendît à son cou une meule « de moulin et qu'on le précipitât à la mer », ce sort ignominieux et cruel serait préférable pour lui aux châtiments qui l'attendent. Cependant le crime de celui qui donne le scandale ne justifie pas celui qui y cède, et puisque le scandale est inévitable, faudra-t-il nécessairement périr ? N'y a-t-il aucun moyen d'échapper au danger ? Oui, les moyens existent ; ils sont pénibles, violents, douloureux ; Jésus ne le dissimule pas, mais, puisqu'il y va de la vie de l'âme, infiniment plus précieuse que celle du corps, il fait aux chrétiens un devoir d'en user.

Notre Seigneur répète, en cette circonstance et avec plus de force, au sujet du scandale, ce qu'il avait dit à propos des regards impudiques et des mauvais désirs dans le Sermon sur la Montagne, et des occasions dont il faut se garder à tout prix. « Si votre main vous scandalise, coupez-la. Il vaut « mieux pour vous entrer dans la vie n'ayant qu'une « main (ayant fait le sacrifice de ce qui vous est le « plus cher) que d'aller avec vos deux mains dans « la géhenne, dans le feu inextinguible, où le ver « qui les ronge ne meurt pas et où le feu ne s'éteint « pas. Et si votre pied vous scandalise, coupez-le. Il « est plus avantageux pour vous d'entrer boiteux « dans le ciel que d'être jeté, avec deux pieds, dans « le feu inextinguible où le ver qui les ronge ne « meurt pas et où le feu ne s'éteint pas. Que si

« votre œil vous scandalise, arrachez-le. Il est pré« férable pour vous d'entrer borgne dans le royaume « de Dieu que d'être jeté, ayant deux yeux, dans « la géhenne du feu, où leur ver ne meurt pas et où « le feu ne s'éteint pas. » Le Sauveur rappelle, pour soutenir les courages, que tous, indistinctement, passeront par les souffrances. Mieux vaut en faire, par les sacrifices volontaires, un instrument de salut, que de se jeter dans l'enfer en refusant ces sacrifices. Faisant allusion à ce que, dans l'Ancienne Loi, toute victime offerte à Dieu devait être salée, pour marquer qu'elle lui appartenait : « Tous seront salés par le feu, ajouta-t-il, comme toute victime est salée par le sel », mais avec des effets bien différents. Tous sont des victimes de Dieu, volontaires ou forcées. Le feu des tribulations, de la mortification aura purifié les justes et ce sel conservera leurs âmes pour l'éternelle vie bienheureuse ; les réprouvés seront salés par le feu de l'enfer qui les préservera de mourir dans un supplice sans fin.

La tendresse de son cœur ramène encore Jésus aux petits enfants, soit ceux qui le sont par l'âge, soit ceux qui le deviennent par leur humble simplicité. Il ne croit pas avoir assez fait pour eux en effrayant leurs tentateurs, il veut qu'on les ménage autant par respect que par crainte, et plus encore par amour pour ceux qui lui sont si chers. Ils sont confiés à la garde des anges : Qui ne respectera pas de si puissants protecteurs ? Il est descendu du ciel pour les sauver ; qui n'aurait pas horreur de procurer la perte de ceux dont le salut lui a tant coûté ? « Gardez-vous donc bien de mépriser un

seul de ces petits, en faisant peu de cas de ce qui leur arriverait, car je vous dis que leurs anges, dans le ciel, voient continuellement la face de mon Père céleste, et parce que le Fils de l'Homme est venu sauver ceux qui se perdaient. »

Dans cette maison de Capharnaüm, où le Maître n'était pas assailli par une foule avide de l'entendre, il était tout entier à ses disciples et multipliait pour eux ses instructions. Ce qu'il avait dit du scandale l'amena à parler de la correction fraternelle, qui en est un remède. Ce que le scandale a ruiné, la correction fraternelle cherche à le réparer. Elle ne considère pas seulement dans la faute du prochain ce qu'elle peut avoir d'offensant et de dommageable pour nous, son but est, comme Jésus l'indique, de guérir, de sauver l'âme. Il est donc clair, d'après cette fin, qu'il ne parle pas uniquement ici du cas de torts dont on veut obtenir la réparation. L'enseignement du Sauveur marque trois degrés par lesquels, soit par charité, soit par justice, la correction fraternelle doit passer. « Si votre frère a péché contre vous », soit en vous causant un préjudice personnel, soit en commettant une faute où vous voyez un scandale, « allez et représentez-lui sa faute en particulier entre vous et lui, par ménagement, s'il vous écoute, s'il se repent, vous l'aurez gagné », vous aurez gagné son âme en la ramenant à Dieu et à vous. « S'il ne vous écoute point, prenez avec vous une ou deux personnes » charitables et prudentes, dans l'espoir que leur jugement sincère et désintéressé aura plus d'autorité sur lui.

C'était d'ailleurs une prescription de la loi mosaïque. « S'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise », à l'assemblée des fidèles représentés par leurs chefs, « et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain ». On sait que les Juifs fuyaient leur société, la considérant comme une souillure. Ce dernier recours était pratiqué, en ce cas, dans les premiers siècles de l'Eglise,alors que tous les juges étaient infidèles. Saint Paul en fait un devoir à tous les chrétiens, et s'en écarter était regardé comme une grande irrégularité.

Jésus-Christ veut donc que l'Eglise soit l'arbitre de ses enfants. C'est à elle qu'il appartient de déterminer les droits et les devoirs ; tous doivent être soumis à ses jugements ; elle a le droit de retrancher de sa société et de publier cette exclusion. Notre Seigneur atteste ce pouvoir en disant à tous ses apôtres ce qu'il a déjà dit personnellement à Pierre, quand il lui promit la primauté qui devait assurer la subordination de toute autorité à la sienne : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans le ciel. » Et afin de montrer le prix qu'il attache à l'union des cœurs, Jésus ajoute : « Je vous le dis encore : si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quoi qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux, car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Dans cet entretien familier le Sauveur laissait ses apôtres l'interroger librement. Pierre, à son

tour, souleva une question amenée par ce que le Maître avait dit de l'esprit de douceur et de conciliation. Jusqu'où fallait-il pousser le pardon des offenses personnelles ? « Seigneur, demanda-t-il, lorsque mon frère péchera contre moi, lui pardonnerai-je jusqu'à sept fois? » En quoi l'apôtre croyait pousser l'indulgence à la limite la plus reculée, car les Scribes, interprétant l'Ecriture, enseignaient qu'un troisième pardon devait être le dernier. « Jésus répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois », c'est-à-dire que le pardon doit être inépuisable, illimité. Puis, afin d'apprendre à ses disciples avec quelle générosité le pardon des injures doit s'exercer parmi ses enfants, il le leur explique par la parabole du roi et des deux serviteurs, où ressortent la générosité miséricordieuse du Père céleste à l'égard de nos offenses les plus graves et l'indignité de ceux qui, graciés de la sorte, se montrent durs et intraitables pour peu de chose envers leurs frères.

« Le royaume des cieux ressemble à un roi qui « voulut faire rendre leurs comptes à ses serviteurs, « Quand il eut commencé à faire rendre les comptes. « on lui en présenta un qui lui devait dix mille ta- « lents. Comme il n'avait pas de quoi rendre, son « maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses « enfants et tout ce qu'il avait, et de lui en remettre « le prix. Mais le serviteur, se jetant à ses pieds, le « priait en ces termes : Ayez patience à mon égard « et je vous rendrai tout. Le maître de ce serviteur « eut pitié de lui, et le renvoya en lui remettant sa

« dette. Quand il fut sorti, ce serviteur rencontra « un de ses compagnons qui lui devait cent de- « niers, et, le saisissant, il l'étranglait, en disant: « Rends ce que tu dois. Son compagnon, se jetant « à ses pieds, le suppliait en ces termes: Aie pa- « tience à mon égard,et je te rendrai tout. Mais il « ne voulut pas; il partit et le fit mettre en prison « jusqu'à ce qu'il payât sa dette. A la vue de ce « qui se passait, ses compagnons furent profon- « dément affligés: ils vinrent, et racontèrent à leur « maître tout ce qui était arrivé. Son maître l'ap- « pela alors et lui dit: Méchant serviteur, je t'ai « remis toute ta dette, parce que tu m'as prié. Ne « devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compa- « gnon, comme j'ai eu moi-même pitié de toi? Alors « son maître irrité le livra aux exécuteurs, jusqu'à « ce qu'il payât toute sa dette. C'est ainsi que mon « Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne « pardonne à son frère de tout son cœur. »

II. — La fête des Tabernacles.

La fête des Tabernacles. — Incrédulité des proches du Sauveur. Jésus se rend à Jérusalem. — Zèle aveugle de Jacques et de Jean. — Jésus enseigne dans le parvis du Temple. — Le dernier jour de la fête. — Nicodème défend le Sauveur devant les sanhédrites. — La femme adultère. — Jésus, lumière du monde. — Son union avec son Père. — La vérité vous délivrera. — Jésus plus ancien qu'Abraham. — Les Juifs veulent le lapider. — Guérison de l'aveugle né. — La porte du bercail. — La parabole du Bon Pasteur.

Peu de temps après la Transfiguration, devait se

célébrer à Jérusalem la fête des Tabernacles, instituée en souvenir du séjour des Israélites, sous les tentes, pendant quarante ans dans le désert. On l'appelait aussi la fête des Tentes. C'était la plus joyeuse solennité de l'année. Fixée par le calendrier hébreu à une date qui correspond aux premiers jours du mois d'octobre, elle servait d'actions de grâces après la vendange. La fête durait sept jours, et pendant ce temps-là tout le peuple habitait sous des cabanes de feuillage, comme avaient fait leurs pères. Ce n'était partout que chants de joie; tous portaient à la main des branches de palmier ou quelque rameau de verdure qu'ils agitaient avec allégresse; et cette joie était d'autant plus vive que le grand jour de l'Expiation, où tout le peuple jeûnait et où le bouc émissaire était chargé des péchés d'Israël, avait précédé immédiatement la fête. On se regardait comme affranchi du péché.

De tous côtés les caravanes se formaient pour monter à Jérusalem. Les proches du Seigneur étaient sur le point de partir de Capharnaüm pour s'y rendre. Ayant fondé sur sa réputation des vues tout humaines, ils s'accommodaient mal de la retraite à laquelle il se condamnait. Ils vinrent donc le trouver et lui dirent : « Quittez ce pays et allez en Judée, afin que là aussi vos disciples », ceux de vos adhérents qui sont en Judée, « voient à leur tour les œuvres que vous faites. » Vous ne prenez pas le moyen de vous faire reconnaître pour le Messie que vous déclarez être. On n'agit pas en secret, quand on veut se faire connaître. Puisque vous

faites de telles choses, manifestez-vous au monde. Voyant le succès du Sauveur compromis en Galilée, ils l'invitent à se produire sur un théâtre plus important: en Judée, on comprendra mieux ses actes; il recevra des autorités religieuses la consécration officielle de soumission, et son illustration personnelle sera enfin de quelque utilité pour ses proches. L'Evangile dit : « Ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui. » Ses œuvres les frappaient d'étonnement, mais, accoutumés à ne juger des choses que par les sens, et imbus des préjugés judaïques, ils avaient peine à reconnaître le Messie libérateur dans ce Jésus si humble, si dénué de prétentions, pauvre et détaché de tout.

Le Sauveur avait bien l'intention de se rendre à la fête, mais en faisant le voyage sans attirer l'attention, sans se mêler aux caravanes, afin d'éviter que le bruit de son arrivée précédât son apparition au milieu de ses ennemis. « Il répondit : Mon temps n'est pas encore venu, tandis que le vôtre est toujours prêt, car le monde ne peut pas vous haïr », vous pouvez vous rendre à la fête quand bon vous semblera, et de la manière qui vous plaira ; vous n'avez rien à craindre du monde dont vous partagez les sentiments, « mais il me hait moi, parce que je rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises. Allez donc à cette fête; quant à moi, je n'y vais pas, parce que le temps n'est pas encore accompli pour moi, le moment n'est pas encore venu. » C'est à dessein que le Sauveur parlait obscurément.

Il laissa donc partir ses proches, et quand les

caravanes eurent pris les routes qui longent le Jourdain, il tourna vers la Samarie pour monter à la ville sainte avec ses apôtres. L'ingratitude et la persécution l'y attendaient. Notre Seigneur le savait ; il avait devant les yeux les six derniers mois de son ministère constamment traversés, sa Passion douloureuse, la croix et le tombeau. Néanmoins il se mit en route avec résolution. L'Evangéliste emploie, pour le dire, une locution commune aux langues orientales, qui indique un dessein formé, inébranlable, en face d'une difficulté ou d'un danger : « Il affermit son visage pour aller à Jérusalem. »

Arrivé aux confins de la Samarie, Jésus envoya Jacques et Jean au premier village pour préparer le logement. Mais au temps des fêtes d'Israël, l'animosité des Samaritains ne connaissait plus de mesure. Tout fut refusé à leur Maître, « parce qu'on pensait qu'il allait à Jérusalem ». Indignés de voir toutes les portes se fermer devant eux, les deux apôtres, en vrais Fils du tonnerre, ne parlaient que d'appeler les vengeances célestes. « Seigneur, dirent-ils à leur Maître, voulez-vous que nous disions au feu du ciel de descendre et de les consumer ? » C'était rappeler Elie traitant de la sorte les émissaires d'un roi impie envoyés pour s'emparer de sa personne. Mais Jésus les reprit : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes », celui de l'Ancienne Loi était un esprit de crainte et de rigueur ; sous l'Evangile il faut être conduit par l'esprit du Maître qui enseigne : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Le Sauveur ajouta : « Le Fils

de l'Homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » Et. sans se plaindre d'être repoussé, il passa à une autre bourgade.

Le voyage à travers la Samarie se fit secrètement. Le Sauveur redoublait de prudence à mesure qu'il approchait de la ville sainte, et il pénétra dans ses murs sans qu'on soupçonnât sa présence. Les princes des Juifs épiaient sa venue, « ils le cherchaient dans la fête et disaient : Où est-il » ? Dans la foule, beaucoup de choses se murmuraient à son sujet, les uns le soutenaient en disant : C'est un homme de bien. — Non, répliquaient d'autres, mais un séducteur. Cependant personne n'osait le louer ouvertement, par crainte des Pharisiens et des Scribes. La fête était vers son milieu lorsque Jésus parut dans le temple et se mit à enseigner. Sa présence jeta le peuple dans la surprise. Il parlait avec tant de sagesse que les principaux Juifs eux-mêmes ne pouvaient se défendre de l'admirer, mais leur esprit aveuglé trouva dans cette lumière même un motif de contradiction. « Comment cet homme peut-il être si savant, dirent-ils, lui qui n'a point étudié? » Jésus montrait la connaissance la plus parfaite des Ecritures, et il n'avait pas fréquenté leurs écoles. Sa réponse ouvrit une série de discours où son courage intrépide à affirmer son origine céleste, sa divinité, resplendit à l'égal de cette divine sagesse qui éblouissait ses auditeurs.

« Ne soyez pas surpris, leur dit-il. Ma doctrine n'est pas ma doctrine », une doctrine acquise par

le travail humain, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé, je l'ai apprise de lui pour l'enseigner aux hommes. « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père », s'il renonce à se montrer opiniâtre et incrédule, pour se soumettre à elle, « il reconnaîtra si cette doctrine vient de lui, ou si je parle de moi-même simplement en homme ». C'était déjà les avertir que la malice causait leur aveuglement. Le parfait désintéressement avec lequel le Sauveur prêchait cette doctrine n'était-il pas une présomption grave en sa faveur ? « Celui qui parle de lui-même, ajouta-t-il, sans être envoyé de Dieu, cherche sa propre gloire », il aime la haute réputation, les applaudissements, « mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé », qui la cherche uniquement, comme je le fais, « dit la vérité et l'iniquité n'est pas en lui ».

Puis, passant de la défense à l'attaque, Jésus montra à ses ennemis, dans leur propre conduite, que ce qu'ils regardaient dans la sienne comme un crime était une infraction moindre à la loi de Moïse que celles dont ils ne faisaient point scrupule. Car il s'agissait toujours de la question du sabbat : si l'envie était la véritable cause des complots formés contre le Sauveur, la guérison du paralytique de la piscine probatique, et les faits de même genre, opérés le jour du Seigneur, en étaient le prétexte. « Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? demanda-t-il, et cependant nul de vous ne l'observe. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? » Le dépit de s'entendre reprocher le crime que leur haine avait conçu leur fit crier cette injure à laquelle

s' associa la foule ignorante de ce sinistre dessein : « Vous avez un démon qui parle de vous faire mourir ? » Jésus, sans s'émouvoir, poursuivit : « J'ai fait mon œuvre, et vous vous en scandalisez. Cependant la circoncision, que Moïse vous a prescrite, vous la pratiquez le jour du sabbat. Si un homme la reçoit le jour du sabbat afin que la loi de Moïse », qui la fixe au huitième jour, « ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi parce que j'ai guéri un homme tout entier le jour du sabbat ? » Les rabbins voyaient surtout dans la circoncision une mesure de santé. Jésus n'avait pas guéri seulement un membre malade mais tout le corps. Il avait donc plus de raison de faire ce miracle. Il l'avait fait par une seule parole, tandis que le rite judaïque ne s'accomplissait pas sans œuvre matérielle : « Ne jugez donc pas sur les apparences, mais, examinant le fond des choses, jugez selon la vérité. »

Les paroles du Sauveur jetèrent ses ennemis dans l'embarras, et la foule dans l'admiration. Alors quelques-uns, connaissant la conspiration formée contre lui, disaient : « N'est-ce pas celui qu'ils cherchent à faire mourir ? Et néanmoins voilà qu'il parle devant tout le monde, sans qu'ils lui disent rien. Nos chefs auraient-ils reconnu qu'il est le Christ ? » Mais ce ne fut qu'une lueur de raison, bientôt obscurcie par les préjugés. Les Scribes enseignaient que le Christ paraîtrait inopinément et que son origine demeurerait cachée. « Celui-ci, dirent-ils, nous savons d'où il est », nous connaissons son lieu d'origine, ses parents, quand

le Christ paraîtra, personne ne saura d'où il vient ». Jésus ne permit pas que cette tradition erronée abusât plus longtemps le peuple. « Vous me connaissez, dit-il, et vous savez d'où je suis », on connaissait son origine humaine, mais il se réclamait d'une origine plus haute, céleste, et, en effet, malheureusement ignorée d'eux. « Je ne suis pas venu de moi-même ; il y a vraiment quelqu'un qui m'a envoyé, et vous ne le connaissez pas. Moi je le connais parce que je viens de lui, et c'est lui qui m'a envoyé. » Ses ennemis comprirent, car ils cherchèrent alors à se saisir de lui, mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure, celle fixée dans les desseins d'en haut, n'était pas encore venue. Cependant, parmi le peuple, plusieurs crurent en lui : « Quand le Christ viendra, disaient-ils, fera-t-il plus de miracles que celui-ci ? » Faut-il en attendre de plus grands pour croire à sa venue ?

Ce qui se murmurait ainsi dans la foule vint aux oreilles des Pharisiens et leur causa une vive irritation. Redoutant que le peuple finît par se déclarer pour Jésus, ils envoyèrent, d'accord avec les princes des prêtres, des hommes armés pour s'emparer de sa personne. Vaine tentative. Le Sauveur n'en témoigna aucune crainte et leur déclara : « Je suis encore au milieu de vous pour quelque temps », que vous le vouliez ou non, « et je retournerai ensuite à celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez alors, vous ne me trouverez point, car où je vais vous ne pouvez venir. » Ils ne pourraient l'y suivre, parce qu'eux-mêmes se seraient fermé l'entrée du ciel,

et, dans les terrible calamités qui devaient fondre plus tard sur leur pays, les Juifs chercheront, sans le trouver, un Messie parmi les faux prophètes. Les ennemis de Jésus ne comprirent point ces paroles et en firent un sujet d'ironie. « Où ira-t-il donc, se disaient-ils entre eux, pour que nous ne le trouvions point ? Ira-t-il enseigner les Gentils dispersés dans le monde ? Que veut-il dire ? »

La fête touchait à sa fin. Chaque jour, selon le rite, un prêtre descendait à la fontaine de Siloé et y puisait, dans un vaisseau d'or, trois mesures d'eau qu'il rapportait solennellement à l'autel, au milieu des symphonies. L'effusion de ces eaux dans le temple rappelait aux yeux des Juifs l'eau qui avait jailli du rocher dans le désert ; elle symbolisait la pluie propice à leurs moissons ; elle était surtout une prédiction de l'Esprit divin que le Messie devait répandre sur eux. Jésus-Christ choisit ce dernier jour pour expliquer ce rite sacré. Debout dans le parvis, il criait : « Si quelqu'un a soif », s'il désire le salut éternel et la doctrine qui y conduit, « qu'il vienne à moi (par la foi) et qu'il se désaltère. Car, si quelqu'un croit en moi, dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive sortiront de son cœur ». Il parlait, dit l'évangéliste, de l'Esprit-Saint que ses disciples devaient recevoir. Il le leur promettait, non plus comme une faible source, mais comme un fleuve qui les inonderait de grâces.

Ces enseignements sublimes, la sainteté que respirait toute la personne du Sauveur, le ton majestueux dont il parlait, produisaient sur le peuple une

vive impression. « Plusieurs, en l'écoutant, disaient : Cet homme est assurément un prophète ; d'autres : C'est le Christ. Mais d'autres répondaient : Le Christ viendra-t-il de Galilée? L'Écriture ne dit-elle pas que le Christ sortira de la race de David, et de la petite ville de Bethléem (d'où il était)? De sorte qu'on était divisé à son sujet. Quelques-uns voulaient s'emparer de lui, néanmoins personne ne l'arrêta. Les hommes armés retournèrent vers les Pharisiens et les princes des prêtres, qui leur dirent : « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? Ils répondirent : Jamais homme n'a parlé comme celui-ci. — Êtes-vous donc séduits aussi ? leur dirent les Pharisiens, y a-t-il un seul d'entre nous ou des chefs, un seul de vos sages qui ait cru en lui ? Quant à cette populace, qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits. »

Un seul membre du grand conseil essaya de protester contre cette violence. « Nicodème, l'un d'entre eux, le même qui était venu le trouver la nuit, leur dit : Notre loi nous permet-elle de condamner quelqu'un sans l'avoir entendu, et sans qu'on sache ce qu'il a fait ? Ils lui répondirent : Es-tu Galiléen, toi aussi ? Scrute les Ecritures, et tu verras qu'il ne sort aucun prophète de la Galilée. Et ils se séparèrent pour retourner chez eux », sans avoir rien décidé contre le Sauveur.

Le soir étant venu, « Jésus se retira sur la montagne des Oliviers », ainsi nommée à cause des plantations d'oliviers dont elle était couverte. Le Mont des Oliviers est situé à l'orient de Jérusalem,

au delà du torrent du Cédron, à la distance d'un quart de lieue environ. Lorsque Notre Seigneur était à Jérusalem, il avait coutume d'y passer la nuit, souvent en prières. Béthanie, où demeuraient Lazare et ses sœurs, était près de là. Peut-être un ami mettait la villa de Gethsémani à sa disposition. « Le lendemain, dès le matin,il était de retour au temple. Le peuple s'amassa autour de lui, il s'assit et commença à les instruire. » Mais, tandis que la foule ,ravie de ses discours, se pressait pour l'entendre, les Scribes et les Pharisiens complotaient de nouvelles embûches. Ils comprenaient que, pour réussir dans leurs desseins, il fallait d'abord détacher le peuple de lui. Un fait scandaleux, probablement occasionné par la liberté des jours de fête, leur fournit un moyen qui leur parut excellent.

Une femme avait été surprise en adultère. « Ils l'amenèrent, la firent tenir debout au milieu de l'assemblée, et dirent à Jésus : Maître, la loi de Moïse nous ordonne de lapider les adultères : mais vous,que dites-vous ? » Vous qui vous donnez pour supérieur à Moïse et qui enseignez une loi plus parfaite, que décidez-vous pour cette femme ? Le piège était bien dressé, et tendu en présence de la multitude. Il est vrai que la multiplicité des désordres avait fait tomber la prescription mosaïque en désuétude depuis longtemps, mais Jésus était mis en face d'un texte formel. S'il le faisait appliquer, cette rigueur le rendrait odieux à tous et donnerait un prétexte de le dénoncer auprès des

Romains comme violateur de leurs lois, qui ne reconnaissaient pas la peine de mort pour ce crime. S'il absolvait, quelle excellente occasion de l'accuser devant le sanhédrin, comme contempteur de la loi divine ! le fait criminel était flagrant, la coupable, traînée sans pitié devant cette foule, attendait la sentence : qu'allait-il sortir de là ?

Les Scribes et les Pharisiens croyaient jouir de la perplexité de Jésus. Mais l'attitude du Sauveur fut celle d'une personne qui ne juge pas digne d'attention ce qu'on lui dit. « Se penchant sur le pavé, il se mit à écrire à terre avec son doigt », comme s'il pensait à autre chose. Peut-être traçait-il quelque sentence énergique des prophètes. « Et comme ils le pressaient de se prononcer, il se releva et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché », sans quelque crime de ce genre, ou dont la conscience n'est pas lourdement chargée, « lui jette la première pierre. Puis, sans rien répondre d'autre, se baissant de nouveau, il continua d'écrire à terre. » Plusieurs interprètes ont pensé qu'il y écrivait les turpitudes des accusateurs. Mais il suffit sans doute du regard dont il avait accompagné ces paroles pour jeter le trouble dans leurs âmes. « L'ayant entendu parler de la sorte, ils se retirèrent l'un après l'autre, et les plus anciens les premiers », ils n'étaient sans doute pas les plus innocents. La coupable, délivrée de leurs poursuites, restait là, seule, toujours debout, en présence de Jésus. « Femme, lui dit-il, où sont ceux qui vous accusaient ? » Vous voyez que je vous en ai débarrassée. « Personne vous a-t-il condam-

née ? — Personne, Seigneur, répondit-elle. Jésus reprit : Je ne vous condamnerai pas non plus ; allez-vous-en, et ne péchez plus. »

Sagesse et miséricorde divines ! Notre Seigneur n'a pas répudié la loi, mais il a convaincu de leur indignité ceux qui s'en faisaient les organes ; il n'a pas plaidé pour la défense du crime, et cependant il l'a préservé d'une sanction redoutable ; il a condamné le péché, mais il a épargné la pécheresse, voulant être son Rédempteur, et non son juge. L'hypocrisie est démasquée et en fuite.

Jésus alla ensuite s'asseoir dans le Trésor et commença à instruire le peuple. C'est là, dit l'Evangile, qu'une autre scène se déroula. La partie du temple appelée le Trésor était le parvis des femmes, où treize coffres recevaient les offrandes. Dans cette cour se trouvaient deux candélabres hauts de cinquante coudées et couverts de dorures. Chaque nuit, durant la fête, des feux allumés au sommet de ces candélabres illuminaient la ville tout entière. Jésus, voyant ces flambeaux éteints, en prit occasion de dire : « Je suis la lumière du monde ». Quel homme, quel philosophe aurait jamais osé parler de la sorte ! « Celui qui me suit », qui croit et pratique ce que cette lumière lui montre, « ne marche point dans les ténèbres », il reçoit une lumière intérieure qui le guide, il aura la lumière de la vie, une lumière qui le conduira vers la vie éternelle.

De nouveau, épiant les paroles du Sauveur, les Pharisiens s'étaient mêlés à l'auditoire. Ils se mirent à contester la valeur de cette affirmation solennelle

et sublime. « C'est vous-même qui vous rendez témoignage, objectèrent-ils, ce n'est donc pas un témoignage légitime et digne de foi. » Mais toute objection devenait pour Jésus l'occasion de proclamer la vérité avec plus de force et de profondeur. Il réplique que son témoignage est vrai, et le prouve d'abord par la claire connaissance qu'il a de son absolue sainteté, de sa divinité, c'est-à-dire de son origine par l'éternelle génération, et de sa mission et de son ascension. Il sait ce dont il parle, tandis que les Juifs sont incapables d'en juger. « Quoique je me rende témoignage à moi-même, leur dit-il, mon témoignage est néanmoins véritable, parce que je sais d'où je viens et où je vais. Vous jugez selon la chair. Pour moi, je ne juge ainsi de personne. » Son témoignage est encore recevable, parce que le Père le rend avec lui : « Je ne suis pas seul, mais je suis avec le Père qui m'a envoyé. Votre loi dit que deux témoins font foi », Jésus allègue le témoignage de deux personnes divines. « Or, je me rends témoignage à moi-même, et le Père qui m'a envoyé me le rend aussi » pour tous les miracles que j'accomplis en son nom.

Les Pharisiens accueillirent ces paroles par des railleries, lui demandant de produire ce témoin dont il parlait. « Où est donc votre Père ? demandèrent-ils. Le Sauveur répond d'une manière évasive, car il a affaire à des esprits obstinés. « Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous le connaîtriez aussi. Je m'en vais, leur dit-il de nouveau, et vous me chercherez, mais vous, vous mourrez dans votre péché, là où

je vais, vous ne pourrez me revoir. — Va-t-il se tuer ? demandèrent les princes des Juifs, et est-ce ce qui le fait parler ainsi ? » Mais Jésus poursuivit: « Vous, vous êtes d'en bas, moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, je ne suis pas de ce monde. Je vous ai dit que vous mourrez dans votre péché », car c'est ce qui arrivera, si vous ne croyez pas en moi. Ils voulurent alors des explications sur sa personne, comme s'ils le voyaient pour la première fois. « Qui êtes-vous ? lui dirent-ils. — Ce que je vous ai dit dès le commencement, répondit Jésus. J'aurais beaucoup de choses à dire de vous et à condamner en vous », ajouta-t-il, mais il se contenta de répéter ce qu'il avait exposé tant de fois. « Celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que j'ai appris de lui, je le dis dans le monde. Lorsque vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme, vous connaîtrez qui je suis. » Beaucoup de Juifs devaient en effet reconnaître la divinité du Christ après sa mort et sa résurrection. « Vous connaîtrez que je ne fais rien de moi-même et que je parle selon le Dieu qui m'a envoyé. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. »

Jésus parlait avec une force et une majesté qui ébranlaient ses auditeurs. « Plusieurs crurent en lui. » Mais ce ne fut qu'une lueur de foi passagère. Une autre parole du Sauveur les offusqua vite, et les Pharisiens, mêlés à ces néophytes d'un moment, réveillèrent les animosités contre lui. « Jésus dit donc à ceux qui croyaient : « Si vous demeurez dans

l'observation de ma parole, vous serez vraiment mes disciples. Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. » Le mot d'affranchissement fut pris pour une offense à la fierté nationale, si vive chez les Juifs. « Nous sommes de la race d'Abraham, reprirent-ils » ; et, parlant comme s'ils oubliaient les humiliations passées et présentes d'Israël, ils ajoutèrent : « Nous n'avons jamais été esclaves de personne ; comment donc dites-vous que nous serons rendus libres ? » Jésus expliqua sa pensée. « En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque commet le péché est esclave du péché. Or, l'esclave n'est pas toujours assuré de rester toujours dans la maison du père de famille », il peut en être chassé, « mais le Fils y demeure toujours. Si donc le Fils », le Fils de Dieu, établi maître de tous les hommes par son Père, « vous affranchit, vous serez vraiment libres ». Devant ce prompt retour de sentiments hostiles, et en présence des Pharisiens qui l'épiaient toujours, Jésus ajouta : « Je sais que vous êtes les fils d'Abraham, mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole n'a pas prise sur vous. »

Fils d'Abraham selon la chair, ils étaient, selon l'esprit, fils d'un autre, du démon. Cette différence, insinuée d'abord par un mot, puis déclarée ouvertement, déchaîne contre le Sauveur un orage auquel il tient tête avec une calme intrépidité. « Moi, poursuit-il, je dis ce que j'ai vu chez mon Père, et vous vous faites ce que vous avez vu chez votre père. » Mais Abraham, qui était saint, pouvait-il leur avoir rien appris de mal ? « Nous sommes les

fils d'Abraham, répétèrent-ils. — Si vous êtes les fils d'Abraham, répondit Jésus, faites donc ses œuvres. Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu ; cela Abraham ne l'eût pas fait. Vous faites les œuvres de votre père. » Indignés de l'opposition marquée par les paroles du Sauveur, où ils pouvaient voir l'imputation d'une descendance illégitime de leur peuple et qui leur faisait pressentir la vraie pensée du Sauveur, ils protestèrent n'avoir qu'un père sur la terre, Abraham, et se glorifièrent d'être les enfants du Père céleste. « Nous ne sommes pas nés de l'adultère, dirent-ils, nous n'avons qu'un père, qui est Dieu. — Si Dieu était votre père, repartit Jésus, vous m'aimeriez, parce que je suis sorti de Dieu, car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez entendre ma parole. Vous avez le diable pour père, et vous remplissez les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement », en introduisant le péché et la mort dans le monde, pour semer la perte du genre humain. Il n'est pas demeuré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère un mensonge, il parle de son propre fond ; il est menteur et le père du mensonge. Mais, aussi, quand je dis la vérité, vous ne me croyez pas. » Comme Satan, vous nourrissez des pensées homicides ; comme lui, vous êtes ennemis de la vérité.

Les Scribes et les Pharisiens, qui avaient lancé

tant d'accusations calomnieuses contre le Sauveur, auraient peut-être essayé de répondre : Ce n'est pas parce que vous ne dites pas la vérité que nous ne croyons point en vous et que nous vous poursuivons, mais parce que votre conduite et votre vie vous rendent indigne d'obtenir créance. Notre Seigneur les devança en leur portant cet héroïque et sublime défi : « Qui d'entre vous me convaincra d'aucun péché ? » Or, celui qui est exempt de péché est exempt de mensonge. Si « je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu. Ce qui fait donc que vous ne m'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas enfants de Dieu ».

L'orgueil des sectaires cruellement blessé rendait désormais leur cœur insensible à la grâce ; ils ne répondaient que par injures : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et que le démon vous fait parler ? » Les Samaritains étaient, aux yeux des Juifs, des schismatiques, étrangers au vrai peuple de Dieu. Jésus ne releva pas cette première insulte, il répondit à l'autre : « Non, je ne suis pas possédé du démon, j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez. Pour moi, je ne recherche pas ma propre gloire ; un autre en prendra soin et me rendra justice. » Puis, il revient à sa doctrine, qui est une promesse de vie éternelle, mais ces esprits grossiers et enfoncés dans leur aveuglement vont encore trouver à se scandaliser. » En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. « Nous voyons bien maintenant, s'excla-

mèrent-ils, que vous êtes possédé du démon » de l'esprit de mensonge. « Abraham est mort, et les prophètes aussi » ; c'étaient les saints de Dieu, « et vous osez dire : si quelqu'un garde ma parole il ne mourra jamais. Etes-vous donc plus grand que notre père Abraham, qui est mort, et que les prophètes, qui sont morts ? Qui donc prétendez-vous être ? » Cette question va conduire Notre Seigneur à une profession expresse de sa divinité. Sans doute, on peut contester la grandeur de celui qui se vante lui-même : « Si je me glorifie moi-même, dit-il d'abord, ma gloire n'est rien ; mais c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu. Cependant vous ne le connaissez pas, mais moi je le connais ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais comme vous un menteur. Mais je le connais et je garde sa parole. » Quant à ce que vous me demandez, si je suis plus grand qu'Abraham : « Votre père Abraham », à qui le Seigneur avait promis le Messie qui sortirait de sa race, « a désiré ardemment de voir mon jour », celui de ma venue sur la terre, « et il s'est réjoui de mon avènement ». Ces hommes charnels, à l'intelligence butée, ne voulaient voir dans ces paroles, propres pourtant à les éclairer, surtout après tant d'autres, que l'inconcevable affirmation d'être contemporain d'Abraham. « Mais vous n'avez pas même cinquante ans, dirent-ils, et vous avez vu Abraham ? » Alors éclate cette parole divine : « En vérité, en vérité, je vous le dis : avant qu'Abraham fût au monde, j'étais ! »

A ces mots, la colère des Juifs ne connaît plus de bornes. Il y avait là des matériaux amassés pour les constructions du temple qui n'étaient pas achevées. « Ils prirent des pierres pour le lapider » comme blasphémateur, « mais Jésus se cacha », soit en se dissimulant dans les rangs de la foule, soit en se retirant dans une autre partie de l'édifice, « et il sortit du temple. »

Parmi les miracles accomplis à Jérusalem il en était un qui avait plus particulièrement frappé les esprits : pendant son séjour dans la ville, à l'époque de la seconde Pâque, Notre Seigneur avait guéri l'infirme à la piscine de Bethsaïda. Il voulut marquer sa présence à la fête des Tabernacles par une autre merveille éclatante. Il l'opéra encore le jour du sabbat, pour montrer combien l'Évangile était au-dessus des vaines prescriptions des Pharisiens ; et l'œuvre qu'il choisit fut la démonstration péremptoire des droits que le Sauveur revendiquait pour lui-même. Il avait affirmé qu'il était la lumière du monde et le Fils de Dieu : il allait le prouver.

Quand il fut sorti du temple, « Jésus vit en passant un homme qui était aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : Maître, qui a péché, de lui ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle » ? Ils étaient imbus du préjugé populaire qui regardait les afflictions comme une punition des péchés précédemment commis. La réponse du Sauveur montre que toutes les peines de cette vie n'ont pas pour cause le péché, et qu'il y a des maux qui ne sont pas une punition. En effet, il répondit : « Ce n'est point parce que lui ou ses parents ont péché,

mais afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut en effet que j'accomplisse, pendant qu'il fait jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, durant laquelle personne ne peut agir. Or, tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Le Sauveur a encore quelques semaines à passer au milieu des hommes pour les illuminer par sa parole et par ses miracles. La nuit qui arrive, c'est l'heure où la puissance des ténèbres aura la liberté d'agir, pour le saisir et le mettre à mort.

« Quand il eut ainsi parlé,il cracha à terre et fit « de la boue avec sa salive. Ensuite il oignit ses « yeux avec cette boue, et il lui dit : Va te laver dans « la piscine de Siloé (dont le nom signifie : envoyé). « L'aveugle s'en alla donc, se lava et revint en « voyant. Aussi ses voisins et ceux qui l'avaient vu « précédemment, quand il mendiait,disaient : N'est-« ce pas celui qui était assis et mendiait ? C'est lui, « disaient les uns. D'autres : Point du tout, c'en « est un qui lui ressemble. Mais pour lui, il disait : « C'est bien moi. On lui demandait donc : Com-« ment tes yeux ont-ils été ouverts ? Il répondit : « Cet homme qui s'appelle Jésus a fait de la boue, « en a peint mes yeux, et m'a dit : Va à la piscine « de Siloé et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé « et je vois. Ils lui dirent : Où est-il ? — Je ne sais « pas, répondit-il.

« On amena alors aux Pharisiens celui qui avait « été aveugle. Or c'était le sabbat, quand Jésus fit « de la boue et lui ouvrit les yeux. Les Pharisiens « lui demandaient donc de nouveau comment il

« avait vu. Il leur dit : Il m'a mis de la boue sur « les yeux. Je me suis lavé et je vois. Plusieurs Pha- « risiens disaient alors : Cet homme n'est pas de « Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. D'autres, « au contraire : Comment un homme pécheur peut- « il faire de tels miracles ? Il y avait désacord entre « eux. Ils interpellèrent donc encore une fois l'a- « veugle : Toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les « yeux ? — C'est un prophète, répondit-il.

« Les Juifs ne crurent point que cet homme avait « été aveugle et ensuite avait vu, tant qu'ils n'eu- « rent pas cité les parents de celui qui avait recou- « vré la vue. Ils leur demandèrent : C'est bien là « votre fils, et vous dites qu'il est né aveugle ; com- « ment donc voit-il à présent ? Ses parents répondi- « rent : Nous savons que c'est notre fils et qu'il est « né aveugle ; mais comment voit-il maintenant ? « nous n'en savons rien ; et qui lui a ouvert les yeux ? « nous l'ignorons. Interrogez-le lui-même ; il est en « âge, qu'il parle de ce qui le concerne. Ses parents « tinrent ce langage par peur des Juifs. Car déjà les « Juifs avaient arrêté entre eux que quiconque en « Jésus reconnaîtrait le Christ serait mis hors de « la synagogue. C'est pour cela que ses parents « avaient dit : Il est en âge, interrogez-le lui-même.

« Ils rappelèrent de nouveau celui qui avait été « aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu, nous « savons que cet homme est un pécheur. — Que « ce soit un pécheur, répondit-il, je n'en sais rien. « Tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et « qu'à présent je vois. Ils lui dirent : — Que t'a-t-il « fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? — Je vous

« l'ai déjà dit, répondit-il, et vous l'avez entendu ; « pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois? « Voudriez-vous donc, vous aussi, devenir ses disci- « ples? Ils l'accablèrent de malédictions et dirent : « Sois son disciple, toi ; nous, nous sommes les dis- « ciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à « Moïse ; quant à celui-ci, nous ne savons d'où il « est. Cet homme leur répondit : Il est vraiment « bien étonnant que vous ne sachiez d'où il est, « alors qu'il m'a ouvert les yeux. Nous savons « pourtant que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; « mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, « c'est celui-là que Dieu exauce. On n'a jamais en- « tendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un « aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il n'au- « rait pu rien faire. Ils lui répondirent : Tu es né « tout entier dans le péché, et tu veux nous en « apprendre ! Et ils le jetèrent dehors. »

« Jésus entendit rapporter qu'ils l'avaient jeté « dehors, et quand il l'eut retrouvé, il lui dit : Crois- « tu au Fils de Dieu? Il répondit : Qui est-il, Sei- « gneur, afin que je croie en lui? Jésus lui dit : C'est « lui que tu as vu, et c'est lui qui te parle. Il dit alors : « Je crois, Seigneur. Et, se prosternant, il l'adora. « Jésus dit alors : Je suis venu en ce monde pour « porter cet arrêt : ceux qui ne voient pas verront « et ceux qui voient deviendront aveugles. Quel- « ques-uns des Pharisiens qui étaient avec lui l'en- « tendirent : Est-ce que nous sommes aveugles, nous « aussi? Jésus leur dit : Si vous étiez aveugles, « vous n'auriez pas de péché. Mais du moment que « vous dites : Nous voyons, votre péché demeure. »

En expulsant l'aveugle-né de la synagogue, et en décidant d'appliquer la même mesure à ceux qui croiraient en Jésus, les membres du Sanhédrin pensaient bien les retrancher de la société des enfants de Dieu. Ceux d'entre les Juifs qu'attirait l'éclat des miracles du Sauveur, arrêtés par l'autorité de leurs anciens maîtres, se demandaient à qui donner la préférence. Il fallait le leur apprendre et détruire la prétention des Pharisiens qui s'arrogeaient la plénitude de l'autorité pastorale. Notre Seigneur le fit en développant une des plus touchantes allégories de l'Evangile, dont l'image était empruntée aux Livres Saints et aux mœurs du pays. L'Ecriture représente souvent Israël guidé par Dieu et par ses ministres comme le troupeau conduit par son pasteur. Les solitudes de la Judée étaient peuplées de bergers. Les troupeaux, disséminés pendant le jour, étaient réunis le soir dans un bercail commun, une sorte de parc, entouré de murs grossiers, et dont un serviteur armé gardait la porte, afin de les mettre à l'abri des bêtes féroces et des voleurs. Prenant la comparaison du bercail, image de l'Eglise, Jésus enseigne quels sont les vrais et légitimes pasteurs, dont il est le modèle, à quels signes on les reconnaît, ce qu'ils doivent à leur troupeau ; il stigmatise ceux qui s'en attribuent la qualité sans mission et fait ressortir l'opposition entre la conduite du pasteur infidèle à la sienne et celle du pasteur légitimement investi, mais qui a plus souci de ses propres intérêts que de ses devoirs et qui agit en mercenaire.

Il dit d'un ton solennel : « En vérité, en vérité,

« je vous le dis, celui qui n'entre pas dans la ber-
« gerie par la porte, mais qui escalade par ail-
« leurs, est un voleur et un larron. Mais celui qui
« entre par la porte est le pasteur des brebis, c'est
« à lui que le gardien ouvre la porte, ses brebis
« entendent sa voix, il les appelle chacune par leur
« nom et il les fait sortir vers les pâturages. Alors
« il marche devant elles, et elles le suivent, parce
« qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivent pas
« un étranger, mais elles le fuient, parce qu'elles ne
« connaissent point la voix des étrangers. » Ces paroles étaient claires dans leur sens littéral, mais l'application qu'il en fallait faire l'était moins, surtout pour ceux qu'elle condamnait. « Ils ne comprirent point de quoi il leur parlait. Jésus leur dit donc : En vérité, en verité, je vous le dis, je suis la porte de la bergerie » ; on n'entre dans mon Eglise que par moi, par la foi en moi. « Tous ceux qui sont venus sont des larrons et des voleurs. » Le Sauveur ne parle pas ici des prophètes, qui ne s'étaient pas donnés eux-mêmes pour pasteurs, mais qui étaient envoyés par Dieu. Dans ce discours, Jésus oppose constamment le bon pasteur aux faux pasteurs et aux mercenaires, sa propre personne aux Pharisiens et aux autres chefs spirituels des Juifs, et c'est du temps présent qu'il parlait. « Les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la
« porte. Si quelqu'un entre par moi, il se sauvera.
« Il entrera et il sortira en paix et en sécurité et
« trouvera des pâturages », la nourriture spirituelle de la doctrine, des sacrements et de la grâce.
« Le voleur ne vient que pour dérober et pour per-

« dre les brebis, mais moi je suis venu afin qu'elles « aient la vie, et qu'elles l'aient de plus en plus « abondante. »

Ces dernières paroles amènent sur les lèvres de Jésus une autre figure, sous laquelle il va se représenter encore; et celle-ci est peut-être l'image la plus touchante qu'il ait pu nous donner de sa charité envers les hommes. Il continua donc ainsi: « C'est moi qui suis le bon pasteur. Le bon pas« teur donne sa vie pour ses brebis, mais le mer« cenaire, qui n'est point pasteur, auquel les bre« bis n'appartiennent pas, voit venir le loup ; il « abandonne ses brebis et s'enfuit, pendant que le « loup disperse et ravit les brebis. Le mercenaire « s'enfuit parce qu'il est mercenaire et ne s'inquiète « pas de ses brebis. Pour moi je suis le bon pas« teur ; je connais les miennes et les miennes me « connaissent, de même que je connais mon Père « et que mon Père me connaît ; et je donne ma « vie pour mes brebis. » Mais ce n'est pas seulement pour celles d'Israël, pour le peuple juif, que Jésus doit se sacrifier; toutes les nations recueilleront le fruit de sa mort. Il ajouta : « J'ai d'autres « brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut « aussi que je les amène. Elles écouteront ma voix, « et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pas« teur. » Les Juifs et les Gentils adoreront le même Dieu, reconnaîtront le même Sauveur et ne formeront qu'une seule et même Eglise.

Vit-on jamais une charité plus tendre et un amour plus généreux ? Mais qui sait si, au lieu de l'admiration et de la reconnaissance qu'on leur devrait,

ces âmes vulgaires ne trouveraient pas de la simplicité et de la folie dans cet héroïque désintéressement ? Il pouvait arriver aussi que sa mort violente ne parût pas volontaire, on douterait peut-être qu'il eût donné pour ses brebis une vie arrachée par les supplices. Notre Seigneur prévient ces erreurs en déclarant qu'en mourant il accomplira les volontés de son Père, toujours inspirées par une divine sagesse, et que ce sacrifice sera parfaitement libre de sa part. « C'est pour cela que mon Père m'aime, « parce que je donne ma vie pour la reprendre de « nouveau. Personne ne me la ravit, mais je la « donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la dépo- « ser et le pouvoir de la reprendre. Tel est le « commandement que j'ai reçu de mon Père. »

Les paroles de Jésus laissèrent le peuple partagé. « Plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon « et il déraisonne. Pourquoi l'écoutez-vous? D'au- « tres répondaient : Ce n'est pas ainsi qu'on parle « quand on a un démon. Est-ce un démon qui peut « ouvrir les yeux des aveugles? » Profitant de ces divisions, Jésus s'éloigna de Jérusalem, car les haines des Sanhédrites étaient trop ardentes pour qu'il les affrontât plus longtemps.

III. — De la fête des Tabernacles à l'anniversaire de la Dédicace.

(Octobre-Décembre)

Mission des soixante-douze disciples. — Malheur à Capharnaüm et aux villes du lac! — Retour des soixante-douze. — Dieu se communique aux simples. — Le joug du Seigneur.

— L'amour de Dieu et du prochain. — La parabole du bon Samaritain. — Marthe et Marie. — Jésus apprend à ses disciples à prier. — Paraboles sur la persévérance dans la prière. — Le banquet du Pharisien. — Le Sauveur anathématise la fausse justice, l'orgueil et l'hypocrisie des Pharisiens et des docteurs de la loi. — Il refuse de faire le partage entre deux frères. — Parabole du riche qui amasse de grand biens. — Veiller pour ne pas être surpris par la mort. — Les Galiléens massacrés dans le temple. — Parabole du figuier stérile. — Guérison de la femme courbée. — Les apôtres questionnent leur Maître sur le nombre des élus. — Menace d'Hérode. — La ruine de Jérusalem prédite.

En s'éloignant de la ville sainte, Jésus prit le chemin de la Galilée. Il allait revoir encore une fois sa patrie, les lieux témoins de ses travaux. Le temps était court désormais. Il voulut utiliser le mieux possible pour le bien des âmes les derniers mois de sa vie, et, pour cela, il créa une nouvelle troupe de missionnaires, de beaucoup supérieure en nombre à celle des apôtres, et la jeta sur les terres qu'il allait traverser. « Il choisit soixante-douze autres disciples, qu'il envoya, deux à deux, dans toutes les villes et les lieux où il devait aller lui-même. » Les instructions que le Sauveur leur donna étaient les mêmes que les apôtres avaient reçues dans une circonstance semblable, et il leur donna comme à eux le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. Les soixante-douze partirent pour leurs différentes destinations ; leur mission devait être d'ailleurs de courte durée.

En Galilée Jésus retrouvait la même froideur qu'avant la fête des Tabernacles. Il était resté sur les bords du lac, tandis que ses missionnaires lui

préparaient ailleurs les voies. Comme autrefois, il parcourut cette terre comblée de ses bienfaits, mais il voyait maintenant le vide se faire autour de lui ; les cœurs étaient fermés. Désolé de tant d'ingratitude, il se détourna des cités du lac, et avant de de quitter la Galilée pour toujours, il leur fit des reproches d'autant plus véhéments qu'il les avait plus aimées. Ce fut une prédiction terrible. « Mal-« heur à toi, Chorozaïn ! s'écria-t-il, malheur à toi, « Bethsaïde ! Car si Tyr et Sidon », ces terres païennes, « avaient vu les miracles qui se sont opérés « en vous, il y a longtemps qu'elles auraient fait « pénitence dans le sac et dans la cendre. Mais « Tyr et Sidon seront jugées plus doucement que « vous au jour du jugement. Et toi, Capharnaüm, « qui as été élevée jusqu'au ciel » par ma présence et ma doctrine, « tu seras abaissée jusqu'au fond « des enfers, parce que si les miracles dont tu as « été témoin avaient été faits dans Sodome, elle « subsisterait peut-être encore aujourd'hui. C'est « pourquoi je te déclare qu'au jour du jugement « Sodome sera traitée moins rigoureusement que « toi. » Trente ans plus tard, les légions romaines envahissaient la Galilée, portant de ville en ville la dévastation et le massacre. Chorozaïn, Bethsaïde, Capharnaüm, Tibériade n'offrirent plus que des ruines.

Jésus s'éloigna du lac et prit le chemin de la Pérée, pour y rejoindre ses disciples missionnaires. Heureux de leurs succès, « ils revinrent vers lui pleins de joie et disant : Seigneur, les démons

mêmes nous sont soumis en votre nom ». Leur bon Maître leur montre qu'il avait connu de loin leurs actions d'éclat et les défaites infligées à Satan dans une région où il dominait : « Je voyais, dit-il, Satan tomber du ciel », perdre son empire avec la rapidité de la foudre. Mais il importait d'élever les disciples à un sentiment de joie plus pur et plus parfait, et de les porter à l'humilité. Les immenses privilèges que le Fils de Dieu continuerait de leur assurer, dons communiqués pour le bien des autres, n'assuraient pas le salut final de leurs détenteurs et ne les rendaient pas, dans le présent, plus dignes de la complaisance de Dieu. « Voici, ajouta le Sau-
« veur, que je vous ai donné le pouvoir de fouler
« aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la
« puissance de l'ennemi. Rien ne pourra vous nuire.
« Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les
« esprits vous soient soumis, mais réjouissez-vous
« de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. »

A cette heure même, sous l'impression très vive d'allégresse produite en lui par la vue des merveilles opérées par les soixante-douze disciples et de leurs fruits, Jésus tressaille de joie dans le Saint-Esprit et il s'écrie : « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez révélé aux petits ces choses qui demeurent cachées aux sages et aux prudents. » Il parla de la sorte afin que ses disciples, recevant directement de lui cette révélation, n'ignorassent pas que le Père en était la source. Mais cette vérité ne devait pas en couvrir une autre, c'est que le Fils en dispose comme le Père, et qu'en la communiquant selon les vues et

les désirs du Père, il la communique cependant avec une égale indépendance, puisqu'il n'en fait part qu'à ceux qu'il lui plaît. De si grandes choses sont renfermées dans ces paroles : « Tout m'a été remis entre les mains par le Père. Nul ne sait qui est le Fils sinon le Père, nul ne sait qui est le Père sinon le Fils, et ceux à qui il voudra bien le révéler. » Puis, le Sauveur dit aux premiers de ces privilégiés : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. »

Se tournant alors vers le peuple qui commençait à les entourer, et songeant à tous ceux à qui les doctrines humaines n'ont procuré que l'inquiétude de l'esprit et l'accablement du cœur, le bon Maître leur adresse un appel d'une tendresse ineffable : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés, et je vous ranimerai. Prenez sur vous mon joug » — cette image était fréquemment employée par les rabbins pour signifier l'acceptation de l'autorité et de la doctrine d'un Maître — « faites-vous mes disciples » — « parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger. » Les docteurs pharisiens sont des maîtres durs et orgueilleux ; ils ont fait du service de Dieu un joug intolérable, et leurs prescriptions humaines ne portent point avec elles la grâce qui en rendrait la pratique facile et méritoire. Jésus commande avec douceur,

il attire à lui par le charme de son affabilité. Assurément le joug de sa doctrine est pesant à notre nature viciée, puisqu'elle exige que les chrétiens tendent à un idéal de vertu, mais ses exemples et l'abondance de ses grâces aident puissamment à le porter, et assurent à l'âme la paix et la joie spirituelle; l'amour le rend léger et agréable.

Le Sauveur se dirigeant vers la Pérée traversait sans doute la région montueuse qui sépare Jéricho de Jérusalem, lorsqu'un Scribe (il n'était pas de région si écartée où il ne s'en trouvât) s'approcha pour lui poser une question insidieuse. « Maître, lui demanda-t-il, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? » Jésus, pénétrant son intention, le renvoya à la loi : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? lui répondit-il, qu'y lisez-vous comme précepte fondamental? Le Scribe prononça : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit et votre prochain comme vous-mêmes. — Observez cela, repartit Jésus, et vous vivrez », vous sauverez votre âme. Ce Scribe savait donc ce qu'il demandait; et cela pouvait dénoter une intention mauvaise. Afin de s'en disculper, il se rejette sur ce que la seconde partie du commandement était moins claire que la première et demandait explication. « Il dit à Jésus : Et qui est mon prochain? » C'était encore un nouveau piège, pour mettre le Sauveur en contradiction soit avec sa conduite, soit avec la doctrine reçue parmi les Juifs qui réservaient aux seuls Israélites la qualité de frère ou d'ami,

et éludaient, violaient à l'égard des étrangers le précepte de l'amour du prochain. Le divin Maître tira sa réponse des lieux qui l'entouraient. La route qui conduit de Jérusalem à Jéricho est une suite de descentes très raides ; les brigands et les voleurs infestaient ces parages déserts et dangereux. Jésus expliqua l'étendue du précepte par une parabole aussi belle que touchante :

« Un homme, dit-il, descendait de Jérusalem à « Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs, « qui le dépouillèrent, et, après l'avoir couvert de « blessures, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. « Or il arriva qu'un prêtre » de ceux de la classe qui devaient être les plus vertueux « descendait par « le même chemin : il le vit et passa outre. Pareil- « lement, un lévite », ministre d'ordre inférieur, mais rattaché à cette classe, « quand il fut près « de cet endroit, le vit et continua son chemin. « Mais un Samaritain (membre de ce petit peuple « tenu en si basse estime par les Juifs), qui était « en voyage, vint aussi près de lui, et, le voyant, « fut touché de compassion. Il s'approcha, banda « les plaies, y versa de l'huile et du vin ; puis, le « plaçant sur sa monture, il le conduisit dans une « hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain il tira « deux deniers et dit à l'hôtelier : Ayez soin de lui, « et tout ce que vous dépenserez en plus, je vous « le rendrai à mon retour. Lequel des trois, dit « Jésus au Scribe, vous paraît avoir été le prochain « de celui qui était tombé entre les mains des vo- « leurs », lequel des trois l'a traité comme son prochain? Le Scribe, répugnant à rendre expres-

sément hommage à un Samaritain, tourna ainsi la réponse qu'il ne pouvait refuser : « Celui qui a été miséricordieux envers cet homme. — Allez, et faites de même, repartit Jésus. » Regardez comme votre prochain tout homme qui a besoin de votre aide et que vous avez le pouvoir de secourir, quels que soient son rang, sa race, sa religion. Pratiquez la charité en action ; le Samaritain ne s'en est pas tenu à se laisser émouvoir, il a pansé ce malheureux, il a sacrifié son temps, ses aises et ses convenances pour le transporter en lieu sûr, et, en le quittant, il a pris ses mesures pour que le bien commencé ne restât pas inachevé.

Cette émouvante parabole était destinée à briser le cadre dans lequel les Pharisiens emprisonnaient la charité. Mais elle cache un autre sens plus sublime encore. Les Juifs ont traité le Sauveur de Samaritain. Notre Seigneur se fait ici un titre de gloire de ce nom, dont on prétendait l'injurier. Car c'est lui le bon Samaritain. Le blessé, c'est l'humanité, tombée au pouvoir des démons, dépouillée par eux de ses biens, meurtrie par eux de mille manières, et désespérant de son salut La Loi de Moïse, représentée par le prêtre et le lévite, ne l'a point sauvée. Mais voici Jésus-Christ, le divin Rédempteur : par l'Incarnation, il s'approche de la malheureuse victime ; par la Rédemption, il bande ses plaies, il y verse l'huile et le vin des sacrements ; par la grâce, il conduit l'humanité à son Église, il la confie à l'hôtelier, qui est Pierre, ses successeurs et leurs aides, et, pour subvenir aux besoins de cette humanité rachetée, il laisse aux mains des pasteurs

le trésor infini de ses mérites. Ce qu'ils auront eux-mêmes dépensé de dévouement sera récompensé à son retour. Le Sauveur est ainsi le parfait modèle de cet amour des hommes, dont il fait la loi fondamentale du Christianisme.

Bien que la route suivie par Jésus conduisît à Jérusalem, il ne poussa pas jusque là, mais passa par Béthanie, village situé sur les plateaux de Juda, et séparé de la ville sainte par le mont des Oliviers. Dans cette bourgade vivait une famille que Jésus aimait : Lazare avec ses deux sœurs, Marthe et Marie. Lazare était un homme de haute condition, ami de Jésus. Sa sœur, Marthe, demeurée vierge, ne l'avait pas quitté. Marie, fameuse sous le nom de Magdeleine la pécheresse, vivait en Galilée, près du lac de Tibériade, au temps de ses désordres ; l'amour du Christ l'avait relevée et rendue à ses proches.

Le Sauveur s'arrêta chez eux. Il ne semble pas que Lazare fût présent ce jour-là, et peut-être la visite de leur divin ami était-elle inattendue. « Or, Marie se tenait assise aux pieds de Jésus et écoutait ses paroles, Marthe s'empressait aux soins multiples du service. » L'une, dans l'attitude des disciples recueillant les instructions de leur Maître, se laissait absorber par le charme de la présence du Sauveur tant aimé et dans le ravissement que ses paroles lui causaient ; l'autre, toute aux besoins de l'hospitalité, veillait, non sans quelque agitation, à ce que rien ne manquât. « Voyant sa sœur inactive, Marthe s'arrêta. » Avec une respectueuse familiarité et peut-être une douce gaité, « elle dit : Seigneur, n'avez-vous aucun souci de ce que ma sœur me laisse

servir seule ? Dites-lui donc de m'aider. — Marthe, Marthe, répondit Jésus », mêlant par ce double appelle ton de l'affection à celui d'un avertissement « vous vous inquiétez (vous vous agitez intérieurement), et vous embarrassez de beaucoup de choses au dehors. Or, une seule chose est nécessaire. » En parlant ainsi, le Sauveur ne voulait pas dire, selon une interprétation trop étroite, qu'un seul mets suffisait, mais que l'unique nécessaire est d'être attentif à la vie et aux enseignements spirituels, à ce qui nourrit et fait progresser l'âme. Il le montre, en comparant la conduite des deux sœurs. « Marie, ajoute-t-il, a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. » Il fallait donc la laisser à sa douce occupation. Un jour, le rôle de Marthe, l'activité extérieure, cessera de s'exercer, mais, dans le ciel, la contemplation des vérités divines continuera toujours ; Marie conservera sa part. Jésus ne condamne point l'activité que Marthe déploie, d'autant qu'elle s'emploie pour son service et qu'elle s'allie chez cette sainte femme au goût des choses surnaturelles ; elle l'empêche seulement de le satisfaire à loisir. Mais il place au-dessus et déclare meilleur le partage de l'âme qui s'y voue tout entière. Marthe représente le genre de vie que, dans le langage ascétique, on appelle mixte, parce qu'il unit l'action extérieure aux exercices de la vie intérieure. La vie contemplative, dont Marie est le type, consacrée uniquement à ceux-ci, lui est en soi supérieure, comme exclusivement préoccupée de l'unique nécessaire. Elle ne va d'ailleurs pas sans faire quelque emprunt à l'autre. La très Sainte Vierge a réuni en elle la

perfection de ces deux vies, comme l'Église nous l'insinue en faisant lire cet évangile de Marthe et de Marie au jour de l'Assomption.

Au sortir de Béthanie, Jésus franchit le Jourdain et passa dans la Pérée, pour évangéliser le pays montueux de Galaad. « Un jour qu'il était en prières », lorsqu'il eut achevé de prier, « un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples ». Les compagnons du Précurseur étaient nombreux dans la région du Jourdain ; c'est quelqu'un d'entre eux apparemment qui a adressé à Jésus cette demande : nouvellement venu parmi les disciples, il n'avait pu apprendre sur la montagne des Béatitudes l'Oraison dominicale. Son langage donne à supposer que Jean, comme faisaient parfois les rabbins, avait laissé à son entourage intime une formule de prières, et il souhaitait que Jésus fît de même.

Notre Seigneur contenta son désir en répétant la formule du *Pater*. Mais si grande est l'importance de la prière, qu'il y joignit une nouvelle instruction sur ses qualités nécessaires. La confiance dont il venait de parler ne doit pas se laisser ébranler par de premiers insuccès. Il faut qu'elle soit persévérante, jusqu'à se rendre, si l'on peut dire, importune. Ces deux courtes paraboles, où Dieu est représenté comme un ami et comme un père, servent au Sauveur pour exprimer cet enseignement.

Il suppose d'abord un homme, pauvre apparemment, pris au dépourvu, le soir, par l'arrivée d'un hôte qu'il n'attendait pas. « Si l'un de vous a un

« ami, et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit, « pour lui dire : Mon ami, prêtez-moi trois pains, « car un de mes amis est arrivé en voyage chez « moi, et je n'ai rien à lui offrir ; et si, de l'inté- « rieur, l'autre répond : Ne m'importunez pas, la « porte est déjà fermée, mes enfants sont couchés « ainsi que moi, et je ne puis me lever pour vous en « donner ; si cependant le premier continue à frap- « per, je vous le dis, quand même il ne se lèverait « pas par un motif d'amitié pour le satisfaire, il le « fera du moins à cause de son importunité et lui « donnera tout ce qu'il lui faudra. » Si telle est la conduite des hommes entre eux, que ne faut-il pas attendre d'un ami comme notre Père du ciel ? Il a, lui, d'autres motifs, parfaitement fondés, même sur notre nature, pour ne pas se rendre toujours à nos premières supplications, mais il se laisse toujours gagner par une confiance humble et fervente qui ne se rebute pas. C'est par application à cette persévérance que le Sauveur ajoute : « Et moi, je vous dis : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous « trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car qui- « conque demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; « et à qui frappe à la porte, on ouvrira. »

L'autre comparaison tend aussi à exciter la même confiance. On peut également y voir une réponse bien rassurante sur l'effet de la prière ainsi faite, quelle que soit la forme sous laquelle le tendre père qu'elle invoque jugera bon d'y répondre. « Si « l'un de vous demande du pain à son père, lui don- « nera-t-il une pierre ? Où s'il demande un poisson, « lui donnera-t-il un serpent ? S'il demande un œuf,

« lui donnera-t-il un scorpion? » Quand le scorpion est un peu gros, s'il replie ses membres autour de son corps, il peut avoir l'apparence d'un œuf, comme le serpent celle de certains poissons, et un morceau de pain, celle de la pierre. « Si donc, conclut Jésus, vous (hommes), qui êtes méchants, vous « savez donné de bonnes choses à vos enfants, à « combien plus forte raison votre Père, qui est dans « le ciel donnera-t-il l'Esprit bon à ceux qui le lui « demandent ! »

Sur ces entrefaites, « un Pharisien pria Jésus de dîner chez lui, et étant entré, il se mit à table ». Il semble bien que les apôtres n'étaient pas conviés ; le divin Maître se trouva seul au milieu de docteurs aussi vains de leur science qu'envieux de sa gloire. Il s'assit sans faire les ablutions dont ceux-ci s'acquittaient scrupuleusement. « Or, le Pharisien qui l'avait invité commença à se dire en lui-même : « Pourquoi celui-ci ne s'est-il pas lavé avant le repas ? » Jésus connut sa pensée, en vertu de sa science divine, et lui dit : « Vous voilà bien, vous autres, Pharisiens ! Vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat » qui représentent ici le corps, « mais le dedans », l'âme, « est plein de rapine et d'iniquité. Du moins, donnez en aumônes votre superflu, et toutes choses vous seront pures. » Le Sauveur indiquait aux Pharisiens, en passant, un moyen d'expiation. Ses paroles expriment la grande efficacité de l'aumône pour le salut, sa vertu d'attirer les grâces de la réconciliation avec Dieu.

Mais il ne s'en tint pas à condamner le forma-

lisme de ces faux docteurs. On ne doit pas s'étonner d'entendre le plus doux des hommes, celui qui a toujours été le plus indulgent aux pécheurs, s'élever contre ceux-ci avec une véhémence foudroyante. Au pécheur qui se prétend juste, et surtout s'il fait consister sa justice dans son iniquité même, il faut arracher le bandeau qui l'aveugle. La tentative a ses risques. On sait ce qu'elle a coûté au Sauveur et, plus tard, à ses ministres, intrépides imitateurs de son zèle. Les docteurs juifs égaraient et perdaient le peuple qui les tenait pour ses conducteurs ; il fallait aussi démasquer ces loups couverts de peaux de brebis. Notre Seigneur leur lance ici une première fois l'anathème ; il le leur jettera encore à la face au dernier jour de son ministère. Cet anathème est triple : il condamne leur fausse justice, leur orgueil et leur hypocrisie.

« Mais malheur à vous, Pharisiens ! poursuivit Jésus, parce que vous payez la dîme de la menthe de la rue », petite plante amère et médicinale « et de tous légumes », préceptes bien secondaires, et dont les docteurs outraient même l'application, « et que vous négligez la justice et l'amour de Dieu. Il fallait faire ces choses, mais ne pas omettre les autres. » Parole qui contient un enseignement d'une grande profondeur, car elle règle l'ordre des devoirs et assure l'observation de tous. La fidélité aux préceptes fondamentaux ne dispense pas de pratiquer ceux d'une importance moins grande ; et se flatter d'être agréable à Dieu parce qu'on s'attache scrupuleusement à ceux-ci, quoique on néglige les premiers, est l'illusion la plus grossière ou une

détestable hyprocrisie. « Malheur à vous, Phari-
« siens, parce que vous recherchez les premiers
« sièges dans les synagogues et les salutations sur
« les places publiques. Malheur à vous, parce que
« vous êtes comme les sépulcres qu'on n'aperçoit
« pas et sur lesquels les hommes marchent sans
« le savoir ! » La Loi rangeait le contact d'une sépulture parmi les impuretés légales. Afin de la faire éviter au peuple par une marque apparente,on avait soin de blanchir fréquemment les tombeaux. Plus tard, Jésus traitera les Pharisiens de sépulcres blanchis. La souillure de leur âme ne paraissait pas au dehors, mais au dedans ces hypocrites étaient pleins de corruption, et c'était dire qu'on se souillerait à leur contact.

Les Pharisiens frémissaient sous l'invective ; un des Scribes présents au festin s'avisa de répondre : « Maître, en parlant ainsi, vous nous faites injure à nous-mêmes. » Ce n'était pas sans raison, car les Pharisiens et les docteurs de la loi ne faisaient qu'un seul parti. Jésus se tourna vers lui : « Malheur
« aussi à vous, dit-il, docteurs de la Loi, parce que
« vous chargez les hommes de fardeaux insuppor-
« tables, et vous-mêmes n'y touchez pas du bout du
« doigt ! Malheur à vous qui élevez des tombeaux
« aux prophètes ! Ce sont vos pères qui les ont tués.
« Cependant vous témoignez bien de votre accord
« avec les œuvres de vos pères qui les ont fait mou-
« rir, car vous, vous leur bâtissez, à eux aussi, des
« tombeaux. » Et ce que leurs pères avaient fait, ils devaient bientôt le renouveler sur la personne du Christ. Jésus leur annonça qu'il serait demandé

compte à leur race de tout le sang ainsi versé, et il finit par une dernière apostrophe à ces docteurs, qui, réclamant le droit d'interpréter les Ecritures, ne voulaient pas reconnaître le Messie annoncé par elles et empêchaient le peuple d'aller à lui : « Malheur à vous, docteurs de la Loi ! parce que « vous avez pris la clef de la science sans entrer « vous-mêmes où elle introduisait, et que vous « empêchez d'entrer ceux qui se présentaient. »

Après ces terribles menaces, le Sauveur se leva pour sortir, mais ses ennemis l'entourèrent comme une meute qui s'acharne à forcer sa proie. « Les « Pharisiens et les docteurs de la Loi commencèrent « à le presser vivement, à le harceler par une multi- « tude de questions, lui tendant des pièges et cher- « chant à surprendre quelques paroles de sa bouche, « afin de l'accuser. » Vains efforts. « Or, pendant ce temps, une foule, si nombreuse qu'on marchait les uns sur les autres, se pressait autour de Jésus. » Se détournant de ces forcenés interpellateurs, il s'adressa au peuple pour le mettre en garde contre leurs fausses doctrines, contre leur hypocrisie, en y joignant pour ses disciples mêlés à la foule, pour tous ceux qui croyaient en lui, de vives exhortations à le confesser sans crainte lorsqu'ils seraient poursuivis par ces mêmes docteurs. Aux Juifs de la Pérée il répéta sur tous ces points les mêmes enseignements qu'aux Galiléens, et le fit en termes d'autant plus pressants que sa Passion approchait. « Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est « l'hypocrisie. Car il n'y a rien de secret qui ne

« doive être découvert, ni rien de caché qui ne doive « être connu. Ce que vous avez dit dans les ténèbres, « on le dira dans la lumière ; et ce que vous avez « dit à l'oreille, dans les chambres, sera publié sur « les toits. Je vous le dis, à vous, mes amis, ne « craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, et « après cela ne peuvent rien de plus. Mais je vous « montrerai celui que vous devez craindre : crai- « gnez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de « jeter dans la géhenne. Oui, je vous le dis, crai- « gnez-le. » Les cheveux de leur tête étaient comptés ; d'ailleurs le Fils de l'Homme renierait devant son Père celui qui l'aurait renié devant les hommes ; le Saint-Esprit mettrait sur les lèvres des confesseurs ce qu'ils auraient à répondre devant leurs bourreaux.

Le peuple écoutait avec une attention muette, quand, du milieu de la foule, un Juif s'adressa au Seigneur. Frappé de l'autorité du Christ, il crut l'occasion favorable de terminer à son avantage une querelle de famille. « Maître, dit-il, dites à mon frère de partager avec moi notre héritage. » Mais le Sauveur n'entendait pas sortir de son rôle spirituel et il lui opposa un refus sévère : « Homme, répondit-il, qui m'a constitué juge entre vous ou faiseur de partages ? » Cet incident lui fournit l'occasion de prévenir ses disciples et ceux qui l'écoutaient contre l'avide attachement aux biens de la terre ; et il leur en donna deux motifs : leur peu de prix pour la vie, que les richesses ne rendent ni plus longue, ni plus heureuse, et l'incertitude de

leur possession, que la mort peut ravir à tout instant : « Voyez, leur dit-il, et gardez-vous de l'avarice, car un homme, fût-il dans l'abondance, sa vie ne dépend pas des biens qu'il possède. »

Une parabole mit en relief la seconde vérité. « Le champ d'un homme riche, poursuivit Jésus, « lui rapportait des fruits abondants. Il se dit en « lui-même : Que ferai-je ? car je n'ai pas où serrer « mes récoltes. Voici ce que je vais faire : j'abat« trai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands ; « j'y amasserai le produit de tous mes biens, et je « dirai alors à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup « de biens en réserve pour de nombreuses années, « repose-toi et fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : « Insensé, cette nuit même on te demandera ton « âme, et ce que tu as réservé, à qui sera-ce ? » Ainsi en est-il de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche pour Dieu. A ces basses et vaines sollicitudes le Sauveur opposa encore la confiance que doit inspirer à ses enfants celle de la Providence qui nourrit le passereau et revêt les fleurs des champs de leur éclat. Puis la voix du Bon Pasteur parlant à ses brebis, encore peu nombreuses, s'attendrit : « Ne craignez donc pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume » ; celui qui vous a ouvert celui des biens spirituels n'oubliera pas vos nécessités temporelles. De là une exhortation au détachement complet, afin de ne s'occuper que des choses célestes, mais qui est seulement un conseil de perfection, et non un précepte : « Ven« dez tout ce que vous possédez et donnez-le en

« aumônes; faites-vous des bourses qui ne s'épui-
« sent pas, un trésor inépuisable dans les cieux,
« dont le voleur ne s'approche pas et que les vers
« ne détruisent pas, car, répéta-t-il, là où est votre
« trésor, là est votre cœur. »

L'exemple du riche, cité dans la parabole, appelait aussi un avertissement sur la vigilance nécessaire pour ne pas être surpris comme lui par la mort. Le Sauveur revêt cet enseignement d'images empruntées aux mœurs du pays et à la manière de diviser les heures de la nuit : celle-ci était partagée en quatre veilles. Les Orientaux, lorsqu'ils veulent se livrer à un travail actif, retroussent leur longue robe qui les gênerait. « Et vous, poursuivit-il, que vos reins soient ceints, et les lampes allumées entre vos mains. Soyez semblables à des hommes qui attendent que leur Maître revienne des noces, afin de lui ouvrir aussitôt qu'il arrivera et frappera. » Ils en seront magnifiquement récompensés, car, installés en grand banquet du ciel, Dieu lui-même leur en fera savourer les délices. « Heureux ces serviteurs que le Maître, à son arrivée, trouvera veillants. En vérité, je vous le dis, lui-même se ceindra, les fera asseoir à table et, passant devant eux, les servira. » Mais le moment de son arrivée est incertain, il faut être prêt à toute heure. « Et s'il vient à la seconde veille, s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve dans cet état, heureux sont ces serviteurs ! » Passant à une autre figure, Jésus dit encore : « Sachez que si le père de famille connaissait l'heure où le voleur doit venir, il veillerait

certainement et ne laisserait pas percer sa maison. » Les murs de beaucoup d'habitations n'étaient faits que d'un grossier mélange de terre grasse et de paille hachée ; y pratiquer une ouverture pour s'introduire était un procédé fréquent des voleurs. « Vous aussi, soyez prêts, car à l'heure que vous ne « penserez pas, le Fils de Dieu viendra. »

Pierre, toujours ardent et désireux de s'instruire, prit la parole : « Seigneur, dit-il, est-ce à nous que vous adressez cette parabole, ou à tous ? » à tous ceux qui vous suivront. Jésus ne répondit que par une autre question. Elle ne satisfit pas directement à la sienne, mais elle lui fit connaître une vérité très importante, à savoir que, lui et les autres disciples étaient des intendants spirituels, chargés d'une grave responsabilité, et qu'ils avaient donc plus de motifs de ne pas se laisser surprendre. « Quel est, « pensez-vous, lui dit-il, le dispensateur fidèle et « prudent que le Maître a établi sur ses servi- « teurs, pour leur donner au temps fixé leur mesure « de blé ? Heureux ce serviteur que le Maître, à « son arrivée, trouvera agissant ainsi ! En vérité, « je vous le dis, il l'établira sur tout ce qu'il pos- « sède. Mais si ce serviteur se dit : Mon maître « tarde à venir, et s'il se met à battre les servi- « teurs, les servantes, à manger, à boire et à s'eni- « vrer, le maître de ce serviteur viendra au jour où « il ne s'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas ; « il le destituera et le rangera parmi les infidèles. « Le serviteur qui a connu la volonté de son maî- « tre et qui n'a rien préparé, qui n'a pas agi selon « cette volonté, sera rudement châtié. Celui qui ne

« l'a pas connue, et qui a mérité d'être puni, sera « châtié avec moins de rigueur. Mais de celui à qui « on aura beaucoup donné il sera beaucoup exigé ». La fidélité ne serait pas toujours facile, car, pour les disciples de Jésus aussi bien que pour lui allait s'ouvrir une période de douloureux conflits. L'émotion fit battre son cœur à la pensée de l'amour brûlant qui leur ferait embrasser ces sacrifices, et du sanglant baptême dont l'immensité du sien lui faisait appeler l'heure. Traduite rapidement par les images du feu et de l'eau, elle s'échappe en ces exclamations : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et quel est mon désir, sinon qu'il s'allume? J'ai à être baptisé d'un baptême, et comme je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! »

Tandis que Jésus évangélisait la Pérée, la nouvelle y fut répandue qu'une nouvelle sédition venait d'ensanglanter Jérusalem. « Il y avait quelques hommes qui lui annonçaient ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs sacrifices. » C'était donc dans l'enceinte du temple que le massacre avait eu lieu, et cette profanation excitait l'indignation de tous. Les Pharisiens tournaient cette colère contre les Galiléens, et indirectement contre le Sauveur lui-même. Dieu aurait-il permis ce malheur, s'ils n'avaient été de grands coupables ? Car, on l'a déjà vu, c'était une opinion invétérée chez les Juifs que l'homme est d'autant plus accablé de maux qu'il est plus criminel. Ils méconnaissaient cette vérité que la vie est un temps d'épreuve, et que les afflictions ne sont pas

toujours le châtiment du péché. Jésus dissipa une fois de plus cette erreur et ramena l'attention de ses auditeurs sur eux-mêmes. Se croyaient-ils innocents, parce que Dieu n'avait pas frappé sur eux ? Non, tous étaient pécheurs et seraient châtiés eux-mêmes, s'ils ne se hâtaient de fléchir la colère divine. « Connaissant leurs pensées, il leur dit : Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables que tous leurs compagnons parce qu'ils ont souffert cela ? Non, je vous le dis, mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. » Et rappelant une récente catastrophe dont la Judée avait été le théâtre, il ajouta : « Et ces dix-huit personnes sur lesquelles est tombée la tour de Siloë, en les écrasant, pensez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis, mais, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement ».

Pour les mieux convaincre Jésus se servit d'une parabole prophétique, où il se représentait lui-même sous les traits d'un vigneron plaidant pour la Judée, sa vigne chérie, pour Jérusalem surtout, qui s'élevait au milieu d'elle comme un figuier stérile. « Un homme avait un figuier planté dans sa « vigne, il y vint chercher du fruit, et n'en trouva « point. Alors il dit au vigneron : Voilà trois ans « que je viens chercher des fruits sur ce figuier, et « je n'en trouve pas. Coupez-le donc ; pourquoi « occupe-t-il encore le sol ? » prenant la place d'un arbre qui rendrait et absorbant sans utilité les sucs de la terre. « Le vigneron répondit : Sei- « gneur, laissez-le encore cette année, jusqu'à ce

« que je creuse tout autour et y mette du fumier. « Peut-être portera-t-il du fruit. Sinon, vous le « ferez couper ensuite. » Depuis trois ans que Jésus évangélisait la terre des Juifs, elle demeurait rebelle à sa voix; la patience divine était épuisée ; tout ce qu'il pouvait faire était d'obtenir d'elle un sursis durant lequel les apôtres essaieraient de la remuer par leur prédication. Ce temps passé sans obtenir un résultat meilleur, le figuier serait retranché, Jérusalem détruite, son temple brûlé, et ce serait un peuple entier, victime de son endurcissement, qui partagerait le sort des Galiléens, au milieu d'horreurs indescriptibles.

Tel est le sens littéral de cette parabole. Elle s'applique aussi au pécheur endurci que Dieu attend pendant des jours dont le nombre est compté. Quelquefois, touché par les prières de ses serviteurs, il prolonge le terme ; mais si l'homme ne profite pas mieux de ce dernier délai que des précédents, alors la patience outragée se tourne en colère, et le coup frappé par la justice divine est d'autant plus terrible qu'il a été plus lontemps suspendu.

En Pérée, les synagogues, fermées ailleurs pour lui, s'ouvraient encore à Jésus, et « il y enseignait les jours de sabbat ». Un miracle, que sa miséricordieuse compassion pour les maux de l'humanité lui fit accomplir spontanément dans l'une de ces circonstances, renouvela la vieille querelle du sabbat et lui donna l'occasion de confondre une fois de plus ses adversaires. « Il vint une femme possé-

« dée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-« huit ans, et la tenait courbée de telle sorte qu'elle « ne pouvait pas du tout regarder en haut. Quand « Jésus la vit, il l'appela et lui dit : Femme, vous « êtes guérie de votre infirmité ; et aussitôt elle se « releva et glorifia Dieu. » Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait opéré cette guérison le jour du sabbat, prit la parole . N'osant attaquer directement le Sauveur, il feignit de s'en prendre au peuple, et dit à la foule : « Il y a six « jours pendant lesquels on doit travailler ; venez « donc ces jours-là et faites-vous guérir, et non le « jour du sabbat. Mais le Seigneur répondit : Hy-« pocrites, chacun de vous ne détache-t-il pas son « bœuf ou son âne de l'étable le jour du sabbat, « et ne le mène-t-il pas boire ? Et cette fille d'Abra-« ham, que le démon a attachée depuis dix-huit « ans, ne fallait-il pas la délivrer de ce lien, même « le jour du sabbat ? Pendant qu'il parlait ainsi, « tous ses adversaires rougissaient, mais le peu-« ple entier se réjouissait de toutes les actions glo-« rieuses qu'il opérait. »

Le séjour dans la Pérée touchait à son terme, mais le Sauveur devait encore y revenir. « Il allait par les bourgs et les villages, enseignant et se dirigeant vers Jérusalem », où il voulait se rendre pour l'anniversaire de la Dédicace. Son enseignement dans cette région n'avait pas été stérile. Les cœurs se tournaient vers le règne du Christ, mais l'annonce du jour où il viendrait par surprise comme un voleur, son insistance dans la nécessité

d'être toujours préparé, et ses autres graves avertissements ou menaces avaient mis de l'inquiétude dans les esprits. L'entrée de son royaume serait-elle accessible au grand nombre ? Tandis qu'il suivait la route, cette inquiétude se fit jour par cette interrogation qu'on lui adressa : « Seigneur, y en aura-t-il peu de sauvés ? » La question du nombre des élus est oiseuse, car elle ne résout rien pour la conduite et le salut de chacun. Le Sauveur la laissa de côté, mais il ne négligea pas l'occasion d'instruire ses auditeurs, en leur enseignant ce qui importait. S'adressant à tous, il leur dit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », qui est la loi évangélique, car, « je vous le dis, plusieurs chercheront à entrer », voudraient rentrer dans le royaume du ciel, « et ne le pourront », parce qu'ils n'auront pas voulu être de l'Eglise. « Or, quand le père de famille sera entré, et qu'il aura fermé la porte, vous vous trouverez dehors et vous vous mettrez à frapper, en disant : Seigneur, ouvrez-nous ; et il vous dira pour toute réponse : Je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous êtes. » Ils lui rappelleront alors qu'il ont conversé avec lui : « Alors vous commencerez à dire : Nous avons bu et mangé avec vous, et vous avez enseigné sur nos places publiques ; et il vous dira : Je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. » Parlant aux Juifs, Notre Seigneur leur déclare qu'après avoir été appelés au royaume de Dieu, de préférence aux Gentils, ils se les verraient préférés ; ceux-ci entreraient et eux en seraient exclus. Oui, il y aurait un grand nombre d'élus, car il

en viendrait de toute nation, mais il n'y aura pas de place pour eux; et ce qui redoublera leur rage sera de voir qu'il y avait des places pour tous, et que les leurs seront remplies par ces étrangers, objet de leur mépris. « Ce sera alors qu'il y aura des pleurs « et des grincements de dents, quand vous verrez « Abraham, Isaac et Jacob avec tous les prophètes « dans le royaume de Dieu, et que vous vous en « verrez chassés. Il en viendra d'Orient et d'Occi- « dent, du Septentrion et du Midi, qui seront admis « au festin de Dieu; et il arrivera que ceux qui étaient « les derniers seront les premiers, et que ceux qui « étaient les premiers seront les derniers. »

Quant à savoir si, parmi les fidèles mêmes, le nombre des élus sera plus grand ou plus petit, la question importe peu à leur conduite, puisque chacun doit être jugé selon ses œuvres, et que nul ne sera sauvé par la raison qu'il y aurait un plus grand nombre d'élus, comme nul ne sera condamné précisément parce qu'il y aura un grand nombre de réprouvés. Laissant donc les autres, chacun doit penser à soi-même, persuadé que s'il conserve son innocence, ou la recouvre par une sincère conversion, n'y eût-il qu'un homme sauvé, ce serait lui; mais qu'au contraire il sera réprouvé, n'y en eût-il qu'un seul, si, après avoir péché, il meurt dans l'impénitence.

« Ce même jour, les Pharisiens dirent à Jésus : Partez d'ici, parce qu'Hérode en veut à votre vie. » Peut-être avaient-ils hâte d'être délivrés de sa présence et parlaient-ils plus par envie que par cha-

rité. Cependant la menace pouvait être réelle et venir d'Antipas ; cette hypothèse tire sa vraisemblance de ce que la réponse du Sauveur s'adresse à lui par l'intermédiaire de ceux qui lui ont apporté ce message. Réponse pleine de dignité et de fermeté; personne n'empêchera le Sauveur d'accomplir son ministère tant qu'il doit durer, mais cette durée, signifiée par deux ou trois jours, est limitée désormais, et, au terme, le sacrifice du Fils de Dieu sera librement consommé. « Allez dire à ce renard que je chasse les démons, que je continue de guérir les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour sera ma fin. Il faut donc que je marche » que je poursuive mes voyages et mes prédications « aujourd'hui et demain, et le jour suivant, car, ajouta-t-il » avec une ironie pleine de tristesse et de reproches, « il ne faut pas qu'un prophète souffre la mort hors de Jérusalem. »

Son cœur s'émut en prononçant le nom de cette malheureuse ville dont sans doute il approchait déjà : et il ne put s'empêcher de lui adresser cet appel que la compassion tira de ses entrailles paternelles : « Jérusalem, Jérusalem qui tues tes prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme un oiseau rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! » La prédiction du châtiment l'ébranlerait-elle ? « Voilà que votre maison, votre ville et votre temple, va vous demeurer déserte. » Dieu s'en détournera, et vous-mêmes en serez expulsés, « car, je vous le dis, vous ne me verrez plus

jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Ces derniers mots confirmaient le sens des précédents. Ils ne concernent pas les acclamations du jour des Rameaux, car Jésus les répète après son entrée triomphale dans la ville. Ils annonçaient la conversion des Juifs, qui, revenus enfin de leurs préjugés à la fin des temps, se tourneront alors vers Jésus-Christ et hâteront de leurs vœux le second avènement du Messie, que leurs pères ont réprouvé et qu'eux-mêmes n'auront pas connu jusqu'à ce moment.

IV. — De la fête de la Dédicace à la semaine de la Passion.

(Décembre-Mars)

La fête de la Dédicace. — Jésus, interrogé par les Pharisiens, témoigne de sa divinité. — Les Juifs veulent le lapider. — Dernier séjour du Sauveur en Pérée. — L'hydropique guéri le jour du sabbat. — Choisir la dernière place. — Inviter les pauvres. — Parabole des conviés qui s'excusent de venir au festin. — Renoncer à tout pour ne pas se séparer de Jésus. Parabole sur la nécessité de cette disposition. — Paraboles de la brebis et de la drachme perdues. — Parabole de l'enfant prodigue. — Parabole de l'intendant infidèle. — Parabole du mauvais riche. — Instruction contre la vaine gloire. — La résurrection de Lazare. — Les Juifs veulent perdre Jésus. — Prédiction de Caïphe. — Le Sauveur se retire à Ephrem. — La guérison des dix lépreux. — Les Pharisiens demandent à Jésus quand doit venir le royaume de Dieu : caractères de son avènement. — Instructions sur la prière : parabole du juge inique et de la veuve ; parabole du Pharisien et du Publicain. — Ressembler aux enfants. — Le jeune homme riche. Danger des richesses. — Le centuple promis à ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus. — Parabole des ouvriers de la

vigne. — L'indissolubilité du mariage. — La virginité. — Troisième prédiction de la Passion. — Demande ambitieuse des fils de Zébédée. — L'esprit de domination interdit aux apôtres. — Zachée reçoit le Sauveur dans sa maison. —Parabole des mines. — Jésus à Béthanie chez Simon le lépreux : Marie répand un parfum précieux sur sa tête. — Murmures de Judas Iscariote et des disciples. — Les Juifs complotent contre la vie de Lazare.

La fête de la Dédicace avait été instituée en mémoire de la troisième dédicace du temple, faite par Judas Macchabée, 164 ans avant Jésus-Christ, lorsqu'il renversa l'idole de Jupiter Olympien, placée dans le sanctuaire par Antiochus Epiphane, roi de Syrie, et qu'il purifia le temple de ses souillures en y élevant un nouvel autel. On l'appelait aussi la fête des lumières, parce que, pendant les huit jours qui étaient consacrés à cette fête, les Juifs illuminaient la nuit les portes de leurs maisons. Cette solennité se célébrait dans les derniers jours de décembre.

Les tristes prévisions du Sauveur ne l'empêchaient point d'entrer dans Jérusalem, à l'occasion de cette fête, et de lui offrir une dernière fois le salut. « On faisait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver, et Jésus se promenait dans le temple sous le portique de Salomon. » Cette galerie devait son nom à ce qu'elle avait été construite avec les débris de l'ancien temple, et elle offrait en cette saison une promenade exposée aux rayons du soleil. Or, les Scribes et les Pharisiens ayant vu Jésus l'entourèrent et lui dirent : « Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-nous-le ouvertement. » Ce n'était pas le désir de sa-

voir la vérité qui les faisait parler ainsi, mais en excitant Notre Seigneur à se proclamer le Messie, ils espéraient trouver dans ses paroles l'occasion ardemment cherchée de le traduire devant le Sanhédrin comme blasphémateur, et de l'accuser devant les Romains comme séditieux et ennemi de César.

Leurs feintes hypocrites ne pouvaient tromper Jésus. Ce n'était pas la lumière qui leur manquait, il avait parlé plusieurs fois assez clairement, mais ils étaient décidés à ne pas croire ses affirmations, et ses miracles ne les convainquaient pas davantage. Le Sauveur esquivant le piège leur répondit donc : « Je vous parle, et vous ne me croyez point. Les « œuvres que je fais au nom de mon Père rendent « elles-mêmes témoignage de moi. Mais vous ne « croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes bre« bis. Mes brebis entendent ma voix ; je les connais « et elles me suivent ; je leur donnerai la vie éter« nelle et elles ne périront jamais. Personne ne me « les ravira. Ce que mon Père m'a donné (la puis« sance que je tiens de lui) est plus grand que tou« tes choses et personne ne peut l'ôter des mains de mon Père. » Aussi bien, conclut Jésus, en proclamant une fois de plus sa divinité : « Moi et mon Père, nous sommes un. » On lui avait demandé s'il était le Messie ; il écartait la question captieuse, mais il rendait témoignage à la vérité en se déclarant Dieu.

Les Pharisiens et les Scribes le comprirent bien, car « ils prirent des pierres pour le lapider ». Jésus, impassible, leur dit avec une ironie qui dévoilait leur ingratitude : « J'ai opéré sous vos yeux au nom de mon Père un grand nombre de bonnes œuvres »,

miracles qui prouvaient ma mission divine, et bienfaits, preuves de mon amour pour les hommes, « quelle est celle de ces œuvres pour laquelle vous me lapidez ? — Nous ne voulons pas vous lapider à cause de vos œuvres, reprirent les Juifs en colère, mais à cause de vos blasphèmes, parce que, étant homme, vous vous faites Dieu. » Jésus arrêta un instant l'élan de leur fureur en leur proposant sur ce mot Dieu une interprétation de l'Écriture, mais ce fut pour reprendre et affirmer de nouveau : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, et si vous ne voulez pas me croire », croire à mes paroles, « croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père. » Les Juifs, confondus, ne purent rien répliquer, mais persistant dans leur haine, et irrités de ces paroles, ils cherchaient à s'emparer de lui, à l'entraîner hors du temple pour le lapider, mais « il sortit de leurs mains », soit qu'une force secrète et surnaturelle les ait contenus, soit qu'il se fût rendu invisible; et il échappa à leur fureur.

Jésus venait d'éprouver une fois de plus que les princes des Juifs s'obstinaient à le repousser. Il quitta donc Jérusalem « et s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans la région où Jean avait d'abord baptisé, et il y demeura ». Cette Pérée, qui lui avait fait bon accueil, paraît lui être restée fidèle, et sans doute le Sauveur la favorisa de nouveaux prodiges, car « un grand nombre vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a pas fait de miracles, mais

tout ce qu'il a dit de celui-ci était vrai. Et beaucoup crurent en lui ». Ce passage nous apprend un fait intéressant : le Précurseur démontrait la divinité de sa mission par tout l'ensemble de sa vie, mais les miracles étaient réservés à Celui qui devait venir. Les habitants de la contrée s'étaient cependant montrés disposés à le prendre pour le Messie ; en voyant Jésus semer les merveilles sous ses pas, ils concluaient qu'il était supérieur à Jean, et voyaient en lui le Messie annoncé.

Durant ce séjour le Sauveur se vit encore invité chez un des principaux Pharisiens ; et c'était un jour de sabbat. Les Juifs avaient coutume de rehausser la solennité du jour consacré au Seigneur par des repas plus somptueux. Or, dans la foule qui circulait autour des convives, à leur entrée, « il y avait un hydropique, et ceux qui étaient là observaient Jésus ». Pénétrant leurs pensées et leur intention malignes, il prit les devants et, s'adressant aux docteurs de la Loi et aux Pharisiens invités avec lui,
« il leur dit : Est-il permis de guérir le jour du sab-
« bat ? Ils demeurèrent silencieux. Prenant alors
« cet homme par la main, il le guérit et le congédia.
« Puis, se tournant vers eux : Quel est celui d'entre
« vous, leur demanda-t-il, qui, voyant son âne ou
« son bœuf tomber dans un puits — les citernes ou les puits sans margelles sont nombreux en Palestine — ne l'en retire pas aussitôt, même un jour de
« sabbat ? Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. »

Le zèle ardent pour les âmes qui avait encore fait accepter au Sauveur cette invitation dans un milieu hostile en tira l'occasion de précieux et graves en-

seignements, dont le thème lui fut offert par le repas auquel il prenait part, et qui rendait naturelle la transition au festin de noces auquel le royaume de Dieu est souvent comparé dans l'Écriture.

Pour cacher leur dépit, les Pharisiens et les Scribes s'empressèrent au festin. Selon la coutume, la table était entourée de lits ou divans, sur lesquels trois personnes au moins s'étendaient à la fois ; sur chacun de ces lits la place d'honneur était au milieu. En voyant les conviés se hâter d'occuper les places les plus honorables, Jésus leur proposa cette parabole : « Quand vous serez convié à des « noces, ne prenez pas la première place, de peur « qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de « plus considérable que vous, et que celui qui vous « aura invités l'un et l'autre ne vous dise : Donnez « votre place à celui-ci, et que vous ne soyez obligé « de prendre avec confusion la dernière. Mais « quand vous aurez été convié, allez vous mettre à « la dernière place, afin que votre hôte vous « dise : Mon ami, montez plus haut, et alors ce sera « pour vous un sujet d'honneur devant tous les « autres convives. »

Avant Jésus Christ, des philosophes et des moralistes avaient donné des conseils semblables, mais le Fils de Dieu ne parlait pas pour enseigner une sagesse naturelle, la réserve discrète et le savoir-vivre, encore moins l'orgueil qui singe l'humilité. La conclusion de ce petit discours montre qu'il parlait par parabole, donnant, sous la forme d'un avis de prudence, appliqué aux occasions ordinaires de la vie, une leçon de sagesse supérieure rela-

tive à toute la vie surnaturelle. Il dégagea cette morale en ajoutant : « Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'abaisse sera élevé. » L'humilité est la loi fondamentale du royaume de Dieu. Cette leçon concernait les Juifs, qui s'enorgueillissaient d'y avoir droit. Elle s'applique à tous dans le christianisme : personne ne peut réclamer le royaume du ciel comme un droit ; la vie éternelle est une grâce, et si on peut la mériter, ce n'est que par l'humilité. L'humilité volontaire est le fondement de toute vie et de toute perfection chrétienne.

Après la leçon d'humilité, celle de la charité. Elle atteint aussi le pharisaïsme de tous les temps. Le Sauveur jette sans doute un regard autour de la table et constate que tous les invités sont de la secte du maître de la maison, riches eux aussi, ses parents et ses proches, ce qu'on appellerait des gens de son milieu. Jésus s'adresse à son amphytrion et lui conseille de substituer aux invitations fastueuses ou intéressées des invitations charitables. « Quand vous donnez à dîner ou à souper, « lui dit-il, n'invitez ni vos amis, ni vos frères, « ni vos parents, ni vos voisins qui sont riches — mais la suite fait comprendre que le divin Maître ne parle pas par exclusion — « de peur qu'ils ne « vous invitent aussi à leur tour, et que cela ne vous « tienne lieu de récompense. Mais quand vous fai- « tes un festin, invitez les pauvres, les gens perclus « de leurs membres, les boiteux et les aveugles ; et « vous serez heureux de ce qu'ils ne pourront vous « en faire autant, car vous recevrez votre récom- « pense à la résurrection des justes. » Ce n'est pas un

ordre de les faire manger à sa table, c'est un conseil. Les saints l'ont suivi à la lettre. Dans les siècles de foi surtout, on a vu même des rois et des princes s'honorer de manger avec ceux qui leur représentaient le Roi des rois, et, mieux encore, les servir à table. Voilà la perfection. Les familles vraiment chrétiennes conservent quelque chose de son esprit en faisant une part aux pauvres, aux gens de leur service, dans les mets délicats. Le précepte est de nourrir ceux qui ont faim, et de ne pas dépenser son bien en recherches somptueuses, en fermant l'oreille à leurs besoins.

Rien n'était plus désagréable et plus insupportable aux Scribes que d'entendre promettre aux misérables, qu'ils dédaignaient, la prééminence des biens éternels, considérés par eux comme leur héritage de droit. Un des convives, entendant le Sauveur parler de la résurrection et de la récompense des justes, qu'il représentait sous l'image d'un festin, exprima cette orgueilleuse assurance, et dit avec un air de componction : « Heureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu ! » Il disait bien sans doute, mais il aurait pu ajouter : malheureux ceux qui seront exclus de ce céleste banquet, et deux fois malheureux, parce qu'ils n'en seront exclus que par leur faute, car il n'a pas tenu qu'à Dieu de leur y faire trouver une place; il avait préparé ce festin pour eux, il les y avait appelés par des invitations réitérées. Retenus par des liens de chair et de sang, ils ont méprisé ses dons et rebuté ses avances ; ils en seront bannis pour jamais, et d'autres y entreront en leur lieu.

Terrible vérité que Jésus leur avait déjà annoncée, et qu'il va leur répéter d'un ton sévère, avec une intrépide fermeté. La parabole des conviés à un grand festin est un grave avertissement de profiter des invitations de la grâce, pour le salut, et de ne pas les sacrifier à des préoccupations matérielles. De nombreux commentateurs en ont fait aussi l'application au banquet eucharistique, pour lequel Notre Seigneur adresse à tous les appels les plus pressants ; et l'Église confirme cette interprétation en choisissant cette parabole pour évangile du dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. Le Fils de Dieu s'y peint lui-même sous les traits de celui qui invite.

« Un homme, dit-il, fit un grand souper et invi-
« ta de nombreux convives. A l'heure du festin, il
« envoya son serviteur dire aux invités de venir,
« parce que tout était prêt. » Cette seconde invitation faite au dernier moment était dans les coutumes de l'Orient biblique. Les serviteurs qui portèrent celle de Dieu à son peuple furent les messagers naguère envoyés par lui, spécialement Jean-Baptiste et les disciples de Jésus. « Mais tous,
« unanimement commencèrent à s'excuser. Le pre-
« mier dit : J'ai acheté une terre ; il est nécessaire
« que j'aille la voir ; je vous en prie, excusez-moi.
« Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs,
« et je vais les essayer ; je vous en prie, excusez-
« moi. Et un troisième dit : J'ai épousé une femme,
« et je ne puis venir. » Et ainsi des autres. Excuse d'autant plus insuffisantes et dédaigneuses, que l'invitation ne les avait pas surpris, puisque, ce

jour-là, le maître ne faisait que la renouveler. Ces invités représentent les Pharisiens, les Scribes et les chefs du peuple.

« A son retour, le serviteur rapporta cela à son « maître. Alors, le père de famille, irrité, lui dit : « Va promptement sur les places et dans les rues « de la ville,et amène ici les pauvres, les estropiés, « les aveugles et boiteux. » Ce sont les humbles et les deshérités appartenant au peuple d'Israël, car ils sont encore recrutés dans la cité. « Le serviteur « dit ensuite : Seigneur, ce que vous avez commandé « a été fait, et il y a encore de la place. » Ces places vides symbolisent éloquemment les richesses et l'abondance de la grâce divine. Cette fois, le maître ne s'en tient plus à la ville, il envoie son serviteur chercher, presser ceux qu'il pourra rencontrer hors de son enceinte, sur les chemins ou sur les petit sentiers bordés de haies qui traversent les champs : cette troisième classe figure les païens, appelés eux aussi à entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ et à prendre place au banquet éternel. Le père de famille ne demande pas qu'on emploie à leur égard la force extérieure, mais les moyens persuasifs, la pression morale; et cet ordre exprime son vif désir de remplir sa table. « Le maître « dit à son serviteur : Va dans les chemins et le long « des haies,et contrains les gens d'entrer,afin que « ma maison soit remplie. Car, je vous le dis, aucun « de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera « de mon souper. » Ces dernières paroles, lancées en face aux convives présents, étaient grosses de menaces. Dans l'application, elles annoncent que

les princes des Juifs seront exclus du royaume du Messie.

Or, ajoute l'Évangile, « une grande troupe de peuple s'attachait aux pas de Jésus », attirée sans doute par les promesses qu'elle venait d'entendre. Ces simples et ces pauvres croyaient en jouir dès maintenant et sans efforts, et aspiraient à compter parmi ses disciples ; mais, pour eux, le royaume du Christ, son festin, ne leur représentaient que la félicité humaine à laquelle ils n'avaient jusque-là point de part. Jésus les détrompa de cette double illusion, en montrant dans un langage singulièrement énergique quels sacrifices il attend de ceux qui veulent se dévouer à sa cause. « Se tournant « vers eux, il leur dit : Si quelqu'un vient à moi et « s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses « enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa pro- « pre vie, il ne peut être mon disciple. Et celui qui « ne porte pas sa croix après moi, ne peut être « mon disciple. » Notre Seigneur avait déjà tenu ce langage à ses apôtres avant de les envoyer en mission. Ici le tour en est plus saisissant, mais la pensée est la même. Personne ne peut imaginer que le Maître dont la doctrine a si fortement inculqué les devoirs de l'homme envers ses proches, commande aujourd'hui une aversion positive envers eux. Non, il parle par comparaison entre eux et lui ; c'est d'un amour de préférence qu'il s'agit : « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi... » avait-il dit la première fois. Mais cette préférence par-dessus toute chose, il l'exige abso-

lument, et étant Dieu, il ne peut pas ne pas l'exiger. Tout disciple du Christ doit être prêt à lui sacrifier, s'il le faut, ses affections naturelles les plus légitimes et les plus chères, non seulement à s'en détacher, mais même à les briser, si elles se dressent comme un obstacle entre lui et le Maître qui l'appelle. Certaines personnes se scandalisent de ce terme évangélique, parce qu'elles en prennent les termes au pied de la lettre, et n'en saisissent pas l'esprit. D'autres, outre cela, placées par une bonté spéciale de la Providence dans des conditions si heureuses que l'occasion d'avoir nécessairement à choisir leur paraît presque chimérique, s'offusquent de cette seule hypothèse, qui leur paraît invraisemblable et choquante ; elles trouvent, comme les Juifs et quelques disciples, après la promesse du pain de vie, que ce langage est dur, cette parole inexplicable. Il n'est cependant pas rare que l'hypothèse devienne un fait. Nombre de ceux que Jésus-Christ a appelés à le suivre de plus près l'ont éprouvé. Mais ces douloureux sacrifices, dont ils n'ont pu se dispenser, et qui ne sont pas demandés à tous, tout chrétien doit être dans la disposition de les accomplir s'ils sont nécessaires au salut de son âme : cette disposition n'est pas autre que celle dont il témoigne en récitant l'acte de charité.

Le Sauveur développe en deux courtes paraboles la nécessité du renoncement. « Car quel est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour », par exemple, comme celles qu'on élevait dans les vignes et dans les champs, pour y placer des gardiens, « ne

« s'assied d'abord et ne suppute les dépenses né« cessaires, afin de voir s'il pourra l'achever, de « peur qu'après avoir posé les fondements il ne « puisse le faire, et que tous ceux qui verront cela « se mettent à se moquer de lui, en disant : Cet « homme a commencé à bâtir, et il n'a pu ache« ver ? Ou quel roi, sur le point de faire la guerre « à un autre roi, ne s'assied d'abord, afin d'exa« miner s'il pourra, avec dix mille hommes, mar« cher contre celui qui s'avance contre lui avec vingt « mille ? Autrement, tandis que l'autre roi est « encore loin, il envoie vers lui un ambassadeur, « et lui fait des propositions de paix. » Avant de se lancer dans une entreprise, il est nécessaire d'en calculer les frais, et avant de s'engager parmi les disciples du Christ, il faut se rendre compte de ce que son service exige. Or, il vient de le dire. Appliquées à la vie apostolique, ces comparaisons se prennent au sens propre ; car ce genre de vie n'étant pas obligatoire, mais laissé à la liberté de chacun, la prudence commànde la délibération sur ce qu'il comporte. S'il s'agit simplement de la vie chrétienne, le calcul n'est plus de savoir si l'on veut, oui ou non, suivre Jésus-Christ, puisque tous y sont obligés, mais de se rendre compte de ce que c'est que le suivre, à savoir se renoncer et être prêt à tout pour lui rester fidèle. C'est pourquoi le Sauveur conclut en disant : « Ainsi donc, qui« conque d'entre vous ne renonce pas à tout ce « qu'il possède ne peut être mon disciple. Que « celui qui a des oreilles pour entendre entende. »

Dans les derniers mois de sa vie, le Christ donnait au précepte de l'abnégation une forme plus sévère, mais il parlait aussi de la miséricorde de son Père. A l'approche de sa fin, il pressait plus vivement les brebis perdues d'entrer dans son bercail, ses paroles devenaient en même temps d'une tendresse ineffable, ses paraboles plus émouvantes. De nouveaux murmures des Scribes, désormais acharnés contre lui en Pérée, comme ailleurs, l'amenèrent à exposer l'étendue de la charité divine. Tandis que l'animosité, la haine des docteurs de la Loi devenaient plus violentes, « les Publicains et les pécheurs s'ap« prochaient de Jésus pour l'écouter. Les Phari« siens et les Scribes en murmuraient. Cet homme, « disaient-ils, recueille les pécheurs et mange avec « eux. Alors, il leur dit cette parabole : Quel est « l'homme, parmi vous, qui a cent brebis, et qui, « s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix « neuf autres dans le désert, pour s'en aller après « celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? « Lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules « avec joie ; rentrant dans sa maison il appelle ses « amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous « avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était per« due. Je vous le dis, il y aura plus de joie dans « le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence « que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en « n'ont pas besoin », c'est-à-dire que sa conversion est un motif spécial de joie pour Dieu et pour ses saints. Répétée par le Sauveur sous une nouvelle forme, cette parabole de la miséricorde divine fait sentir le prix que Dieu attache à l'âme du

pécheur, le zèle avec lequel il la recherche, la vive satisfaction qu'il a de la gagner. Par là, en même temps, Notre Seigneur apprenait aux Pharisiens qu'au lieu de jalouser l'empressement des Publicains et des pécheurs et de vouloir leur fermer les portes du royaume, ils auraient dû se réjouir de les y voir entrer; et peut-être ne parlait il pas des quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence, sans un reproche ironique à l'adresse de ces hommes infatués de leur prétendue justice.

Une autre parabole sur le même sujet succède à celle-ci. Jésus transporte ses auditeurs dans un humble ménage, attristé par une perte, minime en elle-même, mais très sensible pour lui : « Ou, quelle est la « femme qui, ayant dix drachmes » (la drachme ne valait pas plus que le denier romain, un peu moins d'un franc), « si elle en perd une, n'allume sa lampe, « ne balaie sa maison, et ne cherche cette drachme « avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée ? Et, « lorsqu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et « ses voisines et leur dit : Réjouissez-vous avec « moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais per- « due. De même, je vous le dis, il y aura de la joie « parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur « qui fait pénitence. » Les sentiments de la nature font aisément comprendre le sens de ces paraboles : Le regret de ce qu'on a perdu fait compter presque pour rien ce que l'on possède encore; et le recouvrement d'une chose perdue, dont on désespérait presque, et qu'on retrouve à force de peines et de fatigues, cause plus de joie, dans ce

moment, que la possession tranquille de biens plus considérables.

Mais si un bon pasteur aime ses brebis, si une pauvre femme est fortement attachée à quelques pièces de monnaie, soutien de sa vie, c'est encore peu de chose en comparaison de l'amour d'un père pour ses enfants, amour le plus profond et le plus tendre de tous. Jésus le met en scène, dans une troisième parabole, la plus touchante peut-être de toutes celles que contient l'Evangile, afin que nous jugions de son amour pour les pécheurs par celui qu'on pourrait supposer chez le meilleur et le plus indulgent des pères. C'est l'histoire de l'enfant prodigue. Notre Seigneur dit donc :

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit « à son père : Donnez-moi la part d'héritage qui « me revient (d'après la loi, l'aîné avait droit à une « part double). Alors le père leur partagea ses « biens. Peu de jours après, quand il eut tout ra-« massé, le plus jeune fils s'en alla dans un pays « lointain, et là il dissipa tout son bien en vivant « dans la débauche. Lorsqu'il eut tout consommé, « une violente famine arriva dans ce pays-là, et il « commença à être dans le besoin. Il alla donc se « mettre au service d'un des habitants du pays. « Celui-ci l'envoya dans son domaine garder les « pourceaux. Il en était à désirer de se remplir l'es-« tomac avec les gousses dont on les nourrissait, « mais personne ne lui en donnait. »

Tout porte dans cette lugubre peinture du pécheur. Il veut de suite sa part de biens qui ne sont

promis que pour l'autre vie. Le fils le plus jeune est ordinairement le plus aimé, du moins le plus choyé : combien d'enfants prodigues auront été comblés de grâces et de faveurs particulières ! Cet ingrat se hâte d'abandonner son père, afin de jouir de ses biens comme il l'entend, et il s'en va loin de lui. Il vit dans la dépravation et se livre à la fougue de ses passions, s'imaginant, comme tous les dissipateurs, que ce train de vie n'aura point de fin. Mais il est détrompé, et promptement. Le bonheur poursuivi n'est pas venu, et, à la place, une faim terrible se fait sentir à l'âme privée de Dieu. Le prodigue cherche comment l'apaiser, et il tombe dans une dégradation encore plus profonde, dans la complète et humiliante dépendance d'un maître qui le charge de l'occupation le plus ignoble : le démon lui donne à paître le troupeau des passions honteuses, mais ne lui procure rien pour apaiser la faim qui le dévore ; et ce fils de Dieu en est réduit à envier le sort des bêtes qui trouvent une grossière félicité dans la satisfaction de leurs appétits.

C'est à cette extrémité que la grâce attend le pécheur. « Rentré en lui-même, il dit : Combien de « mercenaires, dans la maison de mon père, ont « du pain en abondance, tandis qu'ici moi je meurs « de faim ! Je vais me lever, j'irai à mon père et je « lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre « vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre « fils ; traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. « Se levant alors, il se rendit vers son père. Quand « il était encore loin, son père le vit et, tout ému « de pitié, il accourut, tomba au cou de son fils et

« l'embrassa. Celui-ci lui dit : Père, j'ai péché con-
« tre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne
« d'être appelé votre fils. Mais le père dit à ses ser-
« viteurs : Apportez vite une robe neuve et revêtez-
« le ; mettez l'anneau à sa main et les chaussures
« à ses pieds. Puis, prenez le veau gras, tuez-le,
« mangeons et faisons fête ; car mon fils que voici
« était mort, et il revit ; il était perdu, et il est
« retrouvé. Et on commença le festin. »

« Tel est, dit l'abbé Lesêtre, dont on va lire le commentaire, tel est l'accueil de Dieu. Toujours père, et plus père que personne, à peine a-t-il aperçu dans l'âme du pécheur le premier mouvement de docilité à sa grâce, qu'il accourt au devant de lui, l'aide à produire ces actes de repentir qui détachent du péché passé, et ces généreuses résolutions qui détournent du péché à venir. Du repentir l'âme est bientôt conduite à l'amour, sa faute est pardonnée, la robe de l'innocence lui est rendue, les droits à l'héritage céleste lui sont restitués, le banquet de la grâce et des sacrements lui est préparé ; tout est à la joie, au ciel et sur la terre. Le pécheur a senti lui-même sa honte ; il s'est humilié profondément ; il s'est adressé les plus sévères reproches ; en retour, Dieu oublie le passé et traite le prodigue avec une bonté, une délicatesse, une générosité qui affermissent la conversion mieux que n'auraient fait toutes les rigueurs.

« Ainsi est vérifiée la parole inspirée au prophète : « L'impiété du méchant ne lui sera plus nuisible, du jour où il sera converti de son impiété, de même que la justice du juste ne le sauvera pas,

du jour où il péchera. » Les fils d'Israël murmuraient de cet arrêt divin, et disaient : « La conduite du Seigneur n'est pas équitable ». Dans la parabole, il y a aussi quelqu'un pour adresser pareille plainte au père de famille.

« Son fils aîné était dans les champs, et pendant « qu'il arrivait et approchait de la maison, il entendit la symphonie et la danse. Il appela un des « serviteurs et lui demanda ce que c'était. Celui-« ci lui dit : Votre frère est arrivé, et votre père a « tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils « sain et sauf. Le fils aîné s'indigna et ne voulut pas « entrer. Son père sortit donc et se mit à le prier. « Mais il répondit à son père : Voilà nombre d'an-« nées que je vous sers, sans jamais transgresser « vos ordres, et vous ne m'avez jamais donné un « chevreau pour faire fête avec mes amis. Mais « quand, après avoir dévoré son bien avec des « courtisanes, votre fils que voilà est arrivé, vous « avez tué pour lui le veau gras ! Mais le père lui « dit : Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce « qui est à moi est à toi. Il fallait pourtant faire « fête et se réjouir, parce que ton frère que voici « était mort, et il revit ; il était perdu, et il est « retrouvé. »

« Dieu est assez riche et assez puissant pour que l'accueil fait au prodigue ne porte aucun préjudice à l'âme restée fidèle. Celle-ci n'a-t-elle pas eu toujours la meilleure part, puisqu'elle a joui sans cesse de l'intimité de son Dieu et n'a point connu les misères morales par lesquelles a passé le pécheur ? La grâce divine sur la terre et la joie éter-

nelle du ciel sont assurées au juste toujours fidèle et au pécheur repentant, sans qu'il suive de là que le bonheur de l'un doive être égal à celui de l'autre. A vrai dire, le juste n'est pas jaloux, et il partage la joie des anges de Dieu quand le prodigue se convertit. Mais Notre Seigneur vise les Pharisiens, qui croyaient être les justes par excellence, et s'indignaient que le divin Maître fût compatissant pour les pécheurs. A leur sens, la maison du père de famille ne devait s'ouvrir ni au païen, ni au Samaritain, ni au Publicain, ni au contempteur de leurs traditions humaines. Eux, les fils d'Abraham, sont les aînés de la famille ; le païen est ce fils plus jeune, égaré depuis des siècles, mais commençant à rentrer en lui-même à la voix du Sauveur. Que le Pharisien prenne garde ; s'il refuse de rentrer dans la maison paternelle où les égarés sont reçus avec tant de joie, c'est lui qui cessera de compter parmi les fils du père. Tel est l'avertissement qui ressort de la parabole, dont la conclusion est laissée à dessein en suspens. »

Il y aurait encore une réflexion à ajouter à ce commentaire, c'est que voir dans la parabole de l'enfant prodigue une peinture achevée de la bonté de Dieu serait prendre une goutte d'eau pour l'océan. Nulle image créée ne peut en approcher. Notre Seigneur ne se sert de celle-ci que pour nous aider par ce qui nous est connu à nous former une idée de ce que nous ne pouvons imaginer. Il aurait pu ajouter : la miséricorde de Dieu est ce que je viens de dire, mais elle est infiniment plus que cela. La bonté surprenante du père du prodigue, qui nous touche si profon-

dément, n'est en effet qu'un aspect particulier de la bonté de Dieu, et non le plus saisissant. C'est la bonté qui accueille et reçoit, ce n'est pas encore la grâce qui prévient; c'est Dieu qui pardonne au pécheur repentant, ce n'est pas encore Dieu qui recherche le pécheur ingrat et obstiné. La parabole, empruntant l'exemple d'un père selon la chair, aurait choqué la vraisemblance si elle avait représenté ce père suivant son fils dans ses courses insensées, allant le chercher jusque dans ces régions lointaines où son libertinage l'avait égaré, et se présentant à lui au milieu de ses débauches, moins pour les lui reprocher que pour l'inviter au retour, lui offrir sa maison, sa table, tous ses biens et le presser, le conjurer de les accepter. Il aurait fallu cela pour que l'image de la bonté de Dieu fût complète; telles sont, en effet, ses grâces prévenantes. On en a bien une image dans les paraboles de la brebis et de la drachme retrouvées, dans les recherches pénibles et empressées du pasteur et de la pauvre femme, mais, là encore, entre la copie et l'original il y a une différence essentielle. La drachme et la brebis perdues sont une perte réelle pour leurs possesseurs; en la cherchant, c'est leur propre avantage qu'ils recherchent, et la joie de l'avoir trouvée se réfléchit tout entière sur eux. Mais en nous perdant, Dieu n'a rien perdu. Son être et son bonheur ne dépendent pas de nous. Sa gloire, même extérieure, celle qui consiste dans la manifestation de ses divins attributs, gloire qui n'ajoute rien à son éternelle félicité, il ne se la procurerait pas moins en signalant sa justice par la punition des coupables que par sa clémence leur offrant le

pardon et l'oubli. Malgré cela, qu'il vienne au devant du pécheur, qu'il poursuive cet ingrat de ses sollicitations paternelles et cherche, par mille moyens, à le ramener, comme si son bonheur dépendait du nôtre : voilà le mystère de la bonté et de la miséricorde divines, qu'aucune figure ne peut représenter, que nous ne pouvons comprendre, mais qui devrait nous embraser d'amour.

La route véritable du ciel, le droit chemin, c'est la pénitence après le péché. Jésus a montré cette voie dans la parabole de l'enfant prodigue. Mais il y a un moyen d'atteindre le salut, qui est comme une dernière ressource ; c'est de faire un bon usage des biens temporels par l'aumône, pour obtenir la réconciliation avec Dieu. Ce moyen, le Sauveur l'enseigna vers le même temps par la parabole de l'intendant infidèle. On sait que les Juifs étaient uniquement occupés de bénédictions temporelles, mais si cette abondance de biens terrestres avait été promise à la synagogue, sous l'ancienne alliance formée avec un peuple grossier et charnel, il n'en allait plus de même dans le royaume du Messie. Le divin Maître ne perdait aucune occasion de dénoncer et de combattre l'attachement aux richesses, parce qu'elles forment autour de l'âme des filets invisibles, l'enlacent et l'attachent à la terre. Il voulut donc indiquer un usage salutaire de ces biens. Pour combien d'hommes, en effet, le bon emploi des richesses temporelles, consacrées aux œuvres de miséricorde, n'a-t-il pas été le chemin du ciel !

« Un homme riche avait un intendant, sur le

« compte duquel on lui fit ce rapport défavorable « qu'il avait dissipé ses biens. Il l'appela donc et « lui dit : Que m'apprend on de toi ? Rends-moi « compte de ta gestion, car désormais tu ne pourras « plus être intendant. L'intendant se dit en lui- « même : Que faire, puisque mon maître me retire « l'intendance ? Je suis incapable de travailler la « terre et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je « ferai, afin que, quand j'aurai été éloigné de l'in- « tendance, les gens me reçoivent chez eux. Il fit « donc appeler les uns après les autres les débiteurs « de son maître, et il dit au premier : Combien dois- « tu à mon maître? Celui-ci dit : Cent barils d'huile. « L'intendant lui dit : Reprends ta créance, assieds- « toi vite et écris cinquante. Il dit ensuite à un autre : « Et toi, combien dois-tu ? Celui-ci répondit : Cent « mesures de froment. L'intendant lui dit : Re- « prends ton billet et écris quatre-vingts. Le maître « loua l'intendant malhonnête de la prudence avec « laquelle il avait agi.

« Les enfants de ce monde sont en effet plus « prudents en ce qui les concerne que les fils de « lumière. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis « avec l'argent d'iniquité, afin que, quand vous ne « serez plus, on vous reçoive dans les tabernacles « éternels. »

Un lecteur irréfléchi serait peut-être tenté de se scandaliser de cette parabole. Son étonnement cesserait s'il remarquait que le Sauveur ne loue pas le procédé de cet économe infidèle, qui est un nouveau vol commis envers son maître. Il propose seulement en exemple l'habileté de cet homme à

prendre les moyens propres à lui faire atteindre son but, et il engage ses disciples à l'imiter en sachant faire servir les biens temporels à l'acquisition du salut. C'est un fait incontestable que, comme il le dit, les fils du siècle, les gens du monde sont plus prudents, plus avisés dans la gestion de leurs intérêts temporels, que les fils de la lumière, les croyants, dans celle de leurs intérêts spirituels. La morale est un argument à fortiori : si la sagacité tout humaine avec laquelle un serviteur injuste est loué de s'être ménagé des amis pour les mauvais jours, quoique sa conduite fût en réalité celle d'un voleur combien plus seront loués et félicités les disciples du Christ qui auront montré la même intelligence en faisant usage de leurs richesses pour acquérir le royaume des cieux !

L'auditoire auquel Jésus proposa cette parabole était à peu près le même qui avait entendu les précédentes. « Or les Pharisiens, qui étaient avares, « entendant ces choses, se moquèrent de lui. Il leur « dit : Vous cherchez à paraître justes devant les « hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; et ce qui « est grand aux yeux des hommes est une abomi- « nation devant Dieu. » L'industrie de l'intendant infidèle avait servi d'exemple au Sauveur pour enseigner l'emploi avantageux de la richesse et la vertu de l'aumône; la parabole du mauvais riche allait donner la réponse à ces railleries, en montrant la rigueur du châtiment réservé aux cœurs durs et insensibles.

En deux rapides tableaux du contraste le plus saisissant, dont l'un se déroule ici-bas, et l'autre

dans la vie future, Notre Seigneur projette la plus vive clarté sur la destinée finale de l'homme, et son enseignement ne permet plus de discuter la justice de la divine Providence. Pourquoi se plaindre de la répartition des biens et des maux en cette vie, quand on voit qu'après ce court temps d'épreuve une juste compensation est ménagée dans l'éternité ? Le pauvre le plus misérable, mais craignant Dieu, est mis en possession de l'éternelle félicité ; le riche, qui vivait plongé dans ses jouissances, est effroyablement puni ; la consolation, l'espérance même lui sont à jamais interdites. Mais si l'enfer est son partage, la cause n'en est pas dans sa richesse, elle est dans son égoïsme impitoyable.

« Il y avait un homme riche, qui était vêtu de « pourpre et de lin, et qui faisait chaque jour de « splendides festins. Il y avait aussi un mendiant, « nommé Lazare, qui gisait à sa porte, couvert d'ul- « cères, et désireux de se rassasier avec les miettes « qui tombaient de la table du riche ; personne ne « lui en donnait, mais les chiens venaient et léchaient « ses ulcères. Il arriva que le mendiant mourut, et « fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. « Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'en- « fer. Levant les yeux pendant qu'il était dans les « tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans « son sein, et il s'écria : Père Abraham, ayez pitié « de moi, et envoyez Lazare tremper l'extrémité « de son doigt dans l'eau, pour qu'il rafraîchisse ma « langue, car je suis torturé dans cette flamme. « Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que tu « as reçu les biens pendant ta vie, de même que

« Lazare a reçu les maux. A présent, il est consolé,
« et toi tu es torturé. Mais, par-dessus tout, entre
« nous et vous, un profond abîme a été établi, de
« sorte que ceux qui veulent passer d'ici jusqu'à
« vous ne le peuvent pas, non plus que traverser
« de là jusqu'ici. Le riche dit alors : Je vous prie
« donc, Père, de l'envoyer dans la maison de mon
« père : j'y ai cinq frères ; qu'il se présente à eux
« en témoin, afin qu'ils ne viennent pas eux aussi
« dans ce lieu de tourments. Mais Abraham lui
« dit : Il ont Moïse et les prophètes, qu'ils les
« écoutent. Le riche reprit : Non, Père Abraham ;
« mais si quelqu'un d'entre les morts vient à eux,
« ils feront pénitence. Abraham lui dit alors : S'ils
« n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quelqu'un
« d'entre les morts aura beau ressusciter, ils ne
« croiront pas. »

Le sein d'Abraham est, selon le langage des Juifs, le lieu où reposent les justes, en attendant la venue du Messie. Cette locution exprime une union très intime avec le premier ancêtre d'Israël, le père de tous les croyants, qui est censé accueillir affectueusement ses enfants après leur mort, et se réjouir avec eux de leur bonheur. Le riche de la parabole, — si ce n'est pas plutôt une histoire vraie, comme de nombreux commentateurs l'ont pensé — est un Juif ; son appel en faveur de ses frères semble dire que si on l'avait averti de ce qui lui arrive maintenant, toute autre aurait été sa conduite. Mais ce ne sont pas les avertissements qui lui ont manqué, et eux aussi ont été assez prévenus. Ils avaient, comme lui, la révélation divine, les Ecri-

tures, qui les instruisaient clairement. Un mort sorti du tombeau les convaincrait-il davantage ? Jésus-Christ est ressuscité, et les Juifs n'ont pas cru en lui. Ce n'est pas la lumière qui manque à l'incrédule, c'est la volonté d'ouvrir les yeux. La réponse d'Abraham s'adresse à tous les impies du monde. Ils rient quand les ministres du Dieu leur rappellent la menace du châtiment éternel. Pour croire, prétendent-ils, il faudrait que quelqu'un revînt de l'enfer et leur en attestât l'existence. Mais, si cette exigeance insultante à Dieu était satisfaite, ils ne manqueraient pas d'explications naturelles pour ne pas se rendre au prodige, et de fins de non-recevoir pour écarter le témoin gênant.

Les railleries des Pharisiens ne pouvaient impressionner le Sauveur, qui, trouvant plus docile à sa voix le peuple mêlé à ses disciples, continua de répéter plusieurs de ses leçons sur le scandale, le pardon des injures et la puissance de la foi. Celle-ci fit jaillir du cœur des disciples cette belle prière : « Seigneur, augmentez-en nous la foi », inspirée peut-être par la difficulté qu'ils voyaient dans le précepte sur l'oubli des offenses. A eux, particulièrement, à cause des services qu'ils étaient appelés à rendre à leur Maître, il adresse cette instruction contre la vaine gloire Elle concerne d'ailleurs tous ceux qui se dépensent pour lui.

« Si quelqu'un de vous a un serviteur au labour « ou au pâturage, quand celui-ci revient du champ, « lui dira-t-il : Arrive vite et mets-toi à table, au « lieu de dire : Prépare-moi à souper, ceins-toi et

« sers-moi, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu; et « ensuite tu mangeras et tu boiras ? Sait-il grand « gré à son serviteur d'avoir fait ce qu'il lui avait « commandé ? Je ne le pense pas. De même, vous, « quand vous aurez fait ce qu'on vous a com- « mandé, dites: Nous sommes des serviteurs inu- « tiles; nous n'avons fait que ce que nous devions « faire. » Un fidèle disciple n'a donné à son maître, après tout, que ce qu'il devait. Jamais aucun homme n'a pu ni ne pourra dire à Dieu qu'il a fait pour lui plus que son devoir; ce qui n'empêche pas le Seigneur de récompenser généreusement les moindres actions accomplies vraiment pour lui.

Jésus était encore en Pérée, quand on lui apporta de Béthanie, village proche de Jérusalem, un message attristant, qui fut l'occasion du grand miracle de la résurrection de Lazare. Les détails avec lesquels saint Jean le rapporte font reconnaître en lui un témoin oculaire. Ce récit est d'une grande beauté.

« Il y avait un homme malade, Lazare, de Betha- « nie, le bourg de Marthe et de Marie. Marie était « celle qui oignit de parfum les pieds du Sauveur « et les essuya avec ses cheveux. Lazare, qui était « malade, était son frère. Ses sœurs envoyèrent « donc dire à Jésus : Seigneur, voici que celui que « vous aimez est malade. » Les Saints Pères ont vu dans cet appel d'une admirable délicatesse le modèle de la prière parfaite, qui consiste dans la simple exposition du besoin, accompagnée d'une ferme confiance en Dieu, en sa bonté, sa puissance

et sa sagesse. « Entendant cela, Jésus dit : Cette maladie ne va point à la mort. » Le principal effet de la mort est de retrancher pour toujours du nombre des vivants : celle de Lazare ne devait pas avoir cet effet, « mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle ».

« Or, Jésus aimait Marthe et Marie, sa sœur, et « Lazare. Ayant donc appris qu'il était malade, il « demeura néanmoins encore deux jours où il était. « Il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée, allons à Béthanie. Les disciples lui dirent : « Maître, les princes du peuple cherchaient naguère « à vous lapider, et vous voulez retourner là ? » Jésus calma leur frayeur, en les assurant qu'il n'avait rien à craindre avant l'heure fixée par le Père céleste. Comparant la vie au jour, dont la durée était de douze heures pour les Juifs, et les périls de mort à la nuit, « il leur dit : Le jour n'a t-il pas douze heures ? « Si quelqu'un marche pendant le jour », tant que dure celui dont la Providence a fixé pour chacun la longueur, « il ne se heurte point, parce qu'il voit « la lumière de ce monde, mais, s'il marche pendant « la nuit, il se heurte, parce que cette lumière lui « manque. Après ces paroles, il dit : Lazare, notre « ami, dort, mais je vais le réveiller. Seigneur, reprirent-ils, s'il dort, il sera sauvé ». Ils oubliaient de quel sommeil leur Maître avait tiré la fille de Jaïre. « Or, Jésus avait parlé de sa mort, mais ils crurent « qu'il parlait de l'assoupissement du sommeil. « Jésus leur dit donc alors clairement : Lazare est « mort ; et je me réjouis de ce que je n'étais pas « là » (car le miracle de sa guérison aurait été moins

éclatant), « afin que vous croyiez. Mais allons près « de lui. » Remonter en Judée, et jusqu'aux approches de Jérusalem, c'était, aux yeux des disciples, qui n'avaient pas compris les paroles rassurantes du Maître, aller infailliblement se livrer à la haine des Pharisiens et des Scribes. L'un des apôtres eut alors un beau trait de dévouement. « Thomas, appelé Dydime, dit aux autres : Allons-y, « nous aussi, et mourons avec lui. »

« Jésus vint donc, et il trouva que Lazare était « depuis quatre jours dans le tombeau. Béthanie était à environ quinzes stades de Jérusalem (un « peu moins de deux kilomètres), et beaucoup de « Juifs étaient venus près de Marthe et de Marie, « pour les consoler au sujet de leur frère. » L'arrivée du Sauveur fut vite connue, et Marthe, plus informée que Marie de ce qui se passait au dehors à cause de son rôle actif, l'apprit avant sa sœur. « Accourant au-devant de Jésus : Seigneur, s'écria« t-elle, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas « mort; mais je sais que, même à présent, tout ce « que vous demanderez à Dieu il vous l'accordera. »

Au doux reproche ainsi fait au Sauveur de ce qu'il avait tardé à venir se joignait l'expression d'un espoir dont les deux sœurs avaient dû s'entretenir en l'attendant. Cependant la foi de Marthe était imparfaite, car, de loin aussi bien que de près, Jésus pouvait empêcher Lazare de mourir, et elle croyait qu'il avait besoin de recourir à Dieu pour le ressusciter. Aussi, le Maître ne répondit d'abord que d'une manière évasive : « Votre frère ressuscitera, lui dit-il. » Marthe, pensant à la résurrection géné-

rale, ne trouva dans cette promesse qu'une consolation bien faible : « Je sais, dit-elle, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Alors, cette déclaration majestueuse du Fils de Dieu, qui élèvera la foi de la pieuse femme : « Je suis la résurrection et la vie » ; il n'est donc pas nécessaire que Marthe remette son espoir à la fin des temps ; il ne l'est pas non plus que Jésus recourre à la puissance de son Père, car celui qui est la résurrection et la vie, c'est-à-dire l'auteur de l'une et de l'autre, n'a pas besoin de demander ce qu'il a par lui-même. « Celui qui croit en moi, ajoute le Sauveur, quand même il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » Celui qui est mort recouvrera la vie par la résurrection, et celui qui vit ne mourra que pour ressusciter. Mais, pour obtenir le miracle, il faut une foi vive et entière : Notre Seigneur dit à Marthe : « Croyez-vous cela ? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » Noble et ardente confession, qui ressemble à celle de saint Pierre.

Sur la demande de Jésus, Marthe alla chercher Marie, demeurée dans la maison, absorbée dans sa douleur ; mais elle l'avertit en secret, connaissant l'hostilité de leurs visiteurs contre lui. « Elle l'appela « à voix basse, en lui disant : Le Maître est là, et il « te demande. Dès que Marie eut entendu ces paro-« les, elle se leva aussitôt et se rendit près de lui ; « car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, « il était resté à l'endroit où Marthe l'avait rencon-« tré. Or, les Juifs qui étaient avec Marie dans la

« maison, et qui la consolaient, l'ayant vue se lever « promptement et sortir, la suivirent, en disant : « elle va au tombeau pour pleurer. » Ils ne savaient pas de quel prodige extraordinaire Dieu voulait les rendre témoins.

« Lorsque Marie fut venue là où était Jésus, le « voyant, elle tomba à ses pieds, et lui dit : Sei- « gneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait « pas mort. » Ces paroles, dites sous l'impression de l'émotion la plus vive, furent les seules qu'elle trouva la force de prononcer. Marthe avait conversé avec Notre Seigneur, sa sœur en fut incapable, ses sanglots et ses larmes dirent ce qu'elle ne pouvait exprimer. « Jésus, lorsqu'il la vit pleurer, et les « Juifs qui étaient venus avec elle pleurer aussi, « eut un frémissement », celui qui précède les larmes chez les hommes, dont le caractère mâle résiste à l'attendrissement qui fait couler les pleurs, « il se troubla lui-même », c'est-à-dire qu'étant toujours pleinement maître de lui-même, il fallait un acte de sa volonté pour que ses émotions puissent se manifester au dehors, « et Jésus pleura. Il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils répondirent : Seigneur, venez et voyez ». Durant ce court trajet, « les Juifs disaient : Voyez comme il l'aimait ! Mais d'autres murmuraient : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût pas » ?

« Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, « vint au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre « était placée par-dessus. Jésus dit : Otez la pierre. « Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il

« sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il « est là. — Ne vous ai-je pas dit, reprit Jésus, que « si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? On « enleva donc la pierre. Alors Jésus levant les yeux « en haut, dit : Père, je vous rends grâces de ce « que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que « vous m'écoutez toujours, mais je parle ainsi à « cause du peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient « que c'est vous qui m'avez envoyé. » Il l'avait donc demandé, mais sans besoin, pouvant ne pas le demander. Il l'avait demandé comme homme, et même en cette qualité, il était toujours sûr d'être exaucé. « Ayant ainsi parlé, il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! Et aussitôt le mort sortit, « ayant les mains liées de bandes et le visage cou- « vert d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et « laissez-le aller. »

On n'a pas de peine à se représenter les Juifs saisis d'épouvante en voyant Lazare sortir de l'immobilité de la mort, s'avancer soudain vers eux, s'arrêter et, sous les bandelettes et le suaire qui le le recouvrent, revenir au mouvement de la vie, à la lumière du jour ; le ressuscité et ses sœurs tombant aux pieds de Jésus pour l'adorer et le remercier, et se joignant aux apôtres pour se réjouir de la gloire de leur Maître.

A la vue d'un tel prodige, « beaucoup d'entre les Juifs qui étaient venus auprès de Marthe et de Marie crurent en Jésus, mais quelques autres allèrent trouver les Pharisiens et leur racontèrent ce qu'il avait fait ». Leur agitation fut extrême, Jésus était donc aux portes de la cité sainte, il venait y

accomplir un miracle foudroyant, à l'heure où à l'approche de la Pâque, toute la Judée s'ébranlait pour monter à Jérusalem : allait-il entraîner les foules et les gagner à lui ? « Les Pharisiens et les princes des prêtres assemblèrent donc le conseil », le sanhédrin, « et ils disaient : que ferons-nous ? car cet homme opère beaucoup de miracles ». Entre eux, ils n'en contestent donc pas la réalité, ils reconnaissent que ses miracles sont nombreux, et ils ne mettent pas davantage en avant les griefs d'imposture, de blasphème : tout cela était bon devant le peuple, facile à tromper et à égarer. Mais ces actions d'éclat, qui auraient dû les conduire à Jésus, ne font qu'exciter davantage leur jalousie et leur haine, parce qu'elles diminuaient leur crédit. « Si nous le laissons agir ainsi, disaient-ils encore, tous croiront en lui, et les Romains viendront, ils ruineront notre ville et notre nation ». Le peuple, en effet, aurait été prêt à se soulever à l'appel de Jésus, mais si ses chefs pensaient de bonne foi qu'il était capable de provoquer ce mouvement, ils le connaissaient bien mal. L'embarras était grand, les avis partagés et confus. « L'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand prêtre de cette année-là, prit la parole. Vous n'y entendez rien, dit-il, vous ne réfléchissez pas qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation ne périsse pas .» Le grand-prêtre qui devait provoquer la mort du Sauveur peu de temps après dévoilait dans ce conseil son orgueil, son mépris de la justice et sa froide cruauté. Mais il y fut aussi, sans le savoir, l'organe de Dieu. L'Evangéliste intercale

dans son récit cette réflexion : « Or, il ne dit pas cela de lui-même, mais étant grand-prêtre cette année-là, il prophétisa — (autrefois les grands-prêtres avaient souvent le don de rendre des oracles) — que Jésus devait mourir pour la nation, et non seulement pour elle, mais aussi pour rassembler en un seul corps tous les enfants de Dieu qui étaient dispersés. » Quant au malheur que les princes du peuple se flattaient de prévenir par un crime odieux, ce fut justement celui qu'ils attirèrent en le commettant.

« A partir de ce jour, ils pensaient donc à le « faire mourir. C'est pourquoi Jésus ne se montra « plus parmi les Juifs, mais il se retira dans une « région voisine du désert, dans une ville appelée « Ephrem, sur les frontières de la Samarie, et il y « séjourna avec ses disciples. Or, la Pâque des « Juifs était proche. Beaucoup montèrent de cette » contrée à Jérusalem avant la Pâque pour se pu- « rifier. Ils cherchaient donc Jésus et se disaient « les uns aux autres, debout dans le temple : Que « pensez-vous, qu'il ne vient pas à la fête ? Mais « les princes des prêtres avaient lancé l'ordre que, « si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin « qu'on le saisît. »

Un dernier voyage conduisit le Sauveur jusqu'aux confins de la Samarie et de le Galilée, puis vers le Jourdain qu'il franchit et dont il longea la rive orientale, à travers la Pérée, pour revenir à Jéricho et à Béthanie, avant d'entrer à Jérusalem

dans l'appareil de triomphe auquel devait succéder, à si court intervalle, l'ignominie du Calvaire.

Comme il remontait vers la Galilée, le Sauveur fit un de ses derniers miracles. « A l'entrée d'un bourg, dix lépreux vinrent au-devant de lui. » Exclus de la société des hommes, les infortunés atteints de cet horrible mal étaient autorisés à vivre ensemble, et l'on voit que, chez ceux-ci, la communauté de malheur avait triomphé des rivalités de nationalité et de religion, car « l'un d'eux était Samaritain ». Informés de la présence du Sauveur, ils venaient implorer leur guérison, mais la loi leur interdisait de s'approcher, leur souffle même était une souillure. Se tenant éloignés, ils criaient : « Jésus, Maître, ayez pitié de nous ! » Jésus eut en effet pitié d'eux. Toutefois, pour éprouver leur foi, et en même temps afin de se conformer aux prescriptions, comme il l'avait déjà fait dans un cas semblable, il se contenta de leur répondre : « Allez, et mon-« trez-vous aux prêtres. Ils partirent aussitôt, et, « en chemin, ils furent guéris. Le Samaritain, dès « qu'il se vit guéri, revint sur ses pas, en glori-« fiant Dieu à haute voix et, se jetant aux pieds de « Jésus, lui rendit grâces. Alors Jésus, prenant la « parole, dit : Est-ce que les dix n'ont pas été gué-« ris ? Où sont les neuf autres ? Aucun nest revenu « et n'a rendu grâce à Dieu, si ce n'est cet étran-« ger. Et il lui dit : Lève-toi, ta foi t'a sauvé. » Cette ingratitude était sensible à son cœur, mais il est manifeste qu'il se réjouissait de la reconnaissance du Samaritain. Combien de chrétiens négligent, comme les neuf autres, le devoir de la recon-

naissance envers Dieu pour ses bienfaits ! Elle n'est cependant pas un acte de simple convenance, mais un acte de justice ; l'ingratitude est autre chose qu'une impolitesse, elle est un vice. Son effet est d'arrêter l'effusion des grâces de Dieu, tandis que la reconnaissance attire sur l'âme sa bienveillance et devient le principe de nouvelles faveurs. On a vu, dans la conduite opposée des neuf Galiléens et du Samaritain une figure, une prophétie des sentiments avec lesquels les nations étrangères accepteraient les bienfaits de la rédemption, et de l'ingratitude, en contraste avec la dureté de cœur du peuple juif devant toutes les avances de la miséricorde divine.

La présence du Sauveur et la guérison des dix lépreux attirèrent sur lui l'attention des Pharisiens de cette région, détournée depuis plusieurs mois. Le Maître reparaissait à leurs yeux tel qu'ils l'avaient connu, puissant en œuvres et en paroles, annonçant comme toujours le royaume de Dieu. Ce royaume, le peuple entier instruit par l'accomplissement des prophéties en attendait l'avènement. Mais pour lui, pour les Pharisiens surtout, il devait se révéler avec un éclat, avec une pompe, une grandeur et une majesté tels que le monde les comprend. Jean-Baptiste avait annoncé que le jour était venu, Jésus ne cessait de le proclamer, et cependant il ne disait et ne faisait rien qui préparât un empire terrestre. Que pensait et enseignait le grand Docteur sur cette question qui tenait tout le monde en suspens ? Se donnait-il vraiment pour le Messie ? « Les Phari-

siens, fatigués d'être si longtemps déçus, s'approchèrent, et lui dirent : Quand doit venir le royaume de Dieu ? »

La réponse du Maître leur apprit qu'ils attendaient vainement une nouveauté qui frappât extérieurement l'attention, du moins avec des marques si éclatantes qu'on ne pût se tromper. Le royaume de Dieu, venant dans la pauvreté et l'humilité, était déjà au milieu d'eux, et il s'établissait dans l'intérieur de l'homme par la vertu et la sainteté, bien plus que par des manifestations de puissance extérieures et sensibles. Mais, ainsi questionné devant ses disciples, le Sauveur ajoute pour eux une instruction de capitale importance, où il développe dans un langage prophétique, et qui, par conséquent s'enveloppe d'un certain mystère, ce que sera l'avènement du Fils de Dieu. Un peu plus tard, à la veille de sa Passion, on le verra renouveler cette annonce. Un second avènement suivra le premier, et celui-là fera éclater la gloire et la majesté divines. Il sera un jugement, un jugement exercé sur Jérusalem d'abord, après que le Fils de l'Homme aura été rejeté par son peuple, et un jugement universel, à la fin des temps. Suivant la coutume des prophètes, Jésus ne sépare pas dans ses instructions ces deux faits, dont l'un est la figure et l'avant-coureur de l'autre. Les tribulations des disciples du Christ, après la mort de leur Maître, leur feront souhaiter de le voir reparaître dans son éclat, mais ils ne le reverront plus avant le jugement dernier. La soudaineté terrible de l'événement sera la même dans les deux cas ; dans le second, comme

dans le premier, ce jugement de Dieu qui attend les hommes, qui s'approche, qui va les saisir, les trouvera, surprendra tout occupés du moment présent, ce sera ce à quoi ils s'attendaient le moins. Cependant la vigilance et le détachement des choses terrestres peuvent seuls les mettre à l'abri d'une épouvantable surprise. Chaque trait de cette prophétie convient à la fois au jugement de chaque homme, à la ruine prochaine de Jérusalem et aux suprêmes assises du monde. Jésus répondit donc :

« Le royaume de Dieu ne vient pas en frappant « les regards. On ne dira pas : Il est ici, où il est « là, car voici que le royaume de Dieu est au milieu « de vous. Puis, il dit à ses disciples : Viendront « des jours où vous désirerez voir le jour du Fils « de l'Homme, et vous ne le verrez pas. On vous « dira : Le voici et le voilà (c'était l'annonce des « faux christs qui devaient se lever après sa mort), « n'y allez pas et n'y suivez personne. Car de « même que l'éclair qui brille sous le ciel illumine « ce qui est sous le ciel, ainsi sera le Fils de « l'Homme à son jour. Mais il faut auparavant « qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par « cette génération. Comme il arriva aux jours de « Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de « l'Homme. On mangeait, on buvait, on prenait « femme, on se donnait en mariage, jusqu'au jour « où Noé entra dans l'arche : le déluge survint et « fit périr tout le monde. Il en fut de même aux « jours de Loth : on mangeait et on buvait, on « achetait et on vendait, on plantait et on bâtis- « sait; mais le jour où Loth sortit de Sodome, Dieu

« fit pleuvoir du ciel le feu et le soufre et fit périr « tout le monde. Ainsi en sera-t-il au jour où le Fils « de l'Homme se manifestera. A cette heure-là, que « celui qui est sur le toit pendant que ses usten- « siles sont à la maison ne descende pas pour les « prendre. Pareillement, que celui qui est au champ « ne revienne pas en arrière. Souvenez-vous de la « femme de Loth. Quiconque cherchera à sauver « sa vie la perdra, et quiconque la perdra, la fera « renaître. Je vous le dis, cette nuit-là deux seront « dans le même lit : l'un sera pris et l'autre « laissé ; deux femmes moudront ensemble: l'une « sera prise et l'autre sera laissée ; deux seront « dans le champ : l'un sera pris, l'autre sera laissé. »

Cette description sinistre évoquait le jour prédit par le prophète Joël : « Jour de nuages et de tempêtes où le soleil doit se changer en ténèbres, la lune en sang, la terre se couvrir de feu et de tourbillons de fumée. » Les apôtres, effrayés, croyaient le sentir proche et se demandaient quel lieu serait le théâtre de ce jugement effroyable. « Ils dirent : Où, Seigneur ? » La réponse de Jésus leur marque que la justice divine ne connaît ni temps, ni lieu, et qu'elle atteint le péché partout où, comme un cadavre, il souille la terre. — Job avait dit : Où sont les cadavres, là est aussi l'aigle qui se précipite pour les déchirer. « Jésus leur dit : Partout où sera le corps, là aussi se rassembleront les aigles. »

Pour surmonter les tribulations qui les attendent, et pour se trouver prêts au grand jour du Seigneur, les disciples du Christ n'ont pas de meilleur recours que la prière. Jésus leur apprend en cette cir-

constance qu'il ne faut jamais se lasser de prier dans les épreuves et les afflictions. La parabole dont il se sert marque, en outre, une condition nécessaire de la prière : elle doit être persévérante, instante, infatigable. Le Maître l'avait déjà exprimé sous la figure d'un ami qui importune son ami ; on a ici un nouvel exemple de la manière dont il sait enseigner la même vérité sous des images et des formes diverses.

« Il leur disait aussi cette parabole, pour leur « montrer qu'il faut toujours prier et ne jamais se « lasser. Il y avait dans une ville un juge qui ne « craignait pas Dieu et ne se souciait pas des hom- « mes ; et il y avait aussi dans cette ville une veuve « qui venait auprès de lui et lui disait : Faites-moi « justice de mon adversaire. Il refusait pendant « longtemps. Mais, ensuite, il se dit à lui même : « Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne me « soucie pas des hommes, néanmoins je ferai jus- « tice à cette femme, parce qu'elle m'importune et « de peur qu'à la fin elle ne vienne à me frapper. » Le Seigneur ajouta : « Entendez ce que dit ce « juge d'iniquité. Et Dieu ne ferait pas justice à « ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et il ne « viendrait pas à leur secours ? Je vous dis qu'il « leur fera promptement justice. Mais, lorsque le « Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve « la foi sur la terre ? » la foi en Dieu, unie à la confiance et à l'amour, qui porte à persévérer dans la prière.

Mais il est encore une autre qualité de la prière, c'est l'humilité. L'Ecriture avait déjà dit : « La

prière de celui qui s'humilie pénètre le ciel. » Si l'on pouvait connaître le secret des promesses divines faites à la prière, on le découvrirait probablement dans la complaisance avec laquelle Dieu écoute celles des humbles. Chez un disciple du Christ toutes ses bonnes œuvres, et, en premier lieu, la prière, doivent être animées de sentiments d'humilité. Jésus y insiste donc encore. Voulant rendre sa pensée sous une forme vivante, il n'a pas à chercher loin autour de lui. Il a, parmi ses auditeurs, des Pharisiens, types achevés de la confiance en soi-même et du dédain pour les autres. Au nombre de ces autres, les Publicains sont au premier rang. « Il proposa donc cette autre parabole à « certains hommes qui, confiants en eux-mêmes, « parce qu'ils se regardaient comme justes, méprisaient les autres » :

« Deux hommes montèrent au temple pour prier. « L'un était Pharisien, et l'autre Publicain. Le « Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : Sei- « gneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis « pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, « injustes, adultères, ni même comme ce Publi- « cain. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne « la dîme de tout ce que je possède. Le Publicain « se tenait éloigné, il ne voulait pas même lever « les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, et « disait : Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pé- « cheur. Je vous le dis, celui-ci descendit justifié « dans sa maison, et non celui-là. Car quiconque « s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera « élevé. » Il faut donc bien se garder, dans la

prière, d'énumérer ses bonnes œuvres et de s'en faire un titre devant Dieu, en oubliant que tous sont des serviteurs inutiles, et, à plus forte raison, de s'y complaire dans une prétendue supériorité de vertu sur les autres. Le Publicain se sent réellement pécheur ; il n'a nulle confiance en sa propre justice et se confie uniquement à la miséricorde de Dieu, en confessant son indignité. Dieu repousse les orgueilleux et se rend aux prières des humbles.

La leçon d'humilité allait encore être accentuée de la façon la plus aimable : « On lui amenait de « petits enfants, afin qu'il les touchât, leur imposât les mains et priât sur eux. A cette vue les « disciples faisaient des reproches à ceux qui les lui « présentaient. Jésus s'en aperçut et s'en montra « indigné ; il fit approcher ces enfants, et dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les « empêchez pas de m'approcher, car le royaume « des cieux est à leurs pareils. Je vous le dis, en « vérité, quiconque ne recevra pas le royaume des « cieux comme un petit enfant, n'y entrera pas. « Alors il les embrassa, leur imposa les mains et « les bénit. Puis il partit de là. »

Le Sauveur se dirigeait vers le Jourdain, qu'il allait franchir, pour remonter sa rive orientale. « Quand il fut sorti sur le chemin, un des princi- « paux du pays accourut, et, fléchissant le genou « devant lui, lui adressa cette demande : Bon Maî- « tre, que ferai-je de bien pour obtenir la vie « éternelle ? Jésus lui dit : Pourquoi m'interrogez-

« vous sur le bien ? Pourquoi m'appelez-vous bon ?
« Il n'y a de bon que Dieu seul. Si vous voulez
« entrer dans la vie éternelle, observez les com-
« mandements. — Lesquels ? dit celui-ci. Jésus re-
« partit : Vous les connaissez : Tu ne tueras point,
« tu ne commettras pas d'adultère, tu ne feras pas
« de vol, tu ne profèreras pas de faux témoignage ;
« honore ton père et ta mère, et aime ton prochain
« comme toi-même. Le jeune homme lui répon-
« dit : Maître, j'ai observé toutes ces choses depuis
« ma jeunesse, que me manque-t-il encore ? A ces
« paroles, Jésus le regarda avec amour ; puis il lui
« dit : Il vous manque encore une chose : si vous
« voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous
« avez et donnez-le aux pauvres ; vous aurez un
« trésor dans le ciel ; et suivez-moi. En entendant
« ce langage, le jeune homme fut affligé, et il s'en
« alla tout triste, car il avait beaucoup de bien .»

Ce jeune homme était sincère et de mœurs pures, il avait de nobles sentiments et des aspirations élevées. Le titre dont il salue le Sauveur montre qu'il le considérait plutôt comme un docteur, meilleur que les autres, sans doute, mais homme comme eux ; et ce qu'il attendait de lui était quelque leçon qui l'aidât à dépasser le niveau des honnêtes Israélites, sans se douter qu'il pût y avoir une invitation bien supérieure. Afin de purifier ses intentions et de fortifier ses dispositions en dirigeant vers Dieu tous ses désirs, Jésus rend d'abord toute gloire à son Père : Dieu seul est essentiellement bon. Quant aux conditions ordinaires du salut, elles sont tracées par la loi. Le Sau-

veur proportionne sa réponse à la question qui lui est faite et se contente d'en rappeler les préceptes; il ne les énumère pas tous ; ceux à l'égard du prochain supposent les devoirs envers Dieu. La fidélité de ce jeune homme à les observer et ses aspirations vers une perfection plus grande attirent sur lui la complaisance divine et un regard d'amour. Jésus venait de montrer la voie la plus simple, la plus directe du salut ; les commandements sont, pour ainsi dire, la grande route du ciel. Mais il y a une autre voie, plus escarpée et plus rapide, qui conduit à une possession plus complète de l'éternelle félicité ; c'est d'embrasser les conseils évangéliques, qui sont des moyens particuliers d'arriver à la perfection. Les deux réponses du Sauveur établissent et annoncent les deux états qui partageront son Eglise et son royaume sur la terre : l'état séculier et l'état religieux, avec leurs différences nettement marquées. Ces moyens particuliers, Jésus ne les impose point; il dit qu'ils sont très agréables à Dieu et il les laisse à notre liberté. Il les expose ici dans leurs points essentiels et marque le but de cette vocation : c'est la perfection, le service spécial de Dieu et de son Eglise, une récompense de choix dans le ciel, où tout ce que l'on a abandonné ici-bas aura formé d'avance un trésor inestimable de biens inadmissibles. On a là en quelques mots le plan de la vie religieuse, qui arrache tant d'âmes au monde, les lance sur les pas du divin Maître et les associe sous différentes formes à son œuvre de salut.

Cette perspective d'un renoncement complet effraya le jeune homme de l'Évangile. Il voulait des moyens faciles de perfection ; et on lui parlait de vendre maisons, villas, propriétés, de se défaire de tout. Il s'en alla découragé et tout triste, « car il avait de grands biens ». Ce fut aussi avec tristesse que Jésus le vit s'éloigner. Songeant aux âmes que l'attachement aux richesses arrêterait dans la voie la meilleure, qu'il perdrait même, et à toutes celles dont il devait causer la ruine, « il jeta les yeux autour de lui, et dit à ses disciples : Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu ! Or, les disciples étaient stupéfaits de ces paroles ». Ce n'était cependant pas la première fois que leur Maître s'exprimait ainsi devant eux, mais leur esprit était encore obscurci par les vues toutes terrestres d'Israël, leur cœur demeurait fermé à de telles leçons. Jésus ne s'en irrita point ; sans rien relâcher de sa première rigueur, il reprit, avec un touchant accent de tendresse : « Mes fils bien-aimés, oh ! qu'il est difficile à ceux qui se confient dans les richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Ce n'est pas la possession de la richesse qui est l'obstacle, elle peut se concilier avec le service de Dieu, et même y contribuer puissamment ; le danger est de s'y trop attacher, de mettre en elle ses affections.

A cause de cela, le Sauveur insista, en employant une locution proverbiale, familière aux Hébreux, pour désigner une chose impossible ou difficile : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume du ciel. » La sentence était formelle. « Les

apôtres furent encore plus étonnés ; ils se disaient les uns aux autres : Et qui donc peut être sauvé ? » Jésus leur répondit que ce détachement était impossible sans la grâce, mais qu'il n'existait pas d'impossibilité pour elle : « C'est impossible aux hommes, mais non à Dieu, à qui tout est possible. »

Pierre, toujours prompt, s'emparant de la promesse dont Jésus avait accompagné le conseil donné au jeune homme riche, et rappelant à son Maître que ses apôtres avaient déjà mis ce conseil en pratique, prit la parole au nom des autres, selon la coutume, et lui dit : « Nous, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre. Qu'y aura-t-il donc pour nous ? » La réponse de Jésus fut une suite de magnifiques promesses : « En vérité, je « vous le dis, vous qui m'avez suivi, à la résurrec- « tion, quand le Fils de l'homme sera assis sur le « trône de sa majesté, vous aussi vous serez assis « sur douze trônes pour juger les douze tribus « d'Israël ; et quiconque aura quitté sa maison, ou « ses frères, ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, « ou sa femme ou ses enfants, ou ses champs, à « cause de moi et de l'Évangile, maintenant, dans « le temps présent, recevra cent fois autant, en « maisons, en frères, en sœurs, en mères, en en- « fants, en champs, avec des persécutions, et, dans « le siècle futur, la vie éternelle. Mais beaucoup des « premiers seront les derniers et les derniers seront « les premiers. » Promesses pour la vie présente, et promesses pour l'éternité, reliées par celle d'un rôle glorieux au jour du jugement. En cette vie, ce

sera un contentement qui égale ou surpasse celui qu'auraient pu procurer cent mères, cent frères, cent sœurs, cent héritages; car Jésus tient lieu de tout, ou plutôt il remplace tout avec un surcroît immense. « Ne suis-je pas meilleur, moi seul, que dix enfants ? disait Elcana, le futur père de Samuel, à sa femme Anna, alors affligée de sa stérilité. C'est à peu près ce que Jésus dit à l'âme qui a tout quitté pour lui. L'union qu'il contracte avec elle est si intime et si délicieuse, que toutes les affections de la chair et du sang ne sont en comparaison que misère. « Si quelqu'un fait la volonté de mon Père, a-t-il dit », mais combien plus s'il sacrifie tout volontairement pour lui être agréable ! « il sera pour moi une mère, un frère, une sœur. » Ce centuple, dans le temps présent, ce sont donc surtout les biens spirituels : la liberté du cœur, la sécurité de l'âme, la joie et la paix intérieures, la ferveur dans la prière, la facilité à agir pour Dieu et à acquérir d'immenses mérites surnaturels. Cependant il faut encore comprendre dans cette promesse les douceurs de la charité fraternelle que feront goûter de toutes parts, en faveur des hommes apostoliques, au milieu des persécutions extérieures, les membres d'une famille spirituelle, en multipliant pour eux les concours, les dévouements, les attentions de tout genre. Quand le Fils de Dieu viendra, dans l'éclat de sa puissance, pour juger le monde, alors, ceux qui avaient été les derniers, les pauvres, les rebuts du monde, les apôtres, les publicains, tant d'humbles justes, seront les premiers ; et beaucoup de riches, de puissants,

tenus en honneur sur la terre, se verront mis au dernier rang. Les apôtres auront un rang tout spécial, très glorieux, dans ce jugement suprême. Cependant tous les saints leur seront adjoints pour s'associer avec eux aux sentences du Christ, de même que les douze tribus d'Israël ne seront pas seules à être jugées, mais représentent ici l'humanité entière. Et pour ceux qui auront embrassé les conseils évangéliques, c'est, après le centuple en ce monde, une assurance particulière du centuple dans l'autre.

Les apôtres pouvaient être tentés de s'enorgueillir des magnifiques récompenses qui leur étaient promises et de les considérer comme un droit déjà acquis. Jésus voulut prévenir cette dangereuse illusion, en ajoutant aussitôt qu'elles étaient une pure grâce. La parabole des ouvriers de la vigne, dont il se servit, ne concerne pas spécialement le salut de l'âme en général, son admission dans le ciel, car on voit tous les ouvriers de la vigne recevoir le denier qui en est ici le symbole. Elle a pour objet propre le degré spécial de gloire destiné par Dieu à ceux qui l'auront le mieux servi. Tous reçoivent le denier, mais ceux qui paraissaient les derniers, les pauvres volontaires, méprisés du monde, sont l'objet d'une préférence. et, malgré la coopération de leurs efforts, c'est l'amour de Dieu, un amour de choix qui la détermine. L'élection aux premières places dans le royaume de Dieu ne doit donc ni inspirer présomption à ceux qui en sont l'objet, ni mécontentement aux autres, car elle

ne fait aucun tort à la justice. Personne n'a donc le droit de se plaindre d'être exclu de cette préférence : évidemment, c'est à l'adresse des Pharisiens et de leurs idées sur le royaume de Dieu. Appelés les premiers, ils se scandalisaient non seulement de ce que les premières places y fussent données à d'autres qu'à eux-mêmes, mais encore d'y voir admettre des Gentils. Dans cette parabole, la vigne représente le royaume messianique, l'Église du Christ. Jésus-Christ peut être regardé lui-même comme l'intendant. Les ouvriers sont l'emblème de l'humanité ; le denier, c'est la vie éternelle. Les différentes heures du jour, auxquelles le propriétaire vient chercher des ouvriers, figurent les principaux âges du monde, et aussi les périodes diverses de la vie de chaque homme. Elle enseigne secondairement que personne ne doit se désespérer de son salut final, puisque l'on peut se sauver à toute époque.

« Le royaume des cieux, dit il, est semblable à « un père de famille qui sortit de bon matin, afin « de louer des ouvriers pour sa vigne. Quand il fut « convenu avec les ouvriers d'un denier pour la « journée, il les envoya dans sa vigne. Sorti vers « la troisième heure, il en vit d'autres qui se te- « naient sur la place à ne rien faire. Il leur dit : Et « vous aussi, allez à ma vigne, et je vous donnerai « ce qui sera juste. Ils s'y en allèrent. Il sortit « encore vers la sixième et la neuvième heure, et « fit de même. Sorti enfin vers la onzième heure, « il en vit d'autres qui étaient là et leur dit : Pour- « quoi restez-vous ici tout le jour à ne rien faire ?

« — Parce que, dirent-ils, personne ne nous a « loués. Il leur dit : Et vous aussi, allez à ma vigne. « Quand le soir fut arrivé, le maître de la vigne « dit à son intendant : Appelle les ouvriers et « donne-leur le salaire, en commençant par les der- « niers jusqu'aux premiers. Lorsque vinrent ceux « qui étaient arrivés vers la onzième heure, ils « reçurent chacun un denier. Les premiers vinrent « à leur tour et supposèrent dès lors qu'ils rece- « vraient davantage ; mais ils ne reçurent que cha- « cun un denier. En le recevant, ils murmuraient « contre le père de famille : ces derniers, disaient- « ils, n'ont travaillé qu'une heure et vous les traitez « de la même manière que nous, qui avons porté « le poids du jour et de la chaleur. Mais s'adres- « sant à l'un d'eux : Mon ami, dit le maître, je ne « te fais pas d'injustice. N'as-tu pas convenu avec « moi d'un denier ? Prends ce qui est à toi et va- « t'en. Je veux donner à celui qui est venu le der- « nier autant qu'à toi ; ne m'est-il pas permis de « faire ce que je veux ? Est-ce parce que je suis bon « que ton œil est mauvais ? C'est ainsi que les der- « niers seront les premiers et les premiers seront « les derniers ; car il en est beaucoup d'appelés, « mais peu d'élus. » La sentence qui termine cette parabole ne signifie pas qu'il y en a peu d'appelés au bonheur du ciel, car il est offert à tous. Dieu veut le salut de tous les hommes, mais parmi le grand nombre de ceux qu'il invitait à occuper une place de choix dans son royaume, il y en a peu dont la générosité dans le sacrifice réponde à cet appel.

Quand Jésus eut passé en Pérée, les foules s'empressèrent de nouveau autour de lui, et les Pharisiens de la région se présentèrent pour lui tendre un nouveau piège. C'était au sujet du divorce. On sait que la Loi de Moïse, afin d'éviter de plus graves inconvénients, qui pouvaient résulter de l'état relâché de son peuple indocile et grossier et de son contact avec les nations païennes, tolérait le divorce en certains cas, comme elle autorisait la peine du talion, également contraire à l'institution primitive. Dans les derniers temps, les Juifs s'étaient divisés en deux écoles, à la suite de deux rabbins fameux Hellel et Schammaï, sur l'interprétation de la loi et sur les causes qui pouvaient légitimer le divorce. L'un exigeait des motifs sérieux, l'autre arrivait à le justifier pour des raisons futiles ; et c'était l'objet de vives controverses. Amener le Sauveur à se prononcer en faveur des uns ou des autres était un excellent moyen de lui susciter à coup sûr des ennemis d'un côté ou de l'autre.

« Les Pharisiens lui demandèrent donc : Maître, est-il permis à un homme de répudier sa femme, pour quelque cause que ce soit ? » Le Maître évita de heurter de front les passions de ceux qui l'entouraient, et, pour les élever à des idées moins charnelles, il les renvoya à des textes sacrés, hors de discussion, de tout doute. Remontant à l'origine même de l'humanité, à l'origine du mariage tel qu'il avait été institué par le Créateur, et où se trouvait évidemment le type parfait de cette institution, il leur répondit : « N'avez-vous pas lu que Celui qui créa l'homme dès le commencement créa

un homme et une femme », c'est-à-dire un seul être humain de chaque espèce, correspondant l'un à l'autre, destinés l'un à l'autre, ayant besoin l'un de l'autre, « et qu'il dit : A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme et ils seront deux dans une seule chair? » Tous les autres liens du sang, même les plus intimes, le céderont au lien du mariage. Il est vrai que les paroles que Jésus citait furent prononcées par Adam, mais comme le premier homme le fit par une inspiration spéciale, elles appartenaient, en réalité, à Dieu. « Ainsi conclut Jésus, ils sont deux dans une même chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »

Les Pharisiens comprirent que Jésus leur échappait. Ne pouvant contredire une si haute doctrine, ils cherchèrent à le mettre en contradiction avec la Loi. « Ils lui dirent : Pourquoi donc Moïse nous a-t-il prescrit de donner à la femme un acte de divorce et de la répudier ? » Ils transformaient une tolérance en précepte positif. La loi prescrivait une formalité en cas de divorce, mais elle ne prescrivait le divorce en aucun cas. Notre Seigneur leur fit cette énergique réponse : « C'est à cause de votre dureté de cœur », pour prévenir des maux plus grands qu'elle aurait causés, « que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes ». Et, insistant sur l'indissolubilité primordiale, il ajouta : « Mais au commencement, il n'en fut pas ainsi. » Puis, parlant comme législateur de la nouvelle alliance, il annonça que le divorce serait interdit dans son Église, et le mariage ramené à sa loi première : « Or, je vous

dis, poursuivit-il, que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour infidélité, et en épouse une autre, commet un adultère, et celui qui épouse la femme renvoyée commet un adultère. » L'exception du cas d'infidélité excuse le renvoi de la femme, mais non le mariage subséquent. Cette séparation ne rompt point le lien conjugal, indissoluble dans tous les cas. Jésus-Christ marquera lui-même, dans un instant, qu'il en est ainsi, en disant à ses disciples que quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère. Or, il n'est pas de loi civile qui puisse prévaloir contre la loi divine ; et une loi civile aura beau établir légalement le divorce et reconnaître pour légitime l'union qui la suivrait, celle-ci reste sous la sentence prononcée par le Fils de Dieu.

Les ennemis du Maître se retirèrent vaincus et le laissèrent rentrer dans sa demeure. Ce fut au tour des disciples de lui manifester le trouble et le découragement où les jetait cette doctrine. En voyant qu'eux-mêmes ne supportaient pas la pensée de la fidélité conjugale, et que la tristesse du célibat leur paraissait légère au prix d'un tel joug, on juge à quel point les mœurs avaient dégénéré. « Dans la maison, ils l'interrogèrent encore sur le même sujet. Ils lui dirent : Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il n'est pas avantageux de se marier. » Jésus reprit avec la même force que tout à l'heure : « Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère à l'égard de celle-là ; et si une femme renvoie son mari et en épouse un autre, elle commet un adul-

tère. » Loin de fléchir sa loi, il ajouta qu'elle n'était que le premier degré de la chasteté imposée à ses fidèles, car la grâce allait élever plus haut les âmes d'élite, et les séparer de toute affection terrestre. Ses apôtres jugeaient que, dans de telles conditions, il était préférable de ne pas se marier : leur réflexion contenait un sens profond qu'ils ne comprenaient pas encore, et qui dépassait de beaucoup ce qu'ils étaient alors en état de porter. Aussi, le Sauveur s'exprime-t-il en un langage énigmatique pour eux. « Cette parole, leur dit-il, tous ne la comprennent pas, mais seulement ceux à qui il a été donné » par la grâce divine. Et il leur donna un magnifique enseignement sur le célibat volontairement choisi, par des motifs surnaturels, en vue du ciel. Il y en a, leur dit-il, qui sont voués au célibat par défaut de conformation de nature; d'autres, parce qu'une contrainte et une violence physiques les ont rendus impropres au mariage; et il y en a qui y renoncent de leur propre gré, à cause du royaume des cieux.

La question qui avait provoqué ces explications sortait pour ainsi dire des bas-fonds du cœur humain, elle avait son principe dans les hontes et les égarements des instincts les moins nobles : dans ses réponses, Jésus-Christ nous élève avec lui à des pensées, à des institutions, à des lois qui renouvelleront le monde ; il nous révèle ce que le christianisme a de plus beau et de meilleur : le mariage est rendu à sa pureté primitive, la virginité et le célibat deviennent une vocation. Combien d'hommes et de femmes, dans l'Église, voudront

gagner dans un corps mortel la couronne virginale des anges ! On dirait une prophétie, une annonce de la vision de l'Apocalypse qui décrit le cortège innombrable des vierges accompagnant partout l'Agneau.

Jésus, poursuivant son voyage, descendait la rive orientale du Jourdain. Parvenu aux lieux où la route traverse le fleuve et tourne vers Jérusalem, ses disciples le virent s'avancer de ce côté, et furent saisis de frayeur. « Ils étaient en chemin pour monter à Jérusalem. Jésus marchait devant eux ; ils étaient troublés et le suivaient avec crainte ». L'heure du grand sacrifice approchait en effet. A la veille de le consommer, le divin Maître voulut prémunir de nouveau ses apôtres contre le scandale et le découragement dont sa Passion pourrait être pour eux le sujet, et il la leur prédit une troisième fois. Ce fut d'une manière beaucoup plus précise et plus complète. « Il prit à part les douze et leur dit : « Voici que nous montons à Jérusalem. Le Fils « de l'Homme sera livré aux princes des prêtres et « aux Scribes ; ils le condamneront à mort et le « remettront aux Gentils ; ils l'insulteront, ils cra- « cheront sur lui, ils le flagelleront et le feront mou- « rir sur la croix ; et il ressuscitera le troisième « jour. » Il ne pouvait expliquer plus distinctement par quelles souffrances il établirait son royaume, mais les apôtres avaient encore l'esprit tellement rempli de préjugés judaïques concernant le règne du Messie que ce langage demeurait pour eux une énigme. « Ils ne comprirent rien à cela ; ce langage

leur était caché, et ils ne saisissaient pas ce qui avait été dit. »

Rien, au reste, ne montre mieux quel bandeau restait sur leurs yeux que la requête présentée incontinent au Sauveur par deux de ses disciples les plus chers. Entrevoyant vaguement que son triomphe était proche, « Jacques et Jean, fils de Zébédée, « s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Maître, « nous voudrions que vous nous accordiez tout ce « que nous vous demanderons. — Que voulez-vous « de moi ? leur dit-il. Ils reprirent : Accordez-nous « que, dans votre gloire, nous soyons assis l'un à « votre droite, et l'autre à votre gauche ». L'un des évangélistes met cette demande dans la bouche de leur mère ; ils ont pu la répéter après elle, et, dans tous les cas, la mère parlait évidemment au nom de ses fils. C'est à eux que Jésus répondit. Il n'apportait pas à ses disciples des postes éclatants, des places d'honneur, mais le partage de ses humiliations et de ses souffrances, et les plus hauts rangs devaient appartenir à ceux qui le suivraient de plus près dans cette voie. « Vous ne savez pas ce que vous de- « mandez, leur dit-il, pouvez-vous boire le calice « réservé à mes lèvres et passer par le baptême « dont je dois être baptisé ? » calice d'amertume et baptême de sang. Les fils de Zébédée, dans un élan généreux, répondirent : « Nous le pouvons ». Tout paraît possible à qui n'a pas éprouvé sa faiblesse. Cependant ce dont ils étaient alors incapables, la grâce, fortifiant leur amour épuré, devait un jour le leur faire supporter avec joie. Le Sauveur

le leur annonça, en ajoutant : « Le calice que je dois boire, vous le boirez, en effet, et vous serez baptisés du même baptême que moi » (Jacques devait périr par le glaive, et Jean être plongé dans une cuve d'huile bouillante), « mais quant à être assis à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous le donner ; ce sera le partage de ceux à qui cette place a été préparée par mon Père ». La faveur sollicitée ne dépendait pas de Jésus en tant que Fils de l'Homme, elle ne pouvait même pas faire l'objet d'une demande, car de telles récompenses ne sont pas distribuées par une volonté arbitraire ; elles ne sont accordées qu'au mérite, et encore faut-il être appelé à ce mérite par un choix spécial de Dieu, arrêté de toute éternité dans les conseils du Très-Haut.

L'ambition ou l'orgueil des uns heurte l'ambition et l'orgueil des autres. Si, parmi les apôtres, les uns voulaient primer, les autres ne voulaient pas être primés. « Les dix autres s'indignèrent contre Jacques et Jean. » Notre Seigneur profite de la disposition où il les voyait pour leur donner une grave leçon, afin de les détourner de l'ambition, de la recherche des honneurs et des préséances. « Il fit approcher les douze, et leur dit : Vous « savez que les princes des nations païennes les « traitent avec empire, et que les puissants, parmi « eux, agissent en maîtres. Il n'en doit pas être ainsi « parmi vous. Mais quiconque voudra être le plus « grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur ; « et celui qui voudra être le premier parmi vous,

« qu'il soit votre esclave ; de même que le Fils de « l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais afin « de servir et de donner sa vie pour la rédemption « d'un grand nombre. »

Jésus avait déjà dit plus d'une fois qu'il faut se faire petit pour devenir grand, et que l'humilité est la voie qui conduit à l'élévation. Ici, en outre, il projette une vive lumière sur ce qu'est l'autorité dans l'Eglise et dans le christianisme, et sur l'unique motif qui puisse la faire légitimement désirer. Elle ne consiste pas à être le premier, à commander, à exercer la puissance sur les autres, mais à servir, à travailler au bien commun et au bien des individus, jusqu'à se sacrifier soi-même pour le salut des autres. Commander est un droit et un devoir inhérents à la charge ; mais, seule, l'ambition de se dévouer pour Dieu et pour les âmes, à l'exemple du Sauveur, doit faire aspirer à celle-ci. Qu'elle est belle et divine, l'autorité chrétienne fondée sur ces maximes !

Cependant Jésus et ses disciples étaient arrivés à Jéricho. Non loin de l'antique ville de ce nom, détruite par Josué et relevée après lui, s'élevait une Jéricho nouvelle, bâtie magnifiquement par Hérode dit le Grand et par son fils Archélaüs. Le Sauveur se rendait de la ville ancienne à Jéricho d'Hérode. « Une grande foule le suivait. Le « fils de Timée, Bartimée l'aveugle, était assis sur « le bord du chemin, demandant l'aumône. Ayant « appris que c'était Jésus de Nazareth qui passait, « il se mit à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié

« de moi ! Beaucoup le gourmandaient pour qu'il « se tût, mais il criait plus fort : Fils de David, « ayez pitié de moi ! Alors, Jésus, s'arrêtant, « ordonna de le lui amener. Ils l'appelèrent, en « disant : Aie bon courage, lève-toi, il t'appelle. « Bartimée rejeta son manteau, et vint en sautant « vers Jésus. Jésus lui dit : Que veux-tu que je te « fasse? — Rabboni (Bon Maître), répondit l'a- « veugle, que je voie. Jésus lui dit : Va, ta foi t'a « sauvé. Aussitôt il vit, et il suivait Jésus en glori- « fiant Dieu, et tout le peuple ayant vu cela, ren- « dit aussi gloire à Dieu. » Notre Seigneur guérit aussi un autre aveugle, dans la même circonstance, en lui imposant les mains.

En traversant Jéricho, le Sauveur allait montrer une fois de plus qu'il était venu pour le salut de tous, et plus particulièrement des pécheurs. Cette ville était alors le centre d'un grand trafic et l'entrepôt de la Pérée ; le fisc romain y avait de nombreux agents. « Zachée, chef de ces publicains, était fort riche » ; on s'enrichissait d'ordinaire très vite dans sa profession, mais rarement d'une manière honorable. « Il cherchait à voir Jésus, et il ne le pouvait, à cause de la foule, parce qu'il était petit de taille. » Voyant ses efforts inutiles, il s'avisa d'un expédient ; et telle était la vivacité de son désir qu'il ne craignit pas de s'exposer au ridicule. Ce n'était pas simple curiosité; un si grand empressement suppose un commencement de foi. « Courant donc en avant, il monta sur un sycomore pour le voir, à un endroit où Jésus devait passer. »

Zachée ne soupçonnait pas à quel point sa démarche allait être récompensée. « Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux, et, l'ayant vu », il lui parla comme à un ami connu, à qui on demande l'hospitalité. « Zachée, lui dit-il, hâtez-vous de descendre, car il faut qu'aujourd'hui je m'arrête dans votre maison. »

« Zachée se hâta de descendre et le reçut avec joie. Voyant cela, tous murmuraient, disant qu'il était allé loger chez un homme pécheur. » Telle était la mobilité de cette foule, qui, tout à l'heure, faisait éclater son enthousiasme, et la force de ses préjugés, ravivée sans doute par les Pharisiens présents. La bonté si touchante de Jésus avait gagné le cœur du Publicain, sa grâce acheva l'œuvre. « Zachée, debout devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple. » Conversion entière, et non équivoque, où la charité la plus généreuse s'ajoutait à la restitution obligatoire, portée elle-même bien au delà des exigences de la loi. La grâce offerte par Jésus avait été aussitôt acceptée. Touché d'un si prompt dépouillement, le Sauveur en proclama la récompense. « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut », et il ajouta, en réponse aux murmures du peuple : « parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham », il l'est devenu par la foi, « car le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Six lieues seulement séparaient Jéricho de Jéru-

salem. Les disciples aussi bien que le peuple s'attendent à voir Jésus y entrer comme Fils de David, et sont persuadés que ce sera pour établir ce règne tant espéré. Lui-même a dit plusieurs fois qu'en se rendant à la ville sainte, il marche au terme de sa mission. Le Sauveur, avant de s'éloigner de Jéricho, voulut dissiper ces rêves de gloire temporelle : « Il leur dit une parabole au sujet de ce qu'il était près de Jérusalem, et qu'ils pensaient que le royaume de Dieu serait aussitôt manifesté. »

La vue du palais d'Archélaüs et l'état politique de la Judée lui ont évidemment suggéré la forme et les détails de la parabole des mines, ou d'une somme d'argent à faire valoir. Archélaüs, fils d'Hérode le Grand, s'était rendu à Rome afin d'y faire confirmer sa royauté. Les Juifs y envoyèrent une ambassade afin de protester qu'ils ne le voulaient pas pour roi. Archélaüs réussit pourtant par des moyens de corruption ; placé sur le trône, il se vengea de ses ennemis et combla de faveurs ses partisans qui avaient eu à souffrir. Leur propre histoire pouvait faire saisir aux Juifs ce que le Sauveur s'appliquait à lui-même. Il régnerait, en effet, quoique son peuple le repoussât, mais plus tard, investi de la toute-puissance par son Père, après sa Résurrection et son Ascension ; et, dans l'attente, ses partisans devaient se préparer à cet avènement en faisant un bon usage du temps et des moyens mis à leur disposition, car le roi reparaîtrait pour récompenser ses bons serviteurs, punir les négligents et châtier ses ennemis. Dans cette parabole, les mines représentent les grâces

et la mission confiée à chacun, et le compte qu'il en faudra rendre.

« Il dit donc : Un homme de haut rang s'en alla « dans un pays lointain pour y recevoir la royauté « et revenir ensuite. Mais il appela auparavant dix « de ses serviteurs, leur donna dix mines et leur dit : « Faites-les valoir jusqu'à mon retour. »

« Or, ses concitoyens le haïssaient. Ils envoyèrent « une députation à sa suite pour dire : Nous ne « voulons pas que celui-là règne sur nous. Il revint « cependant après avoir été investi de la royauté, et « il fit appeler les serviteurs auxquels il avait confié « de l'argent, afin de savoir dans quelle mesure cha- « cun l'avait fait valoir. Le premier vint et dit : « Seigneur, votre mine a rapporté dix mines. Le « roi lui dit : C'est bien, bon serviteur ; puisque « tu as été fidèle dans cette petite chose, tu exerceras « l'autorité sur dix villes. Un autre vint et dit : « Seigneur, votre mine a produit cinq mines. Le « roi lui dit : Pour toi, sois préposé à cinq villes. « Un autre vint et lui dit : Seigneur, voici votre « mine ; je l'ai tenue enveloppée dans un linge. J'ai, « en effet, eu peur de vous, parce que vous êtes un « homme sévère, qui prenez ce que vous n'avez pas « placé et qui moissonnez ce que vous n'avez pas « semé. Le roi lui dit : Je te juge sur tes propres « paroles, mauvais serviteur. Tu savais que je suis un « homme sévère, qui prends ce que je n'ai pas placé « et qui moissonne ce que je n'ai pas semé. Pourquoi « donc n'as-tu pas mis mon argent en banque, afin « qu'à mon retour je le retire avec intérêt ? Il dit alors « à ceux qui étaient là : Otez-lui sa mine, et don-

« nez-la à celui qui en a déjà dix. Mais, Seigneur,
« lui dit-on, il en a déjà dix. — Je vous le dis, c'est à
« celui qui a déjà qu'on donnera, et il sera dans
« l'abondance. Quand à celui qui n'a rien, on lui
« ôtera même ce qu'il a. Et maintenant, qu'on amène
« ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je règne
« sur eux, et qu'on les tue devant moi.

« Ces choses dites, il marchait devant eux, mon-
« tant à Jérusalem. »

Le Sauveur s'arrêta à Béthanie. C'était « le sixième jour avant la Pâque », qui tombait cette année-là un vendredi ; et le lendemain était le jour du sabbat. Il demanda sans doute l'hospitalité à ses amis, Lazare et ses sœurs.

Le soir du sabbat un grand repas lui fut offert, « dans la maison de Simon le lépreux ». Cet homme, qui devait son surnom à l'horrible mal dont on peut croire qu'il avait été délivré par Jésus, n'est pas nommé ailleurs dans l'Évangile. « Lazare était du nombre des convives, et Marthe servait. »

A la vue du Maître assis près de Lazare, au souvenir de tous ses bienfaits, le cœur de Marie s'émut et elle chercha par quels hommages témoigner sa reconnaissance. « Elle prit une fiole d'albâ-
« tre pleine d'un parfum de nard d'une exquise
« pureté, elle répandit ce parfum sur la tête de
« Jésus, en brisant le vase, elle oignit ses pieds et les
« essuya de ses cheveux », comme elle avait fait le jour où l'amour repentant l'avait jetée dans cette humble posture, « et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. »

« Or, un de ses disciples, Judas Iscariote, qui « devait le trahir, dit : Pourquoi ce parfum n'a-t-il « pas été vendu trois cents deniers et donné aux pau- « vres ? Il disait cela, non parce qu'il avait souci « d'eux, mais parce qu'il était voleur, et ayant été « chargé de la bourse, il détournait l'argent qu'on y mettait. » La vente de ce parfum aurait fait tomber une forte somme sous sa main. Les esprits faibles sont facilement entraînés par les murmures. Les disciples s'associèrent à ceux de Judas, « ils s'indignaient en disant : Pourquoi cette perte ? » Pour ces hommes aux vues étroites le pieux et ardent témoignage rendu à leur Maître était une blâmable prodigalité.

Marie n'a pas seulement révélé par son acte son humilité, sa générosité, sa reconnaissance et son respect, mais encore sa foi et sa vénération religieuse envers Jésus. C'est un hommage rendu à sa divinité et avec quelle ferveur, quel amour ! Le bon Maître ne la laissera pas sans défense. Pour- « quoi inquiétez-vous cette femme? dit-il, car elle « a accompli une bonne œuvre envers moi. Vous « avez des pauvres parmi vous, mais vous ne m'au- « rez pas toujours. » On parlait des pauvres : lui-même était pauvre, et c'était le moment d'exercer une bonne œuvre envers lui, car, tandis qu'assez d'autres resteraient, il ne serait plus temps à son égard, parce qu'il allait quitter la terre. Cette dernière pensée fournit au Sauveur une touchante raison de justifier cette sainte femme. Marie avait-elle vu ce que Jésus avait par trois fois annoncé sans être compris ? Plus détachée du monde que

les apôtres, plus fidèle à méditer les paroles du Maître, avait-elle pressenti la fin du Sauveur, et craignait-elle, qu'après le supplice, son corps demeurât sans honneurs? ou les paroles de son bon Maître furent-elles seulement une interprétation symbolique qu'il donnait à son acte ? « Cette « femme, dit-il, en répandant ce parfum sur moi, l'a « fait pour ma sépulture. » Enfin Jésus la récompensa magnifiquement de sa noble action, en annonçant que son Église en conserverait l'éternel souvenir : « En vérité, je vous le dis, partout où « sera prêché cet Évangile dans le monde entier, on « dira aussi en mémoire de moi ce qu'elle a fait. »

Cette scène montre les tristes dispositions du cœur de Judas, qui va être l'instrument de la perte de son Maître. Peut-être est-ce cette action de Marie qui le détermine à trahir, du moins elle fut l'occasion qui révéla son cœur et les passions de son âme, dont Satan et le monde se servirent pour l'entraîner à sa ruine. Et quelle leçon! D'un côté Marie, de l'autre, Judas ! Judas est un apôtre, mais il ne croit pas, il est voleur, et l'avarice le détourne de la foi. Il abuse, pour se perdre, des moyens mis à sa disposition afin de servir à des œuvres de miséricorde: Madeleine est une pauvre pécheresse, une pécheresse publique ; elle s'attache à Jésus avec générosité, avec toute la ferveur de l'amour. Quelles voies suivent les cœurs ! Les uns partent de l'abîme de leurs fautes, pour s'élever jusqu'à la sainteté et au ciel ; les autres tombent des hauteurs du ciel jusque dans l'enfer.

Le bruit de la présence de Jésus à Béthanie n'avait pas tardé à se répandre dans Jérusalem, où les pèlerins affluaient déjà de tous côtés à l'approche de la Pâque, et, avec lui, se trouvait ce Lazare qu'il avait fait sortir du tombeau ; double motif d'empressement : « Une grande foule de Juifs surent que Jésus « était là, et ils vinrent non seulement pour le voir, « mais pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité. » Ce mort, dont la résurrection avait eu tant de témoins, était bien là, vivant, sous leurs yeux, et, près de lui, ils voyaient l'auteur du miracle, toujours plein de bonté et de majesté. Ce spectacle produisit l'effet que naturellement il devait avoir, c'est-à-dire qu'il porta la conviction dans tous les esprits. Ceux qui avaient le cœur droit se rendirent à l'évidence et devinrent fidèles. Les esprits endurcis reconnurent la vérité de la seule manière dont ils ont coutume d'accueillir celle qu'ils ne peuvent contester et qui les blesse, par un redoublement de haine et de rage contre elle. Lazare était une preuve vivante de l'empire de Jésus sur toute la nature, de la foi qui lui était due : cette preuve, il fallait la faire disparaître. Après avoir conspiré, comme on l'a vu, la mort du Maître, ils complotèrent la perte de son ami : « Les princes des prêtres « songèrent à faire mourir aussi Lazare, parce que « beaucoup de Juifs, à cause de lui, les quittaient « et allaient à Jésus. »

V. — *Les premiers jours de la grande semaine.*

Préparatifs de l'entrée à Jérusalem. — Jésus pleure sur la ville. — Acclamations du peuple. — Jésus dans le temple. — Il se retire du côté de Béthanie. — Le figuier stérile maudit. — Les vendeurs chassés du temple. — Les enfants chantent les louanges de Jésus — Des Gentils demandent à le voir. — Le Père glorifie son Fils. — Le Sauveur reproche aux Juifs leur incrédulité. — Le figuier séché : puissance de la foi et de la prière. — Jésus repousse les questions des Juifs. — Paraboles des deux fils désobéissants, des vignerons, du festin de noces. — Doit-on payer le tribut à César ? — La femme qui a eu sept maris. — Le premier des commandements. — Jésus interroge les Juifs sur le Messie. — Il lance des anathèmes contre les Pharisiens et les Scribes. — Il pleure de nouveau sur Jérusalem. — La veuve donnant de son indigence. — Les dernières prophéties de Jésus : il prédit la destruction du temple, la ruine de Jérusalem. — Cette prophétie vérifiée par l'histoire. — Jésus y joint celle de la fin du monde. — Nécessité de la vigilance. — La parabole des dix vierges. — Jésus décrit le jugement dernier. — Judas fait marché pour livrer son Maître. — Le Sauveur celèbre la Pâque avec ses apôtres. — Il dénonce la trahison de Judas. — Le lavement des pieds. — Institution de l'Eucharistie. — Glorification de Jésus. — Prédiction de la chute de Pierre. — Les derniers discours de Jésus après la Cène. — Sa prière sacerdotale.

Jésus s'était arrêté à Béthanie le jour du sabbat. Le lendemain devait être le jour le plus glorieux de sa vie publique, celui de son entrée triomphale dans Jérusalem. Naguère encore, il défendait expressément à ses disciples de faire connaître sa dignité de Christ ; aujourd'hui c'est lui-même qui organise la manifestation grandiose dans laquelle tout le peuple va l'acclamer en cette qualité de Messie-roi. Le moment était venu, en effet, où,

comme les prophètes l'avaient annoncé, le Messie devait prendre possession avec éclat de la ville et du temple.

Notre Seigneur avait plusieurs motifs de vouloir ce triomphe. Il enlèverait tout prétexte à l'incrédulité des Juifs. Ils attendaient un Messie venant dans la gloire et la puissance et ne pouvaient se l'imaginer autrement. Eh bien, en ce jour, ils auraient le Messie qu'ils rêvaient. Jésus leur avait dit : « Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » C'était une suprême visite qu'il leur faisait, une grande et dernière grâce qu'il leur offrait. Le Sauveur se proposait aussi de leur prouver que sa Passion et sa mort étaient entièrement libres. Celui qui subjugue ainsi les cœurs de tout un peuple et les gouverne à son gré peut défier ses ennemis. Il peut les affronter impunément : les princes des prêtres et les Pharisiens avaient donné l'ordre de révéler en quel endroit Jésus se trouvait, si on en avait connaissance, pour qu'on puisse se saisir de lui ; plus récemment, ils avaient décidé de le mettre à mort ; son entrée solennelle était une réponse à ces résolutions. C'est lui, au contraire, qui tenait leur sort entre ses mains. Enfin, par la gloire de ce triomphe, Notre Seigneur voulait faire ressortir l'ignominie de sa Passion. A cinq jours d'intervalle, dans cette même ville, théâtre de sa gloire, par ce même peuple qui n'a pas eu pour lui d'ovations assez enthousiastes, il sera bafoué, livré aux outrages les plus sanglants, et conduit en criminel à un supplice infamant.

Quittant Béthanie, Jésus suivait le chemin passant par la crête qui relie ce bourg au Mont des Oliviers. Arrivé à Betphagé, il arrêta la troupe qui l'entourait, et envoya deux de ses disciples en avant, en leur disant : « Allez au village qui est « devant vous. Vous y trouverez attachés une ânesse « et un ânon sur lequel personne n'est encore mon- « té ; déliez-les et les amenez. Et si quelqu'un vous « dit quelque chose, vous direz que le Seigneur en a « besoin, et aussitôt on les laissera aller. Etant donc « allés, ils trouvèrent l'ânon attaché devant une porte « entre deux chemins, et le délièrent. Quelques-uns « de ceux qui étaient là leur dirent : Que faites-vous? « Pourquoi déliez-vous cet ânon ? Ils répondirent « comme Jésus le leur avait ordonné ; et ils le leur « laissèrent emmener. » L'âne oriental a très souvent de belles formes, et on le voit fréquemment, dans la Bible, servir de monture aux princes et aux personnages illustres. Le choix que Notre Seigneur en fit marquait, par ce détail, l'accomplissement exact des prophéties qui annonçaient : « Dites à la fille de Sion » (Jérusalem) : « Voici que ton roi vient à « toi, plein de douceur, monté sur une ânesse et sur « l'ânon de celle qui porte le joug. »

Les apôtres attendaient impatiemment le retour des deux envoyés, car, pour la première fois, ils voyaient le Maître préparer une sorte de triomphe, en se faisant amener la monture des rois d'Israël. Il renonçait donc à se cacher plus longtemps ; il allait paraître et établir son royaume. Ce fut un transport d'allégresse. Quand l'ânon fut là, « ils posèrent sur lui leurs manteaux » en guise de housse.

Les larges pièces d'étoffe rectangulaires qui servaient de manteau en Orient se prêtaient fort bien à cette destination. Ils entouraient Jésus avec des cris de joie, et la foule, qui, depuis Béthanie, suivait Jésus, laissait déborder son enthousiasme. « Beaucoup étendaient leurs vêtements sur le chemin », en guise de tapis, sous les pas du Maître bien-aimé. La colline était alors plantée d'oliviers, de palmiers, de grenadiers, de figuiers : « Ils coupaient des branches d'arbre et en jonchaient la route », et Notre Seigneur s'avançait ainsi au milieu de leurs acclamations.

La route qu'il suivait, montant sur la colline des Oliviers, en atteint bientôt le sommet. De ce point, la ville sainte apparaissait tout d'un coup, dressant ses blanches murailles au-dessus des ravins. Jésus a sous les yeux Jérusalem couronnée de palais, et le temple dont les marbres blancs et les toits dorés resplendissent dans la magnifique clarté du matin : alors il voit en esprit ces murailles noircies par les flammes et l'incendie, renversées de fond en comble, ce temple splendide s'écrouler dans la même catastrophe ; ces enfants qui courent pleins de vie et de joie à ses côtés, il les voit calcinés et sanglants, étendus dans les rues de Jérusalem en ruines. C'est de ce lieu même où il se tient maintenant que Titus dirigera le siège et lancera ses légions à l'assaut. La pitié et la douleur lui arrachent des larmes au milieu de cette allégresse. « Quand « il fut près de la ville, en la voyant, il pleura sur « elle et dit : Si, toi aussi, tu avais reconnu, même « encore en ce jour, ce qui peut te donner la paix !

« Mais à présent c'est caché à tes yeux. Aussi des « jours viendront pour toi où tes ennemis t'environ- « neront d'un retranchement ; ils t'entoureront, te « presseront de toutes parts, t'abattront jusqu'à terre « avec les enfants qui sont dans ton sein, et ne lais- « seront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu « n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée. »

Cependant les acclamations entendues au loin avaient annoncé le Fils de David. Des maisons de la vallée et des tentes de pèlerins plantées à l'entour une grande foule sortit à sa rencontre, avec des palmes à la main. Les deux troupes se joignirent. « Et les foules qui précédaient Jésus, et celles qui « le suivaient, criaient : Hosannah au fils de David ! « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! « Hosannah au plus haut des cieux ! » Le mot hébreu « Hosannah », dont le sens est un appel à la protection divine : sauvez-le ! conservez-le ! répond à peu près à notre « vivat ! »

Les Pharisiens en conçurent de l'effroi. Où s'arrêterait cet enthousiasme ? Allait-il entraîner le peuple à quelque mouvement séditieux ? Et eux-mêmes, que devenaient-ils devant ce triomphateur ? Ils n'osèrent pas intervenir près de la foule, mais, s'adressant au Sauveur lui-même, ils lui dirent : « Maître, arrêtez vos disciples ». Mais il fallait que son caractère messianique fût publiquement reconnu, et il refusa nettement, en employant une locution proverbiale : « Je vous dis, répondit-il, que s'ils se taisent, les pierres elles-mêmes crieront. » Notre Seigneur entra donc triomphalement dans Jérusalem. La ville fut dans un grand émoi. Il y avait

alors un grand nombre d'étrangers, venus pour la Pâque, et la plupart d'entre eux ne connaissaient pas Jésus. Témoins de l'indescriptible enthousiasme soulevé autour de lui, ils « disaient : Qui est « donc celui-ci ? Le peuple leur répondait : C'est « Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée ». Le Dominateur annoncé pénètre ainsi dans son temple, escorté de la même foule. « Là, des aveugles et « des boiteux s'approchèrent de lui, et il les gué« rit. Les princes des prêtres et les Scribes, voyant « les miracles qu'il faisait et les enfants criant dans « le temple : Hosannah au fils de David ! s'indignè« rent, et ils lui dirent : Entendez-vous ce qu'ils di« sent ? » Mais Jésus leur ferma de nouveau la bouche : « N'avez-vous jamais lu » dans le psaume, leur répondit-il : « Vous avez mis votre louange « dans la bouche des enfants et de ceux qu'on allaite ! « Et ils se disaient les uns aux autres : Vous voyez « que nous ne gagnons rien, tout le monde court « après lui. »

Cependant, la foule, lassée, s'était écoulée peu à peu. Le soir arrivait. Les sanhédrites, réduits à dévorer leur dépit en ce jour de triomphe, retrouvaient avec la nuit la facilité de se venger. Rien de plus facile au milieu de la ville endormie que de saisir le Nazaréen. Jésus prévint le danger, en se retirant avec ses apôtres du côté de Béthanie.

Le lendemain, il quitta ce lieu, et revint avec ses disciples à Jérusalem. Il avait peut-être passé la nuit en prières ; on ne voit point qu'un repas lui ait été offert au soir de son triomphe, et peut-être

n'avait-il trouvé aucune nourriture dans la solitude où il s'était retiré. En chemin « il eut faim, et « voyant un figuier qui avait des feuilles, il alla « voir s'il y trouverait quelque chose. S'étant appro- « ché, il n'y vit que des feuillles, car ce n'était pas « le temps des figues ». Les figuiers de Palestine donnent deux récoltes, en juin et en août, mais, à cette époque, au mois de mars, le Sauveur savait bien qu'il n'y avait pas de fruit sur cet arbre. Cependant il le maudit : « Que jamais, dit-il, il ne « naisse un fruit de toi ! Et aussitôt le figuier fut « desséché. »

Etrange anathème, si l'on ne regarde que l'arbre, et miracle sans raison ; mais le prodige avait, au contraire, une signification profonde et terrible. La faim du Sauveur était aussi une faim mystique, celle de la conversion et du salut d'Israël. Il voulait, par ce miracle accompli aux portes de la ville, donner un grave avertissement au peuple et à Jérusalem, en leur montrant combien ils étaient infructueux, et quel châtiment les attendait. C'est comme une suite et une réalisation de la parabole du figuier stérile, l'exécution du parti conçu par le maître du champ. L'arbre est planté sur le bord de la route ; il semble porter des fruits, c'est une simple apparence, il n'a que des feuilles : Israël, planté pour ainsi dire sur le chemin de la grâce et de la miséricorde, cultivé par le Sauveur au prix de tant de fatigues, est demeuré stérile, sans produire autre chose que l'apparence menteuse d'une justice toute extérieure. Sans doute, beaucoup ont accueilli la foi, mais ce sont des in-

dividualités ; le peuple, en tant que peuple, ne s'est point converti, il n'a pas donné de fruits de salut. Ce miracle signifie la malédiction qui pèsera sur lui jusqu'à la fin des temps.

Cet incident n'arrêta pas la marche de Jésus. Il se rendait à Jérusalem pour y accomplir un nouvel acte d'éclat. En entrant, la veille, dans le temple, il l'avait trouvé envahi, comme au début de son ministère, par les traficants. Les cages des colombes, les troupeaux de bœufs et de brebis, les tables de changeurs encombraient les parvis, s'étalaient sous les portiques. Il n'avait rien voulu faire ce jour-là, mais il était résolu d'armer encore son bras pour venger la sainteté du temple souillé. Il vint donc, le lundi saint, et, sans doute, à coups de fouet, comme il l'avait déjà fait, « il commença « à chasser ceux qui vendaient et achetaient dans le « temple ; il renversa les tables des changeurs et les « sièges de ceux qui vendaient des colombes, et il ne « permettait pas qu'on transportât aucun objet à « travers le temple » pour passer d'un quartier de la ville à l'autre. « Il est écrit : Ma maison est une « maison de prière, leur disait-il, et vous en avez « fait une caverne de voleurs. » Rien ne résiste à son auguste courroux : vendeurs et acheteurs s'enfuient et se hâtent de se disperser ; mais les princes des prêtres et les autorités du temple voient là un empiètement sur leur droit. Jésus révélait par son acte leur cupidité et leur manque de foi, en présence du grand concour de pèlerins accourus pour la Pâque. Cette tolérance scandaleuse montre où

en étaient les chefs d'Israël, malgré une apparence de sainteté. Mais, par cette intrépide intervention, le Sauveur donnait à ses ennemis un nouveau motif de vouloir le perdre.

Cette journée se termina par sa rencontre avec des Gentils. C'étaient sans doute des prosélytes de la Syrie ou de l'Asie Mineure, venus à Jérusalem pour la fête. Ils avaient entendu parler de Jésus, dont le nom était dans toutes les bouches, de ses miracles et de son admirable doctrine ; de là un vif désir de le connaître personnellement. « Ils « s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïde « en Galilée, et ils le priaient, disant : Nous vou- « lons voir Jésus. » Philippe n'osa prendre sur lui de les présenter. « Il le dit à André, puis tous deux le dirent à Jésus. » Le Sauveur attendait évidemment ces Grecs, car il répondit aussitôt : « Voici l'heure où le Fils de l'Homme doit être glorifié », les ignominies de sa Passion, dont l'heure était désormais prochaine, devaient se transformer ensuite en une gloire éclatante. En forme solennelle, il dépeignit tout ensemble, par une frappante comparaison, la nécessité et les fruits de son sacrifice : « En vérité, « en vérité, je vous le dis, si le grain de froment « qui tombe dans la terre ne meurt pas, il demeure « seul, mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Mais si, d'une part, Jésus voyait son royaume près de s'étendre par toute la terre, et en témoignait sa joie, de l'autre, la prévision de ce que devait lui coûter cette conquête éveilla en lui l'horreur de la mort. Cette pensée de sa Passion imminente

remplit soudain son âme de tristesse et d'angoisse. C'était comme un avant-goût de l'affreuse agonie de Gethsémani. « Maintenant, mon âme est troublée, soupira-t-il, et que dirai-je ? Père, sauvez-moi de cette heure. » Dominant toutefois la faiblesse de la chair, il ajouta : « Mais c'est pour cette heure que je suis venu. Père, glorifiez votre nom », par ma mort volontaire ; qu'elle serve à manifester votre infinie grandeur. Au même instant : « une voix se fit enten-« dre dans le ciel, qui disait : Je l'ai déjà glorifié, « et je le glorifierai encore ». Le Père céleste avait déjà glorifié son nom dans son Fils au Jourdain, sur le Thabor, et par le don des miracles ; il le glorifierait ensuite par sa résurrection, par la foi de tous les peuples en lui, et en investissant l'Homme-Dieu d'une souveraine autorité sur toute la création. Cette voix avait retenti avec un tel éclat que « la « foule présente qui l'entendit crut à un coup de « tonnerre ; d'autres disaient : C'est un ange qui lui a parlé ».

Ce témoignage du Père n'était donc pas compris ; Jésus leur en expliqua la signification. « Ce n'est pas pour moi, dit-il, que cette voix s'est fait entendre. » Il savait, lui, quelle était son union avec son Père ; mais à ceux qui l'ignoraient ou refusaient d'y croire cette voix apportait un témoignage infaillible : « C'est pour vous. » Et il dévoila le mystère de cette glorification qui suivrait son supplice infamant. Ce serait le jugement et la condamnation de l'esprit du monde, la ruine de sa puissance par le sacrifice sanglant du Sauveur ; la défaite de Satan, comme prince du monde, et l'hu-

manité affranchie de la complète servitude où il l'avait tenue jusque là. A cette tyrannie du monde et de Satan succèderait le règne pacifique de Jésus-Christ, attirant tous les peuples à lui par son amour et sa douceur. « C'est maintenant, dit-il, le jugement « du monde ; c'est maintenant que le prince de ce « monde va être jeté dehors ; et moi, quand j'aurai « été élevé de terre (comme le serpent d'airain dans le désert, ainsi que Jésus l'avait déjà dit en employant la même expression) « j'attirerai tout à moi. » « Il disait cela indiquant de quelle mort il mourrait. » Surprenante et divine prophétie, dont tous les siècles voient l'accomplissement. L'attrait exercé sur tant d'âmes par le divin Crucifié la justifie chaque jour ; il ne s'explique d'ailleurs que par la grâce spéciale dont cette parole contenait la promesse.

Le peuple à qui Jésus s'adressait comprenait bien qu'il parlait de sa mort prochaine, mais cette idée choquait leurs préjugés concernant le Messie, qui, selon eux, devait établir un règne temporel impérissable. Ils détournaient en leur sens l'Écriture et les prophètes. « Nous savons par la loi, lui « dirent-ils, que le Christ doit demeurer à jamais. « Comment dites-vous donc qu'il faut que le Fils de « l'Homme soit élevé de terre ? Quel est ce Fils de « l'homme ? » Notre Seigneur ne s'arrêta pas à éclaircir les fausses idées des Juifs sur le Messie, ni à leur prouver par l'Écriture qu'il devait mourir, leurs esprits étaient trop prévenus ; mais il les exhorta à profiter des instants si courts, si rapides, qu'il devait passer encore au milieu d'eux. « Il « leur dit donc : La lumière est encore pour un peu

« de temps au milieu de vous. Marchez pendant que « vous la possédez encore, de peur que les ténèbres « vous surprennent. Pendant que vous avez la « lumière, croyez en elle et soyez des enfants de « lumière. »

Le matin du mardi, Jésus, qui avait passé cette nuit-là, comme les précédentes, hors de la ville, revint au temple avec ses disciples. « En passant, « ceux-ci virent le figuier desséché jusqu'à la racine, « et ils furent saisis d'étonnement. » Les paroles du Sauveur, ne visant que la stérilité future de l'arbre, ne leur avaient pas fait pressentir, ni remarquer sur l'heure le miracle. « Pierre, se souvenant (de ce qui s'était passé la veille) « dit : Maître, voici que le « figuier que vous avez maudit est desséché. » Le Sauveur n'entra pas dans une explication plus complète du sens de ce prodige, mais il profita de la surprise de ses apôtres pour leur donner une instruction pratique sur la puissance de la foi et de la prière qui les rendraient capables d'opérer des merveilles encore plus grandes, et non sans leur rappeler encore que le pardon des offenses est la condition indispensable pour être écouté de Dieu. « Si vous aviez la foi, leur dit-il, et si vous n'hé- « sitiez pas, non seulement vous feriez ce que j'ai « fait au figuier, mais encore, si vous disiez à cette « montagne (peut-être désignait-il le mont des Oliviers) : « Ote-toi de là, et jette-toi dans la mer, cela « se ferait. Et tout ce que vous demanderez avec « foi dans la prière, vous l'obtiendrez. Car si vous « remettez aux hommes leurs offenses, votre Père « céleste vous remettra aussi vos fautes (qui font

« obstacle à ses faveurs), mais si vous ne pardonnez « pas aux hommes, votre Père céleste ne vous par- « donnera pas non plus vos offenses. »

Le mardi saint fut le dernier jour du ministère de Jésus, car, le mercredi, il ne parut plus ni dans Jérusalem ni dans le temple. Mais les enseignements les plus graves remplirent cette journée, où la lutte contre les Pharisiens atteignit son plus haut point.

Les princes des prêtres, les Pharisiens, les docteurs de la loi n'avaient pas cessé de méditer par quels moyens ils pourraient compromettre Jésus devant le peuple, afin de pouvoir satisfaire leur haine par sa mort. Une députation fut chargée de venir lui tendre un nouveau piège, mais le Maître, par un seul mot, le retourna contre ses ennemis. « Comme il se promenait dans le temple, les prin- « ces des prêtres, les Scribes et les anciens vin- « rent à lui, et lui dirent : Par quelle autorité faites- « vous ces choses, et qui vous a donné le pouvoir de « les faire ? Jésus leur répondit : Je vous ferai aussi « une question ; répondez-moi, et je vous dirai par « quelle autorité j'agis. Le baptême de Jean était-il « du ciel ou des hommes ? » Et comme la question les jetait dans un grand embarras, Jésus insista : « Répondez-moi. Mais ils raisonnaient en eux-mê- « mes : Si nous répondons : du ciel, il nous dira : « Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui ? » au « témoignage qu'il rendait de moi. « Si nous disons : « des hommes, nous avons à craindre le peuple, car « tous regardaient Jean comme un vrai prophète. »

Et ces fameux interprètes de tous les oracles ne trouvèrent qu'une pitoyable défaite : « Ils répon-« dirent à Jésus : Nous n'en savons rien. — Moi « non plus, répliqua-t-il, je ne vous dirai pas par « quelle autorité je fais ces choses. »

Ayant ainsi réduit les docteurs au silence, le divin Maître se remit à instruire le peuple. Ce fut pour blâmer sévèrement les chefs de la nation, au moyen de trois paraboles d'une grande clarté, qui prédisaient en même temps le châtiment des coupables.

Dans la première de ces paraboles, où Dieu est représenté comme un père de famille, les publicains et les pécheresses sont symbolisés par le premier fils, d'abord rebelle, mais venu ensuite à résipiscence ; les chefs et les docteurs des Juifs, par le second, qui professe la soumission à son père, et lui est infidèle.

« Que vous en semble ? Un homme avait deux fils. « Il alla au premier et lui dit : Mon fils, va-t'en au-« jourd'hui travailler à ma vigne. — Je ne veux pas, « répondit celui-ci ; mais ensuite, touché de repentir, « il y alla. S'approchant de l'autre, le père parla de « même. — J'y vais, Seigneur, répondit celui-là, « et il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté « de son père ? — Le premier, lui disent-ils. Jésus « reprit : Je vous dis en vérité que les Publicains et « les courtisanes arriveront avant vous dans le royau-« me de Dieu. Car Jean est venu à vous par le che-« min de la justice, et vous n'avez pas cru en lui ; « tandis que les Publicains et les courtisanes ont cru

« en lui. Vous en avez été témoins, et ensuite vous « ne vous êtes pas repentis pour croire en lui. »

Pour mieux préciser sa pensée, le divin Maître ajouta une autre parabole dont ses ennemis ne purent méconnaître le sens. « Ecoutez cette autre parabole », dit-il au peuple.

« Un père de famille planta une vigne, l'entoura « d'une haie, y creusa un pressoir, y bâtit une tour, « la loua à des vignerons et partit pour un très long « voyage. Quand le temps des fruits arriva, il envoya « un de ses serviteurs auprès des vignerons, pour re- « cevoir d'eux le fruit de la vigne. Mais ceux-ci le « saisirent, le frappèrent et le renvoyèrent les mains « vides. Il leur envoya alors un autre serviteur ; « mais ils le blessèrent à la tête, l'accablèrent d'ou- « trages et le renvoyèrent les mains vides. Il en en- « voya encore un autre, et ils le tuèrent ; d'autres, « enfin, en grand nombre, qu'ils blessèrent et chas- « sèrent, qu'ils lapidèrent et mirent à mort. A la fin, « le maître se dit : Que ferai-je ? Je vais leur envoyer « mon fils bien-aimé. Il le leur envoya donc après « tous les autres, en se disant : Quand ils le verront, « peut-être le respecteront-ils.

« Lorsque les vignerons l'aperçurent, ils se dirent « entre eux : C'est l'héritier ; allons, tuons-le, et « l'héritage sera à nous. Ils le saisirent alors, le je- « tèrent hors de la vigne et le mirent à mort. Quand « donc le Maître de la vigne viendra, que fera-t-il « à ces vignerons ? Ils lui dirent : Ce sont des mé- « chants qu'il fera périr violemment ; puis il louera « sa vigne à d'autres vignerons, qui lui rapporteront

« du fruit à la saison. — Il viendra, en effet, reprit « Jésus, il fera périr ces vignerons et donnera la vi- « gne à d'autres.

« A ces paroles, quelques-uns dirent : A Dieu ne « plaise ! Mais Jésus les regardant ajouta : N'avez- « vous donc pas lu ceci dans les Ecritures : La pierre « que les constructeurs ont rejetée est devenue la « pierre angulaire ; c'est là l'œuvre du Seigneur, c'est « une merveille à nos yeux ? — C'est pourquoi, je « vous le dis, le royaume de Dieu vous sera enlevé « et sera donné à une nation qui lui fera produire ses « fruits. Et quiconque tombera sur cette pierre se « brisera, et si elle tombe sur quelqu'un, elle l'écra- « sera.

« En entendant cette parabole, les princes des « prêtres, les Pharisiens et les Scribes reconnurent « qu'il y parlait d'eux. Ils cherchaient donc en ce « moment à mettre la main sur lui ; mais ils crai- « gnaient la foule, parce qu'on le regardait comme « un prophète. Ils le laissèrent alors et s'en allè- « rent ».

La parabole est d'une clarté saisissante, et personne ne se trompe sur sa signification. Cette vigne est celle dont les prophètes ont si souvent parlé et dont Isaïe, en particulier, disait : « Mon bien-aimé avait une vigne sur une fertile colline : il l'environna d'une haie, en ôta les pierres et la planta d'un cep de choix. Il bâtit une tour au milieu et y creusa un pressoir. Il s'attendait qu'elle porterait des raisins, et elle n'a produit que des fruits sauvages. La vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël. » Que n'avait pas fait le Seigneur

pour son peuple ? Il l'avait entouré d'une barrière de commandements et d'institutions pour le séparer des autres peuples ; il avait écarté de sa vigne les pierres de scandale ; lui-même lui avait prodigué les soins les plus assidus ; mais les serviteurs, les prophètes, envoyés par lui, de temps en temps, pour demander compte de leur travail aux vignerons, les chefs et les docteurs du peuple, s'étaient vus méprisés, persécutés, livrés à la mort, comme Zacharie, Isaïe, Jérémie ; et voilà que le fils même du père de famille, député par lui, va devenir la sanglante victime de leur haine, parcequ'ils veulent à tout prix rester en possession de son héritage. Mais leur châtiment approche. Et quant à ce Fils, dont ils vont se débarrasser violemment, il apparaîtra, selon la parole du psaume, comme la pierre d'angle, le fondement indispensable du nouvel édifice élevé par le Seigneur. Ceux qui viendront se heurter contre elle s'y briseront comme un vase d'argile contre le rocher ; et ceux qui auront provoqué la vengeance divine seront écrasés par son poids.

La parabole des vignerons rebelles concernait l'histoire et résumait ce qui s'était passé au sein du peuple de Dieu ; celle du festin nuptial est une prophétie où se dévoilent les secrets de l'avenir par rapport au salut des hommes. C'est par là qu'elle diffère de celle proposée sur le même thème dans le banquet chez le Pharisien. Celle-ci avait pour but d'enseigner qu'il ne suffit pas de désirer le royaume glorieux du Messie, le ciel, mais que,

pour y arriver, il faut répondre à l'invitation du Maître nous appelant à son royaume terrestre, l'Eglise. Ici, il s'agit précisément de cette invitation; et le Sauveur déclare qu'Israël la repoussera. Par conséquent, non seulement il n'entrera pas dans l'Eglise, tandis que les Gentils répondront à l'invitation, mais encore, à cause de la révolte et du crime ajoutés à son refus, Israël sera condamné à la ruine temporelle. Cette parabole devient ainsi la suite et la confirmation des précédentes. En voici la première partie.

Quand ses ennemis se furent retirés confus,« Jé« sus reprit la parole, et, se servant encore de pa« raboles, s'exprima ainsi : Le royaume des cieux « est semblable à un roi qui célébra les noces de son « fils. Il envoya ses serviteurs appeler les invités aux « noces, mais ils ne voulaient pas venir. Il envoya « de nouveau d'autres serviteurs, avec cet ordre : « Dites aux invités : voici que j'ai préparé mon fes« tin; mes taureaux et mes animaux gras sont tués; « tout est prêt; venez aux noces. Mais ils n'en tinrent « aucun compte, et s'en allèrent l'un à sa ferme, « l'autre à son commerce. D'autres se saisirent de ses « serviteurs, les accablèrent d'outrages et les mirent « à mort. A cette nouvelle, le roi entra en colère ; il « envoya ses armées, fit périr ces homicides et brûla « leur ville ».

La seconde partie de la parabole est entièrement nouvelle. Elle annonce que l'invitation à entrer dans l'Eglise refusée par les Juifs sera portée aux pauvres païens, que les apôtres introduiront dans le banquet, sans examiner leurs vertus, pourvu

qu'ils répondent à l'appel divin. Et ils viendront en très grand nombre. Mais pour faire dignement partie de l'Eglise et être admis au ciel, il ne suffit pas d'entrer dans l'Eglise par la foi, il faut la charité, la grâce sanctifiante, symbolisée par la robe nuptiale ; et celui qui n'en serait pas paré mériterait d'autant plus le courroux du roi, au jour où il viendra, que son admission a été l'effet d'une bonté plus grande. « Alors il dit à ses serviteurs : « Les noces sont prêtes, mais ceux qui avaient été « invités n'en ont pas été dignes. Allez donc aux « carrefours des chemins, et invitez aux noces tous « ceux que vous trouverez. Ses serviteurs sortirent « sur les routes et rassemblèrent tous ceux qu'ils « trouvèrent, bons et mauvais ; et aux noces il y eut « affluence de convives. Or le roi entra pour voir les « convives, et il aperçut un homme qui n'était pas « revêtu de la robe nuptiale. Il lui dit : Ami, comment « es-tu entré sans la robe nuptiale ? Celui-ci resta « muet. Le roi dit alors à ses exécuteurs : Liez-lui « les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres « extérieures, là où seront les pleurs et les grincements de dents. Car beaucoup sont appelés, peu « sont élus ».

La conclusion de cette parabole, qui décrit l'union que le Fils de Dieu, envoyé par son Père, est venu contracter avec l'humanité par l'Église, résume tout l'enseignement. Elle s'adresse aux Juifs ; elle leur rappelle que beaucoup d'entre eux, que tous sont appelés à l'Église, mais que peu y entreront. Elle ne s'applique aux Gentils qu'en signifiant que tous, dans son sein, et par conséquent parmi

eux, ne seront pas sauvés. Mais il n'est nullement dit que le plus grand nombre de ceux qui appartiennent à l'Eglise seront rejetés. Parmi les Gentils admis au festin le Sauveur ne parle que d'un indigne. Le sens de cette conclusion diffère donc aussi du sens de celle énoncée dans les mêmes termes chez les Pharisiens, où il s'agissait spécialement de certains privilèges dans la récompense éternelle.

Les reproches et les menaces de Notre Seigneur avaient porté au comble l'irritation des Pharisiens. Il fallait à tout prix trouver moyen de le perdre. « Ils se concertèrent pour le surprendre dans ses paroles. » La haine contre lui les fit s'entendre pour cela avec les adversaires de leur parti national, les Hérodiens, favorables à l'ordre actuel établi par les Romains. On se mit d'accord sur une question qui devait infailliblement, semblait-il, soulever l'opinion du peuple contre Jésus ou donner sujet de le dénoncer comme révolutionnaire aux Romains, ce dont les Hérodiens se chargeraient volontiers. C'était la question de l'impôt prélevé par César. Les Juifs ne se soumettaient au tribut qu'en frémissant ; ils obéissaient, mais beaucoup parmi eux considéraient cette soumission comme contraire à la loi. Selon les zélateurs, on ne devait d'impôt qu'à Dieu, au temple et à ses prêtres. Le nouveau piège était donc très habilement tendu. Pour plus de précautions, les Pharisiens évitèrent de se mettre en avant, afin de ne pas éveiller la défiance du Sauveur. « Ils lui envoyèrent, avec les

« Hérodiens, quelques-uns de leurs disciples, hom-
« mes artificieux, qui feindraient d'être justes (scru-
« puleux à l'égard de la loi) pour le surprendre dans
« ses paroles, afin de le livrer à l'autorité et à la
« puissance du gouverneur. »

Disciples et Hérodiens s'approchèrent donc de Jésus, sans doute en feignant une discussion entre eux, et l'abordèrent avec des paroles de perfide flatterie, et d'une manière insidieuse, pour l'exciter à trancher le doute. « Maître, lui dirent-ils, nous « savons que vous êtes véridique, que vous ensei- « gnez la voie de Dieu en toute vérité, sans vous « inquiéter de personne, car vous ne regardez pas « la condition des hommes. Dites-nous que vous en « semble : est-il permis de payer le tribut à César ou « non ? » Si le Sauveur se prononçait pour les Romains, il perdait l'estime et la faveur du peuple, et se faisait rejeter comme prophète, car les Juifs attendaient un Messie qui leur apportât l'affranchissement et la liberté. S'il déclarait qu'il n'est pas permis de payer le tribut, on le dénonçait aux Romains comme perturbateur et séditieux.

« Mais Jésus, connaissant leur malice, répondit : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Appor- « tez-moi la monnaie du tribut. » Il se trouva justement, le Sauveur l'ayant ainsi prévu, que la pièce présentée n'était pas une monnaie juive, mais une monnaie romaine. Celle de cette époque portait en exergue : Tibère César, fils du divin Auguste. « Ils « lui apportèrent un denier. De qui est cette image « et cette inscription ? leur demanda-t-il. Ils répon- « dirent : de César. » Or. il était enseigné par les

rabbins qu'accepter la monnaie d'un roi, c'était reconnaître son autorité. La monnaie romaine ayant cours chez les Juifs, ils acceptaient donc, d'après leurs propres maîtres, le fait de la domination romaine, et ils ne pouvaient avec justice profiter de la sécurité et des avantages qu'elle leur assurait en en refusant les charges. Si César était leur maître, il fallait donc lui rendre ce que les sujets doivent à leur souverain : le respect, la soumission et le tribut. Cette obéissance a toutefois ses limites ; elle ne doit pas être servile jusqu'à faire ce que défend la loi divine. A Dieu, tout d'abord, sont dus la soumission, l'amour et le dévouement. Sans laisser aucune prise à l'un ou à l'autre des partis, le Sauveur renferme tout cela en une seule parole, qui, dans sa brièveté, marque la ressemblance et la distinction des deux pouvoirs, temporel et spirituel, la légitimité de l'un et de l'autre dans leurs limites respectives, et l'obligation de satisfaire à l'un et à l'autre, dans ces limites : « Rendez donc à César ce qui est dû à César, et « à Dieu ce qui est à Dieu. » Jésus a déjoué leur vain artifice sans se départir d'un calme et d'une douceur inaltérables, avec une sagesse toute divine. Ses ennemis eux-mêmes en furent frappés. « Ne « pouvant reprendre ses paroles devant le peuple, ils « admirèrent sa réponse et se turent; ils le laissè- « rent là et s'en allèrent. »

Ce fut le tour des Sadducéens d'entrer en lice. Jusqu'alors ils avaient dédaigné le prophète de Nazareth, et laissé aux Pharisiens le soin de dé-

fendre contre lui leurs observances, dont eux se raillaient. En ces derniers jours ils s'émurent pourtant, par crainte qu'un soulèvement contre Rome ne troublât leur paix. On sait que la morale épicurienne des Sadducéens rejetait l'immortalité de l'âme. La résurrection des corps n'était donc pour eux qu'une fausse croyance; en outre, ils ne reconnaissaient pour Ecriture sacrée que les livres de Moïse. Ils vinrent, moins poussés, semble-t-il, par la haine que par la curiosité et l'ambition de réussir là où les autres avaient échoué. Ils comptaient embarrasser Jésus par leurs subtilités, et répandre, au moyen d'un de leurs arguments favoris, le ridicule à la fois sur le dogme de la résurrection et sur ceux qui le défendaient, Jésus et les Pharisiens.

« Ce même jour, les Sadducéens, qui nient la ré« surrection, s'approchèrent de lui et lui dirent : « Maître, Moïse a dit : Si quelqu'un meurt sans en« fants, son frère épousera sa femme et suscitera « une postérité à son frère. » Cela s'appelait le mariage du lévirat, du mot « lévir », qui signifie beau-frère. « Or, il y avait parmi nous sept frères. Le « premier, ayant épousé une femme, mourut, et, « n'ayant pas de postérité, il laissa sa femme à son « frère. Il en fut de même du second et du troisième, « jusqu'au septième. Enfin, après eux tous, la fem« me mourut aussi. A la résurrection, duquel sera« t-elle donc la femme, puisque tous l'ont eue? » et pourront réclamer le même droit sur elle. Incapables de s'élever au-dessus des pensées charnelles, les rabbins pharisiens, qui devaient avoir répon-

se à tout, déclaraient gravement qu'elle serait la femme du premier mari.

La réponse de Notre Seigneur entr'ouvrit à ses interlocuteurs les portes du ciel, et leur révéla ce qu'ils n'avaient jamais soupçonné, la vie des bienheureux. « Vous êtes dans l'erreur, leur dit-il, d'a- « bord, et vous ne comprenez ni l'Ecriture, ni la « puissance de Dieu. » Par l'effet de cette puissance divine, les corps glorieux sont dans un état tout différent de la vie mortelle ; et quant à la résurrection des corps, les seuls livres saints admis par les Sadducéens suffisent sans recourir aux prophètes pour comprendre que l'Ecriture suppose tout au moins la vérité de ce dogme. « Les enfants du siècle », condamnés à mourir, poursuivit-il, « se marient et sont donnés en mariage » pour perpétuer la race humaine, « mais ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de la résurrection des morts ne prendront point de femmes et ne seront pas donnés en mariage; ils seront, comme les anges », dégagés des conditions de la matière et immortels comme eux, « enfants de Dieu et appelés à ressusciter ». Or, là où la mort ne fait pas de vide, il n'est pas besoin de mariage pour le combler. « Quant à la résurrection des morts, n'avez- « vous pas lu dans le livre de Moïse ce que Dieu dit « au milieu du buisson (le buisson ardent au milieu « duquel il lui apparut sur le Sinaï) : Je suis le « Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Ja- « cob ? » Ces paroles divines affirmaient une union, une alliance perpétuelle avec ces patriarches. Or, ils étaient morts depuis plusieurs siècles quand

Jéhovah les fit entendre. Comment supposer qu'il se déclarât l'ami, le bienfaiteur, le protecteur de ce qui n'existe plus et est retombé dans le néant ? Donc ces patriarches étaient vivants du temps de Moïse. « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais « le Dieu des vivants, conclut le Sauveur, et tous « vivent en lui. Vous vous trompez donc beaucoup. » « Sa divine sagesse triomphait une fois de plus des embûches tendues sous ses pas. « Le peuple « qui entendait tout cela était dans l'admiration, et « quelques Scribes s'écrièrent : Maître, vous avez « bien dit. »

« L'un de ceux-ci, qui avait entendu les Saddu-«céens, voyant que Jésus leur avait bien répondu », et désireux, semble-t-il, de s'instruire, « s'approche « de lui, et lui demande : Maître, quel est le plus «grand commandement de la loi ? » Cette question, qui paraîtrait absolument oiseuse à un chrétien, agitait alors tout esprit sérieux au milieu des futiles discussions de la synagogue. La synagogue, en effet, n'imposait pas au peuple moins de 613 préceptes, divisés en préceptes positifs et en préceptes négatifs ; et les docteurs étaient loin de s'accorder sur leur importance relative. Pour la plupart, la perfection consistait dans l'observation de pratiques purement extérieures, de ces traditions humaines que Jésus avait reproché aux Juifs de placer au-dessus de la foi divine. A ce Scribe, qui paraît avoir été d'intention sincère, il renouvela la réponse qu'il avait déjà faite : « Tu aimeras le Sei-« gneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton

« âme, de tout ton esprit. C'est là le premier et le « plus grand commandement. Mais le second lui est « semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-« même. Dans ces deux commandements sont ren-« fermés la loi et les prophètes. » Ces simples paroles dissipaient toutes les confusions et répandaient la lumière dans le cœur, en ramassant toute la Loi, en la ramenant à un devoir unique : aimer, aimer Dieu par-dessus toute chose, et le prochain en vue de Dieu.

Ravi d'une doctrine qui confirmait ce qu'il avait peut-être entrevu dans les livres saints, le Scribe en témoigna sa joie. « Maître, s'écria-t-il, vous avez bien dit! » Et il répétait une à une les paroles du Sauveur. « Vous avez dit avec vérité qu'il n'y « a qu'un seul Dieu, et qu'il n'y en a pas d'autre « que lui ; qu'on doit l'aimer de tout son cœur, de « tout son esprit, de toute son âme, de toute sa force, « et qu'aimer le prochain comme soi-même est quel-« que chose de plus grand que tous les holocaustes « et les sacrifices. » Ces derniers mots, tirés du prophète Osée, et que le Scribe ajoutait, montrent le soin qu'il apportait à étudier les Ecritures. Jésus en fut touché, et voyant qu'il avait sagement répondu, il lui dit : « Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. »

Les Pharisiens, plus troublés que jamais après l'échec de leurs émissaires, s'étaient réunis et surveillaient d'un œil inquiet celui qu'ils n'osaient plus affronter. Jésus les vit « rassemblés », et, sans attendre cette fois qu'ils l'interrogeassent, il leur

adressa la parole. C'était pour leur faire constater, d'après l'Ecriture elle-même, que le Christ avait une origine bien supérieure à sa filiation humaine. « Que vous semble du Christ ? leur demanda-t-il. « De qui est-il fils ? » De qui doit-il descendre ? Les saints livres ne permettaient pas d'hésitation à cet égard. « Ils répondirent : De David. — Comment, « alors, reprit Jésus, David lui-même, inspiré par « l'Esprit de Dieu », et par conséquent, exprimant la vérité indiscutable, « l'appelle-t-il son Seigneur ? » Et il leur cite les premières paroles d'un psaume du saint roi, dont l'application au futur Messie, fils de David, ne faisait pas doute : « Le Seigneur (Dieu) « a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, « jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à être l'esca- « beau de vos pieds. Ainsi David l'appelle lui-même « son Seigneur ; comment donc est-il son fils ? » En effet, un fils est inférieur à son père ; or David s'adresse dans ce passage au Messie comme à son supérieur. Il suivait de là que, d'après la révélation faite au saint roi, le Messie qui devait naître de sa race serait beaucoup plus qu'un de ses descendants, et qu'au-dessus de cette origine terrestre il en avait une toute céleste. Pour répondre, les Pharisiens n'auraient eu qu'à le reconnaître, mais la passion les aveuglait. « Et personne ne pouvait lui ré- « pondre. Ils se turent, et depuis ce moment per- « sonne n'osa plus l'interroger. Et le peuple l'écou- « tait avec joie. »

Se tournant alors vers ce peuple que les Pharisiens, les Scribes, les docteurs de la loi conduisaient

à sa perte, Jésus voulut révéler solennellement à ces pauvres brebis de son troupeau que leurs gardiens n'étaient que des loups. Le Sauveur méconnu, présent dans son temple pour la dernière fois, y fit retentir contre eux le cri de la malédiction : malheur à l'hypocrisie qui s'oppose au règne de Dieu, à la cupidité, au faux zèle, à l'interprétation déloyale des préceptes ; malheur à la religion d'apparence, à la pureté qui n'atteint pas l'intérieur, à la corruption qui se dissimule, à la haine qui persécute.

« Jésus se mit donc à dire aux foules et à ses dis-« ciples : Les Scribes et les Pharisiens sont assis « sur la chaire de Moïse ; observez et faites tout ce « qu'ils vous diront, mais ne conformez pas votre « conduite à la leur, car ce qu'ils disent, ils ne le font « pas. Ils attachent des fardeaux lourds et insuppor-« tables et les mettent sur les épaules des autres ; « mais ils se gardent bien de les remuer, même du « bout du doigt. Défiez-vous des Scribes, car ils ac-« complissent toutes leurs actions pour être vus des « hommes. Ils se font de larges phylactères et des « franges démesurées. Ce qu'ils aiment, ce sont les « premières places dans les festins, les premiers « sièges dans les synagogues, c'est qu'on les salue « sur la place publique et qu'on les appelle maîtres.

« Pour vous, ne vous faites pas appeler maîtres, « car vous n'avez qu'un Maître et vous êtes frères. « Ne donnez à personne le nom de père sur la terre ; « vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Ne « vous appelez pas non plus docteur, car vous « n'avez qu'un Docteur, le Christ. Celui qui est « plus grand parmi vous sera votre serviteur ; mais

« celui qui s'élève sera humilié, tandis que celui qui
« s'humilie sera élevé.

« Malheur donc à vous, Scribes et Pharisiens hy-
« pocrites, parce que vous fermez aux hommes le
« royaume des cieux : vous n'y entrez pas, et vous
« ne permettez pas qu'on y entre.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocri-
« tes, qui dévorez les maisons des veuves, sous pré-
« texte d'y prier longuement ; votre jugement en
« sera plus étendu et votre condamnation plus
« grande.

« Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypo-
« crites, parce que vous parcourez la mer et le dé-
« sert pour faire un seul prosélyte, et quand il l'est
« devenu, vous en faites un fils de l'enfer, deux fois
« pire que vous.

« Malheur à vous, guides aveugles qui dites : Jurer
« par le temple, ce n'est rien ; mais quand on jure
« par l'or du temple, on est obligé. Insensés et
« aveugles ! lequel donc est le plus important, de
« l'or ou du temple qui sanctifie l'or ? Jurer par
« l'autel ce n'est rien ; mais quand on jure par
« l'offrande qui est placée dessus, on est obligé.
« Aveugles ! lequel est le plus important, de l'offran-
« de ou de l'autel qui sanctifie l'offrande ? Jurer par
« l'autel, c'est jurer par lui, et par toutes les choses
« qui sont dessus ; jurer par le temple, c'est jurer
« par lui, et par celui qui y habite ; et jurer par le
« ciel, c'est jurer par le trône de Dieu et par celui
« qui y siège.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocri-
« tes, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du

« cumin, et qui négligez ce qu'il y a de plus grave « dans la loi : la justice, la miséricorde et la fidélité. « Il fallait faire l'un et ne pas omettre l'autre, guides « aveugles, qui filtrez le moucheron et avalez le « chameau !

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypo- « crites, qui purifiez l'extérieur de la coupe et du « plat, mais qui à l'intérieur êtes pleins de rapine « et d'impureté. Aveugles Pharisiens ! purifiez donc « d'abord l'intérieur de la coupe et du plat, afin que « l'extérieur devienne pur aussi.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocri- « tes, qui ressemblez à des sépulcres blanchis, de « belle apparence au dehors, mais au dedans pleins « d'ossements de morts et de toutes les pourritures. « Vous aussi, au dehors, vous paraissez justes aux « yeux des hommes, mais au dedans vous êtes rem- « plis d'hypocrisie et d'iniquité.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocri- « tes, qui bâtissez les sépulcres des prophètes et em- « bellissez les tombeaux des justes, en disant : Si « nous avions été au temps de nos pères, nous ne « nous serions pas associés à eux pour verser le sang « des prophètes. Mais par là vous témoignez vous- « mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué « les prophètes. Mettez le comble à la mesure de vos « pères. Serpents, engeance de vipères ! comment « vous soustrairez-vous au jugement de l'enfer ?

« En effet, je vous envoie des prophètes, des sages, « des Scribes. Vous tuez et crucifiez les uns, vous « flagellez les autres dans vos synagogues et vous « les poursuivez de ville en ville, afin que retombe

« sur vous tout le sang des justes qui a été versé « sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au « sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez « mis à mort entre le temple et l'autel. Je vous le « dis, en vérité, toutes ces choses retomberont sur « cette génération.

« Jérusalem, Jérusalem, qui, tues les prophètes et « lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois « j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule « rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as « pas voulu ! Aussi votre maison vous sera laissée « déserte ; car je vous dis, vous ne me verrez plus « désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni « celui qui vient au nom du Seigneur. »

Répétées en ce dernier jour de son ministère, ces paroles de Jésus se rapportaient à son dernier avènement, à l'approche duquel les Juifs reviendront à lui et le salueront par cette acclamation messianique. Ainsi, tout en menaçant de sa colère ses concitoyens endurcis, il leur donnait une espérance de salut, à la condition de croire en lui.

Cette journée si orageuse eut cependant son doux rayon de soleil, fugitif, mais consolant. Notre Seigneur était sur le point de quitter le temple. Avant de descendre du parvis supérieur, il s'arrêta dans l'espace ouvert aux femmes, en face des troncs où l'on déposait les offrandes pour l'entretien du temple. « Et s'étant assis vis-à-vis du tronc, regardait « de quelle manière le peuple y jetait de l'argent, et « plusieurs riches en mettaient beaucoup. » Ils y déposaient avec ostentation leurs largesses ; l'argent

roulait avec bruit dans les orifices semblables à des pavillons de trompettes. Or, « une pauvre femme, « étant venue, y mit deux pièces ayant la valeur « d'un quart d'as ». C'était environ deux centimes de notre monnaie. Quel contraste entre l'obole de cette humble femme et les somptueuses offrandes des riches ; entre sa pauvreté et la magnificence du temple, et surtout entre le désintéressement de cette indigente, sa dévotion, et la cupidité, la légèreté d'esprit, l'incrédulité des Juifs qui ont les honneurs et l'opulence ! Le Sauveur en fut touché et la récompensa sur-le-champ par une louange, prélude de la récompense éternelle. « Il appela ses « disciples et leur dit : Je vous dis en vérité que « cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui « ont mis dans le tronc ; car eux ont mis dans leurs « offrandes à Dieu ce dont ils abondaient, mais elle « de ce qui lui manquait ; elle a mis ce qu'elle avait « pour vivre. » Les hommes n'en auraient pas jugé ainsi, mais Dieu connaît le fond des cœurs et la valeur de chacun de nos actes. Combien d'humbles chrétiens, de condition pauvre, mais généreux par esprit de foi et d'amour, à l'exemple de cette humble veuve, peuvent aussi trouver leur consolation et leur récompense dans les paroles de Jésus !

« Jésus sortait du temple et s'en allait. Ses disci- « ciples s'approchèrent de lui et lui dirent : Maître, « voyez quelles pierres et quelle structure ! » Ils admiraient d'autant plus la splendeur du monument que le Maître venait de prédire sa ruine. Le temple, en effet, avec ses murs revêtus d'or, ses portes

couvertes de métaux précieux, ses mosaïques, ses vastes parvis, ses somptueux portiques, était alors une des merveilles du monde. Cette merveille allait-elle disparaître et faire place à un spectacle d'ignominie ? Cependant la sentence était portée, et Notre Seigneur la confirma en leur répondant : « Voyez-« vous tout cela ? En vérité, je vous le dis, il n'en « restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruite. » Ce fut son adieu au temple. Trente-cinq ans plus tard, le sanctuaire s'écroulait, sans qu'on ait jamais pu le relever.

La petite troupe sortit du temple, traversa la gorge du Cédron et gravit la colline des Oliviers. « Là, Jésus s'assit en face du temple », et avant de s'éloigner vers Béthanie, il regarda la ville où il allait bientôt mourir. Son regard embrassait le théâtre de sa Passion. Les apôtres s'étaient d'abord tenus un peu à l'écart, respectant la méditation de leur Maître. Mais eux-mêmes avaient l'esprit agité par ce qu'ils venaient d'entendre, et se demandaient quand on verrait s'accomplir ces sinistres événements. Bientôt, Pierre, Jacques, Jean et André s'approchèrent pour l'interroger en particulier, et lui demandèrent : « Dites-nous quand ces choses « arriveront, et quel sera le signe de votre avène-« ment et de la consommation des siècles. » Dans leur pensée et dans leur question, les apôtres, imbus des préjugés judaïques, unissaient le jugement de Jérusalem et le jugement dernier. Pour les Juifs, le temple de Jérusalem devait durer autant que le monde, et leur ruine serait celle de l'univers. Notre Seigneur unit à dessein dans sa réponse

ce que ses disciples n'avaient pas séparé. Les prophètes n'avaient pas davantage disjoint ces deux événements, parce que tous deux constituent le même fait divin, c'est-à-dire le commencement et la consommation du règne de Jésus-Christ sur la terre. Le châtiment de Jérusalem est un signe, une prophétie et une figure du jugement dernier. Israël qui, par toute son histoire, est l'image du royaume du Messie, l'est encore dans le grand avènement qui marque la fin de cette histoire. Le jugement dernier marque la fin du royaume du Messie sur la terre.

Jésus ne voulut pas dissiper la confusion établie dans les esprits entre ces deux catastrophes ; elle servirait à tenir les premiers disciples dans une attente continuelle et vigilante. Il ne jugea pas davantage à propos de déterminer les temps, car une claire vue de l'avenir les aurait jetés dans le désespoir ou la présomption. Il prit donc le soin d'envelopper sa pensée d'un langage figuré, de joindre des événements qui ont tant de points semblables, et de le faire comme celui qui voit tout dans un présent éternel, et pour lequel mille ans ne sont qu'un jour. Mais s'il préfère donner à ses disciples d'utiles renseignements plutôt que de découvrir à leurs yeux les choses futures, il indique cependant les signes particuliers de l'un et l'autre jugement ; et quoique l'un ou l'autre de ces traits ne puisse être appliqué avec certitude, leur ensemble ne laisse pas d'hésitation pour distinguer la profondeur différente des deux perspectives ouvertes par ses oracles.

Ce sont les dernières prophéties de Jésus. La scène est extrêmement tragique. Sur les pentes du mont des Oliviers, peut-être à l'endroit même où il a pleuré sur la ville sainte, il est assis, entouré de ses apôtres, et le visage tourné vers la grande cité. Sous les derniers rayons du soleil couchant, Jérusalem offre à ses regards les magnifiques constructions de son temple dans toute leur beauté et tout leur éclat. Mais Jésus regarde avec douleur cette ville orgueilleuse et obstinée ; ce que l'œil de l'homme ne voit point, Jésus le voit. Lentement, mais par un progrès redoutable, le châtiment se prépare de tous côtés et la ruine menace Jérusalem. Le Sauveur soulève le voile mystérieux de l'avenir. En sa qualité de prophète, de juge et de roi, il annonce la chute de la cité qui tue les prophètes et qui va mettre à mort un Dieu. En même temps, il décrit le jugement général du monde et le retour triomphant du Christ mis à mort, quand il viendra dans sa gloire pour prononcer sur l'humanité tout entière la sentence qui rendra à chacun selon ses œuvres.

En ce qui concerne le temple, Jérusalem et le peuple, le Sauveur leur prédit une destinée épouvantable, et il en décrit les horreurs ; il en indique les signes avant-coureurs, qui, d'ailleurs sur plus d'un point, seront les mêmes pour le jugement dernier ; il instruit ses apôtres sur la conduite qu'ils devront tenir à l'apparition de ces signes et leur donne plusieurs conseils salutaires.

« Jésus, répondant à ses apôtres, commença par « dire : Prenez garde que personne ne vous sé-

« duise, car beaucoup viendront en mon nom, disant : « Je suis le Christ, et ils en séduiront plusieurs. Vous « entendrez parler de guerres et de bruits de com« bats ; n'en soyez pas effrayés, car il faut que ces « choses arrivent, mais ce ne sera pas encore la fin. « Alors se soulèveront peuple contre peuple et royau« me contre royaume ; il y aura des pestes, des fa« mines et des tremblements de terre en divers lieux, « des choses terrifiantes dans le ciel, et de grands « signes. Mais tout cela n'est que le commence« ment des douleurs. Avant tout cela ils jetteront les « mains sur vous et vous persécuteront, vous livrant « aux synagogues et aux prisons, vous traînant de« vant les rois et les gouverneurs à cause de mon « nom. Mais cela vous arrivera pour rendre témoi« gnage. Mettez donc dans vos cœurs de ne pas pré« méditer comment vous répondrez, car je vous « donnerai moi-même une bouche et une sagesse à « laquelle ne pourront résister ni contredire tous vos « adversaires. Vous serez livrés par vos pères et vos « mères, par vos frères, vos parents, vos amis, et ils « mettront à mort quelques-uns d'entre vous. Mais « pas un de vos cheveux ne périra. Vous posséderez « vos âmes dans la patience. Beaucoup de faux « prophètes s'élèveront et séduiront beaucoup de « monde ; et parce que l'iniquité aura abondé, la « charité de plusieurs se refroidira. Mais celui qui « aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. Cet évan« gile du royaume sera prêché dans le monde en« tier, en témoignage à tous les peuples. Et alors « viendra la consommation.

« Lors donc que vous verrez l'abomination de la

« désolation, prédite par le prophète Daniel, pré-
« sente dans le lieu saint, alors, que ceux qui sont
« dans la Judée fuient vers les montagnes ; que celui
« qui est sur le toit ne descende pas dans la maison
« pour emporter quelque chose, et que celui qui est
« aux champs ne revienne pas pour chercher sa tu-
« nique » langage imagé, pour exprimer la soudaineté de la surprise, « et priez pour que votre fuite ne
« vienne pas en hiver ou pendant le sabbat. Mais
« malheur aux femmes enceintes et à celles qui allai-
« teront, car il y aura une grande détresse dans le
« pays et une colère contre le peuple ; ils tomberont
« sous le tranchant du glaive et seront emmenés
« captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera
« foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que
« les temps des nations soient accomplis. Car ce sont
« là des jours de vengeance, afin que s'accomplisse
« tout ce qui est écrit », prédit par les prophètes.
« Ces jours seront des tribulations telles qu'il n'y en
« a point eu de semblables depuis le commencement
« des créatures que Dieu a formées, et qu'il n'y en aura
« jamais. Et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours,
« aucune chair n'aurait été sauvée, mais, à cause
« des élus, il les abrégera. Alors si quelqu'un vous
« dit : Le Christ est ici ! Il est là ! Ne le croyez pas,
« car de faux christs et de faux prophètes s'élève-
« ront, et ils feront de grands signes et des prodi-
« ges, de sorte que les élus eux-mêmes, s'il se pou-
« vait, seraient induits en erreur. Voilà que je vous
« l'ai prédit. »

L'histoire confirme la vérité de cette prophétie de la manière la plus frappante, et dans ses détails.

Les ravages causés par la peste et la famine, la terreur produite par de fréquents tremblements de terre sont attestés par les historiens profanes de cette époque. L'empire romain, c'est-à-dire presque tout le monde connu, si paisible depuis la victoire d'Auguste, entra en commotion. On vit s'ébranler les Gaules, l'Espagne, tous les royaumes dont l'empire était composé ; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes les autres qui étaient répandues en Orient et en Occident, se ruer les unes contre les autres, et traverser le monde d'une extrémité à l'autre, sous la conduite de leurs empereurs, pour décider leurs querelles par de sanglantes batailles. Pendant ce temps, la persécution sévissait contre les chrétiens, parmi les Juifs, à Rome, où saint Pierre et saint Paul étaient mis à mort, et où les supplices des martyrs faisaient l'ornement des fêtes de Néron. Depuis plusieurs siècles, les Juifs n'avaient plus eu de faux prophètes ; jamais il n'en parut autant que dans les temps qui suivirent la mort de Notre Seigneur. L'historien Josèphe compte une foule de ces imposteurs qui attirèrent le peuple au désert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance. La Judée ne fut pas la seule province exposée à ces illusions, elles se répandirent dans tout l'empire, et la séduction exercée par de fausses doctrines soutenues par de faux miracles était telle que les élus eux-mêmes, si la grâce divine ne les avait secourus, seraient tombés. L'enfer se déchaînait contre l'empire naissant du Christ.

Toutefois Jésus n'avait annoncé ces maux que comme des signes avant-coureurs de la ruine des Juifs; ils marquaient le commencement de leurs tribulations ; le temps de se soustraire à la catastrophe ne viendrait pas aussitôt. Ce temps, il l'avait précisé par des signes particuliers : une ceinture de fossés et de forts dressés autour de Jérusalem par les armées, et l'abomination de la désolation présente dans le temple. Ce serait à ce moment qu'il faudrait fuir. Mais déjà les grondements des foudres divines roulaient au-dessus de l'ingrate et rebelle cité. Le Talmud des Juifs relate que quarante ans avant sa ruine, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges ; un fameux rabbin s'écria un jour : O temple, qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même? Josèphe et Tacite rapportent qu'un bruit affreux fut entendu par les prêtres dans le sanctuaire, le jour de la Pentecôte, et qu'une voix en partit : Sortons d'ici ! Sortons d'ici ! Les anges de Dieu déclaraient hautement qu'ils abandonnaient ce temple désormais réprouvé. Ce prodige n'avait eu que ses ministres pour témoins ; Josèphe en rapporte un autre qui éclata devant tout le peuple, et dont on n'a point vu d'autre exemple. Quatre ans avant que la guerre judaïque contre Rome éclatât, un paysan se mit à crier : Une voix est sortie de l'Occident, une voix est sortie du côté des quatre vents : voix contre Jérusalem, voix contre le temple; voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées ; voix contre tout le peuple. Depuis ce temps, ni jour, ni nuit, il ne cessa de crier : Malheur, malheur à Jérusalem ! Il re-

doublait ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignaient, ceux qui le maudissaient, ceux qui pourvoyaient à ses besoins n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : Malheur à Jérusalem ! Il fut pris, interrogé et condamné au fouet par les magistrats : à chaque demande et à chaque coup il répondait, sans jamais se plaindre : Malheur à Jérusalem ! Renvoyé comme un insensé, il courait tout le pays en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher, et sans que sa voix s'affaiblît. Au temps du dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : Malheur au temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple ! A la fin il ajouta : Malheur à moi-même ! et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine. Ne dirait-on pas que la vengeance divine s'était incarnée dans cet homme, qui ne subsistait que pour prononcer ces arrêts ?

La chute de Jérusalem arriva l'an 70 après la naissance de Jésus-Christ. Les Juifs avaient toujours supporté impatiemment le joug des Romains. Séduits par leurs faux prophètes, ils se révoltèrent en 65. Conduite d'abord contre eux par Certius, gouverneur de Syrie, la guerre fut menée mollement ; Jérusalem subit, mais à la distance de six milles, un premier siège où le général romain négligea de pousser ses avantages jusqu'au bout. Vespasien, qui le remplaça, fut plus énergique et les serra de plus près. La division s'était mise parmi

les Juifs. Trois factions déchiraient la malheureuse ville. Les combats du dehors coûtaient moins de sang au peuple que ceux du dedans. Un moment après les assauts soutenus contre l'étranger, les citoyens recommençaient leur guerre intestine. Non contents de remplir les portiques du temple de combats et de sang, ils se jouèrent des fonctions saintes et tirèrent au sort un souverain Pontife. Le hasard désigna en dehors de la tribu de Lévi un paysan ; ils le revêtirent des ornements du grand-prêtre et le forcèrent d'accomplir les rites sacrés. C'était bien l'abomination de la désolation dans le lieu saint, horriblement profané. Les disciples du Christ reconnurent à ces signes qu'il était temps de s'éloigner de la ville maudite ; ils se retirèrent dans la petite ville de Pella, aux confins de la Judée et de l'Arabie, ainsi que le rapportent les plus anciens historiens ecclésiastiques.

Un peu plus tard, les chrétiens n'auraient pas échappé. Titus, chargé par son père Vespasien, proclamé empereur, de continuer le siège, y déploya une vigueur extrême. Il vint camper à une lieue de Jérusalem et en ferma toutes les issues, en construisant une effroyable circonvallation qui ne laissait plus aucune espérance à ses habitants, et comme c'était l'époque de la Pâque, tout un peuple s'y trouva renfermé.

Cependant le jeune prince ne voulait pas perdre ce peuple ni détruire la ville sainte. Plusieurs fois, il leur avait offert le pardon, et même quand ils ne pouvaient plus échapper de ses mains, il leur députa Josèphe, un de leurs capitaines, un de leurs

prêtres fait prisonnier dans cette guerre en défendant son pays. Toutes les instances de cet envoyé furent vaines ; les Juifs, séduits par leurs faux prophètes, repoussèrent tous ses avis. Ils étaient cependant réduits à l'extrémité. La famine se faisait sentir avec toutes ses horreurs ; on mangeait les cadavres des morts, et l'on vit une mère tuer son enfant pour le dévorer. Bien plus, la ville était déjà prise, et ces insensés croyaient encore aux imposteurs qui leur annonçaient le jour de la délivrance.

Titus, ayant pris la forteresse Antonia, poussa ses travaux jusqu'au temple et se rendit maître des deux galeries extérieures, il fit ensuite attaquer la seconde enceinte et mettre le feu aux portes, en ordonnant néanmoins de conserver le corps de l'édifice. Mais un soldat romain, poussé, dit l'historien Josèphe, par une inspiration divine, prit un tison enflammé, et, se faisant soulever par ses compagnons, il le jeta dans une des salles qui tenaient au santuaire. Le feu prit aussitôt, pénétra à l'intérieur et consuma entièrement le temple, malgré les efforts de Titus pour arrêter l'embrasement. Les Romains massacrèrent tout ce qui se trouvait dans la ville et mirent tout à feu et à sang. Le siège avait duré sept mois ; onze cent mille Juifs y périrent, et soixante-dix-neuf mille furent emmenés en captivité. La ville fut rasée de fond en comble à l'exception de trois tours. Titus, victorieux, ne voulut pas recevoir les félicitations des peuples ennemis des Juifs. Tant de signes extraordinaires, la colère de Dieu si marquée, et sa main qu'il voyait

présente, lui firent déclarer qu'il ne pouvait s'attribuer un triomphe, et quoique ce païen ne connût pas le secret de la vengeance divine, il proclama qu'il en avait seulement été l'instrument.

La malédiction de Dieu ne cessa pas de peser sur le temple et sur les Juifs ; le ciel et la terre s'effaceraient plutôt que sa parole. Plus tard, Julien l'Apostat, dans sa haine contre le Christ, voulant faire mentir son oracle, excita les Juifs à rebâtir leur temple ; il leur donna des sommes énormes et les assista de toutes ses forces. L'issue de cette tentative impie fut un honteux échec. Les historiens ecclésiastiques ne sont pas seuls à le constater. Un païen, Appien Marcellin, panégyriste de ce prince, le rapporte en ces termes : « Pendant qu'Alypius, aidé du gouverneur de la province, avançait l'ouvrage autant qu'il pouvait, de terribles globes de feu sortirent des fondements qu'ils avaient d'abord ébranlés par des secousses violentes ; les ouvriers qui recommencèrent plusieurs fois l'ouvrage furent brûlés à diverses reprises ; le lieu devint inaccessible, et l'entreprise cessa. »

La ruine de Jérusalem était la figure de l'immense catastrophe qui doit mettre fin à l'existence du monde terrestre. Voilà pourquoi Notre Seigneur, dans sa prophétie, passe sans transition du premier événement à l'autre. Ils auront d'ailleurs des signes communs, en particulier l'apparition des faux prophètes. Au moment d'en venir au jugement dernier, et après avoir dit à ses disciples : Je viens de vous prédire le sort de Jérusalem, il relie encore ce signe à l'approche de la fin du monde et à l'annonce de

la vengeance divine qui saisira soudainement les coupables partout où ils se trouveront. Il décrit l'effroyable bouleversement de la nature qui précèdera le jugement dernier, la frayeur horrible dont les hommes seront saisis, l'apparition triomphante de sa croix et la consternation des hommes à sa vue, car tous auront en lui leur juge, mais ceux surtout qui l'auront méconnu, outragé, se frapperont la poitrine avec des gémissements. « Si donc « on vous dit : Voici le Christ dans le désert, ne sor- « tez pas ; le voici dans le lieu le plus retiré de la « maison, ne le croyez pas. Car comme l'éclair paraît « de l'Orient et se montre jusqu'à l'Occident, ainsi en « sera-t-il de l'avènement du Fils de l'Homme : par- « tout où sera le corps, les aigles se rassembleront. Ces jours-là, à la suite de cette tribulation, il y « aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans « les étoiles. Le soleil s'obscurcira, la lune ne don- « nera plus sa lumière et les étoiles tomberont du « ciel. Sur la terre, les nations seront dans l'effroi, au « bruit confus de la mer et des flots, et les hommes « sècheront de frayeur, dans l'attente de ce qui devra « se passer dans tout l'univers. Car les puissances « même des cieux seront ébranlées. Alors le signe du « Fils de l'Homme apparaîtra dans le ciel, et toutes « les tribus de la terre se lamenteront, et elles ver- « ront le Fils de l'homme venant sur les nuées du « ciel avec une grande puissance et une grande ma- « jesté. Il enverra ses anges, avec la trompette et « une voix éclatante, pour rassembler ses élus des « quatre vents du ciel, depuis une extrémité jusqu'à « l'autre. Apprenez une comparaison prise du

« figuier. Quand ses branches sont déjà tendres, et « que ses feuilles naissent, vous savez que l'été est « proche ; de même, lorsque vous verrez ces choses, « sachez que le Fils de l'Homme est proche, qu'il est « aux portes. En vérité, je vous le dis, cette génération ou cette race », celle contemporaine des faits prophétisés : celle vivant lors de la chute de Jérusalem, et celle qui sera témoin des derniers jours du monde ; ou peut-être plutôt le peuple Juif qui doit subsister jusque-là, « cette génération ne passera pas « sans que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la « terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »

Les apôtres avaient demandé à Notre Seigneur : Quand ces choses arriveront-elles ? Le Sauveur a déjà annoncé plusieurs fois que l'avènement de sa justice serait inopiné. Il veut que les hommes se tiennent toujours prêts à comparaître devant lui. Pour couper court à toute recherche sur cette question, il ajoute : « En ce qui concerne le jour et l'heure, « personne n'en sait rien, ni les anges du ciel, ni le « Fils : le Père seul le connaît ». Jésus a déjà parlé d'une manière semblable. Le Fils sait quand finira le monde, car le Fils unique de Dieu connaît nécessairement tout ce que connaît son Père. Mais en tant que notre Docteur et l'interprète des volontés de son Père, qui ne voulait pas donner aux hommes cette connaissance, il ne savait pas l'heure d'une science qu'il pût communiquer ; c'est comme s'il ne la savait pas. Il répondait de la même manière qu'un confesseur, interrogé sur ce qu'il ne peut pas dire, répond, sans crainte de blesser la vérité, qu'il ne sait pas.

Il en est à peu près de la mort de chaque particulier comme de la fin du monde ; dans l'un et l'autre cas l'événement se produit par surprise. C'est pourquoi tous doivent s'appliquer les conseils de vigilance et de prière que le Sauveur paraît adresser seulement à ceux qui verront les derniers jours : veiller, prier comme si le salut ne dépendait que de nous seuls ; et prier, parce qu'il dépend encore plus de Dieu ; la prière attire la grâce, la vigilance fait que la grâce n'est pas donnée en vain.

« Ouvrez les yeux, veillez et priez. Prenez garde « à vous, afin que vos cœurs ne soient pas appesan- « tis par les excès du manger et du boire et par les « soucis de cette vie, de sorte que ce jour-là fonde « sur vous à l'improviste. Car il s'abattra comme un « filet sur tous ceux qui vivent à la surface de la « terre entière. Il en sera de l'avènement du Fils de « l'Homme comme aux jours de Noé. Dans les jours « qui précédèrent le déluge, on mangeait et on bu- « vait, on prenait femme et on se donnait en mariage, « jusqu'au moment où Noé entra dans l'arche. On ne « s'aperçut de rien jusqu'à ce qu'arrivât le déluge, « qui emporta tous les hommes. Il en sera ainsi de « l'avènement du Fils de l'homme. De deux qui sont « dans le champ, l'un sera pris et l'autre laissé ; de « deux qui font tourner la meule, l'une sera prise et « l'autre laissée.

« Veillez donc, puisque vous ne savez pas à quelle « heure votre Maître doit venir. Remarquez-le bien, « si le père de famille connaissait à quelle heure le « voleur doit venir, il veillerait certainement et ne

«laisserait pas percer sa maison. Aussi vous, soyez « prêts, puisque vous ne savez pas à quelle heure le « Fils de l'Homme doit venir.

« Quand un homme part pour un long voyage et « laisse sa maison, il donne pouvoir à ses serviteurs « pour chacune de leurs fonctions et commande au « portier de veiller. De même, veillez, puisque vous « ne savez pas quand le maître de la maison doit « venir, le soir, au milieu de la nuit, au chant du « coq ou le matin, afin que, quand il reviendra à « l'improviste, il ne vous trouve pas endormis.

« Où est, pensez-vous, le serviteur fidèle et prudent « que son maître a établi à la tête de sa maison, pour « donner à chacun la nourriture au moment voulu ? « Heureux le serviteur que le maître, à son retour, « trouvera occupé de ce soin ! Je vous le dis, en vé- « rité, il le mettra à la tête de tous ses biens. Mais « si ce serviteur est mauvais et dit en son cœur : « Mon maître tarde à venir ; et s'il se met à frapper « ses compagnons, à manger et à boire avec les dé- « bauchés, le maître de ce serviteur arrivera au jour « où il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ignore ; il le « mettra de côté et lui assignera sa place avec les hy- « pocrites. C'est là que seront les pleurs et les grin- « cements de dents.

« Veillez donc et priez en tout temps, afin d'être « jugés dignes d'échapper à tout ce qui doit arriver, « et de vous présenter devant le Fils de l'Homme. « Et ce que je vous dis à vous, je le dis à tous : veil- « lez. »

Veillez ! C'était pour les chrétiens le fruit à retenir de la prophétie de Jésus. C'est pourquoi on

le voit insister sur ce point, en rappelant des comparaisons dont il s'était déjà servi en d'autres circonstances. Il y ajouta la parabole des dix vierges, empruntée au cérémonial des noces usité parmi les Juifs. Le moment le plus solennel du mariage, qui en marquait l'accomplissement, était celui où la fiancée était conduite dans la maison de son fiancé, qu'elle devait désormais habiter. Cette cérémonie avait lieu ordinairement aux premières heures de la nuit. L'époux, accompagné d'un groupe de jeunes gens, ses amis, allait chercher sa future épouse chez ses parents. Celle-ci l'attendait, entourées de ses amies, les vierges de la parabole. Le cortège se mettait en marche au son des instruments de musique, éclairé par des torches et des lampes. Ces lampes étaient formées d'un récipient en terre ou en métal, de petite capacité, dont il fallait de temps en temps renouveler l'huile. La cérémonie se terminait par un festin ; quand tout le cortège était entré dans la maison, on fermait la porte et l'on n'ouvrait plus à personne. Notre Seigneur disait donc :

« Le royaume des cieux sera alors semblable à dix « vierges, qui prirent leurs lampes et sortirent pour « aller au-devant de l'époux et de l'épouse. Mais, par« mi elles, cinq étaient folles et cinq étaient sages. « Les cinq folles prirent leurs lampes, sans se mu« nir d'huile ; mais les cinq sages prirent, avec « leurs lampes, de l'huile dans des vases. Comme « l'époux se faisait attendre, toutes s'assoupirent et « enfin dormirent. Mais, au milieu de la nuit, un « grand cri retentit : Voici l'époux qui arrive, allez

« au-devant de lui. Toutes ces vierges se levèrent « donc et garnirent leurs lampes. Les vierges folles « dirent alors aux sages : Donnez-nous de votre « huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les sa- « ges leur répondirent : Nous n'en aurions proba- « blement pas assez pour nous et pour vous. Allez « donc plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez- « vous-en. Pendant qu'elles allaient en acheter, l'é- « poux arriva, celles qui étaient prêtes entrèrent avec « lui aux noces et la porte fut fermée. Peu après, « les autres vierges arrivèrent en disant : Seigneur, « Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : En « vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas.

« Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour, « ni l'heure. »

Dans cette parabole, le royaume des cieux, c'est l'Eglise envisagée dans toute son étendue, comme société de tous les chrétiens, soit justes, soit pécheurs. L'époux, c'est Jésus-Christ ; l'épouse, avec laquelle il vient contracter une éternelle union, est l'Eglise sainte et triomphante. Les dix vierges, ce sont les fidèles. Les vierges sages, ce sont les justes, et les pécheurs sont représentés par les folles. Le sommeil, en attendant l'époux, c'est l'oubli de la mort, qui vient de ce qu'on la croit toujours plus éloignée qu'elle ne l'est. Justes et pécheurs sont également surpris par l'arrivée de l'époux, c'est-à-dire par la mort et le jugement qui la suit. Mais les justes, s'ils sont surpris, ne sont pas trompés, car ils s'attendaient à être surpris, et ils se tenaient prêts. L'huile, dit saint Thomas, est la figure de la grâce. Ce seul mot éclaire le sens capital de la pa-

rabole. Etre appelé au salut, faire partie de l'Eglise, avoir possédé l'état de grâce même une grande partie de sa vie, pratiquer, même généreusement, les vertus naturelles : ce sont des conditions insuffisantes pour être admis au ciel. Il faut ne pas laisser s'éteindre dans son âme la grâce sanctifiante, la flamme de la charité, ou du moins l'y ranimer à temps pour ne pas être surpris par la mort en état de péché. Le refus des vierges sages nous enseigne que si l'on est dépourvu, de la grâce à ce moment, ni les mérites des saints, ni les prières de l'Eglise ne pourront y suppléer. A chacun de veiller et de se tenir prêt. Ce sont là les principaux traits de la parabole. Il serait inutile, dans celle-ci comme dans plusieurs autres, de chercher un sens allégorique à des détails qui sont là pour l'ornement du récit.

Jésus reprit ensuite la parabole des talents, en en faisant une application spéciale au compte que chacun devra rendre au Souverain Juge des grâces qu'il a reçues selon sa vocation, de sa fidélité à y correspondre. Chacun des bons serviteurs est récompensé, non selon le nombre de talents qui lui ont été confiés, mais selon l'usage qu'il en a fait. Et l'exemple de celui qui se voit châtié pour n'avoir pas fait fructifier son talent montre qu'on sera condamné, non seulement pour avoir commis le mal, mais encore pour n'avoir fait aucun bien positif.

Revenant alors à la prophétie qu'il avait interrompue, Notre Seigneur l'acheva par la scène du jugement dernier. Il sera préparé par la résurrection générale des morts, heure glorieuse pour les

élus qui se lèveront du tombeau spiritualisés, rayonnants de beauté et d'éclat, heure effroyable pour les damnés qui apparaîtront portant les stigmates de leurs péchés et de leurs crimes, et se traîneront hors de leurs sépulcres, rampant comme des animaux hideux et épouvantés. Puis ce sera l'apparition du Fils de l'Homme, dans la gloire de sa puissance. Alors commencera le jugement, précédé de la manifestation des consciences qui rendra superflu tout débat. Soudain, et en un instant, par un effet de la toute-puissance divine, elles seront toutes révélées avec une indicible clarté, dans un tableau lumineux, où les actions, les intentions, les plans, les menées, les fautes et les crimes des pécheurs, aussi bien que les vertus et les mérites les plus cachés, les plus incompris, des justes, apparaîtront pour l'éternelle confusion des uns et la glorification des autres. La sentence suivra aussitôt ce discernement. Elle séparera pour toujours l'humanité en deux classes ; il n'y aura plus que des élus et des réprouvés. Dans un dialogue solennel, Jésus donne comme exemple des motifs qui le feront séparer les bons des méchants la pratique ou l'abstention des œuvres dites de miséricorde. Ce n'est pas qu'elles suffisent pour faire obtenir le salut ; mais la charité effective envers le prochain est la marque ordinaire à laquelle on peut reconnaître une âme fidèle à Dieu. Non la simple et froide assistance, mais l'amour du prochain n'est pas séparable de l'amour de Dieu, ils ont le même principe, et, celui qui n'aime pas le prochain n'aime pas Dieu. En outre, par le choix de

ce trait, Notre Seigneur fait comprendre l'importance qu'il attache au précepte de la charité, dont l'oubli ou la violation sont, pour beaucoup d'hommes, la cause de tant d'iniquités.

« Quand le Fils de l'Homme sera venu dans sa « majesté, accompagné de tous les anges, il s'assiéra « sur le trône de sa gloire. Toutes les nations se« ront rassemblées devant lui, et il séparera les « uns d'avec les autres, comme le berger sépare les « brebis d'avec les boucs. Il mettra les brebis à « sa droite, et les boucs à sa gauche. Le Roi dira « alors à ceux qui seront à droite : Venez, les bénis « de mon Père, possédez le royaume qui vous a « été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu « faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu « soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans « asile et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'a« vez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; prison« nier, et vous êtes venus me voir. Les justes lui « répondront alors : Seigneur, quand donc nous « est-il arrivé de vous voir affamé, et de vous nour« rir ; altéré, et de vous donner à boire ; de vous « voir sans asile et de vous recueillir ; nu, et de vous « couvrir ; de vous voir malade ou en prison, et « d'aller à vous ? Le Roi alors leur répondra : Je « vous le dis en vérité, quand vous l'avez fait pour « l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à « moi-même que vous l'avez fait.

« Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel « qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. « Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à man-

« ger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à
« boire ; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas
« recueilli ; nu, et vous ne m'avez pas couvert ;
« malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.
« Alors ils prendront la parole eux aussi pour dire :
« Seigneur, quand nous est-il arrivé de vous voir
« affamé, ou altéré, ou sans asile, ou nu, ou malade,
« ou en prison, sans vous assister ? Il leur répon-
« dra : Je vous le dis, en vérité, quand vous ne l'avez
« pas fait pour l'un de ces petits, c'est à moi que
« vous ne l'avez pas fait.

« Ceux-ci s'en iront au supplice éternel, et les
« justes à la vie éternelle. »

Il était bon et salutaire que le Sauveur mît en quelque sorte le sceau à ses enseignements par ces prophéties. Jérusalem, avec son incrédulité, son orgueil et sa puissance, personnifie bien le monde ennemi de Dieu, ses péchés et ses châtiments. Jérusalem va triompher de Dieu pour un temps, mais son triomphe ne sera pas de longue durée. Que restera-t-il de sa magnificence, de tout ce qui faisait ses délices et sa fierté, quand ses murailles s'écrouleront sous les coups des béliers des armées romaines, quand son temple s'abîmera sous les flammes et ne sera plus qu'une ruine lamentable ? Ainsi en sera-t-il du monde : sa fin viendra ; il n'en restera que des ruines. Des tourbillons de fumée qui s'élèveront de la conflagration universelle pour se dissiper dans les nuées : voilà ce que vaut la gloire du monde. Quant au Sauveur lui-même, il va être jugé, crucifié dans Jérusalem, il va mourir dans l'ignominie et les supplices. Où est son

royaume? Qu'est devenue sa royauté? Mais rien n'est compromis. Cette mort ne répand qu'une ombre passagère ; ce n'est point la ruine, c'est le commencement de sa royauté sur la terre. A partir de ce moment, Jérusalem reconnaîtra en lui le Roi et le Juge. Ce châtiment est le premier acte de sa puissance en cette qualité, comme le jugement universel en sera le dernier et marquera la consommation de son glorieux règne ici-bas. A la fin des temps, lorsque la lutte aura cessé, il paraîtra sur le champ de bataille, il y déploiera son étendard victorieux, il rassemblera autour de lui tous ses fidèles. Chacun d'eux sera récompensé dans la mesure où il aura travaillé et combattu pour le royaume de Jésus-Christ; et son royaume est éternel comme le Christ lui-même.

A ces prédictions Jésus, en quelques mots, en ajouta une autre qui replaçait les apôtres en face de l'effroyable réalité présente. Il importait qu'ils comprissent bien que la mort de leur Maître était voulue, et que rien ne devait arriver qui ne fût prévu et nettement décidé dans les conseils divins. « Ayant achevé ces discours, il leur dit : Vous savez que « c'est la Pâque dans deux jours, et que le Fils de « l'Homme sera livré pour être crucifié. » Ceci se passait encore le soir du mardi, au temps où le soleil venait de se coucher à l'horizon et où commençait le mercredi saint, le second jour avant la Pâque. La Pâque commençait le soir du 14 du mois de nisan, par la célébration du festin où l'on mangeait l'agneau pascal, et le 14 tombait cette année un jeudi.

Les ennemis du Sauveur poursuivaient, en effet, leur sinistre complot. Il ne s'agissait plus pour eux de délibérer sur le parti à prendre, la mort du Sauveur était résolue, mais d'aviser à l'exécution de ce dessein. « Alors », et peut-être à l'heure même où Jésus parlait ainsi à ses apôtres, « les princes « des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent « dans le palais du grand-prêtre qui s'appelait « Caïphe, et ils tinrent conseil pour se saisir de Jésus « et le mettre à mort. » Malgré leur hâte d'en finir avec lui, ils reconnurent que le temps de la Pâque n'était pas un moment propice. Il y avait dans la ville une trop grande affluence d'étrangers, entre autres de ces Galiléens parmi lesquels le Sauveur comptait de nombreux partisans. L'arrestation violente du prophète entouré de l'admiration populaire pourrait occasionner des troubles, qui provoqueraient une intervention du gouverneur romain. Il fut donc décidé de surseoir. « Mais ils disaient : pas « durant la fête, de peur qu'il n'y ait du tumulte « parmi le peuple. » De son côté, Jésus a déclaré formellement qu'il mourrait dans deux jours, durant la Pâque, et de mort violente. Il sait les conseils de Dieu, et il connaît les secrets du cœur des hommes. Sa parole ne passera pas.

L'infâme Judas devient l'instrument de la réalisation des prophéties. Sa trahison va changer les plans des sanhédrites, car il remettra son Maître entre leurs mains sans les exposer à ce qu'ils redoutent. « Or, Satan entra dans Judas, qui était sur- « nommé l'Iscariote, l'un des douze. Il alla parler « aux princes des prêtres et aux magistrats de la

« manière dont il le livrerait. Ils s'en réjouirent.
« Que voulez-vous me donner ? leur dit-il, et je
« vous le livrerai. Ils lui assurèrent trente pièces
« d'argent. Il s'engagea ; et il cherchait une occa-
« sion opportune pour le livrer à l'insu du peuple.»

Comment ce malheureux en est-il arrivé là ? Il y a été conduit d'abord par la bassesse de son caractère. La cupidité et des vues tout humaines sur le royaume du Christ y ont aussi contribué ; elles ont ébranlé la foi qu'il avait eue d'abord en Jésus. Il l'avait même perdue peu à peu et était tombé dans l'incrédulité. Déjà, après l'annonce du pain de vie, le Sauveur avait dit : « Il y en a « quelques-uns parmi vous qui ne croient pas... Ne « vous ai-je pas choisis douze ? Et l'un de vous est un « démon. » L'avarice l'avait poussé au vol. Il en était venu à laisser percer ses mauvais sentiments ; ses récriminations contre le récent hommage rendu par Marie-Madeleine au Sauveur manifestaient son peu d'attachement pour lui, un manque de respect, une insensibilité de cœur qui étaient des indices inquiétants. Judas était las de la vie perpétuellement errante de Jésus et de son perpétuel renoncement, si contraires au genre de vie honorable et large qu'il s'était flatté de trouver à sa suite. Alors étaient venues les mesures de rigueur prises par les Juifs contre son Maître, les menaces suspendues sur sa tête : l'apôtre infidèle s'était de plus en plus dégoûté de lui. Aujourd'hui, Jésus annonçait l'heure de cette Passion qu'il avait plus d'une fois prédite : il était temps d'aviser aux moyens de ne pas être enveloppé dans sa perte. D'ailleurs,

Judas, incapable de comprendre la charité de Jésus, avait sans doute le cœur ulcéré par les avertissements secrets que le Sauveur avait dû joindre à ses paroles publiques et, au lieu d'en être touché, il se confirmait dans son aversion. De jour en jour l'emprise du tentateur sur cette âme qui repoussait toutes les grâces et lui ouvrait si facilement l'entrée était devenue plus forte ; il avait fini par s'emparer d'elle. Désormais Judas ne pense plus qu'à consommer son crime ; c'est de son propre mouvement qu'il le fait, et, pour un peu moins de cent francs, il trahit son Seigneur et son Dieu, il le vend à ses plus cruels ennemis. Quelle profonde humiliation pour Notre Seigneur d'être livré par un de ses apôtres, et à ce vil prix !

La fête de la Pâque avait été instituée pour perpétuer parmi les Juifs le souvenir de leur délivrance d'Egypte, du passage, selon le sens du mot *pascha*, de l'ange exterminateur à travers ce pays, épargnant les maisons dont les portes étaient teintes du sang de l'agneau immolé sur les prescriptions de Moïse, et frappant de mort tous les premiers-nés des Egyptiens. On l'appelait aussi la fête des Azymes, parce que, durant les jours de la fête, il était défendu de manger du pain fermenté, en souvenir du pain sans levain (azyme) que les Hébreux avaient dû manger tel dans la précipitation de leur exode. La solennité commençait le 15 nisan, c'est-à-dire le 15 au soir, puisque les Juifs comptaient les jours d'un coucher de soleil à l'autre, et elle finissait le 21.

On était au jeudi. « Vint le premier jour des

« Azymes. Et Jésus envoya Pierre et Jean, en leur « disant: Allez et préparez-nous la Pâque, pour que « nous la mangions. Ils lui demandèrent : Où « voulez-vous que nous la préparions ? Et il leur « dit : En entrant dans la ville, vous trouverez un « homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans « la maison où il entrera, et vous direz au père « de famille de cette maison : Le Maître vous fait « dire : Où est la salle où je mangerai la Pâque « avec mes disciples ? Il vous montrera un grand « cénacle meublé ; là préparez tout. S'en allant donc, « ils trouvèrent tout comme il leur avait dit et pré- « parèrent la Pâque. » La prophétie de la rencontre de ce serviteur s'était vérifiée aussi exactement que celle de la rencontre de l'ânesse et de l'ânon.

Les deux apôtres, aidés peut-être par l'une ou l'autre des saintes femmes, vaquèrent donc à ces préparatifs. Le plus important concernait l'agneau pascal. Il fallait l'acheter, le conduire au temple, l'immoler et verser son sang au pied de l'autel ; puis selon des prescriptions dont la signification prophétique est manifeste, on devait, sans lui briser aucun os, l'étendre, avant de le rôtir au four, sur deux branches de bois en forme de croix, qui le traversaient d'une extrémité à l'autre. Outre les pains sans levain, rappelant celui que les Hébreux n'avaient pas eu le temps de laisser fermenter, il fallait, pour l'accomplissement des autres rites, des herbes amères, telles que la laitue sauvage, le persil et le cresson, souvenir des amertumes de l'Egypte, et une sauce épaisse et rougeâtre, nommée le Charoseth, mélange de figues, de pommes, de citrons

et autres fruits, cuits dans le vinaigre à l'aide d'épices. La couleur du charoseth et la forme du plat rappelaient les briques que les Pharaons avaient obligé les Hébreux à fabriquer pour la construction des monuments et des villes. Enfin, il fallait du vin, pour la coupe que le père de famille devait faire circuler à des moments déterminés, et de l'eau pour les ablutions.

La Pâque juive, à l'époque où Notre Seigneur la célébra pour la dernière fois, était accompagnée d'explications données par le père de famille sur le sens symbolique des mets ; il racontait les tribulations et la délivrance d'Israël, et tous en rapportaient la gloire au Seigneur, en chantant les psaumes qui exaltent sa puissance et sa miséricorde sur son peuple. Autrefois les Israélites mangeaient la Pâque debout, les reins ceints et leur bâton de voyage à la main, en symbole de leur fuite hâtive. Avec le temps, et au contact de la civilisation païenne, cette coutume avait disparu. Les convives s'étendaient maintenant sur des lits ou divans peu élevés, le bras gauche appuyé sur un coussin, la main droite gardant la facilité de saisir les mets. L'autre côté de la table restait libre pour le service. Cette position des convives explique que saint Jean, placé à la droite de Jésus, ait pu facilement, durant la Cène, appuyer sa tête en la renversant un peu sur la poitrine de son divin Maître.

Consacré par le sacrifice eucharistique, le Cénacle demeura cher à l'Eglise naissante, dont il fut le premier asile. Jésus ressuscité y trouva ses disciples dans l'abattement ; les apôtres s'y enfermèrent après

son Ascension pour attendre l'Esprit-Saint, et quand saint Pierre eut été délivré de sa prison par l'ange, il ne chercha pas ailleurs ses frères réunis et priant.

Les événements à jamais mémorables qui se passent en cette soirée se déroulent en cet ordre : Jésus commence avec ses apôtres la célébration de la Pâque légale, il leur lave les pieds, il donne un dernier avertissement à Judas et le congédie, il institue l'Eucharistie ; enfin il adresse à ses disciples son discours d'adieu.

Le festin pascal commençait après le coucher du soleil. Pierre et Jean, leurs préparatifs terminés, étaient venus au devant de leur Maître. « Le soir « étant venu, Jésus se rendit là avec les douze « et se mit à table avec eux. » C'est pour la dernière fois que le Sauveur prend son repas avec eux ; il les en avertit, en y insistant, pour les préparer aux grands événements qui vont suivre. Mais cette scène va voir la réalisation des grandes figures de la Loi ancienne, elle est aussi la figure et la préparation de l'éternel banquet qui se célèbre dans le ciel. Jésus touche au moment où l'agneau figuratif va céder la place au véritable agneau de Dieu, où le festin symbolique va être remplacé par le festin eucharistique, où le sang du Rédempteur va être substitué au vin dans la coupe, où l'Alliance nouvelle va succéder à l'ancienne. A cette pensée, son cœur tressaille de joie et il révèle à ses apôtres les aspirations ardentes que cette heure lui inspirait depuis longtemps. Il leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir de manger « cette pâque avec vous, avant de souffrir, car je

« vous dis que désormais je ne mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu », dans le ciel, où la pâque céleste remplacera la pâque judaïque et toutes les figures par l'éternelle réalité. Puis, au moment de faire circuler la coupe de vin, selon le rite, après y avoir trempé ses lèvres et rendu grâces à Dieu, il ajouta : « Prenez et partagez entre vous, car je vous dis que je ne boirai plus « du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le règne de Dieu « soit arrivé. » Il parlait de la béatitude céleste, dont le fruit de la vigne, qu'il ne devait plus boire que là-haut, figurait l'enivrante félicité.

Mais Jésus avait également présent à la pensée le sacrifice sanglant qui devait sceller l'Alliance nouvelle ; il n'en distrayait pas son esprit. L'horrible trahison que Judas était sur le point de consommer affligeait profondément son cœur. Afin de montrer qu'il souffrira librement et volontairement, et pour arrêter le criminel par un clair avertissement, s'il en est temps encore, il ne prédit plus seulement qu'il sera trahi, mais il révèle à ses apôtres, stupéfaits et attristés, que ce sera par l'un d'eux. « Pendant qu'ils étaient à table, Jésus dit : En vérité, « je vous dis qu'un de vous, qui mange avec moi, « me trahira. Et, profondément attristés, ils com« mencèrent chacun à dire : Est-ce moi, Seigneur ? « Il leur dit : Un des douze qui met avec moi la main « dans le plat. » On ne connaissait pas alors ce que nous appelons un couvert ; les convives prenaient les mets dans le plat avec la main. « Quant au Fils « de l'Homme, ajoute-t-il, il s'en va, selon qu'il est « écrit de lui », il va spontanément au genre de

mort que les prophètes ont annoncé, « mais malheur à l'homme par lequel le Fils de l'Homme sera « livré! Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne fût « jamais né! » expression populaire pour désigner un sort plus terrible que la mort. Le Sauveur marche à la sienne par amour et par obéissance, mais Judas court au suicide et à un châtiment épouvantable. Cependant, le traître, craignant de se révéler par son silence, tandis que tous les autres interrogeaient anxieusement le Seigneur, et inquiet de découvrir si Jésus le soupçonnait seulement ou s'il connaissait vraiment son pacte infâme, avait eu l'impudence de lui demander comme eux : « Est-ce moi, Seigneur ? Jésus lui répondit : Tu l'as dit ». Ce mot terrifiant, et qui aurait dû écraser le coupable, fut sans doute prononcé à voix basse, et se perdit dans la conversation générale sans attirer l'attention, car on voit qu'un peu plus tard les apôtres ignoraient encore de qui leur Maître avait voulut parler.

Une pâque nouvelle se prépare donc. La Pâque signifiait un passage ; celle de cette année va être illustrée par le passage du Sauveur de ce monde à son Père. Après l'humiliation à laquelle il s'est réduit en s'incarnant, après les abaissements et les supplices qui l'attendent encore, il va retourner vers ce Père, qu'il n'a point quitté par sa divinité, mais auprès duquel il doit faire monter l'humanité dont il s'est revêtu. Cependant la pensée de cette Pâque éternelle, dont il vient de saluer l'aurore devant ses apôtres, ne l'absorbe pas tellement qu'il oublie

ceux qu'il va laisser sur la terre. Il se prépare à demander en leur faveur à la toute-puissance un prodige où se révèle un incompréhensible amour. « Jésus, sachant que son heure était arrivée de pas-« ser de ce monde à son Père, après avoir aimé les « siens qui étaient en ce monde, les aima jusqu'à la « fin », c'est-à-dire, selon les meilleurs interprètes, jusqu'au dernier point où l'amour peut être poussé, ou plutôt au delà de tout ce dont il paraît capable, jusqu'à l'excès.

Mais auparavant il voulut s'humilier devant les siens, pour signifier par quel anéantissement, après s'être incarné, il s'allait donner à eux en nourriture. Il voulait aussi préluder par un grand acte d'humilité à toutes les ignominies de sa Passion, pour mieux montrer que tous ses abaissements étaient volontaires. Et ce fut dans la pleine conscience de sa divine grandeur qu'il accomplit cet acte, en s'abaissant aux pieds de ses apôtres, hommes du peuple, au rôle des plus humbles serviteurs, des esclaves, et aux pieds de Judas lui-même.

« Au cours du repas, quand le démon avait déjà « mis au cœur de Judas l'Iscariote, fils de Simon, le « dessein de le trahir, Jésus, sachant que le Père lui « a tout remis entre les mains, qu'il vient de Dieu et « qu'il retourne à Dieu, se leva de table, déposa ses « vêtements, et après avoir pris un linge, il se cei-« gnit, il mit ensuite de l'eau dans un bassin, et com-« mença à laver les pieds de ses disciples, et à les « essuyer, avec le linge dont il était ceint. Lorsqu'il « fut arrivé à Simon-Pierre : Vous, Seigneur, dit « celui-ci, me laver les pieds ! — Vous ne savez pas

« maintenant ce que je fais, lui répondit Jésus, mais « vous le saurez (le comprendrez) plus tard. Pierre « lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. « Jésus reprit : Si je ne vous lave, vous n'aurez « pas de part avec moi. — Alors, Seigneur, lui dit « Pierre », que l'ardeur de sa vénération et de son attachement avait seule fait protester, « non seule-« ment les pieds, mais encore les mains et la tête. « Jésus lui dit : Celui qui sort du bain n'a plus besoin « que de se laver les pieds, et il est pur tout entier. « Pour vous (ajoute-t-il, s'adressant aussi aux « autres), vous êtes purs, mais non pas tous. Car il « savait celui qui allait le trahir ; c'est pourquoi « il dit : Vous n'êtes pas tous purs. »

Notre Seigneur voulait enseigner par ces réponses la pureté requise pour « avoir part » au banquet eucharistique. Il tirait une comparaison des ablutions complètes, prescrites avant la célébration de la Pâque. Pour être entièrement exempt de souillure il ne restait plus qu'à laver les pieds que les sandales avaient insuffisamment préservés de la poussière du chemin. Le sacrement de pénitence est le bain qui purifie l'âme, et comme, ensuite, il est inévitable que la poussière du monde la touche, elle cherchera la pureté complète dans les pratiques religieuses qui la procurent. Pierre n'aurait pas eu part à l'intime union avec Jésus s'il avait refusé la grâce spéciale de cette pureté que le lavement des pieds symbolisait. Cette désobéissance à la volonté de son Maître y aurait mis un obstacle, et l'aurait même séparé de lui.

« Après que Jésus leur eut lavé les pieds, il reprit

« ses vêtements, et se remit à table », et il leur expliqua le sens symbolique de l'action qu'il venait d'accomplir. « Savez-vous, leur dit-il, ce que je viens de « faire ? » dans quel but, et quelle leçon j'ai voulu vous donner? « Vous m'appelez Maître et Seigneur, « et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous « ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maî- « tre, vous devez aussi vous laver les pieds les uns « aux autres », vous devez, à mon exemple, vous rendre les uns aux autres les plus humbles services, « car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je « vous l'ai fait, vous le fassiez aussi. » Et qui pourrait estimer cela indigne de soi, quand le Maître et Seigneur s'y abaisse ? « En vérité, en vérité, je « vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que « son Maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui « l'a envoyé. » Par ces derniers mots, le Sauveur rappelle à ses disciples ce que doit être l'autorité dans l'Eglise. Son but n'est pas la domination, la satisfaction de l'ambition et de l'égoïsme, mais le bien, le service des âmes, non par condescendance, mais par devoir, en vertu même de la nature de cette autorité, qui s'exercera par une charitable humilité, par une humble charité. Les représentants de Jésus-Christ devront être les premiers à se faire humbles et petits, à l'exemple de leur Maître. Pour leur en adoucir la pratique, il leur dit que, loin de s'avilir aux yeux des hommes, en s'humiliant, l'honneur d'être ses apôtres les fera respecter comme lui-même : « En vérité, en vérité je vous le dis, « celui qui reçoit celui que j'ai envoyé me reçoit, « et qui me reçoit reçoit celui que j'ai envoyé », on

ne me reconnaîtra pas sans vous reconnaître aussi.

Après leur avoir donné cette grande leçon, Jésus ajouta : « Si vous savez ces choses, pratiquez-les « et vous serez bienheureux. » Heureux, pas tous, hélas ! La trahison si sensible et si douloureuse à son cœur, le sort effroyable de Judas étaient sans cesse présents à sa pensée. « Je ne parle pas de « vous tous, dit-il, je connais ceux que j'ai choisis », je discerne dès maintenant les élus d'avec les réprouvés, « mais il faut que l'Ecriture s'accomplisse: « Celui qui mange le pain avec moi lèvera le pied « contre moi », à la façon d'un cheval ombrageux et méchant. Ce rappel des paroles d'un psaume faisait allusion à la trahison d'Achitophel, commensal de David, comme Judas l'était de Jésus. « Je « vous le dis maintenant, poursuivit-il, avant que la « chose n'arrive, afin que, quand elle arrivera, vous « ayez foi en moi. »

La vive émotion, la peine cruelle que causaient au Sauveur la pensée du crime horrible et la vue de Judas s'exhalèrent une fois de plus, « son âme se trou- « bla et il leur fit cette déclaration » qui renouvelait sa prophétie : « En vérité, en vérité je vous le dis : « l'un de vous me trahira. Les disciples se regardaient « les uns les autres, ne sachant de qui il parlait. Or, « l'un deux, celui que Jésus aimait » — saint Jean, l'auteur de ce récit, évite de se nommer lui-même, et se désigne par une particularité connue de tous — « reposait sa tête sur la poitrine de Jésus », épanchant dans cet abandon sa tendre compassion et son amour ardent. Placé sur le divan de l'autre

côté du Sauveur, et se penchant sans doute derrière lui, « Simon-Pierre lui fit signe et lui dit : Qui « est celui dont il parle? Et ce disciple, s'étant alors « penché sur le sein de Jésus, lui dit : Seigneur, « qui est-ce? » Jésus ne refusa pas de révéler le secret, pour bien montrer qu'il savait tout, mais il parla également à voix basse par charité pour l'infâme. « C'est, dit-il, celui à qui je vais présenter du pain « trempé. Et ayant trempé du pain » dans le charoseth, « il le tendit à Judas Iscariote ». Le traître accepta cette marque d'amitié, dernier effort de la miséricorde divine, mais il demeurait impassible en apparence et impénétrable. « Dès que ce pain en« tra dans la bouche de cet homme, Satan entra en « lui », il devint vraiment un démon, et voyant bien qu'il était découvert, il ne pensa plus à reculer et n'en devint que plus déterminé dans sa résolution. Jésus le voyait ; « il lui dit : Ce que vous faites, faites-le vite », hâtez-vous d'accomplir votre œuvre. Le Sauveur l'avait pourtant ménagé jusqu'au bout, car « aucun de ceux qui étaient à table ne comprit « ce mot. Quelques-uns pensaient que, comme Judas « avait la bourse, Jésus lui avait dit : Achetez ce dont « nous avons besoin pour la fête et donnez quelque « chose aux pauvres. Judas, ayant pris cette bou« chée, sortit donc. Il était nuit. »

Ceci dut se passer avant l'institution de l'Eucharistie. Ainsi pensent de nombreux et anciens commentateurs. L'esprit se révolte, d'ailleurs, à la pensée que le traître aurait profané ce grand mystère par son odieuse présence et par sa participation sacrilège, et troublé la paix et le calme que

Jésus devait apporter à cette grande action. « C'est sans lui, dit, entre autres, saint Hilaire, que s'accomplit la vraie Pâque, quand on remplit la coupe et qu'on rompit le pain : il n'était pas digne en effet des sacrements éternels. »

Judas parti, il y eut comme une détente parmi les assistants. Ce fut surtout un soulagement pour le cœur du divin Maître, qui éclata tout d'un coup en un transport sublime. Ce départ allait donner le signal des souffrances et de la mort du Christ, mais les souffrances et la mort doivent procurer à Jésus une magnifique gloire, qu'il considère comme déjà réalisée, ainsi que la Passion par laquelle il rend gloire à son Père : « Lorsque Judas fut sorti, main-« tenant, dit-il, le Fils de l'Homme a été glorifié, et « Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en « lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même ; et c'est « bientôt qu'il le glorifiera. »

Mais l'excès de son amour pour les hommes presse ce Sauveur infiniment aimable d'opérer, avant de quitter la terre, le prodigieux miracle de sa puissance, de sa sagesse et de son ineffable tendresse à leur égard, qui lui permet de demeurer présent parmi eux d'une manière permanente, et qui, les enchaînant à son amour, deviendra le gage de l'éternelle félicité à laquelle il veut les associer. Après avoir pris part à la Pâque figurative de l'ancienne Loi, il veut établir la Pâque nouvelle, substituer la réalité aux symboles et accomplir la promesse qu'il avait faite autrefois devant ses disciples, quand il avait dit : « Je suis le pain vivant descendu du

« ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éter-
« nellement ; et le pain que je vous donnerai est ma
« chair immolée pour le salut du monde. Celui qui
« mange ma chair et boit mon sang a la vie éter-
« nelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car
« ma chair est véritablement une nourriture, et
« mon sang est véritablement un breuvage. »

Autrefois, Melchisédech, en actions de grâces de la victoire d'Abraham, avait offert en sacrifice au Seigneur le pain et le vin ; et le psalmiste avait prédit du Messie : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech », c'est-à-dire pour établir un sacrifice perpétuel selon un rite de même espèce. Le moment était venu pour le Sauveur d'exercer l'acte solennel de ce sacerdoce, et d'inaugurer ce sacrifice perpétuel.

Il le fit en des termes très explicites par eux-mêmes, et qui, rapprochés de ceux si affirmatifs et catégoriques, dans lesquels il avait annoncé ce grand mystère, démontrent la réalité de ce qu'ils signifient avec une clarté telle, qu'il faut mettre sous les pieds toute raison et tout bon sens pour le mettre en doute ou le nier. Une seule chose tient la raison humaine en suspens, c'est le comment de ce mystère. Elle prouve seulement que l'homme ne connaît pas les secrets de la puissance divine, lui qui ignore même beaucoup de ceux de la nature ; et comprend-elle davantage comment le Fils de Dieu, égal en tout à son Père, éternel et tout-puissant comme lui, a pu s'abaisser jusqu'à prendre notre nature mortelle, et à se laisser abreuver d'outrages et mettre en croix comme un scélérat, par la

main de vils bourreaux ? Ce qui serait vraiment propre à confondre sa raison, s'il ne croyait pas à l'infinie charité de Dieu, ce ne sont point les multiples merveilles que sa toute-puissance arrache à la nature, opère dans l'Eucharistie, c'est, si l'on osait dire, cette folie d'amour d'un Dieu pour des misérables créatures, cet amour porté « à l'excès » qui lui a inspiré une aussi adorable invention.

« Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, « le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en « disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui « est livré pour vous. Faites ceci en mémoire de « moi. Puis, prenant la coupe à la fin du repas, il « rendit grâces et la leur donna en disant : Buvez-« en tous : ceci est mon sang, celui de la nouvelle « alliance, qui sera versé pour vous et pour un « grand nombre, afin de remettre les péchés. »

L'action du Sauveur, si simplement racontée, était l'institution du plus grand des sacrements et de l'auguste sacrifice propres à la nouvelle Alliance.

Ces quelques mots : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », prononcés par celui qui dispose de la puissance créatrice, qui fait exister immédiatement ce qu'il énonce et dont la parole ne peut tromper, disent clairement ce qu'il a accompli. Ce qu'il laisse aux siens, qu'il a tant aimés, ce n'est pas un pain vulgaire, une image sans ressemblance, un mémorial vide de réalité ; c'est son corps et son sang substantiellement présents, bien que voilés sous des apparences qui leur sont étrangères. La persistance de ces apparences, après le changement de la substance du pain et du vin en celle du corps

et du sang du Sauveur, se conçoit aisément. Il fallait présenter ce corps et ce sang sous une forme telle que l'homme pût obéir à l'ordre du Divin Maître : « Prenez, mangez, buvez. » Ainsi se trouva réalisée et expliquée la promesse qui avait tant scandalisé les Juifs et les disciples un an auparavant. Il fallait aussi laisser à la foi son épreuve et son mérite. Ces apparences sont le signe sensible institué par Notre Seigneur, auquel, comme dans tout sacrement, est attachée la grâce communiquée à l'âme. Les paroles et l'action du Sauveur indiquent les effets de ce sacrement. C'est sous la forme d'un aliment, l'union la plus étroite avec lui. Comme l'aliment matériel soutient la vie naturelle, l'Eucharistie est l'aliment qui soutient la vie spirituelle : elle entretient dans l'âme la vie de la grâce sanctifiante, l'augmente, la développe merveilleusement par des grâces actuelles qui vont à refouler les mauvais penchants, à accroître la charité, la joie, la ferveur et le courage. L'Église chante avec allégresse : « Vous leur avez donné un pain du ciel qui renferme toutes les délices ». Tous les hommes qui vivront sur la terre pourront avoir le bonheur de participer, comme les convives du Cénacle, au festin de l'Eucharistie, car, en ajoutant : « Faites ceci en mémoire de moi », Notre Seigneur communique à ses apôtres et à son Église le pouvoir d'opérer en son nom le même changement mystérieux.

Ces mêmes paroles leur confèrent aussi la mission de perpétuer le sacrifice de la loi nouvelle que Jésus-Christ institue au Cénacle, et dont il exprime le sens par la relation expresse qu'il établit entre l'ali-

ment mystérieux présenté par lui et la Passion qu'il va subir. Ce corps qu'il leur donne à manger, c'est celui qui est livré pour les hommes ; ce sang, c'est celui qui doit être versé pour la rémission des péchés. Et c'est en mémoire de sa Passion que ses apôtres et son Église devront faire ce qu'il a fait. Ce sera la plus haute fonction de leur ministère, et le sacrifice que Jésus-Christ lui-même offrira perpétuellement à son Père par les mains de ses ministres vérifiera jusqu'à la fin du monde la prophétie de David sur le Messie qui devait naître de lui : Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.

Le sacrifice est l'âme de la religion et son acte le plus élevé. L'ancienne Alliance avait les siens ; l'Église de Jésus-Christ, forme de la nouvelle, devait donc avoir aussi son sacrifice véritable et visible ; sans cela le nouveau Testament demeurerait sous ce rapport bien plus imparfait que l'Ancien. Aussi Dieu avait-il pris soin de le faire annoncer. Repoussant, par la bouche du prophète Malachie, les holocaustes que l'infidélité des prêtres juifs rendaient indignes de lui être présentés, il déclarait : « Mais voici que du levant au couchant mon nom est grand (honoré, sanctifié) dans toutes les nations, et l'on me sacrifie, on offre à mon nom en tout lieu une oblation toute pure. » L'expression du texte original marque proprement une oblation non sanglante, dont le fond était de la fleur de farine, et indique ainsi d'autant mieux l'oblation eucharistique.

L'ancienne Alliance avait été scellée par le sang

des victimes, selon l'ordre du Seigneur à Moïse ; la nouvelle Alliance, depuis longtemps promise, devait être ratifiée de la même manière, avec cette différence que, cette fois, c'est le sang de l'Homme-Dieu qui coulerait pour la rémission des péchés. Une satisfaction réelle pour les crimes du monde ne pouvait être fournie à la gloire, à la justice et à l'infinie bonté du Créateur, qu'autant que la victime serait capable, par elle-même, de restituer à Dieu l'honneur extérieur qui lui avait été ravi. A ce titre, les victimes de l'ancienne loi ne pouvaient être que de pâles et impuissantes figures du grand sacrifice du Verbe incarné ; toutefois elles représentaient exactement ce qui devait s'accomplir dans le mystère de la Rédemption. L'inconstance des hommes aurait pu faire craindre que la mémoire du sacrifice accompli par Jésus sur la croix, l'estime et la reconnaissance pour cet inexprimable bienfait, ne vinssent à s'affaiblir parmi eux dans la suite des temps. C'est pourquoi Notre Seigneur a voulu, en instituant celui de la messe, en remettre une vive représentation sous leurs yeux, et même en faire un perpétuel renouvellement.

Dans le saint sacrifice de la messe, en effet, l'immolation du Calvaire est représentée et se renouvelle chaque jour d'une manière mystique, sans doute, et figurée, car le Christ ressuscité ne meurt plus, mais si expressive ! L'état auquel Jésus-Christ s'y réduit est toujours celui de victime. L'essence d'un sacrifice est, en signe d'hommage rendu au souverain domaine de Dieu sur toute créature, que l'offrande faite soit détruite ou mise hors d'état de

servir à sa fin naturelle. N'est-il pas sacrifié, le corps sacré de Jésus sur l'autel où il apparaît inapte aux fonctions de la vie ordinaire, et réduit à l'état de nourriture ? Nous reconnaissons que le Fils de Dieu s'est anéanti dans la crèche de Bethléem, parce qu'étant Dieu il y a pris en notre faveur la forme humaine : est-il moins anéanti sur l'autel, où il n'a plus même cette forme, mais seulement celle d'un aliment vulgaire? Sur la croix, sa sainte Humanité, du moins, était visible, la Divinité seule se cachait : sur l'autel son Humanité même s'efface, les sens ne perçoivent plus que les objets matériels et inanimés les plus communs. Bien plus, les paroles prononcées par le Sauveur disaient nettement : Voici mon corps d'un côté, voici mon sang de l'autre. Un corps dont le sang qui circulait dans ses veines est séparé n'est plus un corps vivant. S'il ne tenait donc qu'à ces termes si clairs, Jésus, dans son sacrement, serait à l'état de victime vraiment immolée ; ces paroles sacrificatrices auraient à la messe leur plein effet. Mais c'était seulement une représentation de ce que sa mort allait produire, parce que l'état glorieux dans lequel il est entré est un état de vie immortelle, désormais son cœur et son sang demeurant inséparables de sa sainte âme et de sa personne divine, l'Homme-Dieu est tout entier vivant sous les apparences eucharistiques.

Dans les anciens sacrifices, institués sur l'ordre même de Dieu, trois actes étaient essentiels depuis le péché de l'homme : l'offrande, l'immolation et la communion. La victime était d'abord offerte à Dieu

et agréée par lui ; alors elle était mise à mort, substituée ainsi à l'homme qui avait mérité lui-même ce sort par ses offenses. Puis, celui qui l'offrait mangeait une partie de cette victime immolée à sa place, afin qu'aux yeux de Dieu il ne fît pour ainsi dire qu'un avec elle et apaisât ainsi la divine justice. Ces trois actes se retrouvent dans la messe. Après les prières et les lectures, qui sont une préparation au sacrifice, la première de ses principales parties est l'offrande, celle de la victime; car, lorsqu'à l'offertoire le prêtre présente au Père éternel le pain et le vin, il ne voit en eux que des symboles de cette victime divine, il parle « d'hostie sans tache » et de « calice du salut ». L'immolation se consomme quand il consacre le corps et le sang du Sauveur. La manducation de la victime s'opère par la communion, sublime communication faite par Dieu à l'âme de ce Dieu voulant lui transmettre de sa propre vie, et qui lui permet de dire, dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.

Une belle antienne de l'Eglise, dans l'office du Saint-Sacrement, exprime en peu de mots ce qu'est l'Eucharistie et quels sont ses effets : « O banquet sacré, où l'on se nourrit du Christ, où l'on renouvelle le souvenir de sa Passion, où sa grâce remplit l'âme, et où nous est donné le gage de la vie éternelle ! Alleluia. »

La soirée n'était pas encore avancée. Le Sauveur employa les heures qui le séparaient encore de sa Passion à consoler ses apôtres de son départ, à leur

donner ses dernières instructions et à leur faire ses recommandations suprêmes. Dans ce cercle intime de cœurs simples, purs et confiants, pleins de franchise et d'affection, il pouvait épancher librement son cœur. Il leur en découvrit les plus profonds secrets et atteignit ainsi, en cette heure solennelle, l'apogée de la révélation qu'il a faite de lui même.

Jésus avait à leur faire comprendre qu'il leur disait adieu. Les voyant attristés et troublés par le pressentiment qu'ils en avaient déjà, il leur dit avec tendresse : « Mes petits enfants, je ne suis plus que pour peu de temps avec vous. Vous me chercherez, vous soupirerez après ma présence, et ce que j'ai dit aux Juifs : Là où je vais vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant. » Mais cette parole qui dénonçait aux Juifs une séparation définitive n'en signifiait qu'une passagère pour les siens. Et aussitôt, ce testament d'amour : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en ceci que tous vous reconnaîtront pour mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

La loi ancienne inculquait déjà aux Hébreux le précepte de la charité mutuelle, mais la loi commandait seulement d'aimer le prochain comme soi-même ; Jésus demande qu'on l'aime comme lui-même a aimé les hommes, avec une mansuétude, une tendresse, un dévouement qui aille jusqu'à sacrifier sa vie pour son salut ; il veut un amour vraiment fraternel, fondé sur la qualité de chrétiens, qui fait de ses disciples les enfants d'un même Père et les frères de Jésus-Christ. En cela le

commandement était nouveau. Les Actes des apôtres rapportent que les chrétiens de la primitive Eglise ne formaient « qu'un cœur et une âme » ; et plus tard, les païens, frappés d'admiration au spectacle de cette charité, disaient : Voyez comme ils s'aiment !

Notre Seigneur avait parlé de son départ pour un séjour où on ne pourrait le suivre. Pierre, si attaché à son Maître, ne pouvait se faire à cette idée. Il lui demanda : « Maître, où allez-vous ? « Jésus lui répondit : Là où je vais vous ne pouvez « me suivre maintenant, mais vous me suivrez plus « tard. » Pierre avait encore de hautes fonctions à remplir ici-bas ; le temps de l'éternelle réunion n'était pas venu pour lui. Cette réponse ne le satisfit pas, et pressentant des dangers pour Jésus, il reprit : « Pourquoi ne pourrais-je pas vous sui- « vre maintenant ? Je suis prêt à donner ma vie « pour vous. » A l'apôtre généreux et aimant, mais présomptueux, le Sauveur répondit par cette triste prédiction : « Vous donnerez votre vie pour moi ? « En vérité, en vérité, je vous le dis, le coq ne chan- « tera pas que vous ne m'ayez renié trois fois. Le « Seigneur dit encore : Simon, Simon, Satan a ob- « tenu par ses instances de vous cribler comme le « froment. » Cette parole, dite au pluriel, concernait tout le collège apostolique. Elle signifiait agiter et troubler moralement leurs âmes, comme le vannage secoue le blé. « Mais, ajouta Jésus, j'ai prié pour « vous (pour vous Simon, au singulier), afin que « votre foi ne défaille pas ; et vous, lorsque vous « serez converti, affermissez vos frères. » Adressée

spécialement à Pierre, cette parole suppose de la façon la plus évidente, que, dans la pensée de Notre Seigneur, Pierre était le chef des apôtres, le futur chef de son Eglise, chef dont la chute si elle était grave et durable, pouvait entraîner celle de tous et compromettre l'œuvre du Christ. La prière de Jésus ne pouvait manquer d'obtenir son effet. En réalité, Pierre ne perdit pas un instant la foi, au moment même de sa chute, elle était dans son cœur, mais il manqua de courage pour la confesser. Le chef de l'Eglise pourra donc tomber dans le péché, comme tout homme, il ne tombera pas dans l'erreur.

Les frères de Simon-Pierre devaient, en effet, avoir besoin d'être raffermis, car Jésus leur annonça : « Quant à vous tous, cette nuit même, vous « serez en butte au scandale à cause de moi », je vous serai une occasion de chute, « car il est écrit : « Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dis- « persées. Mais, quand je serai ressuscité, je vous « précéderai en Galilée ». Pierre n'avait pas été convaincu par le grave avertissement du Maître. Son attachement pour lui était si vif, et, par malheur, sa confiance en lui-même si grande, qu'il ne put supporter d'avoir part comme les autres à cette défection. Sa protestation de fidélité et de dévouement jusqu'à la mort s'échappe naturellement de son cœur, et sa présomption va jusqu'à donner un démenti aux paroles formelles de Jésus. « Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, s'écria-t-il, je ne le serai pas ! » Le Sauveur lui renouvela la prédiction de son reniement. « Mais Pierre insistait encore

« davantage : Quand il me faudrait mourir pour « vous, je ne vous renierai pas. Et tous », enhardis par son exemple, « disaient la même chose. »

Notre Seigneur passa outre avec une miséricordieuse bonté. Mais le troupeau allait donc être dispersé et privé de son Pasteur. Il voulut avertir ses disciples des dangers de tout genre auxquels ils seraient exposés dans l'exercice de leur ministère. Jusqu'ici ils avaient été accueillis avec sympathie, comme envoyés du Maître, encore si populaire ; bientôt tout changerait sous ce rapport, ils seraient partout en pays ennemi. Il leur dit donc : « Quand « je vous ai envoyés sanc sac, sans bourse, sans « chaussures, vous a-t-il manqué quelque chose? — « Rien, Seigneur. — Mais maintenant que celui qui « a une bourse et un sac les prenne, et que celui « qui n'a rien vende tout, même son vêtement, pour « acheter une épée. Car, je vous le dis, il faut encore « que cette parole qui a été écrite s'accomplisse en « moi : Il a été mis au rang des scélérats. En effet, « ce qui me concerne est arrivé à sa fin », ma vie touche à son terme. Jésus prévenait ses apôtres, en un langage figuré, qu'ils seraient en butte à toutes sortes d'inimitiés et de périls, et parlait du glaive en termes métaphoriques. Ils prirent ses paroles à la lettre, et y voyant une allusion à quelque danger imminent : « Seigneur, dirent-ils, voyez, nous avons deux glaives ici. » Attristé de voir que ses disciples, comme toujours, entendaient mal sa pensée, Jésus écarta les glaives : « C'est assez », dit-il, et rompant l'entretien, il

ne pensa plus qu'à pacifier et fortifier ses enfants.

Il leur donna pour première consolation la certitude d'une réunion future dans le ciel. « Que votre « cœur ne se trouble point, reprit-il. Vous croyez en « Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon « Père, il y a de nombreuses demeures. Si cela n'é- « tait pas, je vous l'aurais dit, mais je vais vous pré- « parer une place. Et lorsque je m'en serai allé, je « reviendrai » au-devant de vous à votre mort « et « je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, « vous y soyez aussi. Vous savez où je vais », à mon « Père, et vous en savez le chemin ». Mais les apôtres ne savaient pas s'élever au-dessus du sens matériel des mots. Avec franchise et candeur « Thomas « lui dit : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; « comment pourrions-nous savoir le chemin ? » Jésus lui fit cette admirable et profonde réponse, qui indiquait à la fois où tendre et comment : « Je suis « la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au « Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous « connaîtriez le Père », car il y a entre le Père et le Fils identité de nature et d'attributs ; connaître l'un c'est connaître l'autre. « Bientôt vous le connaîtrez, et vous l'avez déjà vu. »

Alors ce fut Philippe qui prit la parole ; il voulait se rendre compte des choses d'une manière sensible. « Seigneur, dit-il, montrez-nous le Père, « et cela nous suffit. — Il y a si longtemps que je « suis avec vous, reprit Jésus, dans un reproche « plein de bonté, et vous ne me connaissez pas ? « Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père.

« Comment pouvez-vous dire : Montrez-nous le « Père ? » Il ne s'agissait pas de la vue des sens, mais de la foi. Jésus poursuit en parlant non plus de voir, mais de croire, et rappelle deux motifs de la foi, ses paroles et ses œuvres. « Ne croyez-« vous pas que je suis dans le Père, et que le Père « est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les « dis pas de moi-même ; et mes œuvres, c'est le Père, « qui demeure en moi, qui les fait. Ne croyez-vous « pas que je suis dans le Père, et que le Père est « en moi? Croyez-le, du moins, à cause de mes « œuvres. »

Ce mot devient le point de départ de nouveaux et précieux encouragements : le Sauveur fera accomplir par ses disciples des merveilles encore plus grandes que celles dont ils ont été témoins et il exaucera toutes leurs prières ; il leur enverra le Saint-Esprit — les trois Personnes de la Sainte Trinité sont plusieurs fois manifestées dans ces derniers discours —, et lui-même continuera de demeurer dans son Église d'une manière mystique.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui « croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, « et il en fera de plus grandes encore parce que je « vais à mon Père. Et tout ce que vous demanderez « au Père en mon nom, je le ferai. Si vous m'ai-« mez, gardez mes commandements. » C'est, en effet, en obéissant aux moindres préceptes de leur maître que ses disciples, que tous les chrétiens lui prouveront le mieux leur amour. Il y insistera encore.

Mais en échange d'un amour généreux, il leur

met un don magnifique. « Et moi je prierai le Père « de vous envoyer un autre Paraclet (avocat, conso- « lateur) afin qu'il demeure éternellement en vous; « l'Esprit de vérité, que le monde ne peut rece- « voir, parce qu'il ne le voit et ne le connaît pas. « Mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeu- « rera avec vous et sera en vous. » Cependant la venue de l'Esprit-Saint n'empêchera pas Notre Seigneur de rester en relations fréquentes avec ses disciples. Le bon Maître savait que c'était lui avant tout qu'ils désiraient, d'autant qu'ils connaissaient encore bien peu ce divin Paraclet. Il poursuivit avec un accent de tendresse: « Je ne vous laisserai « pas orphelins, je viendrai à vous. Encore un peu « de temps et le monde ne me verra plus, mais « vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous « vivrez. » Le Christ ressuscité est vivant à jamais ; ses disciples seront vivants de la vie de la foi et de la grâce, seront en communication perpétuelle avec lui. « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis « en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. « Celui qui a mes commandements et qui les garde, « c'est celui-là qui m'aime. Or celui qui m'aime « sera aimé de mon Père, je l'aimerai aussi et me « manifesterai à lui », intérieurement et spirituellement, mais d'une manière très réelle.

Cependant une des paroles de Jésus éveillait une autre question. L'Ancien Testament suppose que le Messie doit se manifester à toutes les nations ; qu'était-il survenu pour empêcher l'accomplissement des prophéties ? « Judas, non pas l'Iscariote », c'est Jude, nommé aussi Thaddée, frère de

saint Jacques le Mineur, « lui dit : Seigneur, d'où « vient que vous vous manifesterez à nous, et non « pas au monde ? » Sans entrer dans le cœur de la question, le Sauveur se contenta de rappeler la condition morale posée par lui. Il répondit : « Si « quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon « Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous « ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime « point ne garde pas mes paroles ; et la parole « que vous avez entendue n'est pas de moi, mais « de celui qui m'a envoyé, le Père ». Puis, résumant cet entretien, Jésus continua ainsi : « Je vous « ai dit ces choses pendant que je suis avec vous. « Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, que le Père vous « enverra en mon nom, vous enseignera tout, et « rappellera à votre mémoire tout ce que je vous « ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma « paix, ce n'est pas comme le monde la donne que « je vous la donne. Que votre cœur ne se trouble « point et ne s'effraye point. Vous avez entendu « que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens « à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez « de ce que je vais auprès du Père », l'amour se « réjouit, en effet, des avantages de ceux qu'on aime véritablement, « car le Père est plus grand que moi », d'une supériorité relative, bien entendu ; Jésus parle ici en tant que Verbe de Dieu fait homme. « Je vous ai dit ces choses avant qu'elles « n'arrivent, afin que, quand elles seront arrivées, « vous croyiez. Je ne vous parlerai plus guère, dé- « sormais, car le prince du monde vient (sa rage « allait se déchaîner contre le Sauveur). Il n'a

« aucun droit sur moi, mais c'est afin que le monde « reconnaisse que j'aime le Père et que je fais tout « ce que le Père m'a ordonné. »

Après avoir ainsi exprimé son admirable résignation, il ajouta : « Levez-vous, sortons d'ici », et joignant l'acte à la parole, Jésus se leva pour aller au devant des humiliations et de la mort. Tout porte à croire qu'il quitta le cénacle immédiatement après avoir proféré ces mots. La suite du discours et la prière sublime qui le termina furent donc prononcées en chemin. « Et étant sorti, il alla, selon sa « coutume, à la montagne des Oliviers, suivi de « ses disciples. »

Une fois hors de la ville, le Sauveur retrouvait le silence et la solitude. Il s'arrêta sur la voie de l'agonie, en face des vignobles auxquels il aimait à comparer le royaume des cieux. En cette saison, on achevait la taille des vignes. Leur aspect lui suggéra une comparaison d'où jaillit un sublime enseignement. Il s'était présenté comme le pain de vie, puis comme un grain de blé, il se compare à une vigne mystique.

« Je suis la vraie vigne », dit-il à ses apôtres, « et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui « ne porte pas de fruit en moi, il le retranchera, et « tout sarment qui porte du fruit, il l'émondera » en retranchant ce qui serait nuisible à son progrès, « afin qu'il porte plus de fruit ». Les apôtres ont déjà subi cet élagage par les instructions de leur Maître, docilement acceptées. « Vous êtes déjà purs, « à cause de la parole que je vous ai annoncée. De-

« meurez en moi, et je demeurerai en vous. » Ce qui suit est la leçon principale de l'allégorie. « Comme « le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il « ne demeure pas attaché au cep, ainsi vous ne pou- « vez rien faire non plus » dans l'ordre du salut « si « vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne; vous êtes « les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en « lui, porte beaucoup de fruit; mais sans moi », sans ma grâce qui vous unit à moi, « vous ne pouvez rien « faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera « jeté dehors comme le sarment, il séchera, on le ra- « massera, on le jettera dans le feu » comme le sarment coupé et « il brûlera ». Et le Sauveur poursuit en laissant couler le fleuve de sa divine charité dans le cœur de ses enfants :

« Si vous demeurez en moi, et si mes paroles « demeurent en vous, vous demanderez tout ce que « vous voudrez, et cela vous sera accordé. La gloire « de mon Père est que vous portiez beaucoup de « fruit et que vous deveniez (d'une manière plus par- « faite) mes disciples. De même que mon Père vous a « aimés, je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. « C'est en gardant mes commandements que vous « demeurerez dans mon amour, de même qu'en gar- « dant les commandements de mon Père je demeure « dans son amour. Je vous ai dit ces choses afin « que ma joie soit en vous, et que votre joie soit « complète. Voici mon commandement : c'est que « vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous « ai aimés. On ne peut avoir de plus grand amour que « de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous, vous « êtes mes amis, si vous faites ce que je vous ai com-

« mandé. Désormais je ne vous appellerai plus mes « serviteurs, parce que le serviteur ignore ce que fait « son maître. Je vous ai donné le nom d'amis, parce « que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous « l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez « choisi, c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous « ai établis pour que vous alliez, que vous portiez du « fruit et que votre fruit demeure, afin que tout « ce que vous demanderez au Père en mon nom, il « vous le donne. Je vous prescris ces choses, afin que « vous vous aimiez les uns les autres ».

Ainsi aimés de Jésus et de son Père, fortifiés par l'action du Saint-Esprit, et soutenus par une mutuelle charité entre eux, les disciples du Christ redouteront moins la haine du monde, qui s'acharnera contre eux à cause de leur Maître. Ils doivent apprendre qu'ils ne seront pas à l'abri de ces persécutions. Mais en les leur annonçant, Notre Seigneur leur annonce aussi le jugement qui pèsera sur le monde, il leur promet de nouveau l'assistance du Saint-Esprit, et, après les jours de tristesse, une joie sans fin.

« Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a pris en « haine avant vous. Si vous étiez du monde, le monde « aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous « n'êtes pas du monde et que je vous ai choisis du « milieu du monde, à cause de cela le monde vous « hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai « dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son « maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront « aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont « aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces

« choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne con-
« naissent pas celui qui m'a envoyé. Si je ne fusse
« pas venu et que je ne leur eusse pas parlé, ils
« n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont
« point d'excuse de leur péché. Celui qui me hait,
« hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi
« eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'au-
« raient pas de péché ; mais maintenant ils les ont
« vues, et ils ont haï et moi et mon Père. Mais c'est
« pour que soit accomplie la parole qui est écrite
« dans leur loi : Ils m'ont pris en haine gratuite-
« ment. Mais lorsque sera venu le Paraclet, que je
« vous enverrai du Père, l'esprit de vérité qui pro-
« cède du Père, il rendra témoignage de moi. Et
« vous me rendrez aussi témoignage, parce que vous
« êtes avec moi depuis le commencement.

« Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez
« pas scandalisés. Ils vous chasseront des synago-
« gues, et l'heure vient où quiconque vous tuera
« croira rendre hommage à Dieu. Et ils vous feront
« ces choses, parce qu'ils ne connaissent ni le Père
« ni moi. Mais je vous ai dit cela afin que, lorsque
« leur heure viendra, vous vous souveniez que je
« vous l'ai dit. Je ne vous l'ai pas dit dès le commen-
« cement, parce que j'étais avec vous. Et maintenant
« je vais à celui qui m'a envoyé, et personne parmi
« vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais, parce
« que je vous ai dit cela, la tristesse a rempli votre
« cœur. Mais je vous dis la vérité : il est utile pour
« vous que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas,
« le Paraclet ne viendra pas à vous ; mais si je m'en
« vais, je vous l'enverrai. Et, lorsqu'il sera venu, il

« convaincra le monde touchant la justice, et tou-
« chant le péché, et touchant le jugement. Touchant
« le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi. » Jésus désigne ici sa propre justice, sa parfaite innocence qui sera démontrée par son retour glorieux près de son Père. « Touchant la justice, parce que je vais
« au Père et que vous ne me verrez plus. Touchant
« le jugement, parce que le prince de ce monde est
« déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous
« dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant.
« Lorsque cet Esprit de vérité sera venu, il vous en-
« seignera toute vérité; car il ne parlera pas de lui-
« même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et
« il vous annoncera ce qui doit arriver. Il me glori-
« fiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et vous
« l'annoncera. »

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez
« plus; et encore un peu de temps, et vous me ver-
« rez, parce que je vais au Père. Quelques-uns donc
« de ses disciples se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce
« qu'il nous dit ? Encore un peu de temps et vous ne
« me verrez plus, et encore un peu de temps et vous
« me verrez, parce que je m'en vais au Père. Ils
« disaient donc : Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu
« de temps ? nous ne savons ce dont il parle. Or
« Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et leur
« dit : Vous cherchez entre vous pourquoi j'ai dit :
« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus,
« et encore un peu de temps et vous me verrez. En
« vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez,
« et vous gémirez. Le monde se réjouira, tandis que
« vous serez contristés, mais votre tristesse sera

« changée en joie. La femme, lorsqu'elle enfante, a « de la tristesse parce que son heure est venue; « mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se sou- « vient plus de la souffrance, dans la joie qu'elle « a de ce qu'un homme est venu au monde. Ainsi « pour vous, vous avez maintenant de la tristesse ; « mais je vous verrai de nouveau ; alors votre cœur « se réjouira et personne ne vous enlèvera votre « joie. En ce jour-là, vous ne me ferez plus de « questions.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si en mon « nom vous demandez quelque chose au Père, il « vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien de- « mandé en mon nom; demandez et vous recevrez, « afin que votre joie soit complète. Je vous ai dit « ces choses en paraboles. Voici l'heure où je ne « vous parlerai plus en paraboles, mais où je vais « m'exprimer clairement au sujet du Père . Ce jour- « là, vous demanderez en mon nom, et je ne vous « dis pas que je prierai le Père en votre faveur ; « car le Père vous aime, parce que vous m'avez « aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de « Dieu. Je suis sorti du Père, et je suis venu dans « le monde ; et maintenant je quitte le monde et je « m'en vais au Père.

« Ses disciples lui dirent : Voici qu'à présent vous « parlez clairement, et vous ne dites plus de para- « bole. Nous savons bien maintenant que vous con- « naissez toutes choses, et que vous n'avez pas be- « soin qu'on vous interroge : aussi croyons-nous « que vous êtes sorti de Dieu.

« Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant ?

« L'heure vient, la voici même, où vous allez être « dispersés chacun de votre côté et où vous me lais- « serez seul. » Les apôtres allaient, en effet, abandonner leur Maître quelques heures après. Il ajouta: « Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. » Tout ce discours du Sauveur avait tendu évidemment à procurer à ses apôtres la paix, la joie intérieure, après qu'il les aurait quittés. Il ajouta, en terminant : « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. » Et enfin, comme motif d'une confiance vaillante dans les épreuves, le Maître victorieux aiderait infailliblement ses envoyés à remporter la victoire. Jésus mit fin à ses enseignements par un vrai cri de triomphe, poussé fièrement par anticipation : « Dans le monde, vous aurez « des afflictions, mais ayez confiance, j'ai vaincu le « monde. »

Une prière sublime, incomparable effusion d'amour, couronna ces entretiens. On l'a nommée la prière sacerdotale de Jésus. C'est que Jésus est le souverain prêtre; l'objet et le but de cette prière sont ceux du ministère sacerdotal : il y traite divinement des intérêts de sa médiation entre Dieu et les hommes ; elle résume d'une manière admirable les effets du ministère que lui-même a exercé parmi eux, et c'est la prière solennelle qui devait accompagner son sacrifice.

Notre Seigneur prie d'abord pour lui-même ; il conjure filialement son Père de glorifier sa sainte Humanité, maintenant que son rôle terrestre est accompli. « Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les

« yeux vers le ciel, et dit : Père, voici l'heure. Glo-
« rifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie,
« vous qui lui avez donné puissance sur toute chair,
« pour qu'à tous ceux que vous lui avez confiés il
« assure la vie éternelle : cette vie éternelle qui
« consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu,
« et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Je
« vous ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli l'œu-
« vre que vous m'aviez assignée à faire. Et mainte-
« nant, Père, glorifiez-moi en vous-même, par cette
« gloire que j'ai eue en vous avant que le monde
« existât.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que
« vous avez pris en ce monde pour me les donner.
« Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés.
« Ils ont gardé votre parole; ils savent maintenant
« que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ;
« car les paroles que vous m'avez confiées, je les
« leur ai transmises. Il les ont reçues ; ils ont connu
« en toute vérité que je suis sorti de vous, et ils
« ont cru que vous m'avez envoyé. »

Il prie ensuite pour ses disciples. Préservation du mal, c'est-à-dire du péché, et sanctification dans la vérité, c'est-à-dire dans la parole du Père, par conséquent dans son Verbe incarné : ce sont les deux grâces qu'il réclame pour eux. Les actes de sainteté qu'il va multiplier dans ce dessein jusqu'au dernier soupir seront pour son Église un trésor inépuisable d'exemples, de grâces et de mérites, amassé pour la sanctification de ses membres.

« Je vous prie pour eux. Je ne prie pas pour le monde. » Jésus n'a pas plus songé à exclure le

monde de ses prières, qu'il ne l'a exclu des mérites de sa Passion et de sa mort. Cette parole doit donc être prise dans un sens relatif : en cet instant, oubliant tout le reste, c'est uniquement pour eux qu'il intercède. « Mais je vous prie pour ceux que « vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous, que « tout ce qui est à vous est à moi, et ce qui est à « moi est à vous, et que j'ai été glorifié en eux. « Voici que je cesse d'être dans le monde, tandis « qu'eux sont dans le monde, pendant que je viens « à vous. Père saint, gardez-les dans votre nom, « eux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un « comme nous. Quand j'étais avec eux, c'est moi « qui les gardais dans votre nom ; ceux que vous « m'avez donnés, je les ai gardés, et nul d'entre eux « n'a péri, si ce n'est le fils de perdition, pour l'ac- « complissement de l'Ecriture. Mais maintenant je « viens à vous, et en ce monde où je suis encore je « dis ces choses pour qu'ils aient en eux ma joie « dans sa plénitude.

« Je leur ai transmis votre parole, et le monde « les a pris en haine, parce qu'ils ne sont pas du « monde, pas plus que je ne suis moi-même du « monde. Je ne vous prie pas de les retirer du monde, « mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du « monde, pas plus que je ne suis moi-même du « monde. Sanctifiez-les dans la vérité, dans cette « vérité qui est votre parole. De même que vous « m'avez envoyé dans le monde, je les ai envoyés « dans le monde, et c'est pour eux que je me sanc- « tifie moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, sanc- « tifiés dans la vérité. »

Le Sauveur prie ensuite pour tous les chrétiens de l'avenir. Il demande au Père l'unité dans son Eglise, par l'union d'amour entre ses membres et le Père et le Fils et par l'intime union entre eux. « Je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi « pour ceux qui croiront en moi sur leur parole. « Que tous ne soient qu'un, et, de même que vous, « Père, vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils ne « soient qu'un en nous, afin que le monde croie que « vous m'avez envoyé. Si je les ai associés à la gloire « que vous m'avez attribuée, c'est pour qu'ils ne « soient qu'un, comme nous-mêmes nous sommes « un. Je suis en eux et vous en moi, pour qu'ils « soient consommés dans l'unité, et que le monde « connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous « les avez aimés, comme vous m'avez aimé moi-« même. »

Enfin le divin Sauveur réclame de son Père la gloire et le bonheur éternel pour tous les chrétiens qui lui resteront unis ; et sa prière, toute d'amour, s'achève en demandant au Père qu'il daigne aimer les disciples du Christ, comme il a aimé son Christ lui-même. « Père, ceux que vous m'avez donnés, je « veux que là où je suis ils soient avec moi, et qu'ils « contemplent la gloire que vous m'avez attribuée « à cause de l'amour que vous avez eu pour moi « avant que le monde fût créé. Père juste, le monde « ne vous a pas connu ; mais moi, je vous ai connu, « et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. « C'est à eux que j'ai fait connaître, et que je ferai « encore connaître votre nom : que l'amour dont « vous m'avez aimé soit donc en eux, que moi-« même je sois en eux. »

« On ne peut quitter cette divine prière de Notre Seigneur, dit Bossuet, ni le discours qui la précède, et qui en a, comme on a vu, fourni la matière. On lit et on relit ce discours, ce dernier adieu, cette prière de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, ses derniers vœux, toujours avec un nouveau goût et une nouvelle consolation. Tous les secrets du ciel y sont révélés, et de la manière la plus insinuante et la plus touchante... On en voit maintenant tout le dessein et toute la suite. Jésus commence par demander que son Père le glorifie, et cette glorification se termine à nous en faire part, en sorte que la perfection de la glorification de Jésus-Christ soit dans la nôtre, ce qui nous unit tellement à lui que le Père même ne nous en sépare pas dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et, demeurant dans l'étonnement de tant de grandeur où nous sommes appelés en Jésus-Christ, n'avoir plus d'autre désir que de nous en rendre dignes avec sa grâce. »

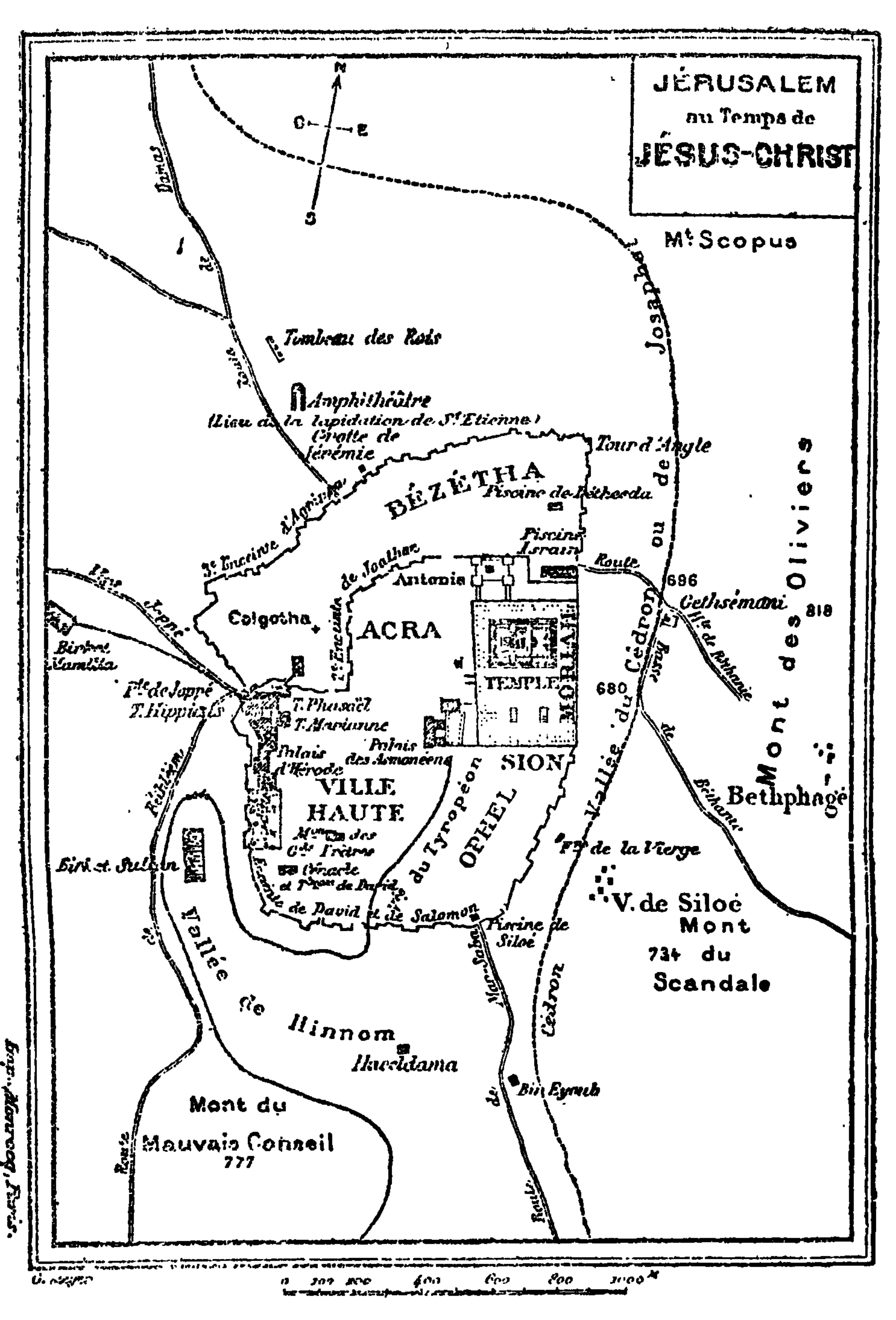
Jésus n'avait rien de plus à donner. L'heure de son immolation volontaire sonnait. Il marcha au suprême sacrifice.

TROISIÈME PARTIE

LA VIE SOUFFRANTE
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I. — Jésus au jardin de Gethsémani.

« Quand il eut ainsi parlé, Jésus s'en alla avec ses « disciples au delà du torrent de Cédron, dans un « endroit appelé Gethsémani, où il y avait un jardin, « et y entra avec ses disciples. » Ce torrent, dont le nom signifie « le trouble », coulait au fond de la vallée de Josaphat, entre les collines du temple et d'Ophel, et le mont des Oliviers. L'enclos où se rendit Notre Seigneur était sur la pente occidentale de ce mont, en face du temple. Il appartenait peut-être à quelque ami du divin Maître ; Jésus y venait fréquemment chercher la solitude et le silence, quand il résidait à Jérusalem. « Judas, qui le trahissait, con« naissait aussi ce lieu, parce que Jésus y était sou« vent avec ses disciples. » Gethsémani, dont le nom « signifie pressoir d'huile, était un domaine planté d'oliviers, où il y avait anciennement un pressoir. On voit encore aujourd'hui, dans une partie de ce domaine, huit oliviers séculaires, contemporains, dit la tradition, de Notre Seigneur Jésus-Christ et témoins de son agonie. C'est là qu'il vint avec ses



Extrait du Manuel Biblique.

apôtres pour y prier selon sa coutume et commencer sa Passion.

Il voulait être seul avec Dieu durant ces heures de mortelle angoisse. « Lorsqu'il fut arrivé dans ce « lieu, il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici, pen- « dant que j'irai là-bas pour prier. Priez aussi afin « que vous ne succombiez pas à la tentation. » Cependant, « il prit avec lui. Pierre, Jacques et Jean », ses trois disciples préférés, ceux qui avaient vu sa gloire sur le Thabor, afin de pouvoir, au besoin, recevoir d'eux quelque consolation dans l'épreuve amère à laquelle il allait se soumettre ; mais il les laissa à quelque distance. Avant de s'éloigner d'eux, comme les flots de la tribulation envahissaient déjà son âme, il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », jusqu'à être près de mourir de tristesse. Et ce n'était pas une hyperbole, car, si elle n'avait été soutenue par la nature divine, la nature humaine de Jésus aurait été écrasée par cet effroyable fardeau. « Il commençait à être saisi de peur, de répugnance et de tristesse. »

Par un touchant appel à la compassion de ses apôtres, il ajouta en les arrêtant : « Demeurez ici et veillez avec moi. » Puis, « s'étant avancé un peu plus loin, il se mit à genoux », bientôt « il se prosterna le visage contre terre » dans la position la plus humble et la plus suppliante « et il priait en disant : Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi », ce calice amer dont il avait parlé aux fils de Zébédée. Mais, quoique si pressante, la prière de Jésus était conditionnelle : si cela est compatible, disait-il, avec vos éternels décrets,

et elle était accompagnée d'un complet abandon entre les mains de son Père : « Toutefois que votre volonté soit faite, et non la mienne. »

L'Évangile ne donne qu'un résumé de cette prière, car elle dura longtemps et se renouvela trois fois sur ce même thème. Afin de chercher un peu de sympathie dans son angoisse affreuse, « Jésus vint près de ses disciples, et les trouva dormants ». La fatigue, l'émotion, la tristesse avaient produit cet effet, malgré la bonne volonté et le très sincère dévouement des trois apôtres. Le doux reproche que leur fit le Sauveur convenait à tous, mais il l'adresse plus directement à Pierre, à cause de ses récentes protestations : « Il dit à Pierre : Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez », ajouta-t-il, parce que de grands périls moraux menaçaient alors ses apôtres, « de peur que vous ne succombiez à la tentation, car l'esprit », la partie supérieure de l'homme, la volonté ardente et généreuse, « est prompt, mais la chair », la pauvre nature envisagée dans son infirmité, « est faible ». Ils ne devaient l'éprouver que trop tôt, et Pierre surtout.

Alors s'ouvrit une seconde phase de l'agonie de Jésus. « Il les quitta une seconde fois, et pria, disant : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. » La volonté de son Père s'est donc affirmée. Jésus ne demande pas directement que le calice soit éloigné de ses lèvres ; il sait que cette requête ne serait pas exaucée, et il se contente de renouveler son acte de parfaite résignation. Mais au prix de quelle lutte

maintient-il sa volonté humaine soumise à celle de son Père !

Épuisé, agonisant dans ce combat intérieur, et cherchant une diversion à cette agitation mortelle, « il revint de nouveau près de ses disciples, et », si étonnant que cela paraisse, « il les trouva en« dormis, car leurs yeux étaient appesantis. Et les « quittant, il s'en alla encore, et pria une troisième « fois, disant les mêmes paroles ». Ce fut l'heure la plus terrible de son agonie.

C'était la passion de l'âme, anticipant sur celle du corps. Les souffrances de l'âme peuvent être beaucoup plus grandes que celles du corps, précisément parce qu'elles sont intérieures, et, souvent, le corps en ressent le contre-coup. Une seule souffrance de l'âme, si elle est intense, suffit pour rendre malheureux : dans l'agonie de Jésus les souffrances jaillissent de toutes parts pour envahir son Cœur. Il faut bien qu'elle soient extrêmes, puisque le Maître, dont les expressions ne sont jamais exagérées, dit qu'elles seraient capables de lui arracher la vie. Le sobre récit de l'Évangile en signale trois principales : la frayeur et l'angoisse, la répugnance et le dégoût, la désolation et la tristesse.

A ce triple genre de souffrances correspondent trois causes d'où elles naissent.

La peur est un trouble causé par l'apparition présente d'un mal ou d'un danger. L'imminence et la certitude de sa Passion jeta le Sauveur dans la crainte et l'angoisse. La vie est chose douce : la quitter est amère, c'est le plus grand des sacrifices. La quitter si jeune encore ! et par une mort si in-

juste, si ignominieuse, si cruelle! Jésus se pénètre de cette souffrance : son imagination lui représente avec une vivacité extrême toutes les scènes de sa Passion, tous les outrages, tous les supplices, toutes les douleurs que lui préparent la malice et la rage de ses ennemis, l'inconstance et l'infidélité de ses amis, la lâcheté et la bassesse des autorités civiles et religieuses. Il voit tous les instruments qui tortureront son corps ; il en sent déjà, en ses membres, la violence et le poids. Jusqu'où peuvent aller, dans un cœur humain, la crainte d'un malheur, l'effroi et l'angoisse de la mort ? Pour Jésus, dont l'imagination est si pénétrante et le cœur si sensible, que peut donc être la prévision de ces horreurs ? En outre, il est très vraisemblable que la justice divine, outragée par les hommes, a voulu, pour l'expiation des crimes du monde, imprimer dans l'âme du Sauveur des images effrayantes, d'affreuses révélations sur la vengeance qu'il veut tirer du péché, et porter ainsi au comble son trouble et son angoisse. Qu'est-ce, en effet, que l'Homme-Dieu lui-même devant la fureur de la colère divine qui, dans son éclat, pulvériserait l'univers ? Comme un ver de terre, Jésus se tord sous le poids de cette justice vengeresse, et il ne peut se dérober à ces terreurs. Il tremble, il hésite devant la grandeur de l'expiation qui lui est demandée. Ce baptême sanglant, dont il avait ardemment appelé l'heure, l'épouvante au moment de le subir.

En Jésus, la répugnance, le dégoût, l'ennui, une profonde lassitude morale, naissent, en premier lieu, de la connaissance des péchés pour lesquels il

devra souffrir si cruellement. Il les connaît, il les voit tous, ceux de tous les hommes, de toutes les générations ; il en voit la laideur, l'ignominie, la malice ; il voit combien ils sont opposés à la majesté de Dieu, à sa bonté, à sa justice, et il voit les maux déplorables qu'ils causent aux hommes, leurs funestes effets pour le temps et pour l'éternité. Il voit les péchés de tous les siècles couler sur lui comme un fleuve de boue. Et c'est pour expier tant de hideuses souillures, de turpitudes, qu'il faut endurer sa Passion ! Son Cœur si noble, si saint, est rempli, à cette pensée, à cette vue, d'une répugnance et d'une horreur indicibles.

Enfin la tristesse de Jésus, son affliction immense avait sa cause dans la prévision du peu de résultat et de fruit de son sacrifice. Un nombre considérable d'hommes ne seraient sauvés, pour ainsi dire, que par force. Le schisme et l'hérésie déchireraient son Eglise ; des nations entières seraient retranchées de son corps mystique, et, parmi celles qui ne s'en détacheraient pas, que d'infidélités, quel mépris des grâces acquises au prix de son sang, quelles profanations de ses sacrements ! Pour tous il va donner sa vie : chaque âme qui se perd lui cause une tristesse infinie. Il gémit, il prie dans l'angoisse. On dirait que tous les spectres de la terre et de l'enfer assiègent la grotte de Gethsémani pour répandre l'épouvante dans son âme.

Or, l'Homme-Dieu est le maître souverain de toutes les passions de son âme, de tous les actes de sa sensibilité. Si donc il souffre de la sorte, si ses souffrances sont si nombreuses et si terribles,

c'est qu'il le veut délibérément ainsi. S'il souffre, c'est librement et volontairement. C'est lui-même qui ouvre pour ainsi dire les écluses de son Cœur à ce torrent d'affliction ; c'est de lui-même qu'il se plonge dans cet abîme effrayant. Il y a un mystère dans cette agonie. L'âme de l'Homme-Dieu est envahie par les ténèbres, quoiqu'il ne puisse perdre la vision intuitive de l'essence divine, à laquelle sont essentiellement attachées les joies de la béatitude céleste. Nous savons, il est vrai, par expérience, que deux causes différentes peuvent produire en même temps, dans la même personne, une grande tristesse et une grande joie : c'est ainsi qu'une mère, pleine de l'esprit de foi, pleure la perte d'un fils qu'elle a vu mourir saintement, et se réjouit, avec un sentiment aussi vif, à cause de son salut assuré. Mais ici aucune comparaison ne peut rendre compte exactement de l'état de l'âme du Sauveur durant son agonie. Ce qui est d'ailleurs vrai, c'est que Dieu, par sa toute-puissance, a pu séparer l'effet de la cause, c'est-à-dire qu'en conservant à l'âme de l'Homme-Dieu la vision intuitive, il a pu empêcher qu'elle n'y produisît la joie qui en est l'effet naturel.

Mais s'il y a quelque chose d'impénétrable dans le fait de cette agonie, il n'en est pas de même des motifs pour lesquels Jésus a voulu la subir. Ils sont faciles à discerner. Il se proposait d'abord, afin de passer par toutes les peines qui affligent les hommes, et pour leur y servir de modèle, d'éprouver en lui-même, et au plus haut degré, toutes les souffrances de l'âme, comme il voulait prendre sur

lui toutes celles du corps. Voilà pourquoi il vide jusqu'au fond le calice d'amertume. Il voulait nous mériter des grâces et des forces particulières pour le temps des épreuves et des souffrances intimes, surtout à l'heure de notre propre agonie ; satisfaire pour les fautes dont nous nous rendons coupables dans ces épreuves intérieures, par notre manque de générosité, par notre négligence à prier, nos révoltes contre la volonté de Dieu et notre empressement à chercher des consolations auprès des créatures. Enfin, il voulait nous consoler et nous fortifier par son exemple, dans le cas où tout paraîtrait nous abandonner. Quelle peine indicible pour lui de supporter seul le poids de ses souffrances !

Avant qu'elles fussent arrivées à leur paroxysme, et durant la troisième prière de Jésus, le Père céleste voulut le soutenir dans ce dernier combat. « Un ange descendu du ciel lui apparut, le fortifiant. » Ce fut sans doute en lui représentant les principaux motifs qui devaient l'engager à souffrir : la gloire de son Père réparée, les hommes rachetés et sauvés, les admirables fruits de vertu et de sainteté que produirait sa Passion, et, peut-être aussi, en rendant à son corps épuisé la force nécessaire pour ne pas succomber. Le Sauveur n'avait pas un absolu besoin de cette consolation ; c'était cependant un grand soulagement pour sa nature humaine de voir s'approcher de lui un messager de son Père, et, dans son humilité, il voulut bien consentir à recevoir son secours.

Le premier effet en fut une nouvelle ardeur dans la prière ; aussi bien, après cette apparition, la

tempête intérieure atteignait le plus haut degré de sa violence. « Et, tombé en agonie, il priait plus instamment. » A cette heure, la volonté humaine de Jésus eut à se faire une telle violence pour se résoudre à vider jusqu'à la lie le calice qui lui était présenté, elle eut à opposer une résistance si extrême aux assauts de la partie inférieure, que l'intensité de la lutte fit s'extravaser le sang du cœur à travers les tissus délicats de son corps, « et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre ». Mais, vainqueur enfin dans ce terrible combat, et triomphant de ces cruelles angoisses, il se releva pour marcher avec résolution au devant des supplices et de la mort.

« S'étant levé, il vint près de ses disciples, qu'il « trouva endormis de tristesse ; et il leur dit : « Pourquoi dormez-vous? Levez-vous et priez, afin « que vous ne succombiez pas à la tentation. » Le moment arrivait où ils allaient en subir le choc. « Levez-vous, allons, dit encore le Sauveur, voici « que celui qui me livrera approche. »

« Comme Jésus parlait encore, une troupe parut, « et Judas, l'un des douze », la guidait. Il avait pris la cohorte et des gardes fournis par les princes des prêtres et les Pharisiens, et ils tenaient « des lanternes, des torches et des armes ». Il y avait une cohorte romaine casernée dans la forteresse Antonia, et dont une partie était chargée de maintenir l'ordre dans le temple durant les grandes fêtes religieuses. On avait fait appel à ce détachement de soldats romains contre un dangereux pertur-

bateur, et, comme on le voit plus loin, un tribun était à sa tête. Les sanhédrites, craignant toujours que l'arrestation de Jésus occasionnât du trouble, avaient procuré au traître un renfort d'appariteurs et d'huissiers préposés à la police intérieure du temple. Toute cette troupe était armée, et on l'avait pourvue de flambeaux, parce que Judas connaissait l'obscurité du lieu où le Sauveur se retirait.

Arrivés à Gethsémani, ils s'arrêtèrent près du jardin pour prendre leurs sûretés. Les soldats surtout ne connaissaient pas Jésus. « Celui qui le trahissait leur avait donné ce signal : Celui que je baiserai, c'est lui ; saisissez-le et emmenez-le avec précaution » ; l'infâme se défiait de la puissance surnaturelle de son Maître.

Mais pendant qu'ils se concertaient ainsi, tout à coup Jésus parut. « Sachant tout ce qui devait arriver, il vint au devant d'eux », en ralliant les huit apôtres laissés à l'écart. C'était affirmer magnifiquement qu'il marchait librement à la mort, par un choix de sa volonté. Il ne voulait pas être surpris par ses ennemis. Et dans toute cette scène, c'est, de son côté, la paix, le calme, la décision nette et le courage ; du côté de ses adversaires, l'incertitude, la hâte, l'agitation et la violence. Dans le trouble qui règne autour de lui, le Sauveur seul demeure ferme et assuré. A sa vue, Judas hésite, ses ruses sont déjouées.

C'est Jésus qui engage l'action. « Qui cherchez-vous ? leur demanda-t-il. » De cette foule des voix s'élevèrent : « Jésus de Nazareth. — C'est

moi, répondit Jésus », et sans doute un éclair de sa puissance passa dans ses yeux pendant qu'il prononçait ce mot, car « lorsqu'il leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et furent renversés à terre. » Quand ils se furent relevés, le Sauveur renouvela sa question avec le même calme majestueux : « Qui cherchez-vous » ? Ils n'osèrent pas répondre : Vous-même, quoiqu'il se fût fait assez connaître, et ils répétèrent : « Jésus de Nazareth.— Je vous ai déjà « dit que c'est moi », reprit le Sauveur, et, par une touchante sollicitude pour ses apôtres, il ajouta : « Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » Dans son humiliation même, et dans les mains de ses ennemis, Jésus marque jusqu'où peut aller leur violence, et quelle limite elle doit respecter. Ainsi s'accomplissait, note l'évangéliste, cette parole qu'il avait dite à son Père : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. »

Il fallait un terme à ces hésitations. Les soldats, troublés par ce qui s'était passé, regardaient Judas et attendaient le signal convenu. Le traître s'approcha précipitamment : « Maître, dit-il à Jésus, je vous salue ; et il le baisa. » Quelle impudence de se présenter ainsi au Sauveur, sous les yeux des apôtres ! Quelle hypocrisie, quelle bassesse, de faire du signe ordinaire de l'amitié et de la déférence d'un disciple à l'égard de son maître le signe de la trahison ! Quelle malice, quelle dureté de cœur de donner par un baiser le signal qui doit livrer Notre Seigneur au supplice le plus épouvantable ! Cet infâme baiser, Jésus ne le repousse pas, il l'accepte, précisément parce que c'est le signal

de sa mort, parce que sa volonté est de souffrir et de mourir. Notre Seigneur veut montrer au renégat qu'il lit dans son cœur, qu'il sait tout, mais, même sous le coup de cet abominable outrage, il lui parle avec une charité et une douceur ineffables, pour le toucher, s'il est possible. « Mon ami, lui « dit-il, qu'êtes-vous venu faire ici? Livrer le Fils « de l'Homme par un baiser ! »

« Aussitôt ils jetèrent les mains sur lui et le sai« sirent. Alors ses disciples lui dirent : Seigneur, si « nous frappions de l'épée ? » Ils avaient sans doute pris par précaution les deux glaives, en sortant du cénacle. Leur résolution de fidélité à leur Maître était donc bien sincère, mais ils avaient trop compté sur eux-mêmes, ils n'avaient pas « veillé et prié », et ce beau feu allait s'éteindre au premier souffle violent de l'épreuve. Plus ardent et plus prompt que les autres, joignant le geste à la parole, « Simon-Pierre ayant un glaive le tira »,on vit le fer briller sur la tête d'« un serviteur du grand-prêtre, « nommé Malchus » ; celui-ci se jeta de côté, et le coup « lui trancha l'oreille droite ». Jésus intervint sur-le-champ : « Demeurez-en là », dit-il aux siens, et se tournant vers Pierre, il lui reprocha de troubler sa Passion et de ravaler sa dignité à la condition d'un criminel en révolte. « Remettez votre épée au fourreau, lui dit-il, car quiconque prendra le glaive périra par le glaive », celui qui recourt à la violence s'expose à en être lui-même la victime. Puis, son agonie et la coupe d'angoisse lui revenant en pensée : « Ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné à boire ? Pensez-vous que je ne

puisse pas prier mon Père, et il m'enverrait douze légions d'anges » pour me protéger contre cette cohorte. « Mais comment s'accompliraient les Écritures, qui annoncent qu'il en doit être ainsi ? ». Le doux Sauveur voulut donner l'exemple de la mansuétude et de la charité compatissante même en présence d'un attentat, et il le fit par un miracle. « Ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit. »

En ce moment, il aperçut quelques membres du sanhédrin qui survenaient. C'étaient des chefs des prêtres, des anciens du peuple, qui avaient suivi de loin leurs satellites. Devant eux, il protesta sans colère contre la violence qui lui était faite. Ses paroles leur prouvèrent son innocence et la libre volonté par laquelle il s'immolait pour obéir à son Père; elles auraient dû leur inspirer l'horreur de leur action, puisque, pour agir ainsi, ils cherchaient les ténèbres et obéissaient à Satan : « Il dit à ceux « qui étaient venus vers lui, princes des prêtres, « magistrats et anciens : Vous êtes venus pour me « prendre avec des glaives et des bâtons, comme « pour un voleur. Tous les jours j'étais assis parmi « vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'a- « vez pas saisi. Mais tout cela s'est fait afin que les « Écritures des prophètes fussent accomplies. C'est « ici votre heure », celle de la nuit, parce qu'ils sont lâches, « et la puissance des ténèbres », ils étaient en effet les dignes organes de celui qui est appelé le Prince des ténèbres.

En entendant ces paroles et voyant le tumulte s'accroître, « ses disciples l'abandonnèrent et s'en-

« fuirent tous... Alors la cohorte, le tribun, les ser« viteurs des Juifs », tous ensemble se jetèrent sur Jésus et « le lièrent ». On le garrotta comme un malfaiteur dangereux, pour ne pas négliger les précautions recommandées par le traître, et la sainte Victime fut entraînée rapidement vers Jérusalem. Un bref épisode de cette marche dans la nuit montre combien était grand le fanatisme de ceux qui s'étaient emparés d'elle, et le péril qu'il y avait alors à la suivre. Tandis que le cortège traversait la vallée du Cédron, « un jeune homme suivait Jésus, couvert seulement d'un drap ». L'Evangile ne le nomme pas et ne donne aucune indication qui appuie des conjectures sur sa personnalité. Eveillé par le bruit, il était sorti de chez lui au plus vite pour voir ce qui se passait, et n'avait pris que le temps de s'envelopper dans son drap. « Ils le saisirent, mais lui, rejetant le drap, s'enfuit de leurs mains. » La troupe, hâtant la marche, dans laquelle le Sauveur dut avoir beaucoup à souffrir, entra dans la ville, et « ils l'emmenèrent dans la « maison du grand-prêtre. Pierre le suivait de « loin ».

II. — Le jugement de Jésus.

« Ils le conduisirent d'abord chez Anne. C'était « le beau-père de Caïphe, pontife de cette année« là, de ce Caïphe qui avait donné aux Juifs ce con« seil : Il est avantageux qu'un homme meure pour « le peuple », qu'un homme soit sacrifié pour ne pas

exposer le peuple à sa perte. Caïphe était grand-prêtre par le choix des Romains, qui s'étaient arrogé le pouvoir de disposer du pontificat et en changeaient fréquemment le titulaire. Les Juifs supportaient impatiemment cette violation de leurs institutions théocratiques, et regardaient Anne, déposé par le gouverneur qui précéda Ponce-Pilate, comme le seul pontife légitime. Anne avait conservé assez de crédit pour faire élever successivement au pontificat ses cinq fils et son gendre Caïphe, et il gardait à côté des grands-prêtres qui lui succédaient une réelle prééminence. Les deux chefs du corps sacerdotal, Anne et son gendre, résidaient probablement dans les deux ailes d'un même palais, désigné par l'un ou l'autre des évangélistes comme la demeure de Caïphe. Cette supposition, fondée sur plusieurs motifs, explique, entre autres faits, que les sanhédrites aient pu manifester leur esprit d'opposition en conduisant d'abord Jésus chez Anne, sans s'exposer au mécontentement du gouverneur. Pour le mener de là chez Caïphe on n'avait qu'à lui faire traverser la cour qui séparait leurs demeures. Cet arrêt devait donner le temps de convoquer le sanhédrin chez Caïphe. Les riches habitations de l'Orient sont composées de bâtiments peu élevés encadrant une vaste cour. Cette cour est reliée à la rue par un grand portail couvert et voûté. Les détails relatifs aux reniements de Pierre montreront que telle était la disposition du palais.

Anne avait été, en vertu de sa position, l'âme des conjurations contre Jésus. Quand le Sauveur

comparut devant lui, « il l'interrogea sur ses disciples et sur sa doctrine ». Il y avait donc deux chefs distincts d'information. Sa doctrine, on espérait encore, malgré tant d'insuccès, y surprendre quelque déclaration qui fournirait matière à le condamner. Cependant sa sagesse admirable pouvait le tirer de ce pas. Mais une enquête sur ses disciples aurait facilement pour conclusion de les faire citer, et, sans doute, en embrouillant et faussant ce qui sortirait des dépositions de ces gens humbles et timorés, on trouverait de quoi échafauder l'accusation de complot séditieux dont on avait besoin pour obtenir du gouverneur romain une sentence capitale.

Notre Seigneur déjoue ce calcul. Il ne pouvait d'abord accepter le rôle de conspirateur. Sur ses disciples il ne répondit pas, mais, par l'énergie de ses paroles, il détourna l'esprit du juge de tout objet étranger, pour l'attirer uniquement sur sa personne divine. Lui seul était en cause ; et pourquoi chercher des mystères? « Jésus répondit : j'ai parlé publiquement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le Temple où se rassemblent tous les Juifs, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que j'ai dit, ceux-là savent ce que j'ai dit. » Il était d'autant plus facile à ses ennemis de le savoir, qu'ils avaient toujours autour de lui des émissaires chargés d'épier ses paroles et ses actes. C'était à ceux qui voulaient le juger de montrer qu'il était coupable. Ils procédaient sans forme juridique, puisqu'on ne lui donnait pas de défen-

seur et qu'on ne produisait pas de témoins; lui-même indiquait le moyen de le convaincre, s'il y avait lieu. Mais la réponse du Sauveur, pleine d'une sagesse et d'une franchise admirables, déconcertait le plan d'une action sommaire et sournoise. Elle était un refus de se justifier. Les assistants le comprirent.

« Lorsqu'il eut dit cela, un des satellites », désireux sans doute de flatter ses maîtres, et encouragé par l'irritation qu'ils laissaient voir, « donna « un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu « réponds au grand prêtre ? » La face adorable de Jésus fut meurtrie par ce coup brutal, abominable outrage infligé au Saint des Saints en présence de chefs religieux de la nation, qui, sans doute, y applaudirent par leurs rires méprisants. Celui qui avait dit : Si l'on vous frappe sur une joue, tendez l'autre joue, ne conforme pas en ce moment sa conduite à ce conseil, parce qu'il y a des circonstances où la défense de la vérité et de la justice, et la charité même pour les âmes, demandent qu'on agisse autrement. Jésus ne pouvait laisser peser sur lui le reproche de manquer de respect aux dépositaires de l'autorité, si indignes qu'ils fussent. Abandonné de tous, il se tourna vers cet homme, et, avec un calme sublime, il lui dit : « Si j'ai mal « parlé, montrez en quoi ; et si j'ai bien parlé, « pourquoi me frappez-vous? » Ces mots confondaient à la fois le misérable valet et ses approbateurs. N'ayant plus le même motif de protester, le Sauveur subira cent outrages pareils, dans la suite de sa Passion, sans y rien opposer que sa

divine mansuétude, et fera voir qu'il pratique ce qu'il a enseigné.

Anne, vaincu par le calme du divin accusé, cessa un interrogatoire qui ne pouvait donner de résultats. A cette heure, le Grand Conseil, convoqué en hâte, devait être déjà réuni. « Anne envoya Jésus, « chargé de liens » comme un malfaiteur, « chez « Caïphe, prince des prêtres, où les Scribes et les « Anciens s'étaient assemblés. »

Pendant que cette scène se passait chez Anne, un incident douloureux s'était produit dans la cour intérieure du palais. Ce que le Seigneur avait prédit à Pierre commençait à se réaliser. Au lieu de réduire le triple renoncement de l'apôtre à trois simples paroles de dénégation, il paraît bien probable qu'il eut lieu en trois circonstances différentes, où, pendant cette nuit, Pierre, reconnu par différentes personnes, réitéra en ces trois occasions le reniement de son Maître sous des formes variées. Ainsi se concilient entre eux les évangélistes, qui, indépendants l'un de l'autre dans leurs récits, font librement le choix des paroles et des actes vivants dans leur souvenir.

La première de ces circonstances fut ainsi amenée. On a vu que Pierre « suivait Jésus de loin » après son arrestation. Remis de son premier effroi, confus, honteux d'avoir abandonné son Maître, et vite ramené par l'ardeur de son attachement pour lui, il s'était rapproché du cortège autant que la prudence le permettait, et, entré à sa suite dans la ville, il vint jusqu'aux portes du palais, mais il n'osait y pénétrer. « Un autre disciple suivait aussi. »

Saint Jean, qui le dit, ne se nomme pas lui-même, selon sa réserve habituelle, mais les détails de son récit révèlent en lui un témoin oculaire. « Ce disciple était connu du grand-prêtre » et par conséquent des gens de service. « Il entra avec Jésus dans la cour », sans remarquer d'abord que Pierre n'avançait pas. « L'autre disciple, qui était connu du grand-prêtre, sortit donc, parla à la portière « et fit entrer Pierre. Cette servante » qui gardait la porte jeta un regard curieux sur l'étranger : « N'es-tu pas aussi, lui dit-elle, des disciples de « cet homme ? — Je n'en suis point », répondit Pierre, et il passa rapidement.

Dans cette saison, les nuits de Judée sont d'autant plus fraîches que le jour a été plus ardent. Pour se garantir du froid, les gardes et les valets y avaient allumé un feu. « Ils s'assirent autour, et Pierre était « au milieu d'eux, attendant la fin » anxieux de connaître l'issue de l'affaire. La servante le rejoignit là : « Elle le regarda fixement » à la lueur du foyer « et lui dit : Certes, tu étais avec Jésus de Naza- « reth. Mais il le nia, en disant : Je ne sais pas « et je ne comprends pas ce que tu veux dire. » Et comme elle insistait en disant aux autres : « Celui-ci était avec lui », l'apôtre qui avait confessé : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, « renia Jésus, « en disant : Je ne le connais pas. » Puis, troublé, « il sortit du groupe et se dirigea vers l'entrée ; et le coq chanta ». Pierre, dans son agitation, ne prit pas garde à ce chant.

Jésus fut donc amené devant le Sanhédrin, assemblé chez Caïphe. Cette séance tenue en pleine nuit

était illégale et de nulle valeur ; des prescriptions sages défendaientau sanhédrin de se réunir la nuit. Les juges le savaient bien, mais ils avaient hâte d'en finir avant la solennité du jour, et pour devancer par une exécution rapide les mouvements qui pourraient se produire parmi le peuple, on allait débattre le procès sans délai. Afin de sauvegarder les formes légales, ainsi que l'iniquité cherche le plus souvent à s'en couvrir, ou d'en conserver du moins quelque apparence, une seconde séance se tiendrait au jour levé ; mais, à ce moment, on n'aurait plus qu'à formuler juridiquement la sentence. Ce ne fut d'ailleurs là qu'une ombre de légalité, et, en fait, une nouvelle infraction aux règles, car elles prescrivaient de remettre la sentence à un autre jour que l'interrogatoire, si elle était capitale. Or, les Juifs comptaient les jours du soir au soir. Mais la haine du Sanhédrin se contenta de cette apparence.

L'assemblée devant laquelle comparut le Sauveur était la haute cour de justice en Judée. Elle comptait dans ses réunions plénières soixante et onze membres, mais la présence de vingt-trois suffisait pour constituer le tribunal et donner force à ses arrêts. Les amis de Jésus, Nicodème et Joseph d'Arimathie, devaient être absents de cette séance ; peut-être avait-on eu soin de ne les pas convoquer. Le chef du sanhédrin, siégeant sur une estrade, présidait aux délibérations ; autour de lui, sur des coussins posés à terre, étaient assis les autres juges rangés en demi-cercle ; chacun des membres du conseil se levait pour voter, en commençant par le

plus jeune. En avant du demi-cercle, deux secrétaires, l'un à droite, l'autre à gauche, écrivaient les discours prononcés pour et contre l'accusé. Des officiers subalternes l'entouraient, armés de cordes et de lanières pour le lier ou le frapper au premier ordre. Tel était l'aspect du tribunal devant lequel Jésus fut amené.

La procédure du sanhédrin ordonnait d'exposer d'abord dans les causes capitales ce qui était en faveur de l'accusé. Il n'en fut pas tenu compte. Aucun avocat ne lui fut donné, aucun témoin à décharge ne fut entendu. On sait d'ailleurs que le sanhédrin avait déjà menacé de l'excommunication quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Messie. Mais, par contre, on s'était occupé en hâte de recruter des témoins accusateurs parmi les espions attachés à ses pas. Bien que la loi condamnât à la mort les faux témoins dans une cause capitale, les ennemis de Jésus en gagnèrent beaucoup, évidemment en leur promettant l'impunité. Cependant tout n'allait pas au gré de leurs désirs ; on n'avait pas eu le temps de combiner avec tout l'art voulu les rapports mensongers. Or, pour être valable, la même accusation devait être confirmée par deux témoins. L'iniquité se mentit à elle-même. « Les « princes des prêtres et tout le Conseil cherchaient « un faux témoignage contre Jésus pour le livrer à « la mort, mais ils n'en trouvèrent point, quoique « beaucoup de faux témoins se fussent présentés. » Les prétendues paroles de scandale rapportées par eux étaient quelques-unes de ces expressions mal comprises dont on trouve un grand nombre dans

l'Evangile. Mais on ne pouvait tirer aucun grief formel et grave de ces dépositions confuses.

« Enfin vinrent deux témoins qui déclarèrent : « Nous l'avons entendu dire : Je détruirai ce tem-« ple fait de main d'homme, et en trois jours j'en « rebâtirai un autre non fait de main d'homme. » Cette fois, l'imputation de blasphème était nette. Les Pharisiens voyaient ou feignaient de voir dans ces paroles un outrage contre la maison de Dieu et contre le Dieu qui l'habite, une menace de détruire la religion mosaïque, dont le temple était le centre, une preuve que Jésus s'attribuait un pouvoir magique venu de l'enfer, car Dieu ne pouvait prêter sa puisssance pour un tel attentat. Ils avaient d'ailleurs été fort impressionnés le jour où le Sauveur avait dit quelque chose de cela, car on les voit adresser à leur victime clouée sur la croix cette moquerie insultante : « Toi qui détruis le « temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-« toi toi-même. » Mais l'imposture était manifeste, car Jésus avait dit : Détruisez ce temple, en parlant de son propre corps, et non pas : Je détruirai, expression qui se serait nécessairement appliquée au temple des Juifs. Il n'eut même pas à se défendre, car ses accusateurs ne déposaient pas dans les mêmes termes : « Leurs témoignages ne concordaient pas. »

Fort du témoignage que lui rendait la vérité, Jésus se taisait et laissait la confusion régner autour de lui. Caïphe sentait combien ce silence était éloquent, et s'en irritait. « Il se leva et lui dit : Tu ne réponds rien à ceux qui témoignent

« contre toi? » Vain effort. « Jésus se taisait. » Silence plein tout à la fois de courage, d'indépendance et d'humilité. Notre Seigneur ne voulait pas se défendre, parce qu'il voulait mourir, et être conduit à la mort comme l'agneau qui se tait devant celui qui le mène à la boucherie. D'ailleurs, à quoi bon parler pour des oreilles qui ne veulent pas entendre ? Ce n'était pas la vérité que ses juges cherchaient, mais un prétexte de condamnation qu'il leur fallait à tout prix, et la passion est ingénieuse à en trouver. Jésus se taisait.

Ce silence troublait les sanhédrites malgré eux et les inquiétait. Caïphe, déconcerté, comprit qu'il fallait en finir. Laissant donc tomber ces témoignages inutiles, il voulut arracher à Jésus lui-même la déclaration d'où sortirait son arrêt. Il s'élança de l'estrade et « vint au milieu » en face du prisonnier, et sans scrupule de violer la règle élémentaire qui ne permet pas de placer l'accusé entre le parjure et son propre aveu, il lui déféra le serment solennel : « Je t'adjure par le Dieu vi-« vant, s'écria-t-il, de nous dire si tu es le Christ, « le Fils de Dieu. » Cette fois, Jésus ne pouvait pas ne pas répondre, puisque la question répondait au but de sa venue en ce monde, et de toute sa vie. Il devait à Dieu, à lui-même, à la vérité, à ses amis et à ses ennemis une affirmation publique et franche. Il déclara : « Vous l'avez dit, je le suis ». Réponse claire, pleine de majesté, et non moins solennelle. Plus d'une fois le Sauveur s'était donné comme étant le Messie et le Fils de Dieu, ses ennemis s'en souvenaient bien ; mais jamais il ne l'avait

encore affirmé aussi ouvertement qu'il le fait aujourd'hui, et dans une forme qui exclut tout doute sur le sens de sa déclaration. Et cette déclaration, il l'adresse au grand-prêtre, au grand Conseil, et par le fait même à tout le peuple juif, à l'humanité entière. Il va plus loin encore. Il confirme son témoignage en annonçant la gloire dans laquelle, malgré son état d'humiliation présent, il se manifestera en tant que Messie et Fils de Dieu, et cet accusé, tout à l'heure muet, menace ses juges d'un tribunal où lui-même siègera comme juge souverain. Il ajouta : « Néanmoins, vous « verrez le Fils de l'Homme siégeant à la droite de « la puissance du Père et venant sur les nuées du « ciel ». Ces expressions étaient une allusion manifeste à une prophétie de Daniel annonçant dans les mêmes termes l'apparition du Fils de l'Homme. C'était pour les docteurs de la loi une nouvelle affirmation.

Mais les sanhédrites n'écoutaient plus ; ils triomphaient. L'hypocrite pontife feignit une profonde douleur comme devant un affreux outrage à la divinité. Selon la coutume des Juifs, en signe d'amère affliction, « il déchira ses vêtements » et s'écria aussitôt : « Qu'avons-nous besoin de té« moins ! Vous avez entendu le blasphème ! Que « vous en semble ? Tous le condamnèrent comme « digne de mort ». Chez les Juifs, c'était le châtiment du blasphème. Jésus ne s'était pas contenté de dire en plusieurs circonstances qu'il était le Messie, il l'avait prouvé par des miracles sans nombre. C'étaient ses œuvres qu'il aurait fallu

examiner, discuter; il n'en fut même pas question, car ce simulacre de procédure n'était qu'un tissu d'iniquités.

Pierre, troublé par les interpellations de la servante, inquiet d'avoir attiré l'attention, s'était éloigné du foyer, ainsi qu'on l'a vu, et dirigé vers la porte. « Comme il allait sortir, une autre servante « le vit et dit à ceux qui étaient là : Cet homme était « avec Jésus de Nazareth ». Cette parole augmenta sa frayeur et, dans sa perplexité, il rentra, au lieu de s'échapper, afin de ne pas paraître fuir sous cette accusation, et il revint vers le groupe assis autour du feu, en essayant de faire bonne contenance. La servante commise à la porte le suivait toujours. « Assurément, dit-elle encore, c'est un de ceux-là. Et un peu après, un autre », témoin de cette scène, « lui dit : Vous êtes donc de ces gens-« là ? » Les autres, se joignant à lui, « dirent à « Pierre : N'êtes-vous pas du nombre de ses disci-« ples ? Il le nia de nouveau avec serment et dit : « Je ne connais pas cet homme ». Voilà donc où en arrive l'apôtre trop présomptueux, qui, confiant en lui-même, sûr de son courage, avait négligé de veiller et de prier de peur de tomber. Il ajoutait maintenant le parjure au mensonge, et, ce Maître, pour lequel il avait cependant une vénération ardente, il ne le désignait plus, comme le feront les Juifs devant Pilate, que par une expression de mépris : cet homme !

Une heure environ s'écoula. » On s'était lassé de l'interroger, mais s'étant mis à parler avec ses voisins : « Certes, reprirent-ils, tu es de ses dis-

« ciples, ton accent te trahit; tu es Galiléen. » Le dialecte de Galilée se distinguait par une prononciation très rude. « Et un des serviteurs du grand-« prêtre, parent de celui de qui Pierre avait coupé « l'oreille, lui dit : Est-ce que je ne t'ai pas vu avec « lui dans le jardin ? » Cette question porta au comble le trouble et la frayeur de Pierre. « Il se « mit alors à faire des imprécations et à dire avec « serment : Je ne connais pas cet homme dont vous « parlez. » Ces anathèmes consommaient la chute. « Pierre parlait encore, quand le coq chanta une se-« conde fois, et le Seigneur, se tournant vers Pierre, « le regarda. » Ce regard plein de douleur et de compassion pénétra le cœur de l'apôtre comme une flèche. « Il se souvint de la parole que le Sei-« gneur lui avait dite : Avant que le coq chante « deux fois, tu me renieras trois fois ; et il sortit, « pleurant amèrement. » La tradition rapporte que saint Pierre passa toute sa vie à pleurer ces reniements, si bien que les larmes avaient creusé des sillons sur ses joues. Ce regard du Maître qu'il renonçait à une telle heure était bien un regard de reproche, mais non de colère ; il était chargé aussi de miséricorde. Le Sauveur avait dit aussi à son apôtre : « Et vous, quand vous serez converti, affermissez vos frères dans la foi ». Pierre, converti, se dévoua à son rôle avec le zèle le plus parfait ; mais quand le chef des apôtres entreprendra de planter la croix sur les collines de Rome, et de forcer les païens de cette Babylone à adorer un Juif crucifié par eux, il ne sera plus tenté de croire que ce soit l'œuvre de son propre courage, et qu'il

ait en lui-même la force de surmonter les obtacles et les périls de toutes sortes.

La séance du Grand Conseil s'était levée au milieu du tumulte, des insultes, des injures lancées à la face de Jésus par ses juges prévaricateurs. Alors commença une scène d'outrages sans nom, et l'Evangile donne à supposer qu'eux-mêmes y prirent part les premiers, avant de livrer leur victime aux odieux et cruels traitements de valets préposés à sa garde pour le reste de la nuit. « Alors quelques-uns com- « mençèrent à cracher sur lui. Ceux qui tenaient « Jésus se moquaient de lui en le frappant. Ils lui « voilèrent le visage, et le frappaient à coups de « poings, en disant : Prophétise, qui est-ce qui t'a « frappé ? Les valets le meurtrissaient de soufflets, « et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres in- « jures. » C'est de la cour, et au milieu de ces affronts exécrables, que le Sauveur, en proie à leur satanique méchanceté, avait tourné son regard vers Pierre. L'horrible comédie se prolongea jusqu'au matin. Celui qui aurait pu d'un simple acte de sa volonté pulvériser ses lâches insulteurs subissait leurs atteintes avec une douceur et une patience inaltérables. C'était l'accomplissement de ce qu'avait prédit « Isaïe : J'ai tendu mon dos à ceux qui me battaient, « et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je « n'ai point détourné mon visage des outrages et des « crachats de l'ignominie ; je suis resté en leur pré- « sence comme le rocher le plus dur ». Cependant Notre Seigneur n'eut rien à subir durant sa Passion qui ne fût senti par lui autant que cela pouvait

l'être : non seulement les souffrances corporelles, auxquels la parfaite et délicate constitution de son corps le rendait si sensible, mais les mépris, les dérisions, les injures, les outrages, dont aucune âme d'homme ne pouvait ressentir l'indignité aussi vivement, aussi profondément que la sienne, à cause de son incomparable dignité. Il en savoura toute l'amertume, et, selon cette autre parole du prophète, il fut « rassasié d'opprobres ». On est épouvanté de ce qu'il eut à souffrir durant cette affreuse nuit, dont le souvenir excite dans les âmes pieuses une compassion si vive.

Les membres du Sanhédrin s'étaient réunis dès l'aube pour aviser aux moyens d'exécuter l'arrêt qui frappait Jésus. Le principal était d'obtenir l'assentiment du procurateur Ponce-Pilate, car depuis l'exil d'Archélaüs et l'asservissement de la Judée, le Sanhédrin n'avait plus le droit de mort. Si jaloux de leur autorité que fussent ses membres, ils se plièrent d'autant plus facilement à cette nécessité que le concours de Pilate, les déchargeant de toute responsabilité, prévenait le conflit entre eux et le peuple. Que, dans cette foule qui, cinq jours auparavant, acclamait le Sauveur, quelques-uns s'indignassent au souvenir de ses bienfaits, de l'état où on le réduisait, ce pouvait être assez pour exciter la sédition et faire délivrer Jésus. De là leur empressement à le faire passer sous la garde de Rome, en obtenant du gouverneur qu'il ratifiât la condamnation. Mais Rome, en réservant à ses procurateurs l'administration de la justice dans les provinces

soumises, leur recommandait d'étudier les coutumes locales pour les accorder avec le droit romain. Les formes juridiques en vigueur chez les Juifs avaient été violées jusqu'ici dans cet inique procès, il pouvait en surgir des difficultés. C'est pour le couvrir d'une ombre de légalité que le Sanhédrin tint au jour une seconde séance. Il fallait, en effet, se hâter pour en finir avant les solennités du jour de la Pâque. « Lorsque le jour se fit, les anciens du peuple, les « princes des prêtres et les Scribes s'assemblèrent. »

Afin d'arriver plus vite à une décision, l'affaire fut aussitôt ramenée au point décisif de l'interrogatoire de la nuit. Les ennemis de Jésus le connaissaient d'ailleurs assez pour être persuadés qu'il ne désavouerait pas la déclaration qu'il leur avait faite. « Ils le firent comparaître devant leur Conseil, et « lui dirent : Si vous êtes le Christ, dites-le nous ». Ils avaient devant eux la victime qui venait de subir pendant plusieurs heures les crachats, les soufflets et les plus indignes traitements. Avec le même calme, la même intrépidité que s'il n'avait rien souffert, Jésus leur répondit : « Si je vous le « dis, vous ne me croirez pas, et si je vous interroge « à mon tour, vous ne me répondrez point ». Ce n'était pas qu'il refusât la nouvelle déclaration attendue, mais il voulait d'abord faire sentir à ses juges leur mauvaise foi et leur parti pris. Combien de fois déjà s'était-il fait connaître pour le Messie ! et ils ne l'avaient pas cru. Et dans les circonstances où les questions qu'il leur avait faites auraient dû les amener à confesser sa mission, ils avaient évité de répondre. Il lui serait encore facile de leur fer-

mer la bouche et de leur prouver qu'il n'usurpait pas ce titre, mais de quoi servirait-il ? Quant à le délivrer, ils ne le voulaient pas. Cependant, loin de se dérober, il leur répéta : « Néanmoins, désor-« mais le Fils de l'Homme sera assis à la droite de « la puissance de Dieu. » Aussitôt « tous lui dirent: « Vous êtes donc le Fils de Dieu? — Vous le dites, « je le suis », répondit fermement Jésus. « Ils s'écriè-« rent alors : Qu'avons-nous encore besoin de té-« moignage ? Nous l'avons entendu nous-mêmes de « sa bouche. Et, se levant, ils le conduisirent gar-« rotté à Pilate. » Ainsi s'accomplissait la prophétie du Sauveur, annonçant qu'il serait livré aux Gentils pour être mis à mort.

Le gouverneur Ponce-Pilate résidait dans la forteresse Antonia, construite au nord du temple et dominant sur les parvis. Pour s'y rendre du palais d'Anne et de Caïphe, le cortège avait à traverser une grande partie de la ville. Jérusalem reprenait vie en ces premières heures du jour, et le trajet, en cet appareil, dut être pour Notre Seigneur, enchaîné, portant les traces des outrages de la nuit, un sujet de souffrances, d'humiliation et de fatigues nouvelles.

Pendant que Pierre pleurait sa chute lamentable, un autre apôtre était aussi saisi de remords, mais, à celui-là, manquaient l'espérance, la confiance et l'amour, sans lesquels le remords du crime ne fait que pousser au désespoir. Confondu dans la foule, Judas avait observé de loin sa victime, inquiet, troublé, conservant peut-être un secret espoir que

Jésus dominerait ses juges et leur échapperait; mais quand il le vit condamné et qu'il l'eut suivi jusqu'au palais du gouverneur, il sentit l'infamie de sa conduite. Avant le crime, Judas, aveuglé par la passion, n'avait vu que l'appât de l'argent ; après le crime, il ne vit que l'horreur de la faute. Tout changeait de face, et cet argent même qui avait eu pour lui tant d'attrait lui brûlait désormais les doigts. C'est la marche naturelle que l'âme, poussée par le démon, suit dans sa faute ; et Satan s'était emparé de la sienne. Le traître comprit alors dans quel abîme il était tombé. Les circonstances de son infâme trahison se représentèrent vivement à son esprit ; il se rappela les avertissements, les efforts inutiles de l'ineffable bonté de son Maître, l'innocence, la sainteté de celui qu'il avait livré à ses ennemis. Le vil salaire qu'il avait reçu pour prix de cette action lui inspirait maintenant une honte et un dégoût inexprimables. Mais, s'il avait hâte de s'en défaire, s'il se sentait poussé à confesser son iniquité et à tenter un essai de réparation, il ne crut pas après cela à la possibilité du pardon. Son cœur était trop dur pour concevoir quelque chose de la miséricorde infinie, et comme autrefois Caïn, il pensait, écrasé par le poids de son crime, que Dieu ne pourrait le lui remettre. Quelle issue restait-il ?

« Alors Judas, qui le trahit, voyant qu'il était « condamné, saisi de repentir, rapporta les trente « pièces d'argent aux princes des prêtres et aux « anciens du peuple. » Une partie des sanhédrites avait dû se détacher du cortège pour venir offrir dans le temple le sacrifice du matin. C'est là qu'il

vint les trouver. « J'ai péché, leur dit-il, en livrant le sang innocent. » Il espérait peut-être réparer ainsi, du moins en partie, sa trahison, en arrêter les conséquences et arracher Jésus à la mort, mais il était trop tard. Les prêtres l'accueillirent avec hauteur et le repoussèrent avec un froid mépris. « Que nous importe, répliquèrent-ils, c'est votre affaire. » Ils n'ont point acheté Jésus, et n'ont donc pas à le délivrer et à le rendre ; ils ont seulement payé le traître, c'est à lui de voir en ce qui le regarde. Judas subit le sort commun à ses pareils : ceux qui les emploient les flattent tant qu'ils en ont besoin ; une fois qu'on s'est servi d'eux, on les rejette et on les abandonne à eux-mêmes. Les Juifs ne cherchent même pas à consoler le malheureux en lui démontrant que Jésus est réellement un blasphémateur et un faux Messie ; ils tiennent leur victime ; quant au reste, que leur importe?

Les princes des prêtres ont donc refusé de reprendre l'argent de la trahison, de peur de paraître se mettre en contradiction avec eux-mêmes. Judas, accablé par leur réponse, voyant que tout est perdu, se sentant abandonné de tous, un objet de défiance et d'horreur pour les apôtres, de mépris pour les Juifs eux-mêmes, se croyant rejeté par Dieu, n'ayant plus ni foi ni amour, ni confiance en Jésus-Christ, ni espérance de pardon, fut pris de vertige sur le bord du gouffre et s'y précipita. Un des psaumes les plus pathétiques, maudissant le traître, avait décrit son état : « ... Qu'il ne trouve personne pour l'assister. Comme il a aimé la malédiction, elle tombera sur lui ; il a rejeté la bénédiction, elle

s'éloignera de lui. Il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement ; elle a pénétré comme l'eau au dedans de lui, et comme l'huile jusque dans ses os. Qu'elle lui soit comme l'habit qui le couvre, et comme la ceinture dont il est toujours ceint. » Vaincu par les remords de sa conscience et le désespoir, « Judas, après avoir jeté les trente pièces d'ar« gent dans le temple, s'en alla et se pendit ». Saint Pierre nous apprend, dans les Actes des Apôtres, qu'« il creva par le milieu du corps, et toutes ses entrailles furent répandues ».

Le lieu où le traître trouva cette horrible fin était le champ d'argile d'un potier, situé au-dessus de la vallée de la géhenne. Les princes des prêtres avaient ramassé l'argent jeté par lui à l'entrée du sanctuaire, mais ils étaient embarrassés de l'emploi qu'on en pourrait faire. Les coffres du Trésor où l'on déposait les offrandes étaient près d'eux, pourquoi ne pas l'y mettre ? Ils s'en firent scrupule, car c'eût été violer une prescription de la loi. « Il n'est pas permis, dirent-ils, de l'y mettre, parce que c'est le prix du sang. » Mais ce sang innocent, ils allaient le verser sans remords. On reconnait là ces Pharisiens qui, selon la parole de Jésus, « emploient un filtre pour le moucheron, et avalent le chameau ». La mort de Judas leur vint en aide. Instruits du sinistre événement, les sanhédrites s'empressèrent de faire disparaître un complice dont la fin désespérée témoignait de l'innocence de Jésus. Avec cet argent ils achetèrent le champ du potier pour enterrer le cadavre, au lieu même où ses entrailles s'étaient répandues; puis, afin d'effacer le souvenir du crime,

ils consacrèrent cet endroit à la sépulture des prosélytes étrangers qui mouraient dans la ville. Mais le souvenir resta. « Ayant tenu conseil, ils achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des « étrangers. C'est pourquoi ce champ a été appelé « Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang, jusqu'à aujourd'hui. »

III. — Jésus au prétoire et devant Hérode.

En remettant le Sauveur aux mains de Pilate, les sanhédrites ont fait entrer le drame de la Passion dans une phase nouvelle dont le débat qui va s'ouvrir forme, pour ainsi dire, le premier acte, où les personnages se dessinent aussitôt. Ce sont d'abord les Juifs, avec leur haine farouche, leur incrédulité, leur malice habile à mettre en jeu toutes les forces et les inventions de la passion aveugle. En face d'eux, c'est Pilate, qui dispose de la puissance ; magistrat avisé, dont l'esprit est ouvert au sentiment de la justice, mais homme d'Etat sceptique, caractère sans fermeté, et soucieux avant tout des intérêts de sa fortune politique. Entre les Juifs et Pilate, entre les loups et le renard se trouve placé l'Agneau. Jésus n'a pour lui que la majesté de la vertu, la force de la vérité ; il ne veut pas user de sa puissance et ne se sert de sa liberté souveraine que pour se soumettre volontairement aux humiliations et aux souffrances.

Introduit dans une des salles du palais, le Sauveur comparut devant Pilate. Il n'était pas inconnu

du gouverneur, car bien que la Galilée et la Pérée, théâtres accoutumés de son ministère, ne fussent point soumises à la juridiction romaine, sa prédication avait trop remué Jérusalem pour que le bruit n'en fût pas venu jusqu'au gouverneur. Jésus se trouva d'abord seul en sa présence, car ses ennemis, malgré leur animosité, étaient demeurés à l'extérieur. « Ils n'entrèrent pas dans le prétoire, de peur de se souiller et afin de manger la pâque. » Ce mot ne désigne pas l'agneau pascal, qu'on mangeait après le coucher du soleil quand commençait la journée du 15 nisan, mais les victimes qu'on immolait au matin de ce jour, le principal de la fête, et que l'on consommait vers midi. D'après les principes judaïques, entrer dans la maison d'un païen constituait une impureté légale. La crainte d'être obligés de s'abstenir en cette solennité l'emporta chez ces gens scrupuleux sur le désir de soutenir eux-mêmes leurs dénonciations. Toutefois, aux liens qui couvraient les bras de Jésus Pilate comprit que les sanhédrites voulaient sa mort, leur usage étant de livrer en cet état les coupables qu'ils jugeaient dignes du dernier supplice. Rien dans l'attitude de l'accusé qui marquât l'orgueil des séditieux ; son air humble, la trace visible de traitements odieux ne pouvaient qu'inspirer au gouverneur un sentiment de commisération, et lui faire soupçonner quelque intrigue. Jésus n'avait jamais été l'occasion d'un trouble politique ; Pilate n'était donc pas très disposé à se faire l'instrument docile de la haine des Juifs contre lui.

Par ménagement pour le scrupule qui les rete-

tenait, « il sortit » et vint les trouver au dehors. « Quelle accusation, dit-il, apportez-vous contre cet homme ? » Les sanhédrites avaient espéré que l'appareil extraordinaire dans lequel Jésus lui était amené, et leur empressement, car cette heure très matinale était insolite, en imposeraient à Pilate. Peut-être sentirent-ils percer la défiance dans cette question posée avec sa hauteur habituelle ; ils répondirent dépités : « Si cet homme n'était pas un « malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré », si nous demandons sa condamnation, c'est qu'il mérite le châtiment. Cette réplique arrogante blessa le gouverneur. L'ironie et le dédain passèrent dans la sienne. « Prenez-le vous-mêmes, dit-il, et jugez-« le selon vos lois. » Il savait bien que cela ne leur suffisait pas, mais il feignait de se désintéresser de l'affaire, comme si elle ne la regardait point. Certes, l'excommunication de la synagogue, les trente-neuf coups de fouet qu'elle pouvait infliger, selon la loi, un tiers sur la poitrine, les deux autres sur les épaules du patient dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture, étaient une rude peine. Mais leur haine voulait davantage. La réponse rusée de Pilate les amena à cet aveu humiliant pour eux : « Il ne nous est permis de mettre à mort personne. » Et, en effet, si saint Etienne fut lapidé par les Juifs, sa mort ne fut pas l'effet d'une condamnation juridique, mais d'un tumulte populaire. En pareil cas, le gouverneur fermait souvent les yeux. Il appartenait donc au gouverneur de prononcer la sentence et de la faire exécuter, car c'était la mort de Jésus qu'ils réclamaient. « Et cela se fit, note l'évan-

« géliste, pour l'accomplissement de la parole que « Jésus avait dite, annonçant de quelle mort il mour« rait. » En effet, il avait prédit qu'il serait crucifié : d'après la loi judaïque, Jésus, condamné pour crime de blasphème, aurait dû être lapidé ; mais transféré devant la juridiction romaine, il devait subir les peines édictées par la loi romaine ; et le tour nouveau que l'accusation prend devant Pilate devait conduire le Sauveur au supplice de la croix, afin qu'éclatât le crime épouvantable des Juifs livrant leur Messie entre les mains des païens.

Pilate dut se résigner à instruire l'affaire ; mais il n'entendait pas ratifier sans examen le jugement des sanhédrites, et ceux-ci durent formuler des motifs. Ils avaient condamné Jésus comme blasphémateur, mais ils se doutaient bien qu'un crime d'ordre religieux trouverait le gouverneur indifférent. Ils n'en firent plus mention. Le titre de Fils de Dieu, qui avait été la vraie cause de leur sentence, fut laissé dans l'ombre, et ils inventèrent un nouveau chef d'accusation, en imputant au Sauveur un crime politique. La qualité de Christ en fournit le prétexte, car elle impliquait la royauté sur Israël ; les Juifs attribuant au Sauveur leur conception ambitieuse et tout humaine de cette royauté, le dénonçaient comme prêt à exciter la révolte populaire et à secouer le joug des Romains. Eux qui détestaient ce joug et n'attendaient que l'occasion de s'en affranchir, ils eurent la bassesse de flatter la main qui courbait leurs têtes, en joignant à cette lâcheté d'impudents mensonges. « Nous l'avons trouvé, « dirent-ils, qui bouleversait notre nation, défen-

« dant de payer le tribut à César, et se disant le « Christ-roi. » Les autres traits étaient pour amener ce dernier. Ainsi, ils accusaient Jésus d'être un séditieux, lui qui, constamment, prêcha la soumission aux puissances établies ; de prêcher le refus de l'impôt, lui qui leur avait répondu : « Rendez « à César ce qui est à César ». Oui, il avait dit qu'il était le Christ, mais loin de vouloir se faire proclamer roi, on l'avait vu se dérober aux empressements de la multitude enthousiaste.

Pilate, qui connaissait les Juifs, ne fut pas dupe de leurs mensonges ; il comprenait que si Jésus était réellement coupable du délit dont on l'accusait, ils ne lui en n'auraient pas fait un crime, ne l'auraient point jugé digne de mort pour cela, et ne l'auraient pas déféré à son tribunal. Voulant donc éclaircir la question et entendre ce que l'accusé dirait pour sa défense, « il rentra dans le « prétoire, se fit amener Jésus, et lui dit : Êtes-« vous le roi des Juifs ? » Ce nom de Christ-roi l'avait saisi. Il ajoutait peu de foi aux bruits d'une sédition qu'il aurait facilement réprimée, et, d'ailleurs, ses officiers ne lui avaient signalé aucune trace de conjuration, ni de refus d'impôt. Mais qu'était-ce que ce titre à la fois religieux et civil ? Pilate inclinait à l'indulgence, et son intelligence obscurcie, incertaine, entrevoyait un horizon plus vaste et plus haut que celui des affaires terrestres. Jésus lui fit voir par sa réponse qu'il lisait la bonne foi dans son âme, et lui offrit une aide en l'avertissant discrètement de la fausse interprétation donnée par ses ennemis à ces noms de Messie et

de roi des Juifs : « Dites-vous cela de vous-même, répondit-il, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? » Incapable de soupçonner la sagesse et la charité surnaturelles qui inspiraient ces paroles, le païen y vit une liberté de langage et une fierté qui lui déplurent. Il repartit brusquement : « Suis-je donc Juif ? » Ai-je à m'occuper de vos querelles religieuses ? « Votre nation et vos prêtres vous ont « livré à moi. Qu'avez-vous fait ? » Jésus ne songeait pas à se défendre, mais il chercha à exciter une étincelle de vérité dans l'âme de Pilate, en l'éclairant sur cette royauté dont la pensée l'agitait. Il ne nia pas, il confessa qu'il était roi, mais il dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. « Si mon royaume était de ce monde, mes servi- « teurs combattraient », ils prendraient la défense de leur roi « pour que je ne sois pas livré aux « Juifs ; mais mon royaume n'est pas de ce monde ». Tout spirituel de sa nature, le royaume du Christ ne contient aucune menace pour Rome. Il suffisait à Pilate. Il ne comprit pas la profondeur de cette réponse, mais il se rendit compte que les accusations des Juifs étaient mensongères et que la puissance romaine n'avait rien à redouter de Jésus. Cependant cette royauté continuait de l'intriguer, et cachant sa curiosité sous l'ironie, il reprit : « Ainsi donc vous êtes roi ? — Vous le dites, « répondit Jésus » avec un calme majestueux, « je « suis roi ». Et, cherchant encore à faire pénétrer un peu de lumière dans l'âme de son juge, à lui insinuer le caractère spirituel de sa mission, il lui dit en même temps de quel genre étaient les fidèles

de sa cause. « Je suis né, poursuivit-il, et je suis « venu en ce monde pour rendre témoignage à la « vérité », mission qu'il avait admirablement remplie, avant de lui sacrifier enfin sa vie. « Quiconque est de la vérité», quiconque la recherche, l'aime, « écoute ma voix », me suit comme un Maître. Pilate n'était pas de ceux-là. La recherche de la vérité ne faisait pas son souci. Pour l'homme d'Etat sceptique la vérité n'était qu'une vaine abstraction. Que d'hommes ressemblent à ce païen ! Qu'y a-t-il de vrai pour eux en dehors des intérêts de leur ambition, et existe-t-il une loi morale et religieuse qui doive y mettre un frein ? « Qu'est-ce que la vérité ? » répondit dédaigneusement Pilate, et il se hâta de sortir, sans attendre sa réponse, pour échapper à l'ascendant que Jésus prenait sur lui.

Cependant, si l'accusé n'était à ses yeux qu'un visionnaire, il voyait bien qu'on lui avait livré un innocent et que les accusations portées contre lui tombaient d'elles-mêmes. « Ayant ainsi parlé, « il sortit de nouveau, vint vers les Juifs, et leur « dit : Je ne trouve rien de criminel en cet hom- « me. » A ces mots, leur fureur éclata. Sur le thème qu'ils avaient adopté, ils entassèrent avec violence les accusations de toutes sortes. Pilate fit venir Jésus, pour qu'il se défendît ; et sa présence redoubla leur animosité haineuse. « Les princes des « prêtres et les anciens du peuple l'accusaient en « beaucoup de choses, et Jésus se taisait. Alors « Pilate lui dit : N'entendez-vous pas combien de « témoignages ils accumulent contre vous ? N'avez-

« vous rien à répondre ? Mais Jésus ne proféra « pas une seule parole », comme lorsqu'il avait été accusé devant le sanhédrin. Ce silence n'était point le silence de l'impuissance ou de l'obstination orgueilleuse ; il était majestueux de noblesse, de patience, de sagesse, et, tout à la fois, d'humilité et d'intrépidité ; « le gouverneur en fut saisi d'admiration ».

Ce silence sublime en face d'odieuses calomnies, ce dédain d'une défense inutile, cette indifférence héroïque de Jésus sur son propre sort et ce mépris de la mort qui le menaçait, tout cela était un mystère pour Pilate ; il trouvait en Jésus quelque chose qui n'était pas de l'homme, et qui le confondait. Il voyait bien que le Sauveur était victime d'une machination, et il cherchait un moyen de soustraire cet innocent à une sentence, mais son embarras était grand. Une nouvelle instance des sanhédrites lui suggéra un expédient pour se délivrer de cette affaire. Pour vaincre son irrésolution, « ils redoublaient de véhémence et criaient : « Il soulève le peuple par sa doctrine dans toute « la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, « jusqu'ici ». C'était par un nouveau trait de malice qu'ils mêlaient à leurs propos le nom de la Galilée, afin d'exciter les défiances et les craintes de Pilate, au souvenir du caractère remuant de cette province et des Galiléens qu'il avait fait massacrer dans le temple. Ce fut pour lui un trait de lumière. « Pilate, entendant prononcer le nom de « Galilée, demanda si cet homme était Galiléen. « Dès qu'il sut qu'il était de la juridiction d'Hérode,

« il le renvoya à ce prince, qui se trouvait alors à « Jérusalem. » Pilate sait bien que Jésus ne peut être condamné légalement, mais il veut éviter d'irriter les Juifs. L'autorité légitime refuse de défendre l'accusé innocent, elle l'abandonne.

C'est une grande humiliation pour Jésus. Ce renvoi devient aussi pour lui une nouvelle cause de souffrances. Le voilà traîné de nouveau, chargé de ses liens, par ses envieux, à travers la ville de plus en plus animée, et subissant les injures, peut-être les mauvais traitements de ses ennemis, d'autant que ceux-ci sont fort mécontents d'être renvoyés à Hérode à cause du retard qui en résultera, des dangers qu'on peut redouter de la part du peuple et des partisans de Jésus, et parce qu'eux-mêmes sont humiliés d'avoir à mendier ainsi à travers Jérusalem une sentence définitive, et surtout auprès d'Hérode, qu'ils détestent.

Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand, Iduméen de naissance et Juif de religion, Tétrarque de Galilée et de Pérée, était notoirement un prince efféminé et libertin, flétri et condamné par l'opinion publique. Esprit léger et superficiel, il était surtout avide de briller par sa personne et par son entourage. Le meurtrier de Jean-Baptiste avait souvent entendu parler de Jésus, et l'on se souvient qu'il avait cherché à le connaître. C'était un beau jour pour Hérode que celui où le gouverneur romain, si dédaigneux des Juifs, le reconnaissait publiquement, lui témoignait de la déférence, et le choisissait pour juge dans un procès

qui excitait l'attention passionnée de tout le peuple. Que Jésus lui rendît aussi hommage et l'honorât à sa manière, comme prophète et opérateur de prodiges, ce serait un triomphe pour le tétrarque.

Quand Jésus lui fut amené, « Hérode en eut « une grande joie, car il désirait depuis longtemps « le voir ; il avait beaucoup entendu parler de lui « et espérait lui voir accomplir quelque prodige « pour la satisfaction de sa curiosité et par flatte- « rie afin d'obtenir sa grâce. « Il lui fit donc beau- « coup de questions, mais Jésus ne répondait rien. « Or, les princes des prêtres et les docteurs de la « loi se tenaient là, répétant avec opiniâtreté leurs « accusations. » Ce récit montre que la scène dut se prolonger. Mais, ni les instances d'Hérode, ni les calomnies des Juifs ne firent sortir Jésus de son silence. En quoi, cependant, il faisait deux miracles, l'un, de patience, en ne répondant pas au déchaînement de ses ennemis, l'autre, de sagesse, ne ne satisfaisant pas la frivole curiosité du tétrarque, et en laissant ses vaines questions sans réponse. Jésus avait eu pour Pilate des paroles de miséricordieuse charité, mais à ce prince indigne et corrompu, ne songeant qu'à son plaisir et à ses succès, qu'avait-il à dire ? Quoique son sort soit entre les mains d'Hérode, Jésus brave sa colère, et le condamne en présence du peuple et de sa cour par sa réserve extraordinaire.

Hérode en fut déconcerté, humilié, irrité. Les Juifs ne se trouvèrent pas moins déçus, car ils avaient espéré reprendre leurs avantages devant un prince de leur nation, et sans chercher d'autres

prétextes, faire condamner Jésus par lui pour sa doctrine et ses prétentions au titre de Messie. Mais Hérode avait depuis trop longtemps étouffé sa conscience pour prendre intérêt à des querelles religieuses. D'ailleurs, à frapper Jésus, ne courait-il pas le risque d'un mouvement populaire ou des terreurs qui l'avaient assailli après l'exécution de Jean-Baptiste ? Il trouva, lui aussi, son expédient, et le sien fut digne de son caractère vindicatif et bas. Outré d'avoir été méprisé, il chercha à écraser Jésus sous le mépris. « Hérode et sa cour le trai « tèrent avec mépris » et, quand il eut servi de jouet à leur insolence, « il le fit revêtir par déri- « sion d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. » Cette robe blanche pouvait représenter la toge des consuls, ou celle des candidats romains au pouvoir, et aussi l'habit que prenaient les Juifs renvoyés d'une cause capitale. Jésus, travesti en roi de théâtre, signalé comme un insensé incapable d'avoir commis un crime ni de se défendre, reprend, au milieu des flots grossis du peuple, le chemin du palais du gouverneur. Ces allées et venues sont un premier calvaire.

Pilate n'avait pas atteint son but ; sa démarche obtint cependant un résultat, qui fut la réconciliation d'Hérode avec lui, grâce à la légèreté de ce prince. Le tétrarque s'était brouillé avec le gouverneur, parce que celui-ci avait empiété sur sa juridiction en massacrant dans le temple des Galiléens, ses sujets. La courtoisie intéressée de Pilate suffit à le désarmer ; « à partir de ce jour, Hérode et Pilate,

« d'ennemis qu'ils étaient auparavant, devinrent « amis ».

Pilate sentit sa pitié s'accroître en voyant le Sauveur ramené devant lui dans une pompe dérisoire, que le contraste, avec son air défait, exténué, avec les souillures et les traces de coups que les sévices de la nuit avaient laissées sur son visage, rendait encore plus humiliante. Convaincu de son innocence, et désormais fort du renvoi d'Hérode, il voulut arracher aux sanhédrites leur victime. Mais les résolutions de Pilate, que valaient-elles ? « Il convoqua les princes des prêtres, les magistrats et le peuple », qu'on voit maintenant assister au procès et y intervenir. Les attroupements qui s'étaient formés sur le passage du cortège l'avaient suivi jusqu'au prétoire. D'ailleurs, outre l'intérêt excité par cette étrange affaire, un autre motif, qui devait fournir au gouverneur, de plus en plus embarrassé et indécis, l'idée d'un nouvel expédient, amenait la foule à l'Antonia. « Il leur dit : Vous « m'avez amené cet homme comme perturbateur « du peuple. Mais je l'ai interrogé en votre pré« sence, et je ne l'ai trouvé coupable d'aucune des « choses dont vous l'accusez. Et ni Hérode non « plus, car je vous ai renvoyés à lui, et il n'a rien « trouvé en lui qui mérite la mort. » Ce clair langage fut sans doute accueilli par un silence menaçant ou par des murmures, car Pilate se hâta d'en corriger l'effet de quelque manière, en ajoutant, pour donner une satisfaction aux haines : « Je le renverrai donc, après l'avoir châtié ». Les demi-

mesures dans des circonstances critiques aggravent ordinairement le mal qu'on veut arrêter. Cette complaisance inique était un signe de faiblesse qui devait inspirer aux sanhédrites une hardiesse croissante.

Une circonstance nouvelle, étrangère au procès, suggéra au gouverneur une autre solution. « La « foule étant montée, se mit à réclamer ce qu'il ac« cordait toujours. » En effet, « le jour de la fête, « il avait coutume de leur délivrer un des pri« sonniers, celui qu'ils voulaient ». Or, parmi eux, « il y en avait un, nommé Barabbas, qui avait été « emprisonné avec des séditieux, pour un meur« tre qu'il avait commis dans une émeute ». Son exécution devait avoir lieu pendant la fête, selon l'usage, pour frapper le peuple qu'elle réunissait. L'exclamation de saint Jean, à la pensée que le divin Maître lui fût comparé, dit assez quel mépris entourait ce criminel : « Or, Barabbas était un brigand ! » Pilate espérait, il ne doutait pas qu'entre ce scélérat et l'innocent qu'ils poursuivaient, les Juifs ne pourraient refuser à celui-ci la préférence. « Qui voulez-vous que je vous délivre, Barabbas, « ou Jésus, qui est appelé Christ ? » Le Saint des Saints, l'Homme-Dieu, et l'insigne bienfaiteur de tous, est donc mis en parallèle avec un criminel, un assassin, en présence de son peuple !

A cause de l'affluence de la foule, Pilate « était monté sur son tribunal » placé devant le prétoire. A ce moment, « comme il était assis », lui vint un message de sa femme. Selon la tradition, cette étrangère, nommée Claudia Procula, devint chré-

tienne plus tard. C'était une femme pieuse, comptant parmi les païens qui, sans être circoncis, renonçaient aux idoles et observaient une partie des préceptes judaïques. Une lumière divine lui avait montré la doctrine de Jésus plus parfaite que l'ancienne Loi. Le bruit qu'il allait être arrêté lui avait causé un grand trouble, et, saisie de pressentiments, elle était demeurée toute la nuit dans une vive agitation. Aussi, quand elle vit Jésus entouré d'un peuple ameuté, Pilate chancelant et sur le point de livrer la victime, elle manda à son époux : « Qu'il « n'y ait rien entre vous et ce juste », gardez-vous de le condamner, « car j'ai beaucoup souffert au- « jourd'hui en songe, à cause de lui ». Le généreux effort de cette païenne, qui, seule, au milieu de juges iniques, de faux témoins, d'un peuple égaré, trouvait dans son cœur la force de prendre la défense du juste, n'eut pas de résultat. Les prêtres et les anciens avaient mis à profit ce temps d'arrêt. Répandus dans la foule, ils l'enflammaient de leurs passions « et persuadèrent au peuple de « demander Barabbas et de faire périr Jésus ». Aussi « lorsque Pilate, reprenant la parole, leur « dit : Lequel des deux voulez-vous que je vous dé- « livre ? Toute la foule s'écria : Faites mourir ce- « lui-ci, et délivrez-nous Barabbas ! » Grande fut la surprise du gouverneur. Cependant il ne renonçait pas encore. « Voulant sauver Jésus, il leur « dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé « Christ ? Mais ils criaient plus fort : Crucifiez-le ! « Crucifiez-le ! » Pilate s'adressa à eux une troisième fois et tenta un dernier effort, mais où son

irrésolution perçait à travers la protestation de sa conscience : « Mais quel mal a-t-il fait ? leur dit-il. « Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je « vais le châtier et le renverrai. Mais ils insistaient « à grands cris, et demandaient qu'il fût crucifié. »

Pilate se sentait débordé. Il voulut du moins montrer, par un geste symbolique, qu'il tenait Jésus pour juste, et n'entendait pas être responsable de sa mort, comme s'il avait réellement rempli son devoir. « Il fit apporter de l'eau, et se lava les mains « devant le peuple, en disant : Je suis innocent du « sang de ce juste ; c'est à vous de voir. — Que « son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! « s'écria tout le peuple . » L'Eternel entendit cette horrible imprécation, et la ratifia. Quarante ans plus tard, la patrie juive succomba dans la plus horrible catastrophe ; le sang du Juste continue à demander vengeance contre la postérité de ce malheureux peuple, et, depuis près de deux mille ans, un stigmate sanglant reste imprimé sur le front de tout fils d'Israël.

Pilate n'osa pas aller plus loin. « Il leur délivra, « selon leur demande, celui qui avait été empri- « sonné à cause d'un meurtre et d'une sédition. Il « fit prendre Jésus et le fit flageller. » La flagellation était le préliminaire du crucifiement, dans les exécutions romaines. Ce n'était pas que Pilate abandonnât désormais Jésus ; il espérait que son sang calmerait ses ennemis et permettrait de le soustraire à la mort. Mais l'inconséquence de sa conduite, sa faiblesse de caractère, et les misérables calculs de

sa politique, entrés bientôt en jeu, le conduiront à consommer l'iniquité.

IV. — La condamnation de Jésus.

La flagellation infligée à Jésus est un des principaux mystères de sa passion ; aussi le Sauveur l'avait-il expressément prédite.

C'était alors la peine la plus déshonorante. Le fouet était réservé aux hommes de basse condition, aux esclaves, aux criminels. Quiconque avait passé par ce supplice était à jamais flétri. Le Sauveur voulut boire ce calice amer et subir cette autre honte, la nudité, car le patient était dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture. La chair virginale du Sauveur se trouva découverte sous les yeux de la populace.

C'était aussi une cruelle torture. Et ici tout se réunissait pour l'aggraver. Les verges d'orme étaient réservées aux citoyens romains, mais, pour les étrangers, on se servait de lanières de cuir, armées d'osselets et de balles de plomb.

La loi romaine ne connaissait pas la limite assignée par la synagogue à la durée de la peine, tout était livré au caprice des licteurs, qui ne s'arrêtaient que par dégoût ou par lassitude. Il n'était pas rare que le patient expirât sous les coups ou mourût de leurs suites. L'intention qu'avait Pilate d'apitoyer les Juifs par l'état affreux auquel serait réduit le Sauveur laissait tout le champ libre à la cruauté des exécuteurs. Enfin, la flagellation de Jésus ayant lieu

publiquement dans le prétoire, sous les yeux de ses ennemis acharnés et d'un peuple excité par eux jusqu'à la fureur, — car on voit qu'après ce supplice il fut ramené dans la cour intérieure — il est facile d'imaginer le stimulant que les bourreaux en recevaient.

Attaché par les mains à une basse colonne, le condamné présentait son dos aux coups qui le déchiraient. On peut aisément comprendre les sentiments naturels de crainte et d'effroi que Jésus éprouve en approchant, le corps découvert, de cette colonne redoutable. Cependant il supporte avec douceur qu'on l'y enchaîne, et il endure son supplice avec une patience céleste, le cœur élevé vers son Père, et embrassant dans son amour tous les hommes, même Pilate et les Juifs, même ses bourreaux. Les fouets s'abattent sur ses épaules, sur son dos, sur sa poitrine. La peau se soulève par lambeaux, des sillons se creusent dans sa chair, bientôt les coups portent sur les vertèbres et les os, le sang ruisselle et forme une mare au pied de la colonne. Tout son corps en est baigné. La douleur, d'abord sourde, écrasante comme sous l'action d'un broyage, est devenue aiguë et pénétrante: c'est un feu, une horrible cuisson qui dévore les membres et arrache à la victime de faibles gémissements. Et les coups pleuvent, pleuvent toujours. Quand les bourreaux s'arrêtent enfin, on détache le Sauveur qui, sans doute, s'affaisse au pied de la colonne, engourdi par l'excès de la douleur, pareil à un ver de terre qu'on foule aux pieds, et il reste d'abord couché à terre, exposé au froid, sans secours, sans adou-

cissement à ses maux, sans un ami qui lui vienne en aide. A grand'peine, il recueille ses vêtements et parvient à les jeter sur ses épaules déchirées par les fouets. Pas une main ne se tend vers lui, il n'a même pas la consolation de la pitié. Où sont maintenant ceux qui, en des jours meilleurs, l'aimaient, l'honoraient et l'assistaient? Où sont Jean et Pierre ? Où sont Madeleine, Marthe et Lazare ? Où est sa Mère bien-aimée ? Quoi ! Personne pour le secourir ! Pas même un regard de compassion ! Combien, cependant, parmi les spectateurs de cette scène atroce, l'ont vu, l'ont connu, ont éprouvé ses bienfaits ; et ils rougissent de lui, il en est qui se moquent de lui jusque dans ses souffrances.

« Alors », pour attendre le moment de la sentence définitive, « les soldats emmenèrent Jésus dans la cour du prétoire. » La scène de moquerie jouée devant Hérode leur suggéra l'idée d'un passe-temps, et, à leur tour, ils voulurent parodier, tourner en dérision la royauté du Sauveur. Mais, cette fois, la parodie n'est pas l'amusement d'un prince et d'un entourage efféminés, c'est l'amusement de bourreaux qui viennent d'exercer sur Jésus leur cruauté de soldats grossiers, prompts à verser le sang, pleins de mépris pour les nations étrangères, et surtout pour les Juifs. Quel divertissement leur offre celui qu'on venait de livrer à leur malice ! Et plus ils seront nombreux à y prendre part, plus il sera réjouissant. Autour de leur victime sanglante « ils assemblent tout le détachement ». Ce que l'un ne songe pas à imaginer, un autre l'inventera. Jésus

devient leur jouet. A un roi il faut un trône : ils le font asseoir sur un tronçon de colonne, que l'on vénère encore sous le nom de « colonne des impropéries » ou des outrages. A un roi il faut un manteau royal : « et, l'ayant dépouillé, ils lui jettent « sur les épaules une chlamyde ou manteau de cou- « leur écarlate » pour figurer la pourpre des empereurs. A un roi il faut une couronne: « ils tressent « une couronne d'épines, et la lui placent sur la « tête. » A un roi il faut un sceptre : en guise de sceptre, « ils mettent un roseau entre ses mains ». A un roi il faut des hommages: « Ils fléchissent le « genou devant lui, et se prosternent avec dérision, « en disant : Salut, roi des Juifs! » Puis, déchargeant sur lui le mépris et la haine que les Romains portaient à ceux de sa nation, excités dans leur barbarie par l'état lamentable de leur victime et par le sang qu'elle avait déjà répandu, « ils lui « donnaient des soufflets, lui crachaient au visage, « et, prenant le roseau, ils lui en donnaient des coups « sur la tête ».

Quel spectacle ! le Sauveur est assis, courbé et replié sur lui-même : c'est la douleur personnifiée. Sur son beau front pèse l'informe diadème qui l'écrase et l'enserre. Ses cheveux s'entremêlent aux tiges noueuses de la couronne, et sous les épines son visage disparaît presque entièrement. Le sang coule de sa tête, il descend en filets sur ses tempes et son cou, il voile ses yeux, il empourpre ses épaules. Les boucles de ses cheveux s'en imprègnent et se couvrent de caillots de sang. Les épines entrent dans ses tempes, où la douleur est si sensible : cha-

que secousse, chacun des coups brutalement assénés les enfonce plus profondément ; l'intensité de la douleur retentit dans le corps tout entier. Et le roi « plus grand que Salomon » auquel sont infligés ces outrages et ces tortures, les supporte avec la douceur, la patience et la résignation célestes que le prophète Isaïe avait décrites en disant : « J'ai « abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, « et mes joues à ceux qui m'arrachaient les poils « de la barbe ; je n'ai point détourné mon visage « de ceux qui me couvraient d'injures et de cra- « chats ».

Les ordres de Pilate avaient été fidèlement accomplis, outrepassés même ; il voulut en profiter pour émouvoir le peuple. « Il parut donc de nou- « veau au dehors, et leur dit : Voici que je vous « l'amène dehors, mais sachez que je ne trouve en « lui aucune cause de condamnation. Jésus parut « donc portant le manteau couleur de pourpre et « la couronne d'épines ». Et Pilate, le montrant du geste, leur dit : « Voilà l'homme ! » Il ne soupçonnait pas la profondeur des paroles qu'il prononçait. Oui, voilà l'homme, voilà celui qui, chargé de l'énorme fardeau des péchés du monde, dont il se fait la victime expiatoire, représente en ce moment l'humanité tout entière. Et voilà aussi, dans la personne du Fils de Dieu incarné, s'immolant, se dévouant à tous les outrages, à la mort la plus ignominieuse, pour nous sauver, l'homme idéal, l'homme par excellence, l'Homme-Dieu, dans tout

l'héroïsme de son amour, dans son vrai titre de gloire.

Pilate voulait dire aux Juifs : Voilà l'homme que vous accusez d'aspirer à la royauté : voyez comme il est misérable, à quel état d'humiliation il est abaissé, quel châtiment il a subi de ses prétentions, s'il est vrai qu'il en ait eu ; et il pensait éveiller chez eux, en faveur de Jésus, par ce spectacle, le sentiment de compassion, d'humanité, qui vibre ordinairement dans toute poitrine humaine à la vue d'un malheureux réduit à l'extrémité. La réponse fut celle de bêtes fauves altérées de sang. « Quand les « princes des prêtres et leurs satellites virent Jé- « sus, ils se mirent à crier : Crucifiez-le ! Cruci- « fiez-le ! » Leur cruauté indigna le gouverneur ; il eut comme un élan pour sauver Jésus : « Prenez-le « vous-mêmes, leur dit-il, et crucifiez-le. Quant à « moi, je ne trouve en lui aucune cause de condam- « nation. » Mais c'était justement la responsabilité que les sanhédrites ne voulaient pas assumer aux yeux du peuple, et, d'ailleurs, il leur était difficile de prendre au sérieux cette réponse.

Voyant donc toutes leurs accusations de nul poids, ils en appelèrent au respect de Rome pour les coutumes religieuses de ses sujets, et découvrirent ainsi la cause de leur acharnement, le blasphème imputé au Sauveur. « Nous avons une loi, « s'écrièrent-ils, et, selon cette loi, il doit mourir, « parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. » Fils de Dieu ! « En entendant ces mots, Pilate fut saisi d'un trouble encore plus grand ». Roi tout à l'heure, Jésus s'élevait maintenant au-dessus de l'huma-

nité. Le calme avec lequel ce Juif, accusé de se faire le Fils de Dieu, subissait les tortures, était-il un indice qu'il prétendît être d'une nature surhumaine ? La profonde sagesse des réponses de Jésus, le mystère de sa sérénité dans une situation affreuse, tout, dans son attitude, éveillait dans son esprit l'idée de cette grandeur. Mais alors, qu'était-ce que ce Fils de Dieu ?

Plus inquiet que jamais, Pilate suspendit l'audience, pour interroger le Sauveur hors de la présence du peuple. « Il rentra de nouveau dans le « prétoire, et dit à Jésus : D'où êtes-vous ? » Quelle est votre origine ? votre nature ? « Mais Jésus ne « lui fit pas de réponse .» Pilate n'avait pas voulu apprendre ce qu'est la vérité ; il n'aurait pas compris la réponse qu'appelait sa question, et, instruit de la vérité, il n'y aurait pas conformé sa conduite. N'en savait-il pas assez par les débats précédents, pour connaître ce qu'il devait faire ? Mais ce silence surprenant l'offensa. « Vous ne me parlez pas ? » dit-il avec hauteur. « Ne savez-vous pas que « j'ai le pouvoir de vous crucifier, et le pouvoir de « vous délivrer ? » Jésus ne nie pas l'autorité de Pilate, mais, toujours avec un calme divin, il le prémunit contre l'abus qu'il en pourrait faire, en lui rappelant une autorité supérieure de laquelle dépend la sienne dont il devra rendre compte un jour : « Vous n'auriez aucune autorité sur moi, « lui répondit Jésus, si elle ne vous avait été don- « née d'en haut. » En abuser serait une grande faute. Toutefois, Jésus distingue l'abus arraché à la faiblesse de celui qu'inspire la haine. « C'est

pour cela », ajouta-t-il en désignant, non Judas, mais l'autorité du sanhédrin qui exige sa mort, « que « celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus « grand péché. »

Pilate n'a pas éclairci le mystère ; il entrevoit des choses inaccessibles pour lui, mais il se confirme de plus en plus dans la conviction que la victime est innocente, et il reparaît devant le peuple et ses chefs, avec une intention raffermie de le sauver. Mais les sanhédrites ont employé le temps à concerter de nouveaux moyens, et quand le gouverneur reparaît, il est accueilli par ce cri menaçant : « Si vous le délivrez, vous n'êtes pas l'ami de César, « car quiconque se fait roi, se fait l'ennemi de César ! » Le César d'alors était Tibère, prince d'une rigueur intraitable contre tout prétendant d'une royauté locale. Sous son règne détestable la délation florissait. Qu'une accusation de faiblesse ou de complicité fût portée contre le gouverneur à Rome, ce pouvait être pour lui la disgrâce, l'exil, peut-être la mort. Les princes des prêtres avaient touché le point faible. Pilate était dans l'alternative de condamner Jésus ou de risquer la perte de l'amitié de César, ce qui, pour un homme politique de ce temps, était le plus grand des malheurs. Il avait de la droiture naturelle, des sentiments d'équité, mais, dans sa conscience, l'honnêteté se défendait mal contre les assauts de la crainte et de l'intérêt. La crainte l'emportant sur tout autre sentiment, il fit sortir Jésus, et monta sur son tribunal.

Le moment était décisif. Les évangélistes en marquent la solennité en mentionnant les circon-

stances de lieu et de temps. « C'était le jour de la Parascève ou préparation, c'est-à-dire la veille du Sabbat », et par conséquent le vendredi 15 nisan, jour même de la Pâque. Le jour de la préparation était ainsi nommé parce qu'on devait préparer ce jour-là le repas pour celui du Sabbat. Et cela se passait « vers la sixième heure », c'est-à-dire entre dix heures et demie et onze heures. Le lieu était « la place du Lithostrotos » (pavé de pierres), désignée en hébreu sous le nom de « Gabbatha », (endroit élevé) ; en d'autres termes, le tribunal était élevé sur une terrasse pavée en mosaïque. Cette place était en avant du prétoire. Les Juifs entouraient le siège élevé d'où Pilate, devenu l'instrument de leurs haines, cherchait encore à en imposer en couvrant ses terreurs des apparences de l'ironie. « Voici votre roi, leur dit-il. » Un cri formidable lui répondit : « Otez-le ! Otez-le ! Cruci-« fiez-le ! — Crucifierai-je votre roi ? reprit Pilate. « Les princes des prêtres répondirent : Nous n'a-« vons pas d'autre roi que César ! » Tout en condamnant lâchement l'innocent, le procurateur témoignait de son mépris pour ses accusateurs, en présentant avec insistance Jésus pour leur roi. Mais leur lâcheté, doublée d'hypocrisie, dépassait encore la sienne. Ces pontifes, ce peuple orgueilleux, toujours frémissants sous le joug de l'étranger, en venaient à faire profession publique, solennelle, de soumission et de fidélité à César. Ils confessaient du même coup que le sceptre était sorti de Juda, et par conséquent que le temps du Messie était arrivé.

Pendant ces scènes, le Fils de Dieu, chancelant, affaissé sous le poids de la douleur, un sceptre de roseau entre ses mains chargées de liens, à peine couvert d'un lambeau de pourpre, le corps déchiré par les fouets, la tête souillée de sang et couronnée d'épines, paraît comme une ombre sanglante sur la terrasse du palais de Pilate. Sous son cruel diadème, il tourne vers son peuple des regards pleins d'une tristesse indicible et d'une ineffable douceur. Jamais il n'a fait de mal à personne ; sa bonté s'est étendue à tous ; le nombre est incalculable de ceux qu'il a comblés des plus grands bienfaits ; il est leur Seigneur, leur Messie, leur Dieu : et, dans cette foule, pas une voix ne s'élève en sa faveur. Les uns se taisent, les autres, le grand nombre, réclament sa mort à grands cris. Seul, Pilate, un païen, est touché de pitié et cherche à le sauver. Quelle douleur et quelle humiliation pour Jésus ! Avec combien de raison il aurait pu adresser à ce peuple les paroles que l'Eglise met sur ses lèvres au jour anniversaire de sa passion : « Que t'ai-je fait, mon peuple, en quoi t'ai-je attristé ? Je t'ai retiré de l'Egypte, en submergeant Pharaon dans la mer Rouge, et tu m'as livré aux princes des prêtres ! Je t'ai conduit dans ton voyage, en faisant marcher devant toi une colonne de nuées, et tu m'as conduit au prétoire de Pilate ! Je t'ai nourri de la manne dans le désert, et tu m'as donné des soufflets et des coups de fouet ! Pour toi, j'ai frappé les rois de Chanaan, et tu m'as frappé la tête d'un roseau ! Je t'ai donné un sceptre royal, et tu as mis une couronne d'épines sur ma tête ! Je t'ai élevé en

honneur et en gloire, et tu veux m'attacher à la croix ! Dis-moi : qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? »

Le redoutable argument des Juifs avait produit son effet : Pilate était vaincu. La sentence fatale tomba de sa bouche. « Alors il ordonna que ce qu'ils demandaient fût exécuté. Il leur livra Jésus pour être crucifié. »

V. — *Le crucifiement et la mort de Jésus.*

Condamné à mort ! Tous les crimes dont on l'a chargé sont donc ratifiés par sentence judiciaire. Y aura-t-il, aux yeux du peuple, des mépris assez profonds, des traitements assez cruels pour châtier comme il le mérite cet imposteur, ce fou séditieux ? Victime sanglante et couverte de confusion, Jésus, attendant sa croix, est bien dans l'état qu'avait décrit le prophète : « Je suis un ver de terre » qu'on foule aux pieds « n'ayant plus l'apparence humaine ; l'opprobre des hommes et l'abjection de la foule. »

Les préparatifs furent prompts, et l'exécution suivit aussitôt : c'était l'usage romain, et les Juifs avaient hâte que tout fût fini, de peur que le cadavre demeurant sur la croix ne souillât la fête. Pilate livrait Jésus à leur haine en l'envoyant à une mort cruelle, toutefois ils né furent pas les exécuteurs d'un supplice inusité chez eux. « Les soldats « ôtèrent à Jésus la chlamyde, lui remirent ses vê- « tements, et l'emmenèrent pour le crucifier », l'instrument du supplice était là. Les condamnés

devaient traîner leur gibet jusqu'au lieu de l'exécution. Ce fut pour le Sauveur une cause de souffrances indicibles, dans l'état de faiblesse extrême auquel, après les odieux sévices de la nuit, après les comparutions et les trajets si pénibles à travers la ville, la barbare flagellation et la scène hideuse du couronnement d'épines l'avaient réduit. Mais, dit l'Ecriture, « l'amour est fort comme la mort, et le cou- « rage qu'il donne est inflexible comme l'enfer ». Sur cette croix allait s'achever le baptême sanglant après lequel il avait tant soupiré. Le zèle brûlant de la gloire de son Père et du salut des hommes la lui fit embrasser, malgré son accablement. « Avec « lui, on conduisait aussi deux autres hommes, qui « étaient des malfaiteurs, pour les mettre à mort. » Pilate l'avait ainsi ordonné afin de témoigner aux Juifs, par cette association, le mépris qu'il faisait de leur royauté chimérique. On verra d'ailleurs plus loin qu'il ne s'en tint pas là pour se venger d'eux. Ainsi s'accomplit la parole du prophète : « Il a été mis au rang des scélérats », oui, des scélérats ; le Fils de Dieu a même été traité comme le dernier de tous.

Tout étant prêt, Jésus sortit donc du prétoire, traînant sur ses épaules déchirées par les fouets ce fardeau écrasant et ignominieux, sous les huées, les sarcasmes, les blasphèmes de la multitude, en butte aux imprécations d'un grand nombre, objet de froide curiosité pour les autres. Selon la coutume, un centurion à cheval marchait en tête du cortège, derrière lui quatre soldats entouraient Jésus et les deux autres condamnés. Les sanhédrites et le peu-

ple présents à la condamnation le suivaient, comme des bêtes fauves attachées à leur proie. De divers côtés on accourait sur le chemin pour assister à ce spectacle. Le lieu d'exécution où l'on conduisait Jésus était situé hors de la ville, c'était « l'endroit « appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha ». Ce nom de Calvaire, qui signifie « le crâne », désignait le roc peu élevé, et ainsi dénommé à cause de sa forme arrondie, offrant l'image d'un crâne, où devait être plantée la croix. Les traditions juives ajoutent une explication du nom de Calvaire ; elles racontent que le chef d'Adam fut enterré en cet endroit. La tête de mort et les ossements qu'on voit souvent placés au lit du crucifix sont un souvenir de cette tradition. De la citadelle Antonia au Calvaire, la « Voie douloureuse » que le Sauveur avait à parcourir était longue de 6 à 700 mètres. Elle descendait d'abord un peu, puis remontait par une pente assez raide jusqu'à la porte judiciaire, qui ouvrait l'accès au Golgotha.

Moins douteuses que les traditions juives sont celles pieusement conservées au sein du christianisme sur les incidents qui marquèrent le douloureux portement de croix.

Par trois fois le Sauveur, déjà épuisé par tant de tourments, s'affaissa sur le sol. La cause de ces chutes n'est pas seulement la souffrance intolérable que lui inflige ce lourd fardeau, sous lequel chaque pas, chaque heurt est un nouveau supplice pour ses membres déchirés et pour sa tête sacrée percée d'épines, ni l'humiliation inouïe qui s'y ajoute. Un

autre poids, plus écrasant, l'accable : celui des péchés de tous les hommes qu'il a pris sur lui, et dont il s'est fait responsable devant son Père. Ils sont présents à ses yeux ; c'est une montagne d'iniquités, haute comme le ciel, dont l'énorme masse l'oppresse. Quel amas de crimes sur sa tête ! Jésus en ressent une honte infiniment plus grande que celle d'être ainsi traité sous les yeux de son peuple, une douleur infiniment plus sensible que toutes les souffrances corporelles : honte telle qu'elle ferait souhaiter à tout homme d'être englouti par la terre, douleur incommensurable et incompréhensible, car, pour en concevoir l'intensité, il faudrait pouvoir la mesurer à son amour pour son Père outragé, et pour les hommes qu'il voit se perdre malgré son sacrifice. Maudit par les hommes, il sent peser aussi sur lui la malédiction de Dieu portée contre le péché, et qui, sans atteindre sa nature divine, poursuit dans sa nature humaine la révolte des créatures. S'il s'est fait responsable, c'est pour expier. Et quelle expiation ! Son corps endure toutes les souffrances humaines, son âme est en proie à une désolation sans bornes, son cœur épuise toutes les amertumes. Son Père le traite vraiment comme une incarnation du péché. « Celui qui ne connaissait pas le péché, dit saint Paul, Dieu l'a fait péché, à cause de nous », ou encore, selon le prophète : « Le Seigneur a mis sur lui toutes nos iniquités... Il a véritablement pris nos péchés sur lui et il en a porté la peine... Il a été broyé pour nos crimes. » Comment s'étonner qu'il tombe en défaillance, l'Agneau de Dieu, sa victime, qui ôte, mais en les

portant, les péchés du monde ? Chaque fois, néanmoins, elle se relève pour se traîner encore. « Ne faut-il pas que je boive le calice que m'a donné mon Père ? »

L'Evangile, qui nous montre Marie au pied de la croix, ne mentionne pas non plus sa rencontre avec son Fils parcourant la voie douloureuse, mais tous les Pères, eux, en ont parlé. En ce jour, et dès cette heure, s'accomplissait la prophétie du vieillard Siméon : un glaive de douleur devait transpercer le cœur de la Vierge-Mère. L'immensité des joies célestes dont Marie, la plus heureuse, la plus sainte, la plus pure, la plus tendre et la plus aimée des mères, s'était vue comblée, était égalée par celle de son affliction ; et de cette affliction comme de ces joies Jésus, son Fils, était la cause. Sans doute, la pointe de ce glaive n'avait cessé de tourmenter son cœur, depuis le jour où le coup terrible lui en fut annoncé, et même depuis celui où le *Fiat* était tombé de ses lèvres. Mais elle jouissait alors des consolations et des joies que lui donnait la présence de ce Fils bien-aimé. Le glaive était entré plus avant pendant la nuit horrible qui venait de s'écouler. La très sainte Vierge, ayant reçu les adieux de Jésus, et sachant qu'en ces heures mortelles il marchait à sa passion et se livrait à ses ennemis, dont elle connaissait les desseins criminels et l'aveugle haine, avait passé cette nuit dans une mortelle angoisse. Dès le matin, dévorée d'anxiété, elle s'informa de ce qu'on lui faisait souffrir, et quand elle apprit qu'on le conduisait à la mort, elle n'eut

plus d'autre pensée que de le revoir et de l'assister dans son supplice. Elle se trouva donc sur son chemin. En cette rencontre, le glaive pénétra tout entier. Moment plein d'horreur que celui où les regards de la Mère et du Fils se croisent !

Cette victime sanglante que Marie aperçoit, n'ayant presque plus forme humaine, et se traînant sous les imprécations de ses ennemis, c'est son Fils, son Fils Jésus, le plus aimant, le plus aimable, le plus parfait de tous les fils ; son Jésus, qu'elle a porté dans ses bras, dont l'enfance et la jeunesse s'écoulèrent près d'elle dans la céleste paix de Nazareth, et qui, plus tard, durant sa prédication, la comblait encore de sa divine tendresse. C'est aussi son Dieu, elle sait qu'il est Dieu, qu'il meurt pour elle, pour le peuple qui le renie ; elle sait que tout hommage, toute adoration lui sont dus. Et cet unique objet de son amour, elle le voit en proie à tous les outrages, couvert d'ignominie, traîné à un supplice épouvantable.

Mais le glaive qui déchire le cœur de la Mère transperce en même temps celui du Fils. S'il était une douleur qui dût lui être épargnée dans sa Passion, n'était-ce pas celle d'avoir sa Mère pour témoin de ce qu'il endure ? Sa Mère est là ! Voir qu'elle a tout saisi d'un regard, l'étendue de ses souffrances et la profondeur de son abjection, et sentir qu'il est la cause d'une pareille torture pour cette Mère ineffablement aimée ! Que manque-t-il pour accabler Jésus ? Le prophète lui faisait dire : « O vous, qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! »

Cependant une consolation surnaturelle se mêle à cette douleur inexprimable du Fils et de la Mère. Marie voit avec quel courage, avec quel amour son Jésus accomplit son sacrifice sublime ; elle voit la gloire que ce sacrifice va procurer à la divine Majesté ; elle voit l'enfer vaincu, le monde racheté par son Fils. Jésus lit dans le cœur de sa Mère son héroïque résignation, son amour pour le Père auquel il s'offre en victime ; il se sait compris d'elle, et c'est pour elle, en premier lieu, qu'il se dévoue. Leurs deux âmes s'élèvent ensemble, se soutenant l'une l'autre, et malgré le poids de leurs immenses souffrances, vers des hauteurs célestes où elles se fondent dans le même abandon à la volonté du Père qui est dans les cieux.

Une autre tradition vénérée évoque, par contraste, la pensée du délaissement de Jésus dans sa Passion et de la détresse morale qu'il ajoute à toutes ses autres souffrances. Combien l'abandon universel dut être sensible à son cœur infiniment délicat ! Nos maux et nos peines, si peu comparables aux siens, nous deviennent intolérables quand il faut les supporter au milieu de l'indifférence de ceux qui en sont témoins ou de nos amis. Et que serait-ce de leur aversion, surtout s'ils avaient été comblés par nous de bienfaits ? Mais lui, le plus fidèle, le plus dévoué et le plus compatissant des amis, et dans l'excès des maux où il est plongé, que rencontre-t-il ? Durant les scènes horribles qui se sont succédé depuis la nuit, devant le sanhédrin, devant Pilate et devant Hérode, au milieu de ses humilia-

tions et de ses tourments, et sur ce chemin du Calvaire, pas un visage compatissant, pas un geste de commisération ; des regards enflammés de haine, la froideur des indifférents, la réserve voulue des timides. Le psalmiste avait décrit cette détresse : « Je regardais à droite et à gauche, et il n'y avait personne qui voulût me reconnaître... J'ai attendu que quelqu'un compatît à mes maux et me consolât, et il ne s'est pas trouvé... Mon Dieu, vous avez fait se détourner de leur vue mes amis et mes proches. »

Soudain, à la vue de Jésus défiguré, défaillant, une pieuse femme voyant, du pas de sa demeure, le sinistre cortège qui passe, se fait jour avec hardiesse à travers les soldats et la foule, s'avance rapidement vers Jésus, et, avec un linge, essuie délicatement son visage couvert d'une sueur d'agonie, maculé de sang et de crachats. C'était un bien faible soulagement, mais Jésus mit sa complaisance dans cette démonstration compatissante et courageuse. Il la récompensa aussitôt en laissant les traits de sa face divine empreints sur le voile qui l'avait touchée. Cette femme, dont l'action émeut aussi de reconnaissance tout cœur chrétien, se nommait Bérénice. Le miracle fit changer son nom en celui de Véronique, formé de deux mots qui signifient : vraie image.

Cependant plus le Sauveur avançait portant le bois infâme, plus il en était écrasé, plus il devenait visible qu'il ne pourrait aller jusqu'au bout. On pouvait s'attendre à tout instant à le voir expirer

comme une douce victime sur la voie. La haine de ses ennemis serait-elle frustrée ? Non, il ne fallait pas qu'il mourût ainsi en victime, et que sa mort pût inspirer la compassion, mais sur la croix, en criminel, et pour que sa mémoire fût exécrée de tous. Qu'on l'allège, s'il est nécessaire, mais qu'il vive jusque-là. « Alors, dit l'Evangile, vint à passer un homme, de Cyrène, nommé Simon, qui revenait de sa villa. » Les Juifs avaient une nombreuse colonie à Cyrène, en Lybie. Cet homme devait être Juif, habitant alors à Jérusalem. Ses fils devinrent des chrétiens bien connus dans la primitive Eglise, car le récit sacré ajoute qu'il était : « père d'Alexandre et de Rufus ». On le réquisitionna pour une de ces corvées auxquelles le caprice des légionnaires soumettait les habitants des provinces. « Les soldats se saisirent de lui et le forcèrent à porter la croix derrière Jésus. » Le doux Sauveur accepte de paraître recevoir un soulagement, comme s'il pouvait y en avoir pour lui dans son affreux état ; il subit sans murmure les imprécations lancées contre lui pour réveiller ce qui lui reste de forces, et l'indigne reproche de manquer de courage. Cette avanie fut sans doute très sensible à Simon, qui marchait d'abord contraint, humilié, et pour qui tous n'avaient que des regards indifférents. Mais, si la grâce de Jésus l'éclaira, quel honneur et quelle consolation il dut sentir : porter l'instrument du salut du monde, être associé de si près au Rédempteur, et soulager sa souffrance ! Heureux ceux qui, aidés de la grâce divine, comprennent ce que Jésus leur offre en les appelant à porter la croix avec lui.

« Or, Jésus était suivi d'une grande foule et de femmes qui se frappaient la poitrine » en signe de deuil, « et se lamentaient », gémissant sur sa mort. Ces femmes étaient de la ville, et ne doivent pas être confondues avec les saintes femmes de Galilée qu'on retrouve au Calvaire. A un moment, leurs gémissements arrivèrent à l'oreille du Sauveur. En récompense de leur pitié, il surmonta son accablement, et leur adressa la parole. Ce fut pour les inviter à gémir sur une autre infortune, plus lamentable encore à cause de son étendue, et dans laquelle elles-mêmes devaient être enveloppées. La ruine de sa patrie et de la cité sainte était toujours présente à sa pensée. Oubliant pour ainsi dire ses propres maux, il voyait cette catastrophe prête à fondre sur elles. Ses paroles furent graves, presque sévères ; c'était moins un remerciement qu'une exhortation à la pénitence. Elles furent un rappel d'une prophétie d'Osée. « Se retournant vers ces femmes, il leur « dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi ; « pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car « voici les jours où l'on dira : Heureuses les stériles, « les entrailles qui n'ont pas porté d'enfants et les « mamelles qui n'ont pas allaité. » Les calamités seront si épouvantables que les femmes, au lieu de considérer la maternité comme un honneur et une joie, se désoleront d'être mères. « Alors, les hommes « dans leur terreur et leur désespoir commence- « ront à dire aux montagnes : tombez sur nous, « et aux collines, écrasez-nous » pour nous dérober à tant d'horreurs. Et Jésus confirme sa prophétie, en montrant que ce sera pour le châtiment

des péchés du peuple, en comparant son innocence aux iniquités d'Israël, ses propres souffrances à celles qui attendent les Juifs. Dans l'Ecriture, l'homme juste et innocent est souvent comparé à un arbre verdoyant, le pécheur à un bois desséché. « Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? » Si la main du Seigneur s'appesantit si lourdement sur celui qui « sans connaître le péché » s'est offert pour en être responsable, que réserve-t-elle à un peuple qui ajoute à tant d'infidélités et de révoltes l'horrible crime de crucifier son Messie ? Cette évocation sinistre, sortie des lèvres du prophète qui mourait pour rendre témoignage à la vérité, dut glacer d'effroi ceux qui l'entendirent.

Jésus arrivait sans forces au lieu de l'exécution, « les soldats lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel », ce mot désigne seulement le goût amer de cette boisson, où l'on faisait tremper de la myrrhe ou du pavot. Ce breuvage, présenté aux condamnés, les jetait dans l'engourdissement et adoucissait leurs souffrances. Jésus effleura le vase de ses lèvres, mais « ayant goûté le vin, il ne voulut pas le boire ». Résigné à toutes les amertumes de sa Passion, il en suivit les apprêts.

Le calvaire ! Lieu sinistre, dont le seul aspect glace d'épouvante le condamné. Là, pas de pitié, pas d'humanité à attendre ; mais les cruautés, les tortures, la mort atroce. Jésus, parvenu sur ce monticule où va se consommer son sacrifice, jette un regard autour de lui, et c'est d'abord un regard de

tendre commisération sur les deux criminels, compagnons de son infortune. Il voit les apprêts de son supplice : la croix en ce moment posée à terre ces cordes, ces clous, ces marteaux. Et, ce qui doit augmenter son effroi naturel, c'est la haine ardente qu'il lit sur tous les visages dans le cercle de ses ennemis qui l'enserre. Ils sont là pour se repaître de ses souffrances et triompher de l'ignominie de sa fin. Le psalmiste l'a vu environné par eux comme par une troupe de jeunes bœufs et de forts taureaux l'assaillant pour le mettre en pièces. Cependant, malgré son immense détresse, la sérénité de son âme n'est pas troublée. C'est l'heure de mourir, et nulle mort n'aura jamais eu plus d'amertune que la sienne, mais « c'est pour cette heure qu'il est venu », et, à cette heure, il redit avec fermeté dans son cœur : « Voici que je viens, mon Dieu, pour accomplir votre volonté ».

Les préparatifs sont achevés, on procède à l'exécution. Sur l'ordre des bourreaux, Jésus commence à se dépouiller de ses vêtements, car le condamné était crucifié nu. Mais ces vêtements collent à son corps ensanglanté ; les bourreaux, dans leur hâte, les lui arrachent brutalement, en renouvelant les douleurs de ses blessures atroces, et le laissent exposé à la vue de la multitude dans la double honte de sa nudité et de ses plaies. Une telle humiliation écraserait un homme ordinaire ; que pouvait-elle être pour l'Homme-Dieu ! Elle fait la joie de ses ennemis implacables. Saint Bonaventure aime à se représenter la Mère de Jésus détachant d'elle un voile de lin et s'empressant d'en ceindre les reins de son divin Fils.

La croix était formée d'un long poteau de bois, coupé vers le sommet d'une traverse plus courte, destinée à fixer les mains, et sa partie supérieure portait la tablette où la condamnation était inscrite. Le plus souvent, la croix était préalablement dressée, le pied bien assujetti dans une excavation ; on hissait le patient, avec des cordes passées sous ses bras, jusqu'à la hauteur d'un petit chevalet fixé au milieu du poteau. Cette pièce de bois, qui passait entre les jambes du supplicié, était assez forte pour le soutenir et empêcher les mains clouées de se déchirer par le poids du corps. D'autres fois, il était cloué sur la croix encore étendue à terre, qu'on élevait ensuite au moyen de cordes pour la fixer dans le sol. C'est de cette seconde manière qu'on représente d'ordinaire le crucifiement de Notre Seigneur.

Les bourreaux se mettent à l'œuvre. La victime divine ne leur oppose aucune résistance ; elle ne pousse aucun cri et ne profère aucune plainte. « Il sera conduit à la mort comme une brebis, avait écrit le prophète, et il restera muet comme l'agneau sous la main de celui qui le tond. » Qu'il dut être horrible, pourtant, pour les membres lacérés et sanglants de Jésus, le rude contact de ce bois sur lequel on l'étendait ! Horrible, la violente tension infligée à ses membres disloqués, pour amener ses mains et ses pieds aux endroits préparés pour les clous ; et non moins horrible, l'angoisse qui saisit la victime, sachant ce qui lui est réservé, lorsqu'elle sent ses bras et ses jambes liés étroitement par des cordes qui ne lui laissent plus la liberté

d'aucun mouvement. Cependant ce ne sont là que des préludes. Les bourreaux saisissent de gros clous triangulaires, qu'ils placent dans ses mains et sur ses pieds, ils s'arment de lourds marteaux, et frappent, frappent sans pitié. Une effroyable souffrance se répand dans tout le corps de Jésus, les nerfs se déchirent, les muscles se rompent, d'atroces contractions se font sentir, son visage devient livide sous les traces de sang ; ses faibles gémissements se mêlent au bruit des marteaux et des paroles que ses bourreaux échangent. Quand le Sauveur est cloué sur son gibet, on dresse la croix au moyen d'échelles et de cordes ; chacun de ces mouvements lui cause d'intolérables souffrances ; on rapproche le pied du trou fait pour le recevoir, et elle s'y enfonce lourdement. Sous la violence du choc, le corps de Jésus pèse de tout son poids, la tension devient plus atroce, ses plaies s'ouvrent, et le sang jaillit à flots. Les deux larrons furent crucifiés à leur tour, « l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ».

Au-dessus de la tête de Jésus était placée l'inscription dictée par Pilate. Elle portait : « Celui-ci est Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ». Il y avait écrit une injure pour eux, et afin d'être mieux compris, il l'avait fait rédiger « en hébreu, en grec et en latin », employant ainsi, avec la langue officielle, celle du peuple et celle familière aux Juifs de la dispersion et aux étrangers. A ce titre dérisoire, à la vue des deux scélérats dont Pilate avait formé la cour de ce roi, les Juifs comprirent l'iro-

nie. Bientôt tout Jérusalem connut l'affront, car « beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce « que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville ».Une délégation fut aussitôt envoyée au gouverneur,pour lui demander un changement. « Veuil- « lez ne pas écrire : Roi des Juifs, lui dirent les « pontifes, mais qu'il a dit : Je suis le Roi des « Juifs. Mais Pilate, retrouvant enfin quelque énergie, leur répondit par un refus sec et impérieux : « Ce que jai écrit, je l'ai écrit ». En réalité, Pilate, qui cherche seulement à se montrer fort, n'est que l'instrument de Dieu, il exécute le plan divin : Dieu veut attester officiellement, dans toutes les langues, la royauté de son Fils crucifié et la notifier à tous les peuples.

La loi romaine attribuait aux exécuteurs les dépouilles du condamné : celles de Jésus étaient ses sandales, sa ceinture, son manteau, sa tunique.Le manteau, fait de plusieurs pièces, pouvait être divisé, mais la tunique était tout entière d'un seul tissu, la partager eût été détruire sa valeur. « Les « soldats, quand ils l'eurent crucifié, prirent ses « vêtements et en firent quatre parts, une pour « chaque soldat, ainsi que sa tunique Or la tunique « était sans couture. Ils se dirent l'un à l'autre : « ne la scindons pas, mais tirons au sort à qui elle « sera. C'était afin que fût accomplie l'Ecriture « disant : Ils se sont partagé mes vêtements, et ils « ont tiré au sort ma robe. Et c'est ce que firent « les soldats », là, froidement et avec une indifférence brutale, au pied du gibet où pendait leur vic-

time, dans les affres de l'agonie. Puis, « ils reprirent leur garde ». Jésus était dépouillé de tout ce qu'il possédait ; il n'avait plus rien maintenant, pas même un vêtement, pas même un linceul.

Cependant une parole était tombée de ses lèvres : parole non de plainte pour ce dépouillement, ni de protestation de son innocence, ni de colère ou de reproche contre ses ennemis, mais parole et prière sublime de pardon. Jésus implorait pour tous la miséricorde de son Père et plaidait en leur faveur. « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », ils ne connaissent pas celui qu'ils attachent à la croix, ils ignorent l'énormité de leur crime. En cela, les bourreaux étaient plus excusables que les Juifs, quoique coupables eux-mêmes, car l'ignorance de ceux-ci, celle des prêtres, des Scribes et des docteurs de la loi surtout, résultait d'un aveuglement volontaire. Mais enfin, malgré leur haine violente et leur criminelle malice homicide, leur forfait, si exécrable que le rendît leur connaissance de la sainteté et du caractère surhumain de Jésus, ne l'était pas autant que s'ils avaient eu la conscience certaine de crucifier le Fils unique du Père. C'est ce que le doux Sauveur invoquait. Sa prière obtint son effet, puisque, vers la fin des temps, les bras de la miséricorde divine s'ouvriront au peuple déicide.

Aux tortures physiques que Jésus endure sur sa sa croix viennent s'ajouter d'autres douleurs : on l'insulte, on le raille, on le bafoue. C'est la mort la

plus misérable. Quelques-uns, dans la foule, éprouvent peut-être de la compassion, mais ce sentiment doit se cacher. Le peuple, les sanhédrites, les soldats rivalisent dans ce hideux concert; les larrons même y prennent part, du haut du gibet où la souffrance rivales fait hurler.

« Le peuple était là et regardait. Avec la foule, les chefs se moquaient de lui, « et les passants le « blasphémaient, branlant la tête » par un insultant mépris et « disant : Allons ! toi qui détruis le tem- « ple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve- « toi toi-même ». C'était la calomnie qu'on avait cherché à rendre populaire. Sans le savoir, ces passants moqueurs faisaient déjà retentir au pied de la croix l'annonce de la résurrection. Les Juifs détruisaient le temple de son corps ; au troisième jour, Jésus l'aura rebâti.

Repoussés du prétoire, ses ennemis étaient venus à la croix et se vengeaient en le couvrant d'opprobres. « Les princes des prêtres l'insultaient « aussi, avec les Scribes et les anciens, et disaient : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui- « même. S'il est Roi d'Israël, qu'il descende main- « tenant de la croix, et nous croirons en lui. Il « s'est confié en Dieu : si Dieu l'aime, qu'il le dé- « livre; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu ». Jésus ne fit pas le miracle qu'on lui demandait en criant : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix », parce que c'était par le sacrifice de la croix qu'il devait nous sauver. Mais, en y demeurant les mains et les pieds cloués, il accomplissait un autre miracle plus étonnant, celui qu'il avait annoncé en

disant : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». Car, à travers tous les siècles, ce bois d'ignominie voit s'agenouiller devant lui les chrétiens de tous les peuples, attirés par la foi, la reconnaissance et l'amour, et chantant tous : Nous vous adorons et vous bénissons, ô Christ, parce que, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde. Il fera mieux, d'ailleurs, que de descendre de la croix ; il sortira vivant du tombeau, et régnera, non sur un petit peuple, mais sur l'univers.

« Les soldats aussi l'insultaient, et lui présentant « du vinaigre » le mélange d'eau et de vinaigre qui servaient habituellement de breuvrage aux soldats de l'empire, « ils lui disaient : Si tu es le Roi des Juifs : sauve-toi ».

Toutefois l'humiliation n'était pas encore au comble. « Les voleurs, qui étaient crucifiés avec Jésus, lui adressaient les mêmes outrages. » Celui qui subissait cette suprême indignité ne voulait que les sauver, et sa grâce fit en ce moment une de ses plus illustres conquêtes, la conversion de l'un de ces scélérats. Cet homme avait sans doute un fond de bonté morale, que les crimes de sa vie avaient obscurci sans le détruire. Il avait pu entendre parler des œuvres du Sauveur, de sa bienfaisance inépuisable et de sa sainteté. La vue de sa patience, de sa résignation, de sa douceur dans la torture et les opprobres l'émut, lui fit comparer cette vertu surhumaine à sa propre révolte, cette innocence à sa vie criminelle, et, la grâce agissant, le repentir entra dans son cœur. L'humilité dispose à la foi ; Dieu la lui donna entière et généreuse. « L'un des

« scélérats blasphémait contre Jésus, en disant : Si « tu es le Christ, sauve-toi, et sauve-nous avec toi. « Son compagnon lui adressait des reproches : Toi « non plus, lui disait-il, tu ne crains donc pas Dieu », devant qui tu vas paraître, « toi qui es condamné « au même supplice ? Pour nous, c'est justice, car « nous subissons ce que nous ont mérité nos for- « faits ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. » Tandis que les princes des prêtres applaudissaient avec une joie sauvage au supplice de Jésus, ce larron converti le confessait avec une assurance, une énergie admirables. Plein de foi, d'humilité, de contrition, il avouait ses crimes, en acceptait le châtiment, et défendait Jésus contre ses blasphémateurs. Plus encore, il professait la royauté du Messie méconnu, et, croyant prochain l'avènement de son règne, il lui fit avec confiance cette prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez entré dans votre royaume. » Jésus lui accorda beaucoup plus qu'il ne demandait ; non un simple souvenir et une espérance, mais une place avec lui, non plus tard, mais dès maintenant : « Jésus lui répondit : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Ce jour même, en effet, l'âme du bon larron suivait celle de son Maître dans les limbes, séjour des âmes des justes, que la présence de l'âme de Jésus illumina des joies du ciel.

La nature entière semblait prendre le deuil. Il était midi quand Jésus fut élevé sur son gibet ; déjà de sombres vapeurs flottant au-dessus du sol mon-

taient vers la croix et l'enveloppaient d'un voile funèbre. « Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième », c'est-à-dire de midi à trois heures, « les ténèbres s'étendirent sur toute la terre. » Ce ne pouvait être l'effet d'une éclipse au temps de la pleine lune. Ces ténèbres montaient toujours, étendant un linceul sur Jérusalem, la Judée, le monde entier ; la terre s'en enveloppait pour pleurer son Dieu. Une étoile radieuse avait brillé sur le berceau de Jésus ; la nuit se répandait sur sa mort, aux heures les plus resplendissantes du jour, semant l'effroi dans tous les cœurs. Le cri que la vue de l'effrayant phénomène arracha à Denys l'Aréopagiste en était l'expression : « Ou la divinité souffre, ou c'est le mécanisme de l'univers qui se détruit. » En effet, le Dieu de la nature allait mourir. A cette heure il donnait aux Juifs, pour les inviter à la conversion et à la pénitence, ce « signe dans le ciel » qu'ils avaient réclamé de lui.

L'épouvante avait éclairci les rangs autour de la croix. A la faveur du trouble, un petit groupe s'en était rapproché. « Il y avait là, debout, à côté de « la croix de Jésus, sa Mère, la sœur de sa mère, « Marie, femme de Cléophas et Marie-Madeleine. »

Le disciple que Jésus aimait était avec elles. La plus touchante de nos hymnes, le *Stabat*, rend à peine ce qu'avait de poignant pour le cœur de la très sainte Vierge le spectacle de son divin Fils mourant dans cet affreux supplice. Brisée de douleur, mais résignée et soumise, et silencieuse dans son accablement, elle tenait fixés sur lui ses yeux

baignés de larmes. Jésus abaissa son regard sur elle et sur les amis qui l'assistaient, attendant un dernier adieu. Cet adieu, déchirant pour le cœur du Fils, allait être pour celui de sa Mère une nouvelle et ineffable souffrance. Jésus prenait soin d'elle, de son avenir, car elle devait vivre longtemps après lui, mais c'était en se substituant un autre, et en prononçant la plus cruelle séparation. « Jésus « ayant vu sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il « aimait, il dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils », c'est lui, désormais, qui me remplacera ; « ensuite il dit au disciple : Voilà votre Mère », honorez-la, aimez-la, veillez sur elle comme je l'ai fait. « Et, dès ce jour, ce disciple la prit avec lui. »

La piété des chrétiens s'est plu à voir dans ces paroles un testament de Jésus, en considérant saint Jean, seul disciple présent à la croix, comme le représentant de l'humanité. Jésus nous donne Marie pour qu'elle soit notre Mère à tous, et met dans son cœur un amour maternel pour tous ceux qui, rachetés par son sang, deviennent ses frères ; il lègue aux apôtres, à l'Eglise, à tous les fidèles ce qu'il a de plus cher et de plus précieux au monde, et leur demande d'avoir pour Marie la vénération, la tendresse et la confiance de vrais fils, afin que l'hommage de ces sentiments perpétue la reconnaissance pour la part qu'elle a dans notre rédemption par son sacrifice, et nous attire la protection d'une Mère dont le crédit est sans bornes.

Depuis trois heures que Jésus est suspendu à la croix ses tortures ont été croissant : les pieds et

les mains déchirés, le corps violemment tendu, la contraction des muscles, la fièvre ardente, ses plaies nombreuses enflammées à l'air vif, portent ses souffrances au dernier excès. La terre le repousse, le ciel ne lui est pas encore ouvert. Le dernier lien qui l'attachait ici-bas vient d'être brisé. Autour de lui, de quelque côté qu'il porte les regards, il n'aperçoit que des ennemis, des persécuteurs, des bourreaux ; il ne voit que des regards haineux, des gestes de colère, des poings qui le menacent. Du côté de la terre, rien donc que des douleurs, il ne lui reste plus que le ciel, il ne lui reste plus que son Père. Et son Père l'accable !

Que se passait-il dans l'âme du divin Crucifié, durant ces heures d'agonie ? A la fin, un cri qui perça les ténèbres révéla son indicible angoisse. « A la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : « Eloï, Eloï, lamma sabacthani, c'est-à-dire : Mon « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandon- « né ? » C'étaient les premières paroles d'un psaume où le prophète décrivait ce suprême délaissement du Sauveur et précisait les souffrances de sa Passion. Il y a pour nous un mystère impénétrable dans cet abandon que Jésus éprouve de la part de son Père, dans ce qu'on appellerait cet effacement de sa divinité qui prive son humanité, en un tel moment, des lumières et de la force qu'elle en recevait, et la laisse livrée en apparence à elle-même. Nous ne comprenons pas davantage, il est vrai, comment Dieu a pu devenir homme ; or il n'y a qu'une différence de degré entre ces deux anéantissements. Maudit par la terre, le Sauveur

mourant de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle sent peser sur sa tête la malédiction divine portée contre le péché dont il a pris la responsabilité. Dieu ayant transporté sur lui celle de toutes les abominations commises depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, toutes lui apparaissent distinctement au milieu de ses souffrances. Trahisons, vengeances, rapines, adultères, dissolutions honteuses, blasphèmes, calomnies et injustices entrent à flots dans son âme, comme des torrents d'iniquités, et lui causent une indicible horreur. C'est en cet état qu'il se voit devant son Père irrité. Et pour mettre le comble à sa désolation, la multitude des damnés se présente à ses yeux. Jésus se voyant arracher cette partie si chère de lui-même se sentait comme délaissé et réprouvé en eux. Mourir pour les sauver ! « Eloï, Eloï, lamma sabacthani ? »

Le ciel reste muet, et les infâmes dérisions de ses ennemis sont la seule réponse à cet appel presque désespéré. Les ténèbres, prélude du tremblement de terre, commençaient peut-être à se dissiper, et les Juifs se remettaient un peu de leur épouvante. Ils ne pouvaient se méprendre sur la prière de Jésus, car le psaume qui s'ouvrait par elle leur était familier. Une satanique raillerie leur vint aux lèvres. Feignant de confondre le nom divin d'Eloï avec celui du prophète, « ils disaient : Voici qu'il appelle Elie ». Jésus venait de soupirer une autre plainte, arrachée par le plus cruel tourment des crucifiés, la soif qui le torturait. « J'ai soif », avait-il dit. Attentif aux prophéties, il veillait à ce que toutes eussent leur accomplissement.

L'une d'elle disait : « Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre ». « Alors, l'un des assistants, « accourant, prit une éponge, la remplit de vinai- « gre, et l'ayant attachée à un roseau, il lui présen- « tait à boire ; mais les autres disaient : Laisse, « voyons si Elie va le délivrer. — Laissez-moi, répondit cet homme, nous verrons alors si Elie le délivre. »

Jésus était toujours en pleine possession de son âme, et la douleur, si intense qu'elle fût, ne pouvait apporter le moindre trouble à l'exercice de ses facultés. Embrassant d'un coup d'œil tout l'ensemble de l'œuvre rédemptrice, il vit les prophéties réalisées, le péché réparé, la peine due aux crimes des hommes expiée, la tyrannie du démon abattue, l'homme réconcilié avec Dieu, le ciel ouvert de nouveau, la volonté du Père amoureusement accomplie jusqu'en ses moindres désirs. « Ayant appuyé ses lèvres contre l'éponge imbibée de vinaigre, il dit : Tout est consommé », achevé, parfaitement accompli. Puis, il s'abandonna à son Père, dans un suprême élan de confiance et d'amour. Maître absolu de sa propre vie, Jésus pouvait seul y mettre un terme. La cruauté de ses bourreaux y aurait été impuissante. Pour le bien prouver, au moment d'exhaler son dernier soupir, il déploya la voix d'un homme qui a conservé sa vigueur, la voix de « Celui à qui on ne peut ôter la vie, mais qui la dépose quand il lui plaît ». Alors « il s'écria d'une voix forte : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. En disant ces mots, il expira. »

VI. — Le tombeau de Jésus.

Des signes terrifiants signalèrent le dernier soupir de Notre Seigneur. « Le voile du temple se dé-
« chira en deux, du haut jusqu'en bas ; la terre
« trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux
« s'ouvrirent, et beaucoup des corps des saints
« qui étaient morts se levèrent, et sortant du tom-
« beau après sa résurrection, vinrent dans la ville
« sainte et apparurent à un grand nombre. »

Le voile du temple était un rideau d'étoffe précieuse, chargé de lourdes et riches broderies, qui fermait le Saint des Saints, dont l'accès était interdit à tous, et où le grand-prêtre pénétrait seul et une seule fois dans l'année. Un autre voile séparait le Saint de son vestibule. La rupture du voile sacré marquait l'abolition du culte de l'ancienne Loi remplacé par celui de la nouvelle, et l'accès du nouveau sanctuaire désormais ouvert à tous. Il signifiait aussi l'entrée du Pontife éternel dans le Saint des Saints, pour y être toujours présent, et nous y introduire à sa suite. Pendant que le voile du temple se déchirait avec un bruit strident, tout se mit à trembler, non seulement sur le Calvaire, mais dans le temple et dans la ville. Ces secousses effrayantes, succédant aux ténèbres, mirent le comble à l'épouvante générale. Ces sinistres prodiges étaient la réponse du ciel aux bravades des Juifs et châtiaient leur insolence en semant parmi eux la terreur. Les rochers se fendirent, on voit encore sur celui du Calvaire une crevasse, longue et profonde de plusieurs mètres, qui, contraire-

ment à toutes les lois du règne minéral, s'est produite dans un sens opposé à celui des couches de la roche. Sous la violence de ces secousses, les dalles de pierre murant l'entrée des tombeaux furent projetées en beaucoup d'endroits, préparant l'effrayante apparition des morts rendus à la vie pour témoigner de la résurrection du Rédempteur et convaincre les déicides de leur crime.

Le centurion romain fut le premier à s'incliner devant les signes de la puissance divine. « Placé en « face de la croix, frappé du cri que Jésus poussa « avant d'expirer, et voyant ces prodiges, il rendit « gloire à Dieu, et s'écria : Certainement, cet « homme était un juste, c'était le Fils de Dieu. Et « ceux qui, avec lui, gardaient Jésus, voyant le « tremblement de terre et tout ce qui se passait, « furent saisis d'une grande frayeur, et répétaient : « Vraiment, c'était le Fils de Dieu. » La confession de ces païens condamnait la conduite des Juifs ; elle contribuait à exciter leurs remords. Les sanhédrites seuls ne se laissèrent pas toucher, mais « la foule de ceux qui assistaient à ce spectacle, et « qui virent ces choses, s'en retournèrent, en se « frappant la poitrine ».

« A distance, se tenaient tous ceux qui l'avaient « connu », ses disciples, qu'une commune douleur avait rapprochés de leur Maître, « ainsi que beau- « coup de femmes qui regardaient de loin » celui qu'elles avaient aimé. « Parmi elles étaient Made- « leine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et « Salomé, mère des fils de Zébédée. » Leur présence silencieuse et discrète témoignait de la cons-

tance de leur amour, mais elles étaient restées impuissantes à intervenir dans la scène affreuse qu'elles cherchaient à suivre des yeux. Maintenant elles demeuraient là, veillant sur le corps du Maître, et espérant peut-être, à la vue des prodiges et de la confusion des Juifs, que tout n'était pas fini.

Jésus avait expiré vers la neuvième heure, c'est-à-dire vers trois heures. D'ordinaire, les crucifiés ne mouraient que lentement, le plus souvent de faim, après avoir passé deux ou trois jours sur la croix, aucune partie essentielle du corps n'étant lésée, et l'enflure des mains et des pieds arrêtant l'hémorragie. Les compagnons de supplice de Jésus devaient agoniser longtemps encore, si rien ne venait abréger leurs tortures. Or la loi de Moïse défendait qu'un cadavre demeurât suspendu plus d'un jour à la potence, où, quelquefois, ils élevaient le condamné après la lapidation ; et cette prescription devenait plus urgente à cause du sabbat plus solennel de l'octave de la pâque, qui était le lendemain, et que la présence des suppliciés sur leur gibet aurait souillé. Les sanhédrites, toujours scrupuleux, demandèrent au gouverneur de leur infliger un autre traitement, appliqué quelquefois par les Romains comme une peine distincte du crucifiement. « Comme c'était le jour de la préparation « (du sabbat), et afin que les corps ne demeurassent pas sur la croix, car ce sabbat était très « solennel, les Juifs prièrent Pilate qu'on leur brisât les jambes et qu'on les enlevât. » La rupture des jambes et des cuisses avec une barre de bois ou

de fer s'accompagnait au besoin d'un coup mortel sur la poitrine. Pilate ne voulut pas leur refuser. « Des soldats vinrent donc, brisèrent les jambes « d'un des deux larrons qui avaient été crucifiés « avec lui, puis de l'autre, mais quand ils vinrent « à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui « brisèrent pas les jambes, toutefois », pour s'assurer que le corps était sans vie, « l'un d'eux lui « perça le côté d'une lance, et aussitôt il en sor- « tit de l'eau et du sang.» L'évangéliste saint Jean, qui rapporte ce fait, ajoute : « Celui qui l'a vu en « rend témoignage. Son témoignage est vrai,il sait « qu'il dit la vérité, afin que vous croyiez.Ces cho- « ses se firent afin que fût accomplie l'Ecriture : « Vous ne briserez aucun des ses os ». Cette prescription concernant l'agneau pascal, observée aussi à l'égard de Jésus, le désignait comme le véritable Agneau pascal, nourriture des âmes. Saint Jean rappelle aussi les paroles du prophète Zacharie, parlant du coup de lance : « Ils tourneront leurs regards vers celui qu'ils ont transpercé. »

Ce dut être un mouvement d'horreur dans le groupe des saintes femmes, quand le soldat brandit sa lance ; elles auraient voulu l'arrêter de leurs mains. Le coup qui perça le cœur de Jésus retourna le fer dans celui de sa Mère, et lui fut plus cruel que tous les autres traitements. Avec quelles larmes elle dut contempler cette blessure !

Qu'il en coulât du sang, c'était chose naturelle ; mais il en sortit aussi de l'eau, non pas de l'eau sanguinolente, mais de l'eau véritable : c'est ce que vit le disciple aimé de Jésus ; et ce fait miraculeux

est la raison pour laquelle il insiste sur la véracité de son témoignage. Dans l'eau et le sang sortis du cœur sacré de Jésus, l'une, symbole du baptême, l'autre, du sacrement eucharistique, qui forment l'Eglise et soutiennent la vie en elle, les saints Pères découvrent le sens prophétique de la formation d'Ève. La première femme avait été tirée du côté d'Adam pendant son sommeil : du côté blessé de Jésus-Christ, le nouvel Adam endormi sur la croix, était tirée son Épouse. L'eau et le sang coulèrent de son cœur comme des réservoirs de toutes les grâces. Adorer ce Cœur sacré, c'est donc reconnaître et célébrer la plus sublime manifestation de l'amour de Dieu pour les hommes.

Avec une douleur inexprimable, Marie contemplait le corps sacré de son Fils, affaissé sur la croix. Elle ne pouvait l'en déposer, elle n'avait point de tombeau à lui donner, le corps de son Fils n'était même plus à elle ; il était la propriété de Pilate et des Juifs. Toute demande de sa part ne servirait qu'à provoquer de nouveaux outrages. A chaque instant elle pouvait craindre que les soldats ne revinssent et n'emportassent le corps de son Fils bien-aimé au lieu réservé pour la sépulture des suppliciés, et ne l'y jetassent avec ceux des deux larrons. C'eût été une nouvelle ignominie pour lui, car chez les Juifs c'était une honte de ne pas être enseveli dans un tombeau de famille. Mais Dieu veillait désormais sur l'honneur de son Fils.

« Quand le soir fut venu, parut un homme, nom-
« mé Joseph. Il était d'Arimathie, ville de Judée.

« C'était un noble décurion, membre du Conseil », un sanhédrite par conséquent, « mais qui n'avait « consenti ni aux desseins, ni aux actes des autres ; « il était, lui aussi, disciple de Jésus, mais en « secret, par crainte des Juifs. Il était riche » et considéré, comme on le voit par son crédit auprès de Pilate. « Cet homme, juste et pieux, attendait « lui aussi le règne de Dieu. »

La mort du Maître acheva de le toucher, et, à l'heure où tous tremblaient, lui donna de l'audace. Sans crainte désormais de se découvrir, « il vint « hardiment trouver Pilate, et lui demanda de pren- « dre le corps de Jésus. Pilate s'étonna qu'il fût mort « si tôt », car les Juifs venaient d'obtenir qu'on lui rompît les jambes. « Il fit venir le centurion, et « lui demanda s'il était déjà mort. Et informé par « celui-ci, il donna le corps à Joseph », soit par égard pour lui et pour Jésus, soit par antipathie pour les Juifs. « Joseph acheta un linceul » et se rendit aussitôt au Calvaire. En même temps, un autre prince d'Israël, s'enhardissant comme lui, faisait aussi des apprêts. C'était également un disciple de Jésus. « Nicodème, qui était venu trouver « Jésus de nuit, vint aussi apportant un mélange « de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres » un peu plus de trente-deux kilogrammes, sainte profusion qui rappelle celle de Madeleine.

Ces deux pieux personnages, munis d'échelles et aidés sans doute par saint Jean, se mettent en devoir de détacher le corps de la croix. Pénétrés de respect et d'une compassion douloureuse, ils retirent un à un les clous avec précaution, et sou-

tenant dans leurs bras le corps sous lequel est passé le linceul, ils le descendent lentement et le déposent aux pieds de la Mère de douleurs, qui l'attire sur ses genoux. Après quelques instants d'une muette adoration, Marie contemple les ravages exercés sur le corps sacré de son Jésus, elle y suit avec une indicible douleur toute l'histoire de sa Passion; elle voit de près ce front percé d'épines, cette face divine qui porte encore la trace des outrages, ces plaies nombreuses, larges, profondes qui en ont fait voler des lambeaux; ces lèvres glacées, ces yeux voilés par le sang. Quel glaive dans son cœur!

Elle aurait voulu ne pas s'en séparer, mais il fallait se hâter; le sabbat approchait, les instants étaient courts. Le corps sanglant fut rapidement couvert du mélange de myrrhe et d'aloès; on roule de larges bandelettes autour du corps, des bras et des jambes; selon l'usage des Juifs, un suaire enveloppe la tête, et, plongé dans ces parfums, Jésus est porté au tombeau que la Providence divine lui avait ménagé.

En effet, « il y avait près du lieu où Jésus fut « crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépul- « cre neuf, taillé dans le roc, où personne n'avait « été mis. Ils y déposèrent donc Jésus à cause de « la préparation des Juifs, parce que le sépulcre « était proche ». Pour Marie, pour saint Jean et les saintes femmes qui suivaient le cortège, ce fut le déchirement suprême, lorsque les pieux sanhédrites « roulèrent la lourde dalle de pierre qui devait en fermer l'entrée ». On se dispersa dans l'affliction.

Les saintes femmes avaient vu avec quelle hâte

Joseph et Nicodème accomplissaient leur office et tout ce qui manquait à un ensevelissement digne du Christ. « Ayant donc observé où on le mettait et de quelle manière il était placé », elles retournèrent à la ville pour préparer des aromates, « et le jour du sabbat elles se reposèrent selon le commandement ». Toutefois, après leur départ, le jardin ne resta pas complètement désert : « Marie-Madeleine et l'autre Marie restaient là, assises près du sépulcre. »

La mort de Jésus ne donnait même pas à ses ennemis le répit qu'ils en attendaient ; du fond de son sépulcre il les effrayait encore. A peine y fut-il déposé, qu'ils se rappelèrent ses prédictions. Ce souvenir les assaillit pendant la nuit. Leur trouble fut tel qu'ils s'assemblèrent, dès le matin, « le lendemain, qui était le jour du sabbat », sans être retenus ni par le souci, ni même par la crainte de se souiller en conférant avec un païen en ce jour solennel. « Ils se rendirent ensemble près de Pilate et lui dirent : « Seigneur, il nous revient en mémoire que ce sé« ducteur a dit, quand il était encore vivant : Après « trois jours je ressusciterai. Ordonnez donc que « son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, « de peur que ses disciples ne viennent enlever son « corps, et ne disent au peuple : Il est ressuscité. « Ce serait une seconde erreur pire que la première ». Mais Pilate n'était pas tenté de complaisance pour les Juifs. « Il leur répondit : Vous avez des gardes », les gardes du temple, allez », gardez-le comme « vous l'entendrez ». Ces paroles de mauvaise hu-

meur laissèrent aux sanhédrites la satisfaction de veiller eux-mêmes et ils se promirent de ne rien négliger.

« Ils s'en allèrent donc, et s'assurèrent du sé-« pulcre en scellant la pierre et en y mettant des « gardes. » Il fallait que la résurection du Chris-fût constatée par les précautions accumulées de ses ennemis eux-mêmes, et par des témoins irrécusables. Rien, en effet, ne pouvait empêcher de s'accomplir l'oracle du prophète qui, après avoir décrit les souffrances et les humiliations du Sauveur, ajoutait : « Mais son tombeau sera glorieux ».

QUATRIÈME PARTIE

LA VIE GLORIEUSE DE N. S. J. C.

I. — La Résurrection.

Le symbole des apôtres réunit dans un même article la descente de l'âme de Jésus-Christ aux enfers et la résurrection glorieuse de notre Sauveur. Le corps et l'âme du Christ avaient été séparés l'un de l'autre par la mort, mais, quoique séparés, l'un et l'autre demeuraient unis à sa personne divine. Aucune grâce concédée par Dieu ne se perd sans qu'il y ait faute : la sainte Humanité de Jésus, gratifiée de l'union avec la Personne du Fils de Dieu, n'avait jamais connu l'ombre de la tache la plus légère. Ni son corps ni son âme ne pouvaient être privés de la grâce la plus précieuse qui eût été accordée à une nature créée, celle de son union avec la divinité dans l'unité de personne où l'un et l'autre en Jésus avait son principe. La divinité du Christ demeurait également unie à son corps et à son âme. Tandis que son corps reposait dans le tombeau, son âme descendit aux enfers, et y demeura jusqu'à la résurrection Le saint prophète David avait écrit en parlant du Messie divin : « Vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer. »

Ce nom d'*enfers* désigne les lieux cachés et sou-

terrains où étaient détenues les âmes n'ayant pas obtenu la béatitude éternelle. Sous cette dénomination générale sont compris des séjours différents: le lieu d'horreurs et de supplices où les réprouvés subissent le châtiment éternel, et qu'on appelle proprement *l'enfer;* celui où les âmes des hommes morts dans l'amitié de Dieu, mais sans avoir suffisamment satisfait à sa justice, achèvent de se purifier, nommé le purgatoire ; les *limbes*, où se trouvaient les âmes des justes, réunis dans le « sein d'Abraham », et attendant le bienfait de la Rédemption. Aucun homme n'est sauvé que par les mérites de la Passion de Jésus-Christ; voilà pourquoi, avant sa mort et avant sa résurreetion, le ciel n'avait été ouvert à personne.

Ce n'est pas comme eux tous, en captif, que Jésus-Christ descendit dans ces basses régions ; il y vint « libre au milieu des morts », selon l'expression du psaume, sans avoir rien perdu de sa puissance ; il y vint, ainsi que l'écrit l'apôtre saint Paul, « afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchît dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ». Il ne se manifesta pas d'ailleurs de la même manière en ces différents lieux : dans l'enfer ce fut seulement en y faisant sentir sa puissance divine, sous laquelle tout l'empire de Satan se sentit vaincu et frémit de terreur et de rage; mais, dans les limbes, où il apportait la joie et la délivrance, ce fut par sa présence personnelle.

Dans les limbes, les justes, quoique exempts de douleurs sensibles, souffraient cependant de la privation de Dieu et de l'incertitude du moment où

ils jouiraient enfin de la béatitude céleste qu'ils attendaient. Adam, Abel, Noé et les saints de leur génération y avaient précédé les autres. Abraham, Isaac, Jacob, les patriarches avec leurs enfants, héritiers de leur foi et de leur piété, en avaient successivement grossi le nombre. Là étaient aussi les prophètes, soupirant après la venue du Rédempteur dont ils avaient été les hérauts; les prêtres et les lévites fidèles ; les saints rois et autres personnages illustres, et la foule des âmes qui avaient vécu dans la crainte du Seigneur. Une sainte impatience pressait tous ces justes, qui ne cessaient de soupirer : *Rorate, cœli, desuper...* ; et elle était devenue plus vive depuis l'arrivée parmi elles de Jean-Baptiste et de saint Joseph, qui leur avaient annoncé l'apparition du Messie.

Soudain, ce triste séjour s'illumina d'une céleste clarté. Jésus-Christ était présent en personne au milieu des siens, répandant sur ces âmes innombrables une brillante lumière qui les remplit d'une joie infinie et les fit jouir de la souveraine béatitude qui est dans la vision de Dieu. Alors se vérifia la promesse faite au bon larron : « Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis ». Ce fut aussi une grande joie pour le Sauveur lui-même, qui venait de triompher de Satan sur la croix; joie immense, ineffable, où il goûte le premier fruit de son sacrifice.

Le corps de Jésus avait été déposé dans le tombeau le vendredi, jour de la Pâque. D'après la manière de compter des Juifs, et en général de toute

l'antiquité, la journée du sabbat, qui était le lendemain, avait commencé avec la nuit du vendredi et s'était achevée le soir du samedi. A ce moment on entrait dans le jour suivant, le troisième depuis la mort du Sauveur. C'était, pour les sanhédrites, le jour décisif, puisque ce « séducteur » avait annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour ; et l'on peut croire que leur vigilance, loin de se relâcher, redoubla de précautions à l'approche de ces heures critiques. Les gardes furent sans doute avertis sévèrement de ne rien laisser échapper à leur attention. Mais que pouvaient tous les efforts humains contre Celui qui avait dit : « Je donne ma vie « pour la reprendre de nouveau. Personne ne me « l'ôte, je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir « de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre »? Or, Jésus avait annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour.

En effet, vers la fin de la nuit du samedi au dimanche, ainsi qu'il est expressément marqué par le récit de ses premières apparitions, la triomphante merveille se réalisa. Le Christ, vainqueur de la mort, se leva glorieux de son tombeau, sans le secours ni l'intervention d'aucune force, sans briser la pierre qui fermait l'entrée, mais en vertu de sa seule puissance. De même que l'Homme-Dieu avait voulu naître dans le silence de la nuit, sans que sa Mère cessât d'être vierge, l'Humanité glorieuse du Sauveur sortit des ombres de la mort comme le rayon de lumière traverse le cristal, et sans être aperçu des regards humains. C'est que son corps, réuni de nouveau à son âme glorifiée, entre avec

elle dans une vie toute nouvelle. Le corps du divin Ressuscité, glorifié avec son âme, partage sa condition ; sans cesser d'être corps, il est spiritualisé, ne connaissant plus les limites de la matière, du temps et de la distance, affranchi de toute pesanteur comme de tout besoin, et libre cependant de se rendre visible et capable de se prêter aux actes de la vie ordinaire, quand l'âme le jugera à propos ; chef-d'œuvre de beauté, incomparable d'éclat.

Le Christ n'était pas le premier mort qui revînt à la vie. D'autres y avaient été rappelés avant lui, mais par l'effet d'une puissance qui n'était pas en eux ; le Christ ressuscite par sa propre vertu, par sa propre volonté. Ce n'est pas la seule différence. Les autres ressuscités n'avaient été favorisés de cette grâce que pour un temps, et elle ne les préservait pas de la nécessité de mourir une seconde fois : Jésus ressuscite pour une vie immortelle, et, ainsi que le dit encore saint Paul : « Le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui ». C'est à ce titre que l'Ecriture l'appelle « le premier né d'entre les morts », car il est le premier qui ressuscite pour ne plus mourir, le premier qui ait pu dire : « O mort, où est ta victoire ? » Résurrection parfaite, type et gage de celle qui nous est promise : « Béni soit Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, écrivait saint Pierre, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, en nous donnant l'espérance vive d'un héritage incorruptible. »

La résurrection du Sauveur n'avait eu d'autres

témoins que les esprits célestes, mais aux approches du matin, « voilà qu'un violent tremblement de « terre se produisit soudain; l'ange du Seigneur « s'approcha de la pierre, la renversa de côté et se « tint assis dessus. Son aspect était celui de l'éclair « et son vêtement avait l'éclat de la neige. Il causa « aux gardes un tel effroi qu'ils furent atterrés et « devinrent comme morts ». L'ange apparaissait pour montrer que la résurection était accomplie, et il venait dégager l'entrée du tombeau pour indiquer que ce tombeau était vide.

Revenus de leur épouvante, « les gardes s'étaient « enfuis. Quelques-uns d'entre eux vinrent à la ville « et annoncèrent aux princes des prêtres ce qui « s'était passé ». On vit alors, une fois de plus, que les plus grands miracles ne suffisent pas pour éclairer et convertir ceux qui ne veulent pas voir ni se rendre. « Le princes des prêtres s'assemblèrent et tinrent conseil. » Ni le tremblement de terre, ni le récit de l'apparition terrifiante n'avaient changé leurs dispositions. Cependant leur perplexité était grande. Ils ne pouvaient prétexter, sans se rendre ridicules, qu'eux-mêmes avaient manqué de vigilance pour s'opposer à une supercherie. Il fallait trouver un expédient; ils le cherchèrent encore dans le mensonge et la corruption. Comme ils avaient acheté un traître et de faux témoins, ils subornèrent les gardes. « Ils donnèrent une grosse somme d'ar- « gent aux soldats, en leur disant : Publiez que « ses disciples sont venus la nuit, et l'ont enlevé « pendant que vous dormiez ; et si le gouverneur « vient à le savoir, nous l'apaiserons et vous met-

« trons à couvert. Les soldats prirent l'argent et « firent ce qu'on leur avait dit. » Saint Matthieu, écrivant son évangile une vingtaine d'années après l'événement, ajoute : « Et ce bruit se répète même aujourd'hui parmi les Juifs ». Plus tard, les premiers apologistes le mentionnaient encore. Mais quels témoins de ce qui s'était passé, que des gens endormis d'un profond sommeil ! Quelle vraisemblance dans ce sommeil dont les efforts déployés pour procéder à l'enlèvement n'auraient tiré aucun des gardes ? Jésus ressuscité allait avoir, lui, des témoins véridiques.

II. — *Les premières apparitions.*

La mort ignominieuse de leur Maître avait jeté les disciples dans la consternation. C'était la ruine de toutes leurs espérances s'ajoutant à l'affliction que cette mort leur causait. La foi qu'ils lui gardaient encore ne savait plus guère à quoi se rattacher. Leur abattement était d'autant plus profond que l'attente avait été vive et légitime. La journée du sabbat se passa dans une tristesse accablante pour les amis du Sauveur.

Plus maîtresses de leur douleur, les saintes femmes songent seules à tout préparer pour achever l'ensevelissement de leur bon Maître. Déjà, le vendredi soir, comme on l'a vu, et avant le commencement du sabbat, elles s'étaient procuré à la hâte des aromates et des parfums. Le samedi, à la nuit tombante, elles complétèrent leurs achats. « Quand « le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère

« de Jacques et Salomé, achetèrent des aroma-« tes pour aller embaumer Jésus. » Vers la fin de la nuit, toutes étaient prêtes et se levèrent pour accomplir leur pieux devoir. « Il faisait encore som-« bre, et les premières lueurs du jour commençaient « à poindre ; Marie-Madeleine et Salomé partirent « pour aller voir le sépulcre. Les autres femmes « vinrent aussi au tombeau, portant avec elles les « aromates qu'elles avaient préparés. Elles arri-« vèrent quand le soleil était déjà levé. Et elles se « disaient les unes aux autres : Qui donc nous ôtera « la pierre du monument ? » Une vive surprise les attendait. « Quand elles aperçurent le tombeau, « elles virent que la pierre avait été roulée de côté. « C'était une pierre énorme. » L'ange n'était plus assis dehors sur cette pierre. A la vue du sépulcre ouvert, Madeleine s'élance vers Jérusalem : plus de doute, le tombeau du Maître est violé, son corps à l'abandon. « Elle s'en alla trouver Simon-Pierre « et l'autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : « Ils ont ôté le Seigneur du monument, et nous ne « savons où ils l'ont mis. Aussitôt Pierre se leva, « et, avec l'autre disciple, ils coururent à la hâte au « tombeau. »

Après le départ de Marie-Madeleine, les autres saintes femmes, « entrant dans le tombeau, ne trou-« vèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Elles en « étaient toutes consternées en elles-mêmes, quand « soudain elles virent apparaître près d'elles deux « hommes vêtus d'une robe éclatante. Effrayées », et ne pouvant soutenir l'éclat de cette apparition, « elles inclinèrent leur visage vers le sol ». Quand

elles furent revenues à elles, « elles virent un jeune homme assis sur la droite ». C'était l'un des deux anges qui venaient de leur apparaître sous une forme humaine. « Et l'ange, prenant la parole, dit « aux femmes : N'ayez pas peur. Je sais que vous « cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Pour- « quoi cherchez-vous un vivant parmi les morts? Il « n'est pas ici, il est ressuscité, comme il l'avait dit. « Rappelez-vous le langage qu'il vous a tenu, pen- « dant qu'il était encore en Galilée : Il faut, disait-il, « que le Fils de l'Homme soit livré aux mains des « pécheurs, qu'il soit crucifié et que le troisième « jour il ressuscite. — Elles se rappelèrent en effet « ses paroles. — Venez, voyez l'endroit où le Sei- « gneur avait été placé. » Quand elles eurent de nouveau examiné le tombeau, l'ange ajouta : « Et main- « tenant allez au plus vite dire à ses disciples et à « Pierre qu'il est ressuscité. Il vous précédera en « Galilée ; c'est là que vous le verrez comme il vous « l'a dit lui-même. Voilà ce que j'avais à vous an- « noncer. Elles sortirent aussitôt du tombeau, sai- « sies de crainte et d'effroi, et coururent porter la « nouvelle aux disciples. En même temps, leur joie « était grande, mais la crainte les empêcha de par- « ler à personne » en chemin.

Partis à la hâte, sur l'avis de Madeleine, Pierre et Jean « couraient tous deux ensemble. Mais cet autre « disciple courait plus vite que Pierre et arriva « le premier au tombeau. Il se pencha et vit que les « linceuls y étaient posés, mais il n'entra pas. Si- « mon-Pierre vint à sa suite et entra dans le tom-

« beau, et, se penchant, il vit que les linceuls s'y « trouvaient seuls et que le suaire qui avait été pla- « cé sur sa tête n'était point avec les linceuls, mais « était roulé à part en un autre endroit. Alors le « disciple qui était arrivé le premier entra à son « tour dans le tombeau ; il vit et il crut. Ils n'avaient « pas compris jusqu'à ce moment l'Ecriture annon- « çant qu'il devait ressusciter d'entre les morts. Les « disciples s'en retournèrent alors chez eux, en « admirant ce qui était arrivé. »

La manière dont les linges ont été laissés ne permet pas aux apôtres de partager l'idée de Madeleine. Il n'y a pas eu d'enlèvement, le corps a dû disparaître de lui-même. Pierre et Jean arrivent à cette conclusion après un examen attentif du tombeau. Ils n'ont point vu les anges, ni rencontré les saintes femmes : l'idée de la résurrection ne leur est suggérée que par la constatation de l'état du sépulcre, et c'est alors seulement que leur revient le souvenir des Ecritures et des prédictions du Sauveur. Dieu, qui voulait éprouver leur foi, leur refusa tout d'abord la faveur de voir et d'entendre les anges, tandis qu'il l'accordait aux saintes femmes, plus courageuses et plus constantes.

Jésus ressuscité ne s'était encore montré lui-même à personne ; il était réservé à Marie de Magdala de le voir la première. Toutefois on ne peut douter que, selon la tradition des Pères, une autre apparition ait précédé celle-là. Le bon sens et le cœur suffiraient à exclure ce doute. C'est l'apparition de Jésus ressuscité à sa très sainte Mère. L'Evangile

n'en parle pas, parce qu'il rapporte surtout ce qui établit le témoignage. Mais comment Jésus se serait-il privé de la joie qu'un bon fils, au retour d'un voyage périlleux, qu'un prince au cœur noble, après une glorieuse campagne, cherchent avant toutes les autres, en venant savourer leur triomphe dans les bras de leur mère ? Et comment aurait-il privé la sienne d'un bonheur auquel elle avait droit plus que tout autre, avant tout autre ? Marie-Madeleine, dit l'Eglise, a mérité les premières joies, parce qu'elle aimait plus que les autres. Mais combien l'amour de Marie pour son divin Fils surpassait celui de Madeleine et de tous les saints ! Jésus, de son côté, aimait la pécheresse convertie devenue une sainte amante ; mais cet amour était peu de chose en comparaison de celui qu'il avait pour sa Mère. Enfin sa mort avait été pour elle une affliction à laquelle nulle autre ne pouvait être comparée. Il était trop juste d'inonder son âme de joie dans un premier épanchement, dans une apparition radieuse selon cette parole du psaume : « Dans la proportion de mes douleurs vos consolations ont réjoui mon âme ». Aucune langue humaine n'oserait tenter d'exprimer ce que furent, entre la Mère de Jésus et son Fils ressuscité, les effusions de tendresse et le céleste entretien qu'ils eurent, mais toute âme chrétienne n'y peut penser qu'avec une pieuse émotion, en redisant avec l'Eglise : *Regina cœli, lœtare !*

Marie-Madeleine, après avoir averti Pierre et Jean, avait aussitôt repris à leur suite le chemin du

sépulcre sur lequel toutes ses pensées étaient concentrées. Elle ne pouvait s'en éloigner, et, quand les deux apôtres se furent retirés, « elle restait là, debout et pleurant ». Hélas ! Son Maître n'y était plus. Sa dernière consolation, la présence de son corps, lui était ravie. Tout lui manquait, car Jésus était tout pour elle. Qu'avait-il pu se passer ? « Tout en pleurant, elle se baissa et regarda dans « le sépulcre. Elle vit deux anges vêtus de blanc, « assis l'un à la tête, et l'autre aux pieds, à l'en- « droit où l'on avait déposé Jésus. » Mais, indifférente à tout ce qui n'était pas l'objet de son amour, elle les vit sans en être effrayée, sans être éblouie de leur beauté, et leur répondit comme à des humains. « Pourquoi pleurez-vous ? » lui dirent ces messagers du ciel. Quand Madeleine pleurait aux pieds de Jésus chez Simon le pharisien, il ne lui avait pas demandé la cause de ses larmes. Le motif en était tout pur : la douleur de ses péchés et l'amour repentant. Mais aujourd'hui, quelle que fût la grandeur de son amour, ses pleurs et sa désolation témoignaient d'une foi ébranlée, et la question des anges l'en avertissait. « Elle répondit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis ».

Une autre voix allait lui répéter ce doux reproche. « Alors, s'étant retournée, elle vit Jésus debout, « mais elle ne savait pas que ce fût lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez- « vous ? Et elle, pensant que c'était le jardinier », fit éclater le courage que donne un grand amour : « Seigneur, dit-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé,

« dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Une femme charger sur elle le cadavre d'un supplicié ! L'emporter, et comment ? sous les yeux des Juifs. Elle en eût peut-être trouvé la force et l'audace. Jésus ne poussa pas plus loin l'épreuve, et, cette fois, d'une voix que Madeleine connaissait, il lui dit ce seul mot : « Marie ! » Un seul mot fut la réponse : « Rabboni, mon bon Maître ! » Béthanie, le calvaire, la sépulture, tout revit dans l'esprit du Sauveur disant à Madeleine : c'est moi ! L'exclamation : Mon bon Maître ! résume tous les souvenirs de son amante fidèle. Maintenant la foi égale l'amour ; les larmes de tristesse font place à des larmes de joie, ineffablement douces. Marie-Madeleine s'est jetée aux pieds du Sauveur et veut les tenir embrassés comme naguère. Elle dirait. avec l'Epouse des Cantiques : « J'ai trouvé le bien-aimé de mon âme, je le tiens, je ne le laisserai plus aller ». Mais Jésus arrête ces effusions sensibles ; d'ailleurs, il ne quitte pas encore la terre et le temps ne manquera pas pour lui témoigner cette affection, mais il a hâte de consoler et de raffermir ses amis. « Ne me touchez pas, lui dit-il, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais allez trouver mes frères », il peut bien donner ce doux nom à ceux qu'il vient d'associer à son héritage par sa mort, « et dites-leur : Je monte vers mon Père « et « votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». Madeleine obéit docilement.

Les saintes femmes qui avaient vu les anges et reçu leur message précédaient Madeleine sur le che-

min du retour. Elles eurent aussi la récompense de leur attachement et de leur zèle. Elles marchaient, muettes de saisissement et de bonheur, quand « tout « d'un coup, Jésus vint au-devant d'elles en disant : « Je vous salue. Elles s'approchèrent alors, embras- « sèrent ses pieds et l'adorèrent. Puis Jésus leur « dit : N'ayez point peur. Allez annoncer à mes frè- « res qu'ils aillent en Galilée. C'est là qu'ils me ver- ront ». Notre Seigneur ne voulait se montrer dans Jérusalem qu'à ses apôtres et à un petit nombre de disciples. A tous les autres, venus en grand nombre pour les fêtes pascales, il donnait rendez-vous dans le tranquille pays de Galilée, où il se les était atta- chés.

Les saintes femmes s'empressèrent de remplir leur mission, mais elles trouvèrent les apôtres et les disciples incrédules. « A leur retour du sépulcre, « elles annoncèrent toutes ces choses aux onze et à « tous les autres. Marie-Madeleine vint aussi porter « ces nouvelles aux apôtres désolés et en pleurs : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit : En « entendant dire qu'il vivait, et qu'il avait été vu « par elle, ils refusèrent de croire. Avec Marie-Made- « leine, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et les « autres qui les accompagnaient parlaient de même « aux apôtres. Mais toutes ces paroles ne leur pa- « rurent que folie, et ils n'en crurent rien. » Sauf Pierre et Jean, que leur visite au tombeau dispo- sait à admettre le récit des saintes femmes, per- sonne ne voulait donc croire à la résurrection, ni surtout à l'apparition du Sauveur vivant. Les pro- messes du divin Maître n'éveillaient pas encore

d'écho dans l'esprit troublé et désorienté des apôtres et des disciples. Ils persistèrent à ne voir dans tout cela que le rêve d'une imagination en délire. Mais attendons quelque temps, et ces mêmes apôtres, si difficiles à persuader, verseront leur sang pour attester partout la résurrection de Jésus-Christ.

Il est une autre apparition, en ce jour béni, que l'Evangile ne mentionne que d'un mot, mais où éclatent particulièrement la tendre charité de Jésus ressuscité pour les siens, son infinie bonté et miséricorde. Simon-Pierre, déjà lavé par le repentir, mais inconsolable de sa faute, vit tout à coup paraître devant lui le Maître qu'il avait renié. Avec quel accent pouvait-il répéter, en se jetant à ses pieds, le cri qui s'échappa de sa poitrine après la première pêche miraculeuse : « Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un homme pécheur ! » Mais Jésus se montrait pour confirmer le pardon et donner sa paix. La grâce abondait là où avait abondé le péché. Pour une raison vraiment digne de la bonté de Dieu, Jésus, avant de se manifester à d'autres, daignait se montrer d'abord à celui que sa conscience coupable confondait davantage. Quel pécheur repentant pourrait douter ensuite de son accueil miséricordieux ? Il voulait aussi donner l'argument sans réplique aux autres apôtres qui avaient rejeté le témoignage des saintes femmes. Et quand les deux disciples d'Emmaüs revinrent, le soir, leur annoncer que le Sauveur était vivant et qu'il s'était montré à eux, ils les trouvèrent convaincus désormais, et disant : « Le Seigneur est vraiment ressuscité ; il a

apparu à Simon ». Leur chef lui-même avait parlé ; tout était dit.

Deux des disciples, en effet, avaient eu cette divine faveur. Jésus avait voulu continuer près d'eux son office de consolateur. Ils avaient grand besoin de ce secours. La situation personnelle des amis du Christ ajoutait un nouveau motif de tristesse à celle que leur causaient la mort lamentable d'un Maître très aimé et la ruine de son œuvre. Ils s'étaient attachés publiquement à lui, et maintenant tout le monde pouvait voir qu'ils avaient été dans l'illusion ; à peine pouvaient-ils se montrer en public sans honte et sans danger. Voilà peut-être pourquoi ces deux disciples quittent Jérusalem, qui n'est pas un lieu sûr, et se retirent à la campagne. Le troisième jour, sur lequel ils fondaient encore un vague espoir, était déjà en grande partie écoulé. Qu'attendre désormais ?

« Deux d'entre eux s'en allaient ce jour-là même « à un village nommé Emmaüs, distant de Jérusa- « lem de soixante stades », soit environ onze kilo- « mètres. « Ils conversaient entre eux de tout ce « qui était arrivé. Or, voici que, pendant qu'ils « repassaient ainsi entre eux toutes ces choses, « Jésus lui-même les rejoignit et se mit à marcher « avec eux ; mais il se montrait sous une forme « étrangère et leurs yeux étaient empêchés de le re- « connaître. Il leur dit : De quoi vous entretenez- « vous donc ainsi l'un et l'autre en marchant ? Pour- « quoi êtes-vous tristes ? L'un d'eux, qui s'appelait « Cléophas, répondit : Êtes-vous donc seul assez

« étranger à Jérusalem, pour ne pas savoir ce qui « s'y est passé pendant ces jours ? — Quoi donc ? « leur dit-il. Ils reprirent : Au sujet de Jésus de « Nazareth, qui fut un prophète puissant par la « parole et par l'action devant Dieu et devant tout « le peuple ; et aussi comment les grands-prêtres et « nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort « et l'ont crucifié. Pour nous, nous espérions qu'il « serait le Rédempteur d'Israël ; et maintenant, « après tout cela, voilà le troisième jour depuis que « ces choses se sont passées. Il y a bien quelques « femmes d'entre les nôtres qui nous ont effrayés. « Elles sont allées avant le jour au tombeau, et « n'ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues « en disant qu'elles avaient vu une apparition d'an- « ges annonçant qu'il est vivant. Quelques-uns des « nôtres sont alors allés au tombeau : ils ont trouvé « les choses dans l'état que les femmes avaient « dit, mais ils ne l'ont pas trouvé lui-même. »

« Alors il leur dit lui-même : O insensés ! O cœurs « lents à croire ! N'a-t-il pas fallu que le Christ souf- « frît ainsi pour entrer dans sa gloire ? Et à com- « mencer par Moïse et tous les prophètes, il leur « expliquait ce qui avait été dit de lui dans toutes « les Ecritures. » Il était facile à Jésus de leur y montrer dépeintes, traits pour traits, sa passion, sa mort et sa résurrection. « Ils arrivèrent près du « village où ils allaient, et Jésus feignit de vouloir « continuer sa route. Mais eux » enflammés par ce qu'ils venaient d'entendre, « le pressèrent en « disant : Restez avec nous ; car il se fait tard et « déjà le jour baisse. Il entra alors avec eux. »

L'intelligence des disciples s'était ouverte sous la « parole du Maître; il manquait encore à leur cœur la grâce qui donne la foi vive. Elle allait leur être accordée en récompense de leur hospitalité. « Or, « voici que, pendant qu'il était à table avec eux, il « prit du pain, le bénit, le rompit et le leur tendit. » Ces expressions étant techniques pour désigner la consécration eucharistique, de nombreux interprètes ont pensé que Jésus fit véritablement de la table un autel. Toujours est-il, qu'en même temps, une grâce puissante illuminait les deux disciples. « Alors « leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais « il disparut à leurs yeux. Ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans « de nous, pendant qu'il parlait sur le chemin et « nous expliquait les Écritures ? Se levant sur-le-« champ, ils retournèrent à Jérusalem, et trouvèrent « rassemblés les onze et ceux qui étaient avec eux. « On leur dit : Le Seigneur est ressuscité, il a apparu « à Simon. Eux-mêmes racontèrent ce qui était « arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu « à la fraction du pain. » Un autre évangéliste dit « qu'à leur retour ils firent leur récit aux autres, « mais on ne les crut pas non plus », comme on n'avait pas cru les saintes femmes. D'où l'on voit que les apôtres et les disciples passaient par des alternatives de foi et d'incrédulité, selon la valeur qu'avaient les témoignages à leurs yeux ; plusieurs croyaient à la résurrection sur celui de Pierre, d'autres persistaient même encore à ne pas l'admettre.

Mais tous devaient enfin céder à l'évidence. « Le

« soir de ce même jour, le premier de la semaine, « Jésus apparut en dernier lieu aux onze (c'est-à- « dire aux apôtres réunis; l'un d'eux, on le verra, « était absent) pendant qu'ils étaient à table. Les « portes étaient fermées dans l'endroit où ils se « trouvaient réunis, par crainte des Juifs », lorsque, tout à coup, Jésus apparut. « Il se tint au milieu « d'eux et leur dit : La paix soit avec vous ! ». Leur premier sentiment fut l'effroi. Comment avait-il pu pénétrer dans la salle, les portes étant fermées ? N'était-ce pas un fantôme ? « Troublés et effrayés, ils croyaient voir un esprit. » Jésus les rassura avec bonté : « C'est moi, leur dit-il, n'ayez pas peur. « Pourquoi êtes-vous troublés et quelles pensées » de défiance et d'incrédulité « s'élèvent dans vos « cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds », ajouta-t-il, pour les convaincre par la vue de ses plaies. « C'est bien moi, touchez, et considérez qu'un esprit « n'a ni chair, ni os, comme vous m'en voyez. « Après avoir ainsi parlé, il leur montra ses mains, « son côté et ses pieds. » Les apôtres purent donc contempler et toucher ces glorieux stigmates, et c'est, selon les Pères, à cette apparition que saint Jean faisait allusion plus tard en écrivant : « Nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains ».

Saisis d'admiration et de joie, ils demeuraient éperdus. « Cependant ils ne croyaient pas encore » d'une foi pleine, « tant il y avait d'étonnement mêlé à leur joie ». Il fallait un dernier signe pour les convaincre. La condescendance tout aimable du Sauveur le leur offrit. « Avez-vous ici quelque « chose à manger? leur demanda-t-il. Ils lui pré-

« sentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel », leur frugal repas. « Il en mangea devant « eux, prit les restes et les leur donna », pour leur faire constater qu'il en avait mangé, non, d'ailleurs, par besoin, mais par bonté. Cette bonté si touchante qui prenait toutes les formes, préparait leurs cœurs à entendre ce qu'il voulait leur dire. « Il leur repro- « cha ensuite leur incrédulité, parce qu'ils n'avaient « pas cru à ceux qui l'avaient vu ressuscité. » L'humble docilité avec laquelle ils acceptèrent ces reproches purifiait leurs cœurs et les préparait à recevoir un don sublime.

« Puis il leur dit encore une fois : La paix soit « avec vous ! De même que mon Père m'a envoyé « je vous envoie. » Jésus ne venait pas seulement pour convaincre ses apôtres de la réalité de sa vie nouvelle : il apportait avec lui les fruits de la rédemption. La justice de son Père étant désormais satisfaite par le mystère sanglant de la croix, et la grâce de la réconciliation des hommes avec Dieu obtenue, il venait conférer à ses apôtres le pouvoir d'appliquer cette grâce, en vertu d'une mission divine, par la rémission des péchés. « Après ces paroles, Il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. » Ce souffle n'était pas le Saint-Esprit, il en était un signe ; et sorti de la poitrine de Jésus, il signifiait que le Saint-Esprit était communiqué par lui. Le leur ayant ainsi donné, le Sauveur ajouta ces paroles qui instituent le sacrement de pénitence : « Les péchés de ceux à qui vous les remet- « trez leur seront remis, et à ceux à qui vous les « retiendrez, ils seront retenus. »

De là découlent, avec évidence, non seulement le pouvoir conféré aux ministres de Dieu, mais le devoir imposé aux fidèles de confesser leurs péchés. Car, exercé d'une manière arbitraire, le pouvoir, soit de remettre, soit de ne pas remettre les péchés ne serait qu'une indigne profanation des mérites de Jésus-Christ, un outrage à la sainteté et à la justice de Dieu. Son application suppose de toute nécessité un jugement établi sur les dispositions du pénitent. D'ailleurs le divin Sauveur ne s'en tint pas à ces paroles capitales consignées dans l'Evangile. En se montrant encore, « pendant quarante jours » sur la terre après sa résurrection, et dans les nombreuses entrevues qu'il eut avec ses apôtres durant ce temps, il se proposait tout ensemble d'affermir leur foi en sa divinité, et de les instruire des conditions auxquelles ses grâces seraient distribuées par son Église.

Le divin Maître avait disparu, laissant ses apôtres enivrés de joie. Leur Maître bien-aimé était vivant, ils n'en pouvaient plus douter, et malgré son état glorieux, malgré leur abandon à l'heure de sa passion et leur résistance à croire, il les traitait toujours en disciples, en amis, en frères. Un seul demeurait encore incrédule, celui qui n'avait pas joui de l'apparition. « Thomas, l'un des douze, qui était appelé Didyme, ne se trouvait pas avec eux quand « Jésus vint. Ils lui dirent donc : Nous avons vu le « Seigneur. Mais il répondit : Si je ne vois dans ses « mains la trace des clous, si je ne mets mon doigt « à la place de ces clous, si je ne mets ma main « dans son côté, je ne croirai pas. » Certes, Thomas

était très dévoué à son Maître, il s'était montré prêt à mourir avec lui quand il vint ressusciter Lazare. C'était une âme généreuse et loyale. Mais la tristesse et l'horreur des derniers jours l'avaient, comme les autres, et peut-être plus qu'eux, rendu craintif, triste et replié sur lui-même. La secousse avait été trop forte, la déception trop amère. Il restait obstiné dans son accablement, en dépit des affirmations réitérées de ses frères ; des preuves palpables pourraient seules le convaincre. C'était une grande présomption de sa part. Une semaine s'écoula de la sorte, pendant laquelle les témoignages réunis des apôtres, de Pierre, de Madeleine et des saintes femmes ne purent l'ébranler. Il voulait voir et toucher avant de se rendre.

Par un excès de condescendance et de bonté, Jésus, au lieu de le punir, se plia, par égard pour la vivacité de son attachement, à la volonté de son apôtre, il daigna se soumettre à ses conditions, et le prit par ses propres paroles. « Après huit jours, « les apôtres étaient encore réunis dans la maison, « et Thomas était avec eux. Jésus vint, les portes « closes, se tint au milieu d'eux et dit : La paix « soit avec vous ! Puis il dit à Thomas : Mets ton « doigt là et vois mes mains ; approche ta main et « mets-là dans mon côté, et ne sois pas incrédule, « mais croyant. » Thomas n'eut pas besoin d'en faire l'épreuve ; se jetant aux pieds de son Maître, il s'écria, transporté d'une ardeur qui lui rendait douce sa confusion : « Mon Seigneur et mon Dieu ! « — C'est parce que tu m'as vu, Thomas, reprit

« Jésus, que tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas « vu et qui croient. »

Croire quand on a vu, entendu et touché, est naturel. Ce n'est pas proprement la foi. Saint Paul en marque le caractère en disant qu'elle est la certitude des choses qu'on ne voit pas. La vraie foi ne s'appuie pas sur une démonstration sensible; elle a pour motif la parole de Dieu, démontrée authenthique, son témoignage. Voilà pourquoi Notre Seigneur dit : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui croient ». La foi de saint Thomas en la résurrection n'était donc qu'une foi d'ordre inférieur. Plus heureux que lui, nous qui y croyons sans l'avoir constatée de nos yeux. Cependant il fit un excellent acte de foi en la divinité de son Maître, qui ne tombait point sous ses sens, car il ne pouvait la connaître et la croire, comme saint Pierre, à Césarée, que par un don et une illumination de la grâce.

La foi est un don de Dieu, parce que la volonté de l'homme a besoin de la grâce pour adhérer fermement aux motifs de croire reconnus par son intelligence. Mais Dieu ne violente pas la liberté humaine, l'acte de foi dépend d'elle, et c'est ce qui le rend méritoire. Notre impatience humaine eût éprouvé quelque satisfaction à voir Jésus ressuscité apparaître à ceux qui l'avaient odieusement condamné. Ni Caïphe, ni les docteurs de la loi, ni les Pharisiens et les Sanhédrites ne le virent après sa résurrection. Ils avaient obstinément refusé la grâce et résisté aux démonstrations les plus claires. Ils n'avaient voulu croire ni à sa parole, ni à ses miracles, ni à l'accomplissement des prophéties en sa

personne. Il n'eût pas été digne de Dieu de violenter leur conscience en lui imposant une foi librement repoussée par eux, au jour où toutes les lumières leur étaient offertes. D'ailleurs, la vue du Sauveur vivant, trois jours après sa mort cruelle, les eût-elle convaincus ? Notre Seigneur avait répondu à l'avance : « S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophè-« tes, ils ne croiront pas, alors même que quelqu'un d'entre les morts ressusciterait ». Avec eux, un rendez-vous plus lointain avait été pris, quand le divin Maître leur dit en plein tribunal : « Vous verrez le « Fils de l'Homme assis à la droite de la majesté « de Dieu, et venant sur les nuées du ciel ».

Les apparitions du Sauveur étaient réservées, non pas même à tout le peuple fidèle, mais, comme saint Pierre le dit dans les actes des Apôtres, « aux témoins que Dieu avait marqués à l'avance », qu'il avait choisis afin que leur irrécusable témoignage servît de fondement à la foi de son Eglise ; « à nous, ajoute le même apôtre, qui avons bu et mangé avec lui, après qu'il est ressuscité d'entre les morts ; et c'est lui qui nous a ordonné de prêcher et d'attester au peuple qu'il a été établi par Dieu juge des vivants et des morts ». Il fallait du moins que les apôtres eussent eux-mêmes une certitude, une évidence encore plus décisive que celle produite par les premières apparitions et vécussent pendant un certain temps en contact avec leur Maître sorti du tombeau vainqueur de la mort. Aussi bien, lui-même « leur apparaissant pendant quarante jours, disent les Actes, et leur parlant du royaume de Dieu », c'est-à-dire de son Eglise, avait-il à les instruire de beaucoup

de choses sur sa constitution, sa hiérarchie, son culte, sa discipline et ses destinées. C'est pour ce double motif qu'il avait fait donner aux siens, dès les premiers jours, un rendez-vous en Galilée, afin d'y achever son œuvre dans le pays où elle s'était formée et avait pris son développement. Par son éloignement la Galilée échappait aux Sanhédrites ; une manifestation solennelle y était donc moins dangereuse qu'à Jérusalem, où la haine veillait, prête à étouffer l'Eglise naissante, si elle eût proclamé le triomphe de son chef.

III. — Les apparitions en Galilée.

« Il s'était montré vivant à eux, après sa Passion, disent encore les Actes au même endroit, par des preuves nombreuses. » L'Evangile ne les rapporte pas toutes, comme il ne rapporte pas tous ses miracles. Les Actes et saint Paul, dans ses Epîtres, en mentionnent dont les Evangiles ne donnent pas le récit. Saint Paul dit, entre autres : « Il apparut à plus de cinq cents frères ensemble, dont beaucoup vivent encore, tandis que d'autres sont morts ».

Après les solennités de la Pâque, de nombreux disciples de Jésus quittèrent donc Jérusalem, et regagnèrent la Galilée, leur pays d'origine, les uns avec l'assurance d'y revoir leur divin Maître ressuscité, les autres avec des doutes plus ou moins accusés sur la réalité des faits qu'on leur avait racontés à la ville. Les apôtres s'y rendirent aussi, après l'apparition à saint Thomas, et, à quelques jours de là, sept d'entre eux se trouvaient réunis sur les

bords du lac de Génésareth, probablement aux environs de Capharnaüm, leur ancienne résidence.

Ils avaient repris leurs occupations de pêcheurs, afin de pourvoir à leur subsistance. Ce fut l'occasion dans laquelle Jésus leur apparut une troisième fois, et, dans cette circonstance, il leur fit accomplir une seconde pêche miraculeuse, qui symbolise admirablement les travaux apostoliques des « pêcheurs d'hommes » : la stérilité des efforts purement humains, si grands soient-ils quand il s'agit de la conquête des âmes, et la fécondité prodigieuse du zèle auquel Dieu attache ses grâces surnaturelles. Quelles pêches ont faites, depuis lors, les apôtres et leurs successeurs ! Dans cette apparition se manifestent encore les aimables prévenances du Sauveur à l'égard de ses disciples, et la douce familiarité dont son état glorieux ne le fait point se départir.

« Voici comment il se manifesta. Ensemble se trou-
« vaient Simon-Pierre, Thomas, qui est appelé Di-
« dyme, Nathanaël, originaire de Cana en Galilée,
« les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples.
« Simon-Pierre leur dit : Je vais à la pêche. — Nous
« allons avec toi, répondirent-ils. Ils partirent donc
« et montèrent en barque. Mais, cette nuit-là, ils
« ne prirent rien. Au matin, Jésus était debout sur
« le rivage, sans que les disciples connussent que
« c'était Jésus. Enfants, leur dit alors Jésus, avez-
« vous à manger ? — Non, lui répondirent-ils. Il leur
« dit : Jetez le filet à droite du bateau et vous trou-
« verez. Ils le jetèrent, et bientôt ils ne pouvaient
« plus le tirer, à cause de la multitude des poissons.
« Le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est

« le Seigneur ! Sitôt que Simon-Pierre eut entendu « que c'était le Seigneur, il serra autour de lui sa « tunique dont il s'était dépouillé et se jeta à la mer. « Les autres disciples vinrent en barque jusqu'à « la terre, dont on n'était éloigné que de deux cents « coudées », soit une centaine de mètres, « en tirant « le filet aux poissons. Dès qu'ils furent descendus « à terre, ils virent un brasier tout prêt, du poisson « placé dessus et du pain. Jésus leur dit : Appor- « tez les poissons que vous venez de prendre. Si- « mon-Pierre remonta en barque et tira à terre « le filet rempli de cent cinquante-trois gros pois- « sons, et, malgré cette quantité, le filet ne se « rompit pas. Venez, leur dit Jésus, et mangez. « Aucun des convives n'osait lui demander : Qui « êtes-vous ? Car ils savaient que c'était le Seigneur. « Jésus s'approcha alors, prit du pain, le leur donna, « et fit de même pour le poisson. C'était la troi- « sième fois que Jésus se manifestait à ses disciples, « depuis qu'il était ressuscité d'entre les morts. »

Les apôtres se retrouvaient ainsi dans les mêmes lieux, près du Maître, comme au temps où, après de longues prédications, il les emmenait à l'écart et leur découvrait le sens caché de ses discours. Ils étaient singulièrement émus de se retrouver en sa compagnie et de se voir traités par lui avec la même bonté que naguère. Mais ce n'était plus, de leur part, la même familiarité, car Celui qu'ils avaient devant eux n'appartenait plus à la terre. Ils n'osaient parler, quoique en sa présence leur cœur se sentît brûlant comme celui des disciples d'Emmaüs.

Le repas s'acheva silencieusement. Mais Jésus, après avoir symbolisé par cette pêche miraculeuse la vie des ministres de l'Evangile et le fruit de leurs travaux, avait choisi cette heure pour donner à son Eglise le chef nécessaire. Il avait déjà pourvu à cette nécessité en mettant Pierre à la tête de tous les autres ; il voulut, ce jour-là, confirmer son premier choix, et faire comprendre à tous que la faute de l'apôtre n'avait pas amoindri ses prérogatives. « Quand le repas fut terminé, Jésus », se tournant vers Pierre, « lui dit : Simon, fils de Jona, m'aimes-« tu plus que ceux-ci ? » Avant de lui conférer une nouvelle et solennelle investiture, il ne lui donnait que son ancien nom. M'aimes-tu plus que ceux-ci ? plus que les autres apôtres, car celui qui allait leur être donné pour chef devait avoir un amour de son Maître plus ardent et plus dévoué. En même temps, par sa forme, cette question rappelait à Pierre, sans exprimer un reproche, sa protestation de fidélité jusqu'à la mort, quand même les autres viendraient à défaillir. Aussi, l'apôtre, guéri de sa présomption, évita de se comparer à eux, et répondit avec humilité : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime ». — « Pais mes agneaux, reprit Jésus ». Le triple reniement devait être réparé par une triple protestation. « Jésus lui dit de nou-« veau », sans reparler des autres : « Simon, fils de « Jona, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Sei-« gneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes « agneaux, reprit encore Jésus. Et il lui dit une « troisième fois : Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? » Cette question, trois fois renouvelée, affligea, dit

l'Evangile, le cœur de l'apôtre ardemment attaché à son Maître ; mais elle ne fit qu'accroître son humilité et sa défiance de lui-même. Comme s'il n'osait plus s'interroger : « Seigneur, répondit-il, vous qui « savez tout, vous savez bien que je vous aime. — « Jésus reprit : Pais mes brebis. »

Rien de plus clair que ce langage de Notre Seigneur, car on sait que, dans l'Ancien Testament, le peuple de Dieu est fréquemment appelé son troupeau, les brebis de son pâturage. Dans l'Évangile, Jésus emploie la même figure biblique ; il a ses brebis, il les connaît, il les rassemble dans son bercail, il est leur pasteur. Les brebis connaissent sa voix, et c'est lui seul qu'elles suivent. L'office du pasteur est de conduire le troupeau et de veiller à sa sécurité. Il y a dans les expressions du texte grec, concernant les agneaux et le soin de paître, une gradation que ne peuvent rendre les traductions latine et française. Ce sont d'abord les plus jeunes agneaux, puis des agneaux déjà grandis, enfin les brebis ; les petits et les mères, tout le troupeau. Dans la première réponse de Jésus, paître a simplement le sens de nourrir ; il signifie dans la troisième toutes les fonctions du pasteur. De même, du verbe qui signifie aimer : celui que Notre Seigneur emploie les deux premières fois désigne l'amour respectueux pour ce qui est au-dessus de nous, pour ce que nous vénérons et aimons en même temps, et, deux fois, Pierre a répondu par celui qui exprime un amour moins retenu dans son expression ; en dernier lieu, Jésus se sert du terme dont son apôtre a usé. L'évangéliste a voulu traduire aussi fidèle-

ment que possible leur entretien, et ces détails donnent leur pensée dans toute sa précision. Avant de confier à Pierre la garde d'un troupeau tant aimé, des agneaux, petits ou déjà plus grands, qui sont les fidèles, et des brebis, figure des autres représentants de Dieu, mères et pasteurs à leur égard, brebis à l'égard du pasteur suprême, Notre Seigneur a voulu enseigner que la première qualité de celui-ci doit être un amour insigne pour le Maître dont il tient sa charge et pour son troupeau.

Pierre sera appelé à en donner les preuves. Le Sauveur, avait dit que la plus grande marque d'amour c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Son premier vicaire, lui aussi, portera l'amour de Dieu et de l'Eglise jusqu'à ce degré suprême. Jésus lui annonça l'avenir qui lui était réservé, les renoncements, les durs travaux, et enfin le cruel supplice, à l'imitation de son Maître. « Quand tu étais plus « jeune, lui dit-il, tu te ceignais toi-même et tu allais « où tu voulais. » Se ceindre, dans le langage de l'Ecriture, signifie se préparer à agir. Pierre n'aura plus la liberté de ses projets ni de ses actions. « Mais quand tu seras devenu plus vieux », après une longue carrière apostolique, « tu étendras les « mains, un autre te ceindra et te conduira où tu ne veux pas. » Saint Jean ajoute : « Jésus parla de la « sorte pour signifier par quel genre de mort il glo- « rifierait Dieu, et quand il eut ainsi parlé, il ajouta : « Suis-moi ».

Toute cette conformité avec la vie et la mort du Sauveur était enfermée dans ce dernier mot. Sur l'heure, Pierre le prit au pied de la lettre, et comme

Jésus se levait, prêt à disparaître, il marcha derrière lui. Peut-être, d'ailleurs, le divin Maître voulut-il, en effet, le prendre à part, pour lui donner, sur cette rive du lac de Tibériade, les instructions nécessaires à sa charge. Or, Pierre avait en saint Jean un compagnon très cher et presque inséparable, surtout depuis les derniers événements ; et il pensait que Notre Seigneur, qui aimait tant ce disciple, allait aussi lui assigner un grand rôle dans son Eglise. Jean, à qui la présence de Jésus était si douce, marchait derrière eux. « *Pierre se retour-* « nant vit à sa suite le disciple que Jésus aimait, « celui qui, à la Cène, reposa sa tête sur sa poitrine « et dit : Seigneur, quel est celui qui vous trahira ? « Lors donc que Pierre l'eût vu, il dit à Jésus : Sei- « gneur, et celui-ci ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il « demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? « Toi, suis-moi. »

Le Sauveur voulait habituer son apôtre à ne pas scruter les desseins divins, à se laisser guider humblement en tout selon eux, et il ne satisfit point sa curiosité. Sa réponse mystérieuse se répéta ; elle devint une énigme pour les premiers fidèles, et donna lieu à des rêveries. Quand on vit plus tard saint Jean survivre à son frère Jacques le Majeur, mis à mort par l'ordre d'Agrippa, dès l'an 43, à Jacques le mineur, parent du Seigneur et premier évêque de Jérusalem, qui fut lapidé en 62, à Pierre, crucifié à Rome en 67, et à tous les autres apôtres ; quand surtout ses années, se prolongeant au delà de la ruine de Jérusalem en 70 et de son propre martyre dans l'huile bouillante vers 90, atteignirent la fin

du siècle, les chrétiens pensèrent que l'apôtre bien-aimé vivrait jusqu'au dernier avènement du Seigneur. Lui-même crut devoir repousser cette interprétation des paroles de son Maître, et, mettant la dernière main à son Evangile, il ajoutait : « C'est « pourquoi le bruit se répandit que ce disciple ne doit « pas mourir. Pourtant Jésus ne lui avait pas dit : « Il ne mourra pas, mais : Si je veux qu'il demeure « jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Ces paroles n'indiquaient donc ni le jugement dernier, ni peut-être l'époque du châtiment de Jérusalem, avènement de la justice divine, mais plutôt la douce venue du Sauveur rappelant à lui son serviteur à la fin d'une longue carrière, sans le laisser succomber comme Pierre et les autres apôtres, à la mort violente du martyre.

Le même saint Jean clôt son Évangile par ces mots : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus « a faites ; si on les écrivait une à une, je ne pense « pas que le monde entier pût contenir les livres « qu'on devrait écrire », langage hyperbolique, pour signifier que le récit détaillé de sa vie et de ses œuvres demanderait plusieurs volumes, et que l'Évangile en rapporte seulement des fragments. Il est à croire que le Sauveur apparut fréquemment aux siens pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, pour convaincre les disciples hésitants, confirmer les croyants, et surtout donner aux apôtres leurs instructions en vue de leur ministère futur. Mais il est une de ces apparitions qui ne pouvait être passée sous silence, à cause de

sa solennité et des paroles que le Sauveur y fit entendre.

« Or, les onze disciples s'en allèrent en Galilée, « sur la montagne que Jésus leur avait indiquée », peut-être la Montagne des Béatitudes ou celle du Thabor. L'Évangile ne nomme ici que les apôtres, mais, très vraisemblablement, la foule de leurs frères s'y réunit avec eux, car c'est à elle que s'adressait ce message : « Allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée : c'est là qu'ils me verront ». Il n'est pas croyable, en effet, qu'il se trouvât encore des incrédules parmi les onze. C'est ce qui a fait penser à beaucoup d'interprètes que cette apparition est celle dont parle saint Paul, en disant que le Sauveur apparut à plus de cinq cents disciples réunis. « Quand Jésus apparut, ils l'adorèrent; « cependant quelques-uns doutèrent. » Ils restaient là, debout, sans voix, n'en pouvant croire leurs yeux. Jésus s'avança vers cette foule et leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et « sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les na- « tions, les baptisant au nom du Père, du Fils et « du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout « ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis « avec vous jusqu'à la consommation des siècles ».

Ici Jésus ne parle plus en figures comme sur le bord du lac. Il affirme sa toute-puissance. Comme Verbe de Dieu, il l'a reçue du Père, qui lui communique sa nature tout entière ; en lui, l'homme la possède en vertu de son union substantielle avec la personne du Fils ; en outre, Jésus-Christ l'a acquise par ses souffrances et par sa mort, en

récompense desquelles son Père la lui confère à un titre nouveau ; en sorte que le domaine souverain sur la création, qui appartient au Fils de Dieu par la génération éternelle, au Fils de l'Homme par l'incarnation, appartient encore à l'Homme-Dieu par droit de conquête. Au nom de la toute-puissance divine qui lui est propre, au nom de cette autre toute-puissance conférée à sa sainte humanité, Notre Seigneur prononce : Allez donc. ., c'est comme s'il disait: l'entreprise dont je vous charge est bien au-dessus de vos forces; mais allez sans crainte, c'est le Tout-Puissant qui vous envoie. Enseigner les mystères de la foi, administrer les sacrements, expliquer les préceptes de la morale évangélique,c'est,en trois mots, ce que Jésus-Christ confie à ceux qu'il établit les pasteurs de son Eglise. Ils ne le tiennent d'aucune autre puissance, et nulle autre puissance n'a droit de s'y opposer. Ce pouvoir leur vient du ciel. Il s'étend au monde entier, à toutes les nations, à l'humanité. Le Sauveur ne recommande plus à ses apôtres, comme dans leur première mission, de ne pas prêcher aux Samaritains et aux païens ; toute distinction est abolie, l'Evangile sera porté à tous les peuples. Une promesse toute divine garantit la conservation de sa pureté et de sa vertu, en dépit des passions et de l'orgueil humain et des efforts de l'enfer contre l'Église. Notre-Seigneur s'engage à demeurer avec ses chefs jusqu'à la fin du monde ; promesse qui serait illusoire pour eux et déshonorante pour lui-même, si les pasteurs, parmi lesquels il a promis de rester toujours présent, pouvaient enseigner

l'erreur, prescrire le mal et laisser perdre le trésor des grâces sacramentelles : c'est une assurance d'infaillibilité. Ainsi se vérifiera dans tous les siècles la parole du divin Maître : « Qui vous écoute, « m'écoute ; qui vous méprise, me méprise ».

Notre Seigneur dit encore : « Allez, prêchez « l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et « sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas « sera condamné ». Cet oracle nous enseigne qu'il n'y a pas de salut sans la foi et sans le baptême, et, toutefois que la foi est d'une nécessité plus absolue que le sacrement et peut sauver, même seule, s'il est impossible de le recevoir : Jésus n'a pas dit : dans le second membre de phrase : Celui qui n'est pas baptisé sera condamné.

En confirmation de leur mission et comme signe de sa présence avec eux, le Sauveur donne à ses apôtres un autre pouvoir, et non seulement à eux, mais à ses disciples en général, le don des miracles. Il en énumère quatre sortes : l'expulsion des démons, le don des langues, le don de rendre inoffensifs les poisons les plus dangereux, la guérison des malades. « Voici, leur dit-il, les mira« cles qui accompagneront ceux qui auront cru : « en mon nom, ils chasseront les démons, ils parle« ront des langues nouvelles, ils prendront des ser« pents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, « il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les « mains aux malades, et ils seront guéris. » Le don des miracles était attaché à la foi des premiers disciples, parce qu'il devait garantir la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient, si étrangement nouvelle

pour les païens, si contraire aux passions humaines, si opposée à ce que les Juifs eux-mêmes attendaient. Il était surtout nécessaire au commencement de l'Eglise, afin de faciliter sa croissance. Plus tard, quand elle fut développée, son développement même, si combattu par toutes les puissances du monde, et ses fruits admirables, furent une preuve suffisante de sa divinité, et les miracles diminuèrent. Selon la comparaison dont se sert saint Grégoire: quand on plante de jeunes arbres, on les arrose jusqu'à ce qu'on les voie consolidés dans le sol, et quand une fois ils ont pris racine, on cesse de les arroser. Cependant les miracles ne cessèrent pas, et continuèrent, quoique moins prodigués, à accréditer la mission donnée par Dieu à certains hommes dans la suite du temps. Chaque siècle a vu des thaumaturges. Le miracle est demeuré un signe de l'action divine à laquelle il servait d'instrument; et ceux qui ont voulu s'attribuer illégitimement un rôle extraordinaire dans l'Église ont montré que leur mission ne venait pas de Dieu, par cela même qu'ils n'avaient point reçu le don des miracles.

IV. — L'Ascension de Notre Seigneur.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la Résurrection ; le temps venait pour Jésus de quitter la terre. Avertis par leur Maître, ou attirés par les fêtes de la Pentecôte, les apôtres rentrèrent à Jérusalem, et il les réunit autour de lui, probablement dans le Cénacle. Une dernière fois il prit place

avec eux à la table consacrée par le banquet eucharistique. « Pendant qu'il mangeait avec eux, il « leur commanda de ne point partir de Jérusalem, « mais d'attendre la promesse du Père, que vous « avez, leur dit-il, ouïe de ma bouche ; car Jean a « baptisé dans l'eau, mais vous, dans quelques « jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit ». Le baptême était un signe de rénovation spirituelle ; ce nom désignait bien la transformation merveilleuse que la descente du Saint-Esprit devait opérer dans les apôtres le jour de la Pentecôte. Le Sauveur ajouta : « Voici l'accomplissement de « ce que je vous ai dit lorsque j'étais encore avec « vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de « moi dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et « les Psaumes s'accomplît. Voyez, ceci est écrit : « il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât « d'entre les morts le troisième jour, et qu'on « prêchât en son nom la pénitence et la rémission « des péchés par tout l'univers, en commençant par « Jérusalem. Pour vous, vous êtes témoins de ces « choses. Je vous enverrai le don que mon Père « vous a promis, mais vous, demeurez dans la ville « jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force « d'en haut ».

Jésus se leva alors « et les conduisit vers Béthanie, à la montagne des Oliviers ». C'était là qu'il avait commencé sa Passion, c'est là qu'il reviendra un jour pour juger le monde, c'est de là qu'il voulait remonter au ciel. Les apôtres suivaient, rêvant encore gloire et félicité humaines, et sentant se raviver leurs espérances à la vue du Sei-

gneur ressuscité qui marchait avec assurance devant eux. Ils s'approchèrent et lui dirent : « Maître, est-ce maintenant que vous allez rétablir le royaume d'Israël ? » Le Maître ne s'arrêta pas à combattre encore une illusion dont le Saint-Esprit devait bientôt les délivrer entièrement ; il ne nia point que le temps du royaume messianique fût arrivé, mais il leur dit, pour réprimer leur curiosité : « Il ne vous appartient pas de connaître le moment que « le Père a fixé dans sa puissance ». D'ailleurs, il ne s'agissait pas pour eux d'être ministres royaux en Israël ; leur rôle serait de servir de témoins à la vérité, d'en être les hérauts par la parole et par le sang. Les paroles que le Sauveur ajoute indiquent clairement que la descente du Saint-Esprit inaugurera son royaume par leur glorieux témoignage, et, à cette occasion, il leur ouvre une magnifique vue sur l'histoire de l'Eglise : « Vous rece- « vrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra en « vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, « dans toute la Judée, dans la Samarie, et jus- « qu'aux extrémités de la terre ».

Arrivé au sommet de la colline, Jésus s'arrêta. L'heure de sa glorification complète était arrivée. « Après qu'il eut dit ces paroles, et tandis qu'il les « bénissait, il s'éleva au ciel sous leurs regards, et « une nuée le déroba à leurs yeux. » Ainsi s'accomplit, par la propre puissance de l'Homme-Dieu, ce qu'il avait annoncé plus d'une fois, et, en dernier lieu, en disant à Madeleine : « Va vers mes frères « et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre « Père, vers mon Dieu et votre Dieu ».

L'ascension du Sauveur se fit sans doute avec un éclat digne de sa majesté, dans une brillante lumière, et au milieu des concerts des anges chantant un nouveau *Gloria in excelsis Deo ;* car les apôtres ne pouvaient détacher leurs yeux de ce spectacle.« Ils contemplaient encore le ciel pendant « qu'il s'en allait, quand deux hommes parurent « près d'eux, en vêtements blancs, et leur disant : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là à « regarder le ciel ? Ce même Jésus, qui vient de vous « quitter pour s'y élever, en reviendra comme vous « l'avez vu monter. » Ils purent se rappeler cette autre parole du Sauveur : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps et vous « me verrez ». Loin de les attrister, le triomphe de leur divin Maître avait été si glorieux qu'il leur fit goûter une consolation ineffable. « Ils adorèrent, et, transportés de joie, revin- « rent à Jérusalem. Quand ils furent entrés dans le « cénacle, ils montèrent à l'endroit où se tenaient « les apôtres. Ils étaient tous à persévérer ensem- « ble dans la prière, avec les femmes, Marie, mère « de Jésus, et ses frères. Ils étaient continuellement « dans le temple, louant et bénissant Dieu. »

V. — La vie glorieuse de Jésus dans le ciel.

« Le Seigneur Jésus, dit saint Marc, en terminant son évangile, fut élevé dans le ciel et il est assis à la droite de Dieu. » Ces derniers mots résument en une brève formule la vie de l'Homme-Dieu au sein de la gloire. Ils marquent l'accomplissement de

ce qu'avait entrevu le saint roi David, quand il chantait : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ».

Il est juste, il est consolant et salutaire, après avoir suivi pas à pas le Sauveur dans les travaux, les humiliations et les souffrances de sa vie mortelle, d'élever, en finissant, notre pensée à considérer sa vie au ciel.

« Il est assis à la droite de Dieu. « C'est une vie de gloire, de puissance et de majesté sublimes, de gloire, de puissance et de majesté divines. Être assis à la droite de Dieu, c'est partager avec lui tout cela. Tandis que les autres bienheureux et même les anges les plus élevés dans la hiérarchie céleste entourent le trône du Seigneur pour le servir et lui rendre hommage, l'Homme-Dieu est assis sur le trône du Père et associé avec lui à tous les honneurs rendus à la divinité. Cette place lui appartient de droit en tant qu'il est la Personne du Fils de Dieu ; elle est conférée à sa nature humaine en vertu de son union avec cette personne divine, et comme récompense du rachat de l'humanité accompli par le Fils au prix de son divin sacrifice. Le même Jésus, qui a vécu pauvre, souffrant, persécuté, et qui est mort sur la croix, reçoit désormais dans le ciel, et pour l'éternité, les adorations des élus et des anges dont saint Jean, dans l'Apocalypse, entendait la multitude innombrable chanter : « L'Agneau qui a « été mis à mort est digne de recevoir puissance, « divinité, sagesse, force, honneur, gloire, et bé- « nédiction... A celui qui est assis sur le trône, à

« l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire, et puissance dans les siècles des siècles ».

Être assis à la droite du Père est une expression figurée qui signifie également le repos. La vie de Jésus-Christ dans le ciel est une vie du repos le plus doux et le plus assuré. C'est l'immutabilité dans son état glorieux. Il se repose de ses courses apostoliques, de ses fatigues et de ses travaux dont la pensée lui laisse une satisfaction infinie. Une joie indéfectible l'environne ; aussi loin que le regard peut plonger dans l'éternité, le ciel sans nuage s'étend dans le calme le plus profond.

Mais c'est en même temps une vie d'une activité infinie. L'Homme-Dieu gouverne son royaume. En sa qualité de Chef de toute la création, de Médiateur universel, de Pontife et de Roi, il est le dispensateur de toutes les récompenses, il exécute toutes les sentences et tous les châtiments. L'Homme-Dieu est à la fois la joie et l'allégresse de l'Eglise triomphante, la consolation et la paix de l'Eglise souffrante, la lumière, la force et la pureté de l'Eglise militante. Toujours il prie pour nous, il offre incessamment à son Père les mérites de sa vie et de sa Passion, il lui présente nos peines et nos travaux ; sans cesse il juge les âmes et prononce sur leur destinée éternelle.

C'est enfin une vie triomphante. « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » Il règne en Dieu. Sa puissance sur tout et sur tous, et on ne la sent point ; elle est partout agissante, et on ne la voit point ; elle ne contraint personne, et tous lui obéissent ; elle laisse aux créatures la liberté la

plus grande, et l'abus même que les créatures font de leur liberté elle le fait servir à ses desseins ; elle semble céder devant l'obstacle, et elle triomphe toujours, amenant toutes choses à son but. Du haut de son trône, dans la paix et la joie divines, il voit l'univers s'agiter, et, si impétueux que soit le fleuve de ses agitations, il le domine, il le plie à sa volonté pour la gloire de son Père et pour le salut des âmes, jusqu'à ce que la dernière vague arrive en mugissant expirer à ses pieds ; alors il apparaît comme le juge suprême, il consomme la séparation définitive et il assujettit toutes choses à son Père. Saint Jean voit aussi cette heure, dans l'Apocalypse ; il voit les assistants au trône de l'Homme-Dieu se prosterner devant lui, l'adorer, et il les entend s'écrier : « Nous vous « rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-Puissant, qui « êtes, qui étiez et qui devez venir, de ce que vous « êtes entré en possession de votre puissance et de « votre règne éternel. Les nations se sont irritées « contre vous et contre vos serviteurs, mais le temps « de votre colère est enfin arrivé, le temps où vous « avez résolu de juger les morts, de donner leur « récompense aux prophètes vos serviteurs, aux « saints et à ceux qui craignent votre nom, aux « petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont « corrompu la terre par leurs crimes ».

CONCLUSION

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous ado-

rons, nous vous glorifions, nous vous rendons grâces dans la vue de votre gloire infinie. O Seigneur Dieu, Roi du ciel, ô Dieu, Père tout-puissant ! O Seigneur, Fils unique de Dieu, Jésus-Christ ! O Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père ! O vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! O vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre humble prière. O vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. Car vous êtes, ô Christ, le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, avec le Saint-Esprit dans la gloire du Père. Ainsi soit-il. »

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

(*suite*)

Troisième année du ministère de Jésus.

I. — De la Troisième Pâque jusqu'à la fête des Tabernacles.

(Mars-Octobre)

II. — La fête des Tabernacles.

III. — De la fête des Tabernacles à l'anniversaire de la Dédicace.

(Octobre-Novembre)

IV. — De la fête de la Dédicace à la semaine de la Passion.

(Décembre-Mars)

V. — *Les premiers jours de la grande semaine.*

TROISIÈME PARTIE

LA VIE SOUFFRANTE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

QUATRIÈME PARTIE

LA VIE GLORIEUSE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PLAN

POITIERS

IMPRIMERIE MARC TEXIER

7, rue Victor-Hugo.